



HAL
open science

Bertrand Russell et la métaphysique analytique

Christine Richard

► **To cite this version:**

Christine Richard. Bertrand Russell et la métaphysique analytique. Philosophie. Université Nancy 2, 2010. Français. NNT : 2010NAN21002 . tel-01752691

HAL Id: tel-01752691

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01752691>

Submitted on 29 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

Nancy-Université
Université Nancy 2
Ecole Doctorale « Langages, Temps, Sociétés »
Laboratoire d'Histoire et de Philosophie des Sciences-Archives Poincaré (CNRS)

Mai 2010

Thèse de doctorat de Philosophie

Christine RICHARD

Bertrand Russell et la métaphysique analytique

Sous la direction du Professeur Roger POUIVET

Jury :

François CLEMENTZ, Professeur à l'Université de Provence

Gerhard HEINZMANN, Professeur à l'Université Nancy 2

Stephen MUMFORD, Professeur à l'Université de Nottingham (Royaume-Uni)

Roger POUIVET, Professeur à l'Université Nancy 2

François SCHMITZ, Professeur à l'Université de Nantes (Rapporteur)

Pierre WAGNER, Maître de Conférences habilité à l'Université de Paris 1 Panthéon-
Sorbonne (Rapporteur)

Remerciements

J'exprime mes profonds remerciements à mon directeur de thèse, le Professeur Roger Pouivet, pour son soutien et ses encouragements à terminer ce travail. Je souhaite également remercier le Professeur Nicholas Griffin et toute l'équipe du Bertrand Russell Research Centre à McMaster University (Hamilton, Canada) pour leur accueil chaleureux et pour m'avoir permis d'accéder aux Archives Russell et de réaliser ainsi le rêve de tout russellien.

INTRODUCTION

Depuis *Leçons sur la première philosophie de Russell*¹ (1968), le grand livre que Jules Vuillemin a consacré aux *Principes de la mathématique*, les études russelliennes en France ont procédé en deux étapes : dans les années 1980-1990 les chercheurs se sont concentrés sur la logique et la philosophie mathématique de Russell. On peut par exemple citer *Russell et le cercle des paradoxes* par Philippe de Rouilhan² et *La philosophie mathématique de Russell* par Denis Vernant³. A la fin des années 1990, les études russelliennes se sont élargies à la philosophie de l'atomisme logique et aux relations entre la philosophie du premier Wittgenstein et la philosophie de Russell. On pense au petit livre de Ali Benmakhlouf⁴ pour une présentation de l'atomisme logique et pour une réflexion sur Wittgenstein et Russell à *Logique et langage* de Sébastien Gandon⁵ ainsi qu'à *Formes et faits* par Jérôme Sackur.⁶ Les chercheurs français ont donc particulièrement bien exploré la période la plus intense de la vie intellectuelle de Russell à savoir les années 1900-1918. La publication de *Theory of Knowledge* (1913)⁷ en 1984 a encouragé l'étude des relations entre la philosophie de Wittgenstein et celle de Russell.

¹Jules Vuillemin, *Leçons sur la première philosophie de Russell*, Paris, Armand Colin, 1968.

² Philippe de Rouilhan, *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996.

³ Denis Vernant, *La philosophie mathématique de Russell*, Paris, Vrin, 1993.

⁴ Ali Benmakhlouf, *Bertrand Russell, l'atomisme logique*, Paris, PUF, 1998.

⁵ Sébastien Gandon, *Logique et langage. Etudes sur le premier Wittgenstein*, Paris, Vrin, 2002.

⁶ Jérôme Sackur, *Formes et faits. Analyse et théorie de la connaissance dans l'atomisme logique*, Paris, Vrin, 2005.

⁷ Pour une perception dramatique de l'effet des critiques apportées par Wittgenstein à *Theory of Knowledge*, cf. Lettre de Russell à Ottoline Morrell du 19 juin 1913, in Nicholas Griffin (éd.), *The Selected Letters of Bertrand Russell. Volume 1 The Private Years, 1884-1914*, Allen Lane The Penguin Press, Londres, 1992.

Mais cet intérêt bien ciblé ne doit pas éclipser les derniers grands textes de Russell : *Inquiry into Meaning and Truth* ainsi que *Human Knowledge*, bien que considérés par un certain nombre de ses contemporains comme d'un empirisme anachronique parce qu'ils auraient manqué le tournant linguistique.⁸ Russell y défend une méthode fondée sur la science et non pas sur l'analyse du langage. Il croit à la valeur des problèmes philosophiques traditionnels. Il ne les considère pas comme a pu le faire la philosophie du langage ordinaire d'Austin et de ses disciples comme des problèmes nés d'un usage incorrect du langage ordinaire.⁹ Un ami intime de Russell, Rupert Crawshay-Williams¹⁰ rapporte la manière dont Russell explique la mécompréhension de *Human Knowledge* par la nouvelle génération de philosophes d'Oxford :

Après le dîner Bertie commença ici à discuter du problème (qui l'a toujours intrigué) de savoir pourquoi son œuvre philosophique récente a été si complètement ignorée par les philosophes contemporains. Nous l'expliquions comme étant en partie dû au fait que les philosophes ont aujourd'hui abandonné le programme « logique » en philosophie ; c'est-à-dire, qu'ils commencent à admettre que leurs théories ne peuvent être logiquement prouvées — et de là ils abandonnent complètement les théories [...]

Soudain Bertie éclata et dit que c'était pure paresse : « Ces philosophes sont simplement trop paresseux pour faire face aux problèmes importants ; ils ne connaissent rien ; ils ne connaissent ni le Grec ni la science ; ils éludent toutes les difficultés... », et ainsi de suite.

Puis, quelques minutes plus tard, juste à la fin de la soirée, il dit :

⁸ Ray Monk, *Bertrand Russell 1921-70. The Ghost of Madness*, London, Jonathan Cape, 2000, pp. 29.

⁹ Rupert Crawshay-Williams, *Russell Remembered*, Londres, Oxford University Press, p. 98.

¹⁰ Son ami Rupert Crawshay-Williams rend compte du désarroi et de la déception de Russell suite à la réception mitigée de *Human Knowledge* et tente de comprendre pourquoi les derniers textes de Russell n'ont pas été reçus tels qu'ils le méritaient dans *Russell Remembered* (Londres, Oxford University Press, 1970), pp. 40-50 et pp. 75-100. Pour un certain nombre de pièces apportées à la dispute par Russell : la recension du livre de J. O. Urmson, *Philosophical Analysis : Its Development Between the Two World War*, « Philosophical Analysis », in *The Hibbert Journal*, 54, juillet 1956, pp. 320-329 et *C. P. 11*, pp. 614- 625, la discussion de « Metaphysics in Logic » de G. F. Warnorck, « Logic and Ontology », in *The Journal of Philosophy*, 54, avril 1957, pp. 225-230 et *C. P. 11*, pp. 625-630, la recension de « On Referring » de Strawson, « Mr Strawson on Referring », in *Mind*, 66, juillet 1957 et *C. P. 11*, pp. 630-635, « What is Mind? », in *The Journal of Philosophy*, 55, janvier 1958 et *C. P. 11*, pp. 635-642 (ces textes ont été partiellement republié par Russell dans *My Philosophical Development*, pp. 214-254, trad. fr., pp. 289-318) et l'introduction à Ernest Gellner, *Words and Things*, Londres, Victor Gollancz et Boston , Beacon Press, 1959, pp.13-15 et *C. P. 11*, pp. 642-644.

« Je suppose que je suis peut-être injuste. Il est très difficile de se résoudre à l'idée que son principal ouvrage — et ses conclusions finales — puissent être démodés. »¹¹

Mais de son côté Russell n'a pas compris le projet de cette nouvelle génération de philosophes. Il rend compte violemment et de manière caricaturale de la philosophie du langage ordinaire, qui ne peut selon lui être de la philosophie :

Je ne souhaite pas présenter sous un faux jour cette école, mais je suppose que ceux qui soutiennent une doctrine pensent que ses opposants la déforment. La doctrine, telle que je la comprends, consiste à soutenir que le langage de la vie quotidienne, avec les mots utilisés dans leurs significations ordinaires, suffisent à la philosophie, qui n'a pas besoin de mots techniques ou de changements dans la signification des termes communs. Je me trouve totalement incapable d'accepter cette opinion. Je m'élève contre :

Parce qu'elle n'est pas sincère ;

Parce qu'elle est capable d'excuser l'ignorance en mathématique, en physique, en neurologie chez ceux qui n'ont reçu qu'une éducation classique ;

Parce qu'elle est promue par certains sur un ton d'onctueuse rectitude, comme si s'y opposer était un péché contre la démocratie ;

Parce qu'elle rend la philosophie triviale ;

Parce qu'elle rend presque inévitable la perpétuation chez les philosophes de l'esprit de confusion qu'ils ont repris du sens commun.^{12 13}

Notre projet n'est pas de réhabiliter les derniers textes de Russell mais de montrer que l'ensemble de la philosophie de Russell, malgré son caractère apparemment hétéroclite¹⁴, constitue encore aujourd'hui pour une certaine philosophie, la métaphysique dite analytique, le socle incontestable.¹⁵ La métaphysique analytique ne s'intéresse pas simplement à une

¹¹ *Ibid.*, p. 78.

¹² « The Cult of « Common Sense » », in *C.P. II*, p. 610.

¹³ Pour un histoire plaisante de la dispute entre Russell et les philosophes d'Oxford, Ved Mehta, *Fly and fly-Bottle*, Londres, Weinfeld and Nicolson, Boston and Toronto, Little, Brown, 1963.

¹⁴ La remarque bien connue de C. D. Broad : « M. Russell produit un système philosophique tous les deux ans », in « Critical and Speculative Philosophy », in J. H. Muirhead (éd.), *Contemporary British Philosophy*, 2^{ndes} séries, New York, Macmillan, 1924, p. 79.

¹⁵ Anthony C. Grayling: « Ainsi il est en quelque sorte le papier peint de la philosophie du 20^{ème} siècle, si présent dans toutes ses préoccupations que l'on peut difficilement penser à elle sans penser à lui. Mais précisément pour cette raison, il n'est pas nommé, ou s'il l'est c'est seulement en relation avec une phase

étape particulière du riche parcours ontologique de Russell: le Russell des *Principes de la mathématique* présente un intérêt tout autant que le Russell de la *Philosophie de l'atomisme logique* ou que le dernier Russell, et cela autour d'une même question, la question fondamentale de l'ontologie : quels sont les constituants du monde, comment sont-ils reliés ? La conviction de Russell était que seule une philosophie réaliste peut répondre à cette question. On doit entendre ce réalisme en deux sens : une philosophie pluraliste qui reconnaît une objectivité, une indépendance par rapport à l'esprit humain à la fois à la pluralité des éléments du monde et à leur unité, et d'autre part une philosophie qui reconnaît la réalité des universaux. En effet depuis sa révolte contre l'idéalisme néo-hégélien de Bradley, Russell a maintenu sans faille cette position doublement réaliste qui lui permettait de soutenir le principe de l'analyse.

Bien que j'ai changé d'opinion sur des points divers depuis ces jours de ma jeunesse, je n'ai pas changé sur ceux qui, alors comme maintenant, me semblaient d'une très grande importance. J'adhère encore à la théorie des relations externes et au pluralisme qui lui est relié. Je crois encore qu'une vérité isolée peut être entièrement vraie. Je crois encore que l'analyse n'est pas une falsification.¹⁶

La métaphysique analytique est un courant de la philosophie contemporaine qui a fait l'objet d'un certain nombre d'études en France depuis les années 2000¹⁷. Elle s'est particulièrement développée à partir des années 1970 alors que deux grandes options étaient proposées à la philosophie analytique : une philosophie post-wittgensteinienne et austinienne du langage ordinaire et la philosophie de Quine. Les auteurs qui nous intéressent de cette tradition organisent leur dialogue autour de la figure emblématique du philosophe australien David Armstrong et ouvrent une troisième voie, qui a pu être qualifiée de « tournant ontologique »¹⁸ : ils refusent à la fois le tournant linguistique et une ontologie construite sur le critère quinéen de l'engagement ontologique.

particulière de son travail, la première partie de sa carrière philosophique. », in un entretien pour le documentaire *The Three Passions of Bertrand Russell*, Redcanoe Productions, 2010.

¹⁶ *My Philosophical Development*, Londres, George Allen and Unwin, 1959, p. 63, trad. fr., pp. 79-80.

¹⁷ Cf. . par exemple : Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique analytique dans l'école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004, Frédéric Nef, *Qu'est-ce que la métaphysique?*, Paris, Gallimard, coll. Folio/ Essais, 2004, Frédéric Nef et Emmanuelle Garcia (éd.), *Textes clés de métaphysique contemporaine*, Paris, Vrin, 2007.

¹⁸ C. B. Martin et John Heil, « The Ontological Turn », in *Midwest Studies of Philosophy*, volume 23, n°1, 1999. pp. 34-60.

Pourquoi étudier l'héritage russellien de la métaphysique analytique ? Choisir cet objet d'étude ne va pas de soi. Russell n'a pas de disciples : on ne parle pas de Russelliens comme on parle de Wittgensteiniens. Parce que la philosophie de Russell est en quelque sorte « le papier peint de la philosophie du vingtième siècle »¹⁹ on pourrait tout aussi bien étudier l'impact de la pensée de Russell sur d'autres philosophies analytiques que la métaphysique analytique.

D'une certaine manière personne n'est maintenant ou ne sera encore russellien, mais d'une autre chacun d'entre nous est assez russellien. Nous ne lisons peut-être pas beaucoup Russell, mais selon au moins quatre manières radicales ce que nous disons aux philosophes et ce que nous écrivons pour les philosophes diffèrent au point de vue de la méthode intellectuelle et du caractère intellectuel de ce que nous aurions dit ou écrit dans des temps pré-russelliens et de ce que nous dirions ou écririons aujourd'hui si nous étions — devrais-je dire — Ruritaniens.²⁰

Et plus ou moins artificiellement, parce que les métaphysiciens analytiques sont des post-russelliens et appartiennent à la philosophie analytique dont Russell est un des fondateurs, on peut établir une filiation entre la philosophie de Russell et la métaphysique analytique. De plus l'établissement d'une telle filiation soulève quelques suspicions dans la mesure où les ouvrages de métaphysique analytique citent le nom de Russell mais d'une manière qui n'est pas particulièrement remarquable : son nom est cité quelques fois et les textes auxquels il est fait référence le sont de manière souvent très allusive. On peut relever différents types d'appel à la philosophie de Russell : les références à l'argument des *Problèmes de philosophie* contre le nominalisme²¹, celles à la notion de fait et à l'atomisme logique de la *Philosophie de l'atomisme logique*²², celles à la conception « platonicienne » des universaux des *Problèmes de philosophie* et de « On the Relations of Universals and Particulars »²³, celles concernant la

¹⁹ Anthony Grayling, *op. cit.*

²⁰ Gilbert Ryle, « Bertrand Russell 1872-1970 », in *Proceedings of the Aristotelian Society 1970-1971*, 1971, p. 84.

²¹ Par exemple, Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *Resemblance Nominalism: A Solution to the Problem of Universals*, Oxford Clarendon Press, 2002, pp. 105-123 ou bien David Armstrong, *Nominalism and Realism. Universals and Scientific Realism. Volume 1*, Cambridge University Press, 1978, pp. 54-55.

²² En particulier, David Armstrong, *Truth and Truthmakers*, Cambridge University Press, 2004, pp. 54 sq.

²³ La conception des universaux défendue par Russell dans ces deux textes sert de modèle à Armstrong pour forger la catégorie du réalisme des universaux transcendants. *Universals and Scientific Realism*, volume 1, Cambridge University Press, 1978, p. 64.

théorie des particuliers comme faisceaux d'universaux défendue dans *Signification et vérité*²⁴ et celles concernant la distinction relations internes-relations externes.²⁵

Mais plus profondément, un même engagement envers le « sérieux ontologique »²⁶ est à l'œuvre chez Russell et chez les métaphysiciens analytiques : un refus d'adhérer au tournant linguistique. Si les métaphysiciens analytiques ici étudiés peuvent être considérés comme les représentants d'un tournant ontologique, Russell est le représentant d'une philosophie pour laquelle le tournant linguistique n'a pas eu lieu. Ce qui pose la question de la légitimité de l'idée même de tournant ontologique. Le point de départ de la réflexion philosophique ne peut être le seul langage. Les philosophes du tournant linguistique ont cru démystifier les problèmes classiques de la philosophie, alors même qu'ils ne se soumettaient qu'à une nouvelle idole, conférant au langage des « attributs mystiques et terroristes »²⁷. « Le linguisticisme ne réussit pas à remplacer ou à éliminer l'ontologie, mais seulement à détourner l'attention des questions difficiles et à les remettre à plus tard. »²⁸ On reconnaît là la critique acerbe qu'a produite Russell à l'égard des philosophies du langage. Russell et les métaphysiciens analytiques ont donc une même conception de la tâche dévolue à la philosophie, il s'agit d'une affaire sérieuse, il s'agit de prendre à bras le corps les problèmes traditionnels de la philosophie.

L'idée d'un rapprochement entre la métaphysique russellienne et la métaphysique analytique commence à prendre véritablement son sens si l'on est sensible au fait que le même esprit est à l'œuvre dans ces deux métaphysiques, et plus particulièrement sur les problèmes d'ontologie fondamentale. Le thème fondamental de la distinction entre particuliers et universaux peut nous donner les premiers éléments d'un rapprochement entre ces deux métaphysiques. Le texte « On the Relations of Universals and Particulars »²⁹ constitue un texte de référence pour la métaphysique analytique sur le problème dit des

²⁴ *Truth and Truthmakers*, p. 45.

²⁵ D. W. Mertz, *Moderate Realism and its Logic*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1996, p. 92, 117, Keith Campbell, *Abstract Particulars*, Oxford, Basil Blackwell, 1990, p. 102 et « La place des relations dans une théorie des tropes », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *op. cit.*, pp. 359-360.

²⁶ Pour reprendre l'expression de John Heil, *From an Ontological Point of View*, Oxford, Clarendon Press, 2003, p. vii.

²⁷ Bertrand Russell, *An Inquiry into Meaning and Truth*, p. 23, trad. fr., p. 33.

²⁸ John Heil et C. B. Martin, *op. cit.*, p. 36.

²⁹ « On the Relations of Universals and Particulars », in *C. P.* 6, pp. 167-182.

universaux³⁰ au sens où Russell y fixe à la fois les profils d'un certain nombre de réponses au problème, que les métaphysiciens analytiques développent comme typiques, et un certain nombre d'argumentations en faveur ou contre ces réponses. Il formule ainsi le problème des universaux :

La question : la philosophie doit-elle reconnaître deux sortes ultimement distinctes d'entités, particuliers et universaux, se transforme [...] en la question : ce qui est non relation est-il de deux sortes, les sujets et les prédicats, ou plutôt les termes qui peuvent être seulement sujets et les termes qui peuvent être soit sujets soit prédicats ? Et cette question se transforme en : y a-t-il une relation ultime simple asymétrique ou toutes les apparentes propositions sujet-prédicat doivent-elles être analysées en des propositions d'autres formes, qui ne nécessitent pas une différence de nature radicale entre l'apparent sujet apparent et le prédicat apparent?³¹

Pour répondre à ces questions, Russell distingue :

- deux types de positions réalistes, réalistes au sens où elles reconnaissent une réalité aux universaux,

- Une théorie dualiste, qui reconnaît à la fois l'existence des particuliers et des universaux, et qui requiert la relation de prédication pour relier les universaux aux particuliers. C'est la position défendue par Russell ici dans cet article.
- Et une théorie qui ne reconnaît qu'une seule catégorie d'entités, les universaux et qui n'a pas besoin de la relation de prédication. Russell défend cette position, qu'il réfute ici, dans sa dernière philosophie.

- et une position qui récuse les universaux et ne reconnaît que les particuliers, que Russell attribue à Hume et à Berkeley. Les propriétés sont elles-mêmes des particuliers.³² La métaphysique analytique scinde en deux cette position et distingue un nominalisme de la ressemblance qui renonce aux propriétés elles-mêmes, pour qui les propriétés ne sont pas des entités et qui use de la ressemblance pour expliquer ce que signifie avoir des propriétés; et une théorie des tropes qui conçoit les propriétés comme des particuliers.

Dans cet article touffu Russell ne parvient pas à une position nettement assurée :

Mon opinion est que le dualisme est ultime ; d'un autre côté, beaucoup d'hommes avec lesquels, sur le principal, je suis en étroit accord, soutiennent qu'il

³⁰ Cf. par exemple, Fraser MacBride, « The Particular-Universal Distinction: A Dogma of Metaphysics? », in *Mind*, volume 114, n° 455, juillet 2005, pp. 565-614.

³¹ « On the Relations of Universals and Particulars », p. 170.

³² *Ibid.*, p. 172.

n'est pas ultime. Je ne pense pas que les raisons en faveur de son caractère ultime soient très concluantes, et dans ce qui suit j'insisterai plus sur les distinctions et les considérations introduites au cours de la discussion que sur la conclusion à laquelle la discussion parvient.³³

Mais comme Russell l'affirme ce sont les « distinctions et les considérations » qu'il avance qui sont ici intéressantes. Il pose la question du statut de la distinction universaux-particuliers : s'agit-il d'une distinction psychologique (doit-elle se confondre avec la distinction concepts-percepts ?), d'une distinction métaphysique (est-ce la même distinction que celle entre des entités qui ne sont pas dans l'espace et le temps et celles qui existent dans l'espace et le temps ?), d'une distinction logique (recouvre-t-elle la distinction sujets-prédicats et relations, et la distinction entre les objets dénotés par les substantifs et les objets dénotés par les verbes ?) ? La question logique devient celle de l'existence de la relation de prédication, dont la réponse ne peut pas être déterminée a priori, ne peut être décidée que par « l'analyse des *choses* et en tenant compte de choses comme la diversité spatio-temporelle »³⁴. Il ne s'agit donc pas pour Russell, contrairement à l'interprétation qu'entend donner F. Ramsey³⁵ de ce texte, de trancher sur fond de considérations linguistiques³⁶.

Russell rejette la théorie qui ferait des particuliers des faisceaux de qualités (particularisées ou non) en affirmant qu'une multiplicité de qualités ne peut exister en un même endroit³⁷. Il réfute la thèse qui fait des qualités des particuliers au moyen de la régression dite de ressemblance³⁸ — qui sera l'objet de tout un chapitre de notre thèse. Et pour traiter de la thèse des particuliers comme faisceaux d'universaux il montre que la pluralité de la distribution spatiale des qualités en tant qu'universaux est problématique dans le cadre d'une théorie de la relativité des positions spatio-temporelles.³⁹ L'article de Russell fourmille donc de pistes de réflexion quant au problème dit des universaux.

³³ *Ibid.*, p. 167.

³⁴ *Ibid.*, p. 170.

³⁵ Franck Ramsey, « Universals », in *The Foundations of Mathematics and other Logical Essays*, éd. R. B. Braithwaite, Londres, Routledge & Kegan Paul, 193, pp. 112-134. Pour une présentation de la thèse de Ramsey cf. par exemple le texte du frégéen Bob Hale, « Universals and Particulars: Ramsey's Scepticism », in P. F. Strawson et Arindam Chakrabarti (éd.), *Universals, Concepts and Qualities. New Essays on the Meaning of Predicates*, Ashgate, 2006, pp. 177-203.

³⁶ *Ibid.*, p. 170.

³⁷ *Ibid.*, p. 171.

³⁸ *Ibid.*, p. 172.

³⁹ *Ibid.*, p. 173.

La métaphysique analytique ne se laisse pas beaucoup impressionner par la critique opérée par F. Ramsey de « On the Relations of Universals and Particulars », et à laquelle le texte de Russell doit en partie sa postérité, et de la conception de la distinction entre universaux et particuliers que Russell y défend. Pour Ramsey il n'y a pas une telle distinction ontologique essentielle parce qu'il n'y a pas de distinction logique entre deux types d'objets. La distinction entre sujets et prédicats dont dérive pour Ramsey la distinction entre particuliers et universaux, n'a pas de signification logique. Il rejette l'idée qu'« il y ait une antithèse fondamentale entre le sujet et le prédicat, que si une proposition comprend deux termes reliés par une copule, ces deux termes doivent fonctionner de différentes manières, l'une comme l'objet, l'autre comme le sujet. »⁴⁰ Pour Ramsey les deux phrases « Socrate est sage » et « La sagesse est une caractéristique de Socrate » expriment le même fait. Ces deux phrases sont seulement deux manières d'exprimer ce fait, deux manières de souligner ce qui nous intéresse dans ce fait, à savoir Socrate ou sa sagesse. Que la sagesse ou Socrate soit sujet de la phrase n'est qu'une question grammaticale.

Je soutiens que presque tous les philosophes, y compris M. Russell lui-même, ont été induits en erreur par le langage d'une manière plus considérable que celle [causée par la construction sujet-prédicat de notre langage] ; toute la théorie des particuliers et universaux repose sur une méprise qui fait d'une simple caractéristique du langage une caractéristique fondamentale de la réalité.⁴¹

Les métaphysiciens analytiques, qu'ils soient nominalistes ou réalistes, ne prennent pas réellement cette critique au sérieux, qu'ils la rejettent comme Armstrong ou qu'ils lui accordent finalement assez peu de portée argumentative pour leur sujet : elle a été élaborée dans un cadre ontologique très restreint, celui d'une ontologie des états de choses, qui reconnaît des propriétés et confond le langage des propriétés et le langage des universaux.⁴²

⁴⁰ F. P. Ramsey, *op. cit.*, p. 116.

⁴¹ *Ibid.*, p. 117.

⁴² Dans *A Combinatorial Theory of Possibility* (Cambridge University Press, 1989), D. M. Armstrong refuse la critique de Ramsey. Il y défend une asymétrie entre universels et particuliers. Il reconnaît la distinction aristotélicienne entre ce qui peut être prédiqué (les universaux) et ce qui ne peut l'être (les particuliers) ; les universaux ont une -adacité qui est fixée quelque soit leur instanciation, ce qui n'est pas le cas des particuliers ; ou bien encore les universaux possèdent par eux-mêmes leur propre nature, ce qui n'est pas le cas des particuliers (pp. 44-45). Quant à Campbell le rappel de la position de Ramsey est réduit à un simple argument rhétorique : la discussion entre nominalisme et réalisme ne dure que parce que ces deux positions reposent sur l'assomption commune, fallacieuse, que ce soit pour la défendre ou la rejeter, qu'une qualité ou une relation est

Leur cadre de réflexion est donc pré-ramseyen, au sens où ces métaphysiciens ne réduisent pas le problème des universaux et des particuliers au cadre du dualisme adopté temporairement par Russell. De plus la métaphysique analytique s'attache à éclaircir la relation de prédication ou toute autre relation destinée à jouer le même rôle, celui de lier les entités des différentes catégories d'être à partir de données qui ne sont pas linguistiques, mais à partir d'une philosophie des relations telles que l'a fait Russell, en cherchant à résoudre les questions telles que : qu'est-ce qu'une relation ? Y a-t-il une relation de prédication ? Comment doit-on concevoir les relations spatiales ?

Mais mettre en lumière l'importance accordée à « On the Relations of Universals and Particulars » pour la métaphysique analytique ne suffit pas à établir la légitimité d'une recherche sur la postérité de la pensée de Russell dans les métaphysiques analytiques. Nous voulons en effet fonder cette étude sur quelque chose de plus qu'une « influence » qui se réduirait à un contexte philosophique et à la fixation russellienne de la définition de certaines positions métaphysiques. A la lecture de l'ouvrage majeur de Armstrong, *Universals and Scientific Realism*⁴³, majeur parce qu'il a après et malgré le tournant linguistique⁴⁴, reposé de

un universel (p. xii). Rodriguez-Pereyra, dans *Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals* (Oxford Clarendon Press, 2002, pp. 3-4) désolidarise sa réflexion de la polémique engagée par Ramsey contre Russell : qu'il y ait une telle distinction entre universaux et particuliers fondée ontologiquement et logiquement, ou qu'elle ne soit qu'une illusion du langage ordinaire, peu importe puisque le nominalisme de la ressemblance ne s'exprime pas dans les termes de cette distinction (que ce soit pour l'approuver ou la rejeter). Il n'a effet besoin que des particuliers entendus en un sens non spécifiquement métaphysique, comme opposés aux universaux, c'est-à-dire les choses ordinaires. Dans *The Four Category of Ontology* (Oxford University Press, 2006), Jonathan Lowe soutient l'innocuité de la critique de Ramsey pour son ontologie en montrant que son ontologie est une ontologie de la substance et non pas une ontologie des états de choses telle que celle de Ramsey et que celui-ci hérite de Wittgenstein. « La vraie leçon de l'article de Ramsey est qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir de justifier la distinction universel-particulier à l'intérieur du cadre d'une ontologie qui suppose que les « états de choses » ou les « faits » sont les blocs élémentaires de la construction de la réalité » (p. 108). Lowe comprend que Ramsey ne parvient pas à fonder la distinction universaux-particuliers tout simplement parce qu'elle ne peut être justifiée dans le cadre d'une ontologie des états de choses, alors même qu'elle est nécessaire à une ontologie de la substance.

⁴³ *Nominalism and Realism. Universals and Scientific Realism. Volume 1*, Cambridge University Press, 1978 et *A Theory of Universals. Universals and Scientific Realism. Volume 2*, Cambridge University Press, 1978.

⁴⁴ Herbert Hochberg, disciple de Gustav Bergmann est celui, au sein même de la métaphysique analytique, qui a systématisé une lecture comparée des textes de Russell et de la métaphysique analytique. A cet égard sa recension de *A World of States of Affairs* est exemplaire (*Noûs*, volume 33, n° 3, 1999, pp. 473-495). Dans cet

manière systématique le problème des universaux, se dessine une hypothèse. La métaphysique analytique ne serait pas russellienne simplement dans sa manière de poser le problème des universaux et d'en qualifier les solutions. Elle serait russellienne au sens où elle systématise des types d'argumentation qui ont joué un rôle important dans le développement de l'ontologie russellienne et qui permettent de penser une véritable philosophie des relations telle que celle que Russell s'est continuellement efforcé d'élaborer.

La question des relations est l'une des plus importantes qui se posent à la philosophie, dans la mesure où la plupart des autres problèmes tournent autour d'elle ; monisme et pluralisme ; la question de savoir si seul le tout de la vérité peut être totalement vrai, ou si seul le tout de la réalité peut être totalement réel ; l'idéalisme et le réalisme, dans certaines de leurs formes ; et peut-être l'existence même de la philosophie comme un sujet distinct de la science et possédant sa propre méthode.⁴⁵

La métaphysique analytique poursuit la réflexion de Russell sur une philosophie des relations en partie au moyen d'arguments typiquement russelliens. *Universals and Scientific Realism* est à cet égard un ouvrage particulièrement frappant. Armstrong pour asseoir son réalisme immanent des états de choses — il reconnaît l'existence d'universaux mais seulement en tant qu'instanciés dans des états de choses — réfute les autres formes de réalisme et toutes les formes de nominalisme à partir d'un argument majeur : l'argument montrant que la réponse apportée par la position étudiée est minée par une régression à l'infini de type vicieux. Armstrong étend ainsi à toutes ces positions métaphysiques une stratégie argumentative utilisée par Russell dans les *Problèmes de philosophie*⁴⁶ contre une certaine forme de nominalisme, qualifiée par Armstrong de nominalisme de la ressemblance, tout en cautionnant la distinction élaborée par Russell entre une *régression vicieuse* et une *régression inoffensive* dans les *Principes de la mathématique*⁴⁷, dans un autre contexte, pour réfuter l'idéalisme bradleyen.

La systématisation de l'usage de cet argument russellien par Armstrong est si frappante qu'elle nous a conduit à approfondir notre enquête sur un rapprochement possible des textes de la métaphysique analytique et ceux de Russell. Il apparaît qu'effectivement la métaphysique analytique pour trouver une réponse à la question ontologique fondamentale :

article il fait ainsi l'éloge d'Armstrong : « Armstrong est une figure majeure de la libération de la métaphysique sérieuse de la névrose linguistique du dernier demi siècle. » (p. 91).

⁴⁵ « Logical Atomism », in *Logic and Knowledge*, Routledge, Londres et New York, 1988, p. 333.

⁴⁶ *The Problems of Philosophy*, pp. 80-97, trad. fr., p. 119-120.

⁴⁷ *The Principles of Mathematics*, § 55 et § 99, pp.50-51, 99-100, trad. fr., pp. 82-85, 146-147.

quels sont les éléments du monde et comment font-ils unité(s) ?, systématise des arguments élaborés par Russell. Cette clef de lecture des textes de la métaphysique analytique fonctionne remarquablement pour trois autres « style[s] d'argument »⁴⁸ dont la métaphysique analytique use sans retenue :

- *un argument fondé sur la distinction entre deux espèces de relations : les **relations internes** et les **relations externes***. La métaphysique analytique réhabilite les relations internes en les définissant par la survenance. Les relations internes n'ont pas de poids ontologique mais cela ne signifie pas la négation des faits relationnels. La métaphysique analytique diverge dans son interprétation de Russell, pour qui accepter les relations comme relations internes signifie éliminer les relations de l'ontologie mais éliminer également les faits relationnels.

- *une réflexion sur l'instanciation ou non des relations : les relations sont-elles des particuliers ou des universels ?* Par une réflexion sur l'appartenance des relations à la catégorie des particuliers ou à la catégorie des universaux Russell et les métaphysiciens analytiques cherchent à expliciter ce qui fait le propre d'une relation, savoir sa capacité à relier. Pour qu'une relation soit véritablement une relation, qu'elle relie, doit-elle posséder un statut ontologique particulier ? Une relation n'est-elle une relation qu'en tant qu'universel ? Ou bien au contraire une relation n'est-elle une relation qu'en tant que particulier ?

- *l'argument des vérifacteurs qui s'appuie sur une théorie des faits ou états de choses*. Après avoir défendu une théorie de la vérité comme identité dans les *Principles*, Russell défend une théorie de la vérité correspondance faisant des faits les vérifacteurs des propositions qui sont qualifiées de vraies ou de fausses. Cette théorie de la vérité correspondance est aujourd'hui largement défendue et constitue un moyen de décision ontologique, non pas seulement au niveau des faits (quels types de faits doit-on accepter ?) mais aussi au niveau des entités constituant ces faits : elle permet de déterminer quels sont les constituants du monde et comment ces constituants sont structurés en faits.

Mais il ne faut pas se contenter d'un simple repérage dans les textes de la métaphysique analytique de ce que l'on pourrait appeler des russellianismes⁴⁹, c'est-à-dire des arguments à la manière de Russell, et de l'explication de leur rôle comme arguments ontologiques majeurs. Il faut également évaluer cet héritage russellien. S'agit-il de simples reprises d'arguments russelliens appliqués à des problématiques elles-mêmes russelliennes au sein de la

⁴⁸ *A World of States of Affairs*, p. 115.

⁴⁹ Gregory Landini introduit le néologisme de « russellianisme » (*russellianism*) dans *Wittgenstein's Apprenticeship with Russell* (Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.79).

métaphysique analytique ? Ou bien de manière plus complexe de transpositions d'arguments russelliens à des problématiques originales ? Si ces arguments sont transposés, cette transposition s'effectue-t-elle sans dommage, dans un pur esprit russellien, ou bien au contraire au prix d'un gauchissement de la pensée russellienne ? Comme nous le montrerons le travail opéré par la métaphysique analytique sur la pensée russellienne n'est pas univoque. Il est à la fois fidélité et trahison.

Il n'est absolument pas question pour nous ni de produire une interprétation exhaustive de la métaphysique russellienne, ni d'en établir une de la métaphysique analytique. Il s'agit simplement de faire témoigner un certain nombre de textes représentatifs de ce que l'on appelle la métaphysique analytique en faveur d'une pensée russellienne bien vivante, alors même que le plus souvent les métaphysiciens contemporains ne reconnaissent pas explicitement leur dette à l'égard de Russell. La philosophie d'Armstrong initie cet usage systématique des russellianismes. En effet, il est frappant de constater que chacun des ouvrages majeurs d'Armstrong est construit autour d'un russellianisme particulier, qu'Armstrong ait conscience ou non de l'aspect russellien de son argumentation. Ainsi le premier volume de *Universals and Scientific Realism* sur l'argument de la régression à l'infini vicieuse ; *Universals. An Opinionated Introduction* et pour partie *A World of States of Affairs* sur la caractérisation très particulière des relations internes comme survenantes ; et les derniers textes dont *Truth and Truthmakers* sur l'argument des vérifacteurs. Les textes d'Armstrong nous semblent entre autres choses remarquables pour cet usage de la pensée de Russell. C'est pourquoi avant tout autre auteur il a une place centrale dans notre travail. Notre intérêt pour Armstrong peut sembler disproportionné si l'on s'en tient au simple point de vue d'une étude de la métaphysique analytique. Par exemple David Lewis est tout autant un auteur majeur, voire peut-être plus original, mais il n'a pas ici le premier rôle. Mais par sa réfutation systématique d'un certain nombre de positions métaphysiques, définies dans la lignée de « On the Relations of Universals and Particulars », concernant le problème des universaux, et par un usage tout aussi systématique de l'argument de la régression à l'infini, Armstrong a structuré d'une certaine manière le débat contemporain autour du problème des universaux. Ses adversaires qui sont autant de compagnons de discussion, tels que Keith Campbell, Gonzalo Rodriguez-Pereyra et D. W. Mertz, débattent au moyen des mêmes arguments. Ainsi ces auteurs témoignent d'une certaine manière très typique de faire de la métaphysique, d'écrire des traités de métaphysique, et par leurs échanges fondés sur une discussion des textes d'Armstrong font fleurir ces russellianismes. Ici nous voulons donc montrer en quoi ce

caractère typique peut être défini comme russellien. Si notre problématique avait été différente, par exemple, « en quoi la métaphysique analytique est-elle un retour à une métaphysique de type aristotélécien ? » certainement les textes et les auteurs mis en avant n'auraient pas été exactement les mêmes. Par exemple les textes de Jonathan Lowe auraient été explorés plus avant. Mais ce n'est pas ici notre propos. Notre parti pris est clair : il s'agit de défendre l'idée d'une véritable filiation, assumée ou non, entre la métaphysique russellienne et la métaphysique analytique. Nous procédons à cette défense à partir d'un échantillon limité d'auteurs, pour la plupart issus de l'école australienne⁵⁰, très active. Et il resterait bien entendu à examiner si cette hypothèse fonctionne pour d'autres auteurs appartenant à la métaphysique dite analytique.

Mais l'interrogation de cette filiation n'a pas une visée seulement purement historique. Nous étudions à travers la mise en évidence de cette filiation les questions fondamentales de l'ontologie. Et un certain nombre de lignes de force du questionnement se dégagent. Une théorie ontologique ne doit pas seulement déterminer quels sont les constituants du monde, mais elle doit aussi être capable de montrer comment ces constituants font véritablement monde, comment ces constituants sont unifiés, que cela soit par une relation ou non. Une ontologie analytique peut-elle résoudre ce problème? L'analyse que Russell a défendue tout au long de sa carrière philosophique sans jamais faiblir peut-elle rendre compte de la manière dont les constituants de la réalité sont unifiés, ou ne peut-elle nous donner que les constituants tout en laissant finalement assez mystérieuse leur unification ? C'est la question qui sous-tend tous les traités de métaphysique analytique. Pour la traduire en des termes empruntés à Morris Weitz⁵¹ dans son article désormais classique sur l'analyse chez Russell : une analyse « formelle » est-elle possible ou ne pouvons-nous aller plus loin qu'une analyse ontologique qui nous donne les catégories fondamentales de la réalité mais sans nous indiquer comment elles sont structurées pour constituer cette réalité ? Les multiples changements de la philosophie de Russell sont en partie motivés par la recherche d'une analyse formelle satisfaisante. On peut se demander s'il y parvient, et/ou si les métaphysiciens analytiques qui

⁵⁰ Pour une histoire de la philosophie australienne, cf. James Franklin, *Corrupting the Youth. A History of Philosophy in Australia* (Sydney, Macleay Press, 2003), un aperçu assez complet des discussions au sein de cette école cf. Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique analytique dans l'école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004.

⁵¹ Morris Weitz, « Analysis and the Unity of Russell's Philosophy », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, (The library of Living Philosophers, vol. 5), Evanston et Chicago, Northwestern University, 1944, pp. 57-121.

développent les solutions envisagées par Russell à ce problème y parviennent eux aussi, et chercher à répondre à la question : une métaphysique analytique, analytique au sens formelle du terme, peut-elle véritablement être couronnée de succès ?

Une seconde ligne de force, qui n'est pas indépendante de la première, est celle constituée par la notion de réalisme, en ces deux larges acceptions : réalisme des universaux, et réalisme en tant qu'opposé à l'idéalisme. Russell défend ces deux sortes de réalisme. On peut bien entendu défendre l'une sans défendre l'autre. Etre nominaliste ne signifie pas que l'on est idéaliste, de même être idéaliste ne signifie pas que l'on est nominaliste.⁵² Mais bien que cette démarche ne soit pas thématifiée d'une manière toujours claire dans les textes de Russell⁵³, elle devient explicite dans la métaphysique analytique et particulièrement à travers la discussion qui oppose D. W. Mertz à Keith Campbell sur le statut des relations — sont-elles des entités fondamentales ou des entités fondées sur les propriétés de leurs termes ? Comment peut-on articuler réalisme des universaux et réelle pluralité du monde ? La reconnaissance de la réalité des universaux, et plus spécifiquement des universaux de relations, est-elle nécessaire à une conception réaliste, pluraliste du monde ? Et comment doit-on concevoir ces relations ? La métaphysique analytique brise l'interdit russellien des relations internes. Si l'on suit la pensée russellienne qui a défendu le réalisme et le pluralisme au moyen de la défense des relations externes, doit-on en conclure que les métaphysiques analytiques qui défendent les relations internes ne sont pas des métaphysiques pluralistes ?

Pour résumé l'objet de notre thèse : nous visons ici à montrer la rémanence de certains russellianismes dans les arguments qu'un certain nombre de métaphysiciens contemporains proposent pour défendre leur ontologie. Ces arguments sont des arguments d'analyse formelle, au sens où l'entend Weitz. Tout en présentant ces arguments et en les analysant nous

⁵² F. H. Bradley n'est pas nominaliste : son ontologie comprend des universaux et des particuliers. Mais il donne une explication idéaliste de leur nature et de leur relation. Un universel est un système d'identité et de différence dont le particulier est une partie. Sur ce point cf. Phillip Ferreira, *Bradley and the Structure of Knowledge*, State University of New York Press, 1999, pp. 92-95.

⁵³ Dans un passage de *Histoire de mes idées philosophiques* Russell affirme clairement le lien entre sa défense des relations internes et son refus du particularisme et du nominalisme, mais sans pour autant développer ce point : « M'étant pour finir fermement convaincu de la « réalité » des relations, je ne pouvais accepter ni la logique du sujet-prédicat ni la conception empiriste selon laquelle il n'y a que des particuliers. » *My Philosophical Development*, Londres, Unwin, 1959, p. 157, trad. fr. *Histoire de mes idées philosophiques*, pp. 195-196.

visons à évaluer la pertinence de leur usage en ontologie et métaphysique telles que les comprennent Russell et certains métaphysiciens analytiques.

L'ALPHABET DU MONDE

Cette partie consiste à présenter les différentes options métaphysiques possibles quant à la constitution du monde ou pour reprendre une expression de D. C. Williams, « l'alphabet du monde »⁵⁴. Quels sont les éléments du monde et comment sont-ils reliés ? L'article de Russell « On the Relations of Universals and Particulars » fixe un certain nombre d'options ontologiques et c'est dans ce cadre que les métaphysiciens analytiques se positionnent. Ce chapitre est purement descriptif. Nous y recensons simplement les thèses défendues par Russell sur cette question et nous montrons comment il se situe par rapport aux autres positions du spectre ontologique. Les raisons des changements de position de Russell sur ces questions et sa critique des théories particularistes et nominalistes seront examinées dans les chapitres suivants. Nous procédons ici de même en ce qui concerne la métaphysique analytique : nous dessinons les traits saillants des grandes voies empruntées par la métaphysique analytique, savoir la théorie du réalisme des états de choses, le tropisme et le nominalisme de la ressemblance et établissons des correspondances avec les textes de Russell qui soutiennent ou rejettent ces types de théorie. Il ne s'agit pas pour nous de défendre telle ou telle théorie, mais de les définir suffisamment clairement pour par la suite comprendre comment ces théories utilisent les différents arguments russelliens. Nous nous contenterons donc ici de livrer un tableau des différentes options métaphysiques répondant aux questions essentielles : quels sont les éléments du monde et qu'est-ce qui en fait un monde structuré ? Parce qu'il serait trop long de rendre compte des argumentaires de chacune de ces théories et que de ce fait nous devrions nous contenter d'une présentation paraphrastique, nous nous permettons de renvoyer aux traités qui les défendent. Par la suite, lorsque nous étudierons

⁵⁴ D. C. Williams, « On the Element of Being: I », in D. H. Mellor et Alex Oliver (1997), p. 112, « Des éléments de l'être », trad. fr. Frédéric Pascal, in Emmanuelle Garcia et Frédéric Nef, *Métaphysique contemporaine*, Paris, Vrin, 2007, p. 39.

précisément tel ou tel russellianisme nous serons conduits à analyser un certain nombre d'arguments donnés par Russell et par la métaphysique analytique. Mais encore une fois nous le rappelons, nous ne visons pas l'exhaustivité : les ontologies de Russell et de la métaphysique analytique sont bien plus ici mises en perspective que détaillées.

I. Le problème des propriétés : une requalification du problème des universaux

La détermination de l'alphabet du monde se fait à travers le problème classique dit des universaux. Pourquoi choisir le problème des universaux — ou des propriétés — pour déterminer l'alphabet du monde ? Parce que le résoudre signifie définir les catégories de l'être, ce qui est la tâche par excellence du métaphysicien. « La métaphysique est un ambitieux sujet ; elle aspire à rendre raison des constituants fondamentaux de toute réalité et à exposer comment ces constituants s'entremettent pour nous donner la réalité en question. »⁵⁵ Mais comme le remarquent justement Keith Campbell⁵⁶ et Gonzalo Rodriguez-Pereyra cette façon de nommer le problème est biaisée dans la mesure où elle présuppose une solution possible au problème : à savoir celle du réalisme des universaux. « Les universaux font partie d'une solution au problème, et non pas du problème lui-même. »⁵⁷ L'existence des universaux n'est qu'une réponse parmi d'autres au problème dit des universaux, qui doit comme toutes les autres être justifiée. Comment donc reformuler ce problème ? Dans « On the Relations of Universals and Particulars », Russell ne formule pas réellement le problème⁵⁸ et s'intéresse immédiatement au type d'ontologie qui doit être défendue : « Le but de cet article est d'examiner s'il y a une division fondamentale des objets qui intéressent la métaphysique, en deux classes, universaux et particuliers, ou s'il y a une méthode pour surmonter ce dualisme. »⁵⁹ La question est donc pour Russell, si on la pose en termes contemporains : doit-

⁵⁵ Keith Campbell, *Abstract Particulars*, Oxford, Basil Blackwell, 1990, p. 1.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁵⁷ Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals*, Oxford Clarendon Press, 2002, p. 1. Cf. aussi Alex Oliver, « The Metaphysics of Properties », in *Mind*, volume 105, n° 41&, janvier 1996, p. 47.

⁵⁸ Dans *Problèmes de philosophie*, Russell donne une formulation sémantique du problème: comment peut-on attribuer à deux choses le même nom ? *The Problems of Philosophy*, Book Jungle, 2009, pp. 77 sq., trad. fr. François Rivenc, *Problèmes de Philosophie*, Paris, Payot, 1989, pp. 115 sq.

⁵⁹ « On the Relations of Universals and Particulars », p. 167.

on défendre une ontologie à deux catégories ou une ontologie à une catégorie ? Les métaphysiciens analytiques cherchent à expliciter le problème des universaux. Tous pourraient s'accorder sur la requalification du problème par Gonzalo Rodriguez-Pereyra : « ce n'est pas un problème à propos des universaux mais à propos des propriétés⁶⁰ ». ⁶¹ En effet une telle modification de la dénomination permet d'articuler les différentes solutions possibles au problème (cf. *Fig. 1*). Il ne faut pas diviser les réponses au problème dit des universaux simplement entre réponses réalistes et réponses nominalistes, une position qui reconnaît les universaux et une position qui les refuse. Si le nominalisme nie l'existence des universaux c'est parce qu'il refuse avant tout de reconnaître les propriétés. Les universaux ne sont qu'une manière de concevoir les propriétés. Définir le problème en termes de propriétés permet donc de comprendre comment les différentes positions sont connectées, et de ne pas faire de toute position qui s'écarte du modèle de la « classique ontologie aristotélicienne à deux catégories »⁶² un nominalisme au sens strict. Par exemple plutôt que de nominalismes les théories des tropes doivent être qualifiées de « particularismes » dans la mesure où ces théories reconnaissent les propriétés — et dans le cas de celle de Keith Campbell seulement les propriétés — et les conçoivent comme des particuliers. On peut parler également à propos des théories des tropes de « nominalisme modéré » ainsi que le fait Herbert Hochberg⁶³ si l'on définit le nominalisme comme la théorie qui ne reconnaît que les particuliers. Mais c'est brouiller les buts poursuivis respectivement par les nominalistes et les particularistes : les théories nominalistes visent à construire des ontologies qui refusent les propriétés et par conséquent les universaux, alors que les théories particularistes ou théories des tropes ne reconnaissent dans leur version stricte — par exemple celle de Keith Campbell — que les propriétés en tant que particuliers. Et concevoir le problème sous cette forme permet également de souligner la structure de ce qui est appelé de manière un peu relâchée particuliers, à savoir les choses ordinaires (une table, un homme, un porc-épic, une balle etc.). Comment peut-on en expliquer leur nature ? Suivant la classification élaborée par Armstrong les théories peuvent être divisées en théories de la tache (*blob theories*) et en théories du gâteau fourré (*layer cake theories*) :

⁶⁰ On entend les propriétés au sens large comme incluant les relations.

⁶¹ Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *op. cit.*, p. 15.

⁶² Keith Campbell, *op. cit.*, p. 4.

⁶³ Herbert Hochberg, « A Refutation of Moderate Nominalism », in *Australasian Journal of Philosophy*, 66, 1988, pp. 188-207.

Sans propriétés et relations, les objets individuels sont relativement sans structure. Sans propriétés et relations ils peuvent quand même avoir des parties et être des parties de tous plus grands, et ces parties peuvent peut-être inclure des parties temporelles aussi bien que les moins controversés parties spatiales. [...] Au contraire, les théories qui admettent les propriétés et les relations, que ce soit comme universaux ou comme particuliers, peuvent être appelée théories du gâteau fourré.⁶⁴

Le nominalisme de la ressemblance est une théorie de la tache : il explique ce que signifie pour un particulier ordinaire *avoir une propriété* sans faire appel à une structure interne au particulier ordinaire. Par contre la théorie des états de choses de Armstrong est une théorie du gâteau fourré puisque Armstrong explique le fait pour un particulier de posséder une propriété en décomposant le particulier ordinaire en deux constituants : le particulier et l'universel (et voire un troisième élément, la relation d'instanciation). De même la théorie des tropes de Campbell est une théorie du gâteau fourré en ce qu'un particulier ordinaire ayant des propriétés est un faisceau de plusieurs tropes reliés par la relation de coprésence.

Comment explique-t-on l'attribution de telle ou telle propriété à un particulier ? Doit-on pour ce faire reconnaître l'existence des propriétés comme entités authentiques ? Si oui, sont-elles des universaux ou des particuliers, et comment s'articulent ces propriétés à ce qu'elles caractérisent ? Si non, comment articule-t-on le fait que le particulier concret n'ait pas une structure complexe avec le fait qu'il possède une multiplicité de caractéristiques ? On peut résumer les différentes options ontologiques par le schéma suivant :

⁶⁴ D. M. Armstrong, *Universals. An Opinionated Introduction*, Westview Press, 1989, p. 38.

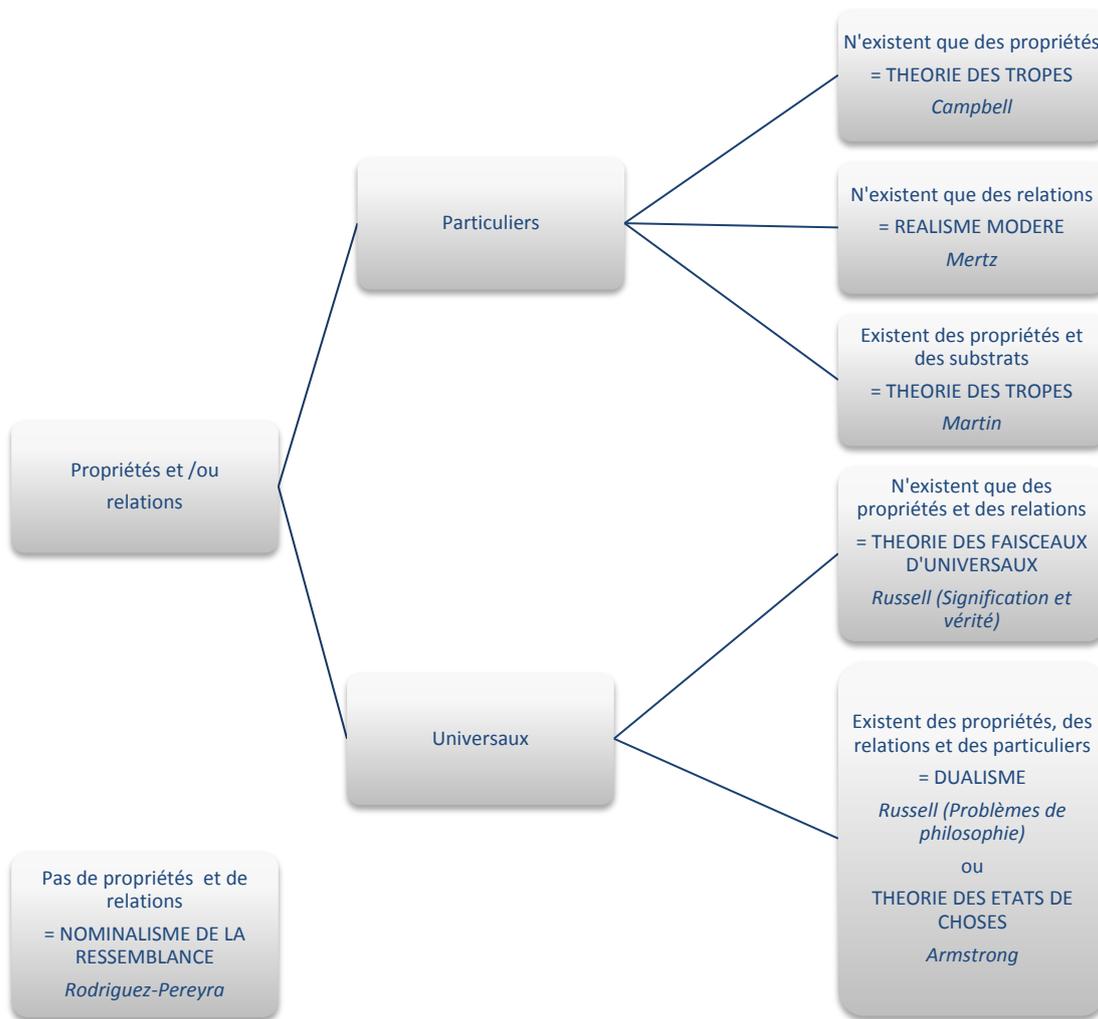


Fig. 1 Les différentes réponses au «problème des universaux»

II. Les ontologies à deux catégories

On peut donner un aperçu des différentes positions métaphysiques sur le problème des universaux en classant ces positions selon le nombre de catégories ontologiques qu'elles engagent. Parce que Russell commence par soutenir une ontologie à deux catégories qui reconnaît à la fois les particuliers et les universaux pour ensuite soutenir une ontologie à une seule catégorie, qui ne reconnaît que les universaux comme entités fondamentales, nous commencerons notre présentation des positions de Russell et de la métaphysique analytique par les ontologies à deux catégories.

1. Les ontologies russelliennes 1903-1918

Le plus grand changement de Russell⁶⁵ concernant le problème des universaux consiste en son passage d'une théorie dualiste qui reconnaît les universaux et les particuliers ainsi qu'une structure des choses substance-propriété, à une ontologie qui ne reconnaît que les universaux comme entités élémentaires et renonce à la structure substance-propriété pour adopter une structure des choses en faisceau d'universaux. Alors que ces deux types de positions semblent tout à fait différents, l'étude du parcours de Russell nous permettra de comprendre aisément ce changement, qui tout en étant en apparence profond, n'est que la marque d'une continuité de conviction. Russell n'aurait pas pu devenir nominaliste ou particulariste : « M'étant pour finir fermement convaincu de la « réalité » des relations, je ne pouvais accepter ni la logique du sujet-prédicat ni la conception empiriste selon laquelle il n'y a que des particuliers. »⁶⁶ Russell reste réaliste quant aux universaux, ce qui est corrélé à sa volonté de maintenir le caractère externe de toute relation et ainsi de défendre l'analyse : « La plupart des changements de la philosophie de Russell sont des changements mineurs et ils se produisent du fait de son application de l'analyse à l'ontologie. On montre que ces changements sont dus à une application plus rigoureuse de sa méthode analytique.»⁶⁷ C'est

⁶⁵ Cf. Graham Stevens, *The Russellian Origins of Analytical Philosophy: Bertrand Russell and the Unity of the Proposition*, Londres et New York, Routledge, 2005, pour une excellent présentation synthétique de l'ontologie russellienne des *Principes de la mathématique* à *La connaissance humaine*. Stevens montre que l'on peut comprendre l'unité du développement de la pensée de Russell à partir de la question de l'unité de la proposition. « Pour peu que soit adéquatement tracée la ligne de pensée suivie par Russell depuis son tout premier engagement avec la question des unités à son travail récent sur le problème des vérités négatives et de ses corrélats, il devient clair que le développement philosophique de Russell fut bien moins fragmenté qu'on ne l'a communément pensé. Le projet philosophique de Russell dans les années 1940 fut pour une grande part le même que ce qu'il avait été depuis le rejet du Néo-Hégélianisme à la fin des années 1890. Le problème de l'unité de la proposition est le fil le plus important qui unifie et court à travers tout ce projet philosophique. » (p. 10). Pour des précisions sur chacune des étapes du développement de l'ontologie russellienne nous renvoyons à cet ouvrage. Ici il ne s'agit pour nous que de poser quelques jalons. Un certain nombre d'étapes, dans la même perspective de l'unité des complexes, seront étudiés par la suite, mais leur choix tient à la pertinence de leur étude par rapport à la perspective qui est la nôtre.

⁶⁶ *My Philosophical Development*, Londres, Unwin, 1959, p. 157, trad. fr. *Histoire de mes idées philosophiques*, p. 197.

⁶⁷ Morris Weitz, « Analysis and the Unity of Russell's Philosophy », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, (The Library of Living Philosophers, vol. 5), Evanston et Chicago, Northwestern University, 1944, p. 58.

son effort constant à penser l'analyse des complexes qui le conduit à amender son ontologie et à proposer des solutions différentes au problème des universaux. Mais parce que Russell entend maintenir le pluralisme par le réalisme des universaux, et donc le réalisme des relations, c'est sa conception des particuliers qui sera la plus modifiée. La surprise de Bergson à l'écoute de la conférence sur le réalisme analytique est sur ce point particulièrement symptomatique : « Bergson qui honorait la réunion de sa présence, fit avec surprise la remarque que je semblais penser que c'était l'existence des particuliers, et non celle des universaux, qui avait besoin d'être prouvée. »⁶⁸

a. Les problèmes de philosophie (1912)

Pour la métaphysique analytique le Russell des *Problèmes de philosophie* incarne la position dualiste et cette métaphysique en a fait le paradigme d'une position dite platonicienne des universaux.⁶⁹

Il convient de réserver le terme *d'existence* aux choses qui sont dans le temps, c'est-à-dire, qui sont telles que nous pouvons indiquer un moment du temps où elles existent (sans exclure la possibilité qu'elles existent tout le temps). C'est ainsi que les pensées, les sentiments, les esprits et les objets physiques *existent*. En ce sens, les universaux n'existent pas ; nous dirons qu'ils *subsistent* ou qu'ils *possèdent l'être*, « l'être étant opposé à l'existence » en tant qu'intemporel. Le monde des universaux peut donc aussi être appelé le monde de l'être ; monde immuable, rigide, exact, joie du mathématicien, du logicien, du constructeur de systèmes métaphysiques et de tous ceux qui préfèrent la perfection à la vie. Le monde de l'existence, lui, est changeant, vague, sans délimitations bien nettes, sans ordre ni arrangement manifeste ; mais il contient les pensées et les sentiments, les données des sens, les objets physiques, bref tout ce qui peut faire du bien ou du mal, tout ce qui compte en termes de valeur de l'existence et du monde. Selon notre tempérament, nous préférons contempler l'un ou l'autre. Et sans doute celui que nous dédaignons nous semblera l'ombre bien pâle de celui auquel va notre cœur, et à peine digne qu'on le tienne pour réel. En fait, les deux mondes méritent une égale attention : ils sont tous deux réels, tous deux importants aux métaphysiciens.⁷⁰

⁶⁸ Bertrand Russell, *op. cit.*, p. 161, trad. fr., p. 200-201.

⁶⁹ D. M. Armstrong, *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 69

⁷⁰ *The Problems of Philosophy*, pp. 77-78, trad. fr., pp. 123-124.

L'ontologie présentée dans les *Problèmes de philosophie* est une ontologie à deux catégories. Nous avons deux mondes avec deux modes d'être pour les entités de chacun de ces mondes. La relation entre les deux types d'entités n'est pas clairement établie : instanciation, participation ? Le biais utilisé par Russell est fortement épistémique : on doit reconnaître un monde des universaux afin de rendre compte de l'objectivité de la connaissance mathématique.⁷¹ Nous pouvons acquérir une accointance avec les universaux au moyen d'un procédé d'abstraction, par accointance avec de nombreux particuliers qui les instancient.⁷² Mais rien n'est dit de ce que l'on doit entendre ici par instanciation : s'agit-il d'une participation de type platonicien ? Russell ne définit pas cette relation.⁷³

Mais il ne faut pas ériger le texte des *Problèmes de philosophie* en caricature ; il n'est qu'une appréhension du platonisme si l'on peut effectivement saisir sous ce terme la philosophie de Platon, dans un petit ouvrage consacré aux problèmes essentiels de la philosophie, ouvrage d'introduction bien que proposant très souvent un traitement très personnel de ces problèmes. Russell a porté un souci constant au problème des universaux. « Les problèmes que posent les universaux et les particuliers, ainsi que la question étroitement apparentée des noms propres m'ont beaucoup occupé depuis que j'ai renoncé à la logique moniste. »⁷⁴ Et sa réponse au problème, dans le cadre même d'une ontologie « dualiste » ou à deux catégories, a été maintes fois amendée et présente bien plus de subtilités que ce qui ne semble qu'être un platonisme pour classes terminales.

b. Les Principes de la mathématique (1903)

Dans les *Principes de la mathématique*, Russell soutient déjà une ontologie à deux catégories au sens où il distingue deux sortes de termes : les choses et les concepts. Mais il ne s'agit que de deux catégories fonctionnelles et non pas strictement deux catégories ontologiques. En effet, dans l'ontologie des *Principes* tout est terme, il n'y a pas différents types d'entités.

⁷¹ Ce souci est constant. Cf. par exemple, *Les Principes de la mathématique*, p. xviii.

⁷² *The Problems of Philosophy*, p. 86, trad. fr., p. 125.

⁷³ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 67.

⁷⁴ *My Philosophical Development*, Londres, Unwin, 1975, p. 156, trad. fr. *Histoire de mes idées philosophiques*, p. 194.

Un terme, en fait, possède toutes les propriétés communément assignées aux substances ou aux substantifs. Chaque terme, pour commencer, est un sujet logique : il est, par exemple, sujet de la proposition qu'il est lui-même un. Chaque terme est encore inaltérable et indestructible. Ce qu'est un terme, il l'est, et on ne peut imaginer aucun changement en lui qui ne détruise son identité et ne le rende autre. Les termes se caractérisent encore par l'identité numérique à eux-mêmes et la diversité numérique d'avec tous les autres termes.⁷⁵

Les choses, les prédicats et les relations, sont des entités qui possèdent les caractéristiques de la substance. On ne peut donc dire que nous avons affaire ici à une ontologie à deux catégories de type aristotélien. Mais alors que les choses sont des termes au sens strict, elles ne remplissent qu'une seule fonction logique, celle de sujet logique; quant à eux les concepts, c'est-à-dire les prédicats et les relations, ont plusieurs fonctions logiques. Ils peuvent être ou bien des concepts en tant que tels ou bien être des sujets logiques. Le prédicat peut remplir la fonction de sujet ou lorsqu'il est utilisé en tant que tel, comme concept, il remplit la fonction d'assertion. De même la relation peut remplir la fonction de sujet lorsque le verbe est nominalisé, ou la fonction de relation reliante qui asserte la proposition, unifie ses constituants en une unité propositionnelle et fait de la proposition une véritable entité, lorsque le verbe est utilisé en tant que tel. Les termes peuvent donc former des entités complexes : ils sont unis en propositions au moyen d'un des constituants du complexe propositionnel, la relation. Les propositions ne sont absolument pas des entités psychologiques ou linguistiques, mais sont proches⁷⁶ de ce que l'on appelle aujourd'hui états de choses. Elles sont constituées par les entités qu'elles signifient. Les relations, quant à elles, sont conçues comme des relations externes et cela depuis la lecture par Russell de « The Classification of Relations » au Cambridge Moral Sciences Club en 1899⁷⁷ :

M. Bradley a beaucoup et chaudement argumenté contre la thèse selon laquelle les relations sont toujours purement « externes ». Je ne suis pas certain de comprendre ce qu'il veut dire par cette expression, mais je pense que je dois retenir sa phraséologie si je décris mon opinion comme l'opinion selon laquelle *toutes* les

⁷⁵ *The Principles of Mathematics*, New York et Londres, W. V. Norton & Company, 1996, § 47, p. 44, trad. fr., p. 74.

⁷⁶ On ne peut pas dire que les propositions sont l'équivalent des états de choses, dans la mesure où les métaphysiques contemporaines qui soutiennent les états de choses en font l'un des termes de la relation de vérification dans une théorie de la vérité correspondance. La théorie de la vérité qui est associée aux propositions des *Principles* n'est pas une théorie de la vérité correspondance, mais une théorie de la vérité comme identité.

⁷⁷ « The Classification of Relations », in *C. P.* 2, pp. 138-146.

relations sont externes. On affirme qu'une relation doit faire une différence pour les termes reliés, et que la différence doit être marquée par un prédicat que les termes ne pourraient pas autrement posséder. C'est cela que je nie.⁷⁸

A cette époque les relations et les prédicats au sein des propositions sont conçus comme des universaux. Russell a déjà amendé sa position par rapport à un brouillon des *Principles*, « Do Differences Differ ? » (1900)⁷⁹ dans lequel il affirmait que les prédicats et relations au sein des propositions étaient des prédicats et relations particularisés, instances d'universaux. A partir des *Principles* Russell ne cessera de soutenir la théorie des relations externes et l'instanciation des relations.⁸⁰

c. *Principia Mathematica* (1910)

Russell à l'époque des *Principia Mathematica*⁸¹ reconnaît encore l'existence des universaux (qualités et relations) et leur présence au sein des complexes comme non instanciés,⁸² et l'existence des particuliers : « L'univers consiste en des objets ayant différentes qualités et se tenant en différentes relations. »⁸³ Si l'on refuse l'interprétation quineenne de la théorie des types⁸⁴ qui fait des types des types ontologiques, alors les universaux conservent le statut qu'ils possédaient à l'époque des *Principles*. Ils ont un double statut : un statut prédicatif et un statut de sujet logique.⁸⁵ Les articles proprement métaphysiques de l'année 1911 vont dans ce sens. Dans la première page de « Le Réalisme analytique » Russell donne une claire définition de sa métaphysique comme « réalisme

⁷⁸ *Ibid.*, p. 143.

⁷⁹ « Do Differences Differ ? », in *C. P.* 3, pp. 555-557.

⁸⁰ « Reply to Criticisms », in *C. P.* 11, p. 21.

⁸¹ Alfred North Whitehead et Bertrand Russell, *Principia Mathematica* to *56, Cambridge, Cambridge University Press, 1962.

⁸² « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », in *C. P.* 6, p. 150.

⁸³ *Op. cit.*, p. 43.

⁸⁴ W. V. Quine, introduction à « Mathematical logic as based on the theory of types », in Jean van Heijenoert, *From Frege to Gödel — A Source Book in Mathematical Logic, 1879-1931*, Cambridge, Harvard University Press, 1967, p. 151: « Russell voit l'univers comme divisé en niveaux, ou *types*. Nous pouvons parler de toutes les choses remplissant une condition donnée seulement si elles sont toutes du même type. »

⁸⁵ Pour la discussion de l'interprétation par Quine de la théorie des types comme une théorie ontologique, cf. Graham Stevens, *op. cit.*, pp. 77-89.

analytique » dont il conservera par la suite les traits essentiels (relations externes, réalisme des universaux et atomisme) :

La philosophie qui me paraît la plus vraie pourrait s'appeler « réalisme analytique ». Elle est réaliste, puisqu'elle soutient qu'il y a des existences non-mentales et que les relations cognitives sont des relations externes, qui établissent un lien direct entre le sujet et un objet qui peut être non-mental. Elle est analytique, puisqu'elle soutient que l'existence du complexe dépend de l'existence du simple, et non pas *vice versa*, et que le constituant d'un complexe est absolument identique, comme constituant, à ce qu'il est en lui-même quand on ne considère pas ses relations. Cette philosophie est donc une philosophie atomique. Les atomes sont de deux espèces : les universaux, qui sont assimilables à des idées platoniciennes, et les particuliers, qui sont assimilables, en logique aux substances, parce qu'ils ne peuvent jamais paraître comme prédicats ou relations dans les propositions.⁸⁶

Les universaux sont des entités « platoniciennes » : ils subsistent et n'existent pas⁸⁷. Cette distinction entre subsistance et existence est déjà à l'œuvre dans les *Principles* sous la forme de la distinction entre être (*being*) et existence : « *L'être* est ce qui appartient à chaque terme concevable, à chaque objet possible de pensée — en bref à chaque chose qui peut possiblement apparaître dans une proposition, vraie ou fausse »⁸⁸, alors que « [l]'existence, au contraire, est la prérogative de quelques [êtres] seulement parmi les étants. »⁸⁹ Les universaux n'ont aucune interaction causale avec les entités psycho-physiques parce qu'ils ne sont pas dans le temps et dans l'espace. Un autre trait de ce réalisme des universaux qui va s'accroître par la suite est l'interrogation portée sur les sortes d'entités que comprennent les universaux : doit-on reconnaître à la fois les relations et les propriétés ? Alors que la philosophie pré-russellienne réduisait les relations aux propriétés monadiques, Russell lui est toujours plus tenté de réduire les propriétés monadiques aux relations. Dès 1911, Russell commence à douter de l'irréductibilité des propriétés aux relations⁹⁰. Les prédicats ne signifieraient pas des

⁸⁶ « Le Réalisme analytique », in *C. P.* 6, p. 410.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 410

⁸⁸ *The Principles of Mathematics*, § 427, p. 449.

⁸⁹ *Ibid.*, § 427, p. 449.

⁹⁰ « Le Réalisme analytique », p. 412 : « On remarquera aussi que dans tout complexe il y a deux espèces de constituants : il y a les termes et la relation qui les relie : ou bien il peut y avoir (peut-être) un terme et le prédicat qui le qualifie. » et « On the Relations of Universals and Particulars », pp. 172-173 : « C'est vrai que l'argument précédent [contre la critique des idées abstraites, par Berkeley et Hume] ne prouve pas qu'il y a des qualités universelles comme opposées aux relations universelles. Au contraire, il montre que les qualités universelles

propriétés mais seulement des ressemblances entre particuliers. On pourrait réduire les propriétés à un système de relations de ressemblances entre particuliers. Ces faits de ressemblances ne seraient constitués que par l'universel *ressemblance* et les particuliers qu'elle relie. Mais sur ce problème, à ce stade de son parcours, Russell préfère une simplicité théorique à une simplicité ontologique⁹¹. Bien qu'il exhibe la possibilité logique de réduire les propriétés à des systèmes de ressemblance comme un argument en faveur de l'irréductibilité des relations — l'argument des auteurs que l'on considère traditionnellement comme nominalistes contre les propriétés comme entités abstraites, correctement analysé montre que la réductibilité des propriétés aux particuliers nécessite l'irréductibilité d'au moins une entité abstraite : une relation, la relation de ressemblance—, à cette époque Russell ne s'engage pas clairement quant à la réductibilité des propriétés monadiques aux relations.

Si depuis les *Principles* les choses ont peu changé en ce qui concerne la distinction universaux-particuliers, Russell a dû abandonner sa manière de concevoir les universaux et les particuliers comme organisés en des complexes propositionnels. Pour résoudre les paradoxes impliqués par les propositions comme entités, à partir des *Principia Mathematica* Russell doit leur refuser le statut d'entité⁹². Les propositions sont des symboles incomplets.

En raison de la pluralité des objets d'un unique jugement, il suit que ce que nous appelons une « proposition » (au sens où elle est distincte de la phrase qui l'exprime) n'est pas du tout une unique entité. C'est-à-dire, la phrase qui exprime une proposition est ce que nous appelons un symbole « incomplet » ; il n'a pas de signification en lui-même, mais nécessite quelque addition pour acquérir une signification complète. Ce fait est quelque peu dissimulé par la circonstance que le jugement en lui-même fournit un supplément suffisant, et que le jugement en lui-même n'apporte aucune addition *verbale* à la proposition.⁹³

peuvent, aussi loin que la logique peut le montrer, être remplacée par d'exactes ressemblances de natures variées entre les particuliers. »

⁹¹ *The Problems of Philosophy*, pp. 96-97, trad. fr., p. 120.

⁹² En 1906, Russell avait déjà envisagé cette solution mais sans la retenir : « Logic in which Propositions are Not Entities », 1906, manuscrit conservé aux Archives Russell, McMaster University, Hamilton, Ontario, Canada. Steven Grahams montre particulièrement bien les différentes étapes du raisonnement de Russell qui le mènent à refuser aux propositions le statut d'entité et comment il est conduit à abandonner et sa théorie ramifiée des types et les propositions comme entités. *Op. cit.*, pp. 58-89

⁹³ *Ibid.*, p. 44.

Cette théorie du jugement appelée théorie du jugement comme relation multiple⁹⁴ amende la théorie défendue dans l'article « On the Nature of Truth » (1907)⁹⁵, qui hésite encore entre une théorie du jugement comme relation multiple, qui renonce aux objectifs faux, et une théorie du jugement comme relation duale entre le jugement et une proposition vraie ou fausse.

L'exemple le plus connu de la théorie du jugement comme relation multiple est le jugement par lequel Othello croit que Desdémone aime Cassio. La relation de jugement (ici croire) relie les deux termes <Desdémone> et <Cassio> de la relation <aimer>. <Desdémone>, <Cassio> et <aimer> sont également des termes. « la croyance n'est pas une relation qu'Othello entretient avec chacun des *trois* termes en jeu, mais bien une relation où ils sont *tous* pris ensemble : il n'y a là qu'une seule instance de la relation de croyance, mais elle soude (*knits*) ensemble les quatre termes. »⁹⁶ Contrairement à la théorie des *Principles* l'unité de la proposition n'est pas assurée par le terme-relation de la proposition, <aimer>, mais par l'acte reliant, psychologique, extérieur à la proposition, de jugement. Mais quel est alors le rôle de la relation subordonnée du jugement (ici <aimer>) ?

Mais, telle qu'elle figure dans l'acte de la croyance, ce n'est pas cette relation qui crée l'unité de la totalité complexe du sujet et des objets. Dans l'acte de la croyance, la relation « aimer » est au nombre des objets – c'est une des briques de la construction, ce n'en est pas le ciment. Le ciment, c'est la relation « croire ». Quand la croyance est *vraie*, il y a une autre unité complexe, où la relation qui, dans la croyance, est l'un des objets, relie les autres objets.⁹⁷

⁹⁴ *Philosophical Essays*, p. 155. « La Théorie du jugement que je défend, affirme qu'un jugement n'est pas une relation duale de l'esprit à un seul objectif (*objective*), mais une relation multiple de l'esprit aux différents termes sur lesquels porte le jugement. »

⁹⁵ « On the Nature of Truth », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 7, 1906-1907, pp. 28-49, et repris partiellement sous le titre « The Monistic Theory of Truth » dans les *Philosophical Essays*, George Allen and Unwin, Ltd, 1966, pp. 131-146 trad. fr. François Clementz et Jean-Pierre Cometti, *Essais philosophiques*, Paris, PUF, 1997, pp. 185-203. Russell réécrit la dernière partie de l'article pour sa republication dans *Philosophical Essays*, sous le titre « On the Nature of Truth » (pp. 147 sq.) et abandonne clairement une théorie du jugement comme relation duale pour une théorie du jugement comme relation multiple entre l'esprit qui juge et les différents termes du jugement. Dans la première version de l'article Russell n'est pas capable de décider (p. 49) entre une théorie qui reconnaît des objectifs faux (des « fictions », p. 48) et une théorie qui les exclut. Il n'a pas encore complètement élaboré la théorie du jugement comme relation multiple.

⁹⁶ *Ibid.*, pp. 125-126, trad. fr., p. 149.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 128, tr. fr., p. 151.

Russell est encore ici conduit à reconnaître un double rôle à la relation. En tant qu'objet du jugement elle a le même statut d'objet que ses *relata*. En quoi est-elle alors spécifiquement une relation ? Par contre en tant que constituant du complexe (par exemple le complexe <Desdémone aime Cassio>) qui rend vrai le jugement correspondant (<Othello croit que Desdémone aime Cassio>) elle doit nécessairement relier. Qu'est-ce qui fait qu'elle relie ici effectivement et qu'elle ne relie pas dans le complexe judicatif ? La spécificité de la relation paraît encore ici bien mystérieuse.

d. Le manuscrit de 1913, Théorie de la connaissance

Dans *Théorie de la connaissance* Russell complexifie fortement sa théorie du jugement et l'ontologie qui la soutient est elle-même fort intriquée. Il reconnaît particuliers et universaux comme deux catégories ontologiques irréductibles. « Un particulier se définit comme une entité qui ne peut figurer dans des complexes que comme le sujet d'un prédicat ou l'un des termes d'une relation, et jamais lui-même comme prédicat d'une relation. »⁹⁸ Encore une fois la réalité des universaux ne fait pas question : « Tous les constituants d'un complexe sont soit des particuliers soit des universaux, et l'un au moins d'entre eux doit être un universel. »⁹⁹ Elle ne fait pas question puisque pour Russell il est nécessaire de reconnaître les relations en tant qu'universaux pour rendre compte des complexes. S'il n'y a pas de relation universelle, il ne peut y avoir de complexe. Cette affirmation est tout à fait conforme à la manière dont était déjà pensé le complexe propositionnel dans les *Principles*. Mais ainsi que nous le verrons longuement, les seuls constituants du complexe ne suffisent plus à en faire un complexe. L'unification du complexe est désormais assurée par quelque chose qui n'en est pas un constituant, la forme logique et dans un certain nombre de cas des relations de position. Et cela pour tous les complexes, qu'ils soient des faits ou bien des complexes de compréhension de propositions.

Ici encore Russell prend au sérieux les tentatives de réduction des « prédicats » aux relations (Russell emploie dans ce texte non pas la notion de qualité ou de propriété, mais la dénomination logique de prédicat) mais sans encore une fois s'engager. La pertinence logique de ces réductions ne lui semble pas suffisante pour rejeter l'existence des prédicats¹⁰⁰. Les

⁹⁸ *Theory of Knowledge*, p. 56, trad. fr., p. 78.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 81, trad. fr., p. 109.

¹⁰⁰ *Theory of Knowledge*, pp. 90-91, trad. fr., pp. 121-123.

universaux comprennent donc à la fois les relations et les propriétés (même si les prédicats « semblent moins indubitables que les relations »¹⁰¹). De même Russell refuse la réduction des particuliers à des faisceaux de qualités. Cette réduction reposerait sur une confusion. Les particuliers ou choses ordinaires ne sont pas des substances porteuses de qualités. Bien que Russell accepte la critique empiriste de la substance, les particuliers ne sont pas pour autant des faisceaux de qualités. Ils sont inférés à partir de sense-data corrélés. On en fait des faisceaux de qualités si l'on confond sense-data et prédicats.¹⁰² Russell défend encore une ontologie à deux catégories. Mais bien que se revendiquant toujours d'un certain platonisme, il rejette clairement l'explication métaphorique de la participation et donne une explication logique du lien entre particuliers et universaux.

Un prédicat est manifestement proche d'une idée platonicienne. Mais ce serait une erreur de supposer qu'un particulier ayant un prédicat ressemble en quelque façon à ce prédicat, ou bien en est une copie imparfaite, ou encore a une « réalité » qui dérive d'une manière quelconque de la sienne. [...] Les sujets et les prédicats relèvent de divisions logiques différentes, et ne peuvent d'aucune façon appropriée être dits semblables ou dissemblables, parce que cela reviendrait à leur donner des « positions » similaires dans un complexe, tandis que, si un sujet et un prédicat figurent tous deux dans un complexe, ils doivent avoir des différences de « position » qui correspondent au fait qu'ils peuvent former un complexe sujet-prédicat.¹⁰³

Prédicats et particuliers ne peuvent pas occuper la même position dans le complexe parce qu'ils ne sont pas du même type logique. Et par conséquent c'est une forme logique bien particulière, la forme logique du complexe sujet-prédicat, qui tient compte de cette différence de type, qui est chargée d'assurer l'unité de ces complexes. Pour les complexes relationnels, ce sont différentes formes logiques déterminées par l'-adicité de la relation qui constitueront les relations et leurs termes en complexes, avec dans certains cas la nécessité des relations de positions.

e. L'atomisme logique (1918-1919)

La réalité est constituée des atomes logiques que sont les particuliers et les universaux (relations et prédicats).

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 92, trad. fr., p. 124.

¹⁰² *Ibid.*, pp. 93-94, trad. fr., pp. 124-126.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 92, trad. fr., p. 124.

Comme j'ai essayé de l'expliquer, il y a un nombre infini d'espèces d'éléments simples. Il y a des particuliers, des qualités et des relations de divers ordres, toute une hiérarchie de différentes espèces d'éléments simples, mais toutes, si nous sommes dans le vrai, ont, de manières différentes, une espèce de réalité qui n'appartient à rien d'autre. La seule autre espèce d'objets que vous rencontrez dans le monde est ce que nous appelons les *faits*, et les faits sont cette espèce de choses que l'on affirme ou que l'on nie au moyen des propositions, mais ce ne sont pas tout à fait des entités au sens où le sont leurs constituants. Ce que montre le fait que vous ne pouvez les nommer.¹⁰⁴

Universaux et particuliers constituent les faits. Les propositions sont les symboles complexes des universaux. Il existe un certain isomorphisme entre les faits et les propositions : « les propositions sont des symboles complexes et les faits qu'elles représentent sont complexes »¹⁰⁵, « dans un symbolisme logiquement correct, il y a toujours une certaine identité fondamentale de structure entre un fait et son symbole et [...] la complexité du symbole correspond de très près à celle des faits qu'il symbolise. »¹⁰⁶ Les faits sont analysables : « on peut découper un fait en parties composantes, l'un de ces composants peut être modifié sans que les autres n'en soient modifiés et l'un de ces composants peut figurer dans certains autres faits même si tous n'apparaissent pas dans d'autres faits ».¹⁰⁷ Mais pour autant l'analyse ne révèle pas, comme dans les *Principles*, des entités partageant une seule et même manière d'être, savoir celle de la substance. Si universaux et particuliers sont des atomes au sens d'éléments premiers, les relations n'ont plus le caractère d'être fermé sur soi que les substances avaient dans les *Principles*. Et c'est dans ce statut spécifique des relations que Russell voit ici une nouvelle solution au problème des universaux. Il ne maintient pas dans les conférences sur la philosophie de l'atomisme logique la solution de la forme logique. Il revient à l'idée que c'est la relation en tant que constituant du complexe qui doit en assurer l'unité. Seuls les particuliers sont des entités auto-subsistantes.

Je définis les « particuliers » comme ces « termes » qui font partie des faits atomiques.

¹⁰⁴ *The Philosophy of Logical Atomism*, in *C. P.* 8, pp. 234-235, trad. fr. *La philosophie de l'atomisme logique*, in *Ecrits de logique philosophique*, trad. fr. Jean-Michel Roy, Paris, PUF, 2002, pp. 430- 431.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 174, trad. fr., p. 354.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 175, trad. fr., p. 356 (traduction révisée).

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 172, trad. fr., p. 352 (traduction révisée).

Particuliers = termes des relations dans les faits atomiques. Df.¹⁰⁸

Les particuliers présentent cette particularité, parmi les objets de l'espèce de ceux dont il faut rendre compte dans un inventaire complet du monde, que chacun d'entre eux est entièrement indépendant et est complètement autosubsistant.¹⁰⁹

Les prédicats et les relations – des universaux – ne sont plus des termes, des entités qui peuvent être sujets logiques : « Comme le prédicat, une relation ne peut figurer que comme relation, jamais comme sujet. »¹¹⁰ Russell renie sa conception des relations développées dans les *Principles* en faisant des relations des entités prédicatives. La relation au sein du complexe relie en tant qu'universel prédicatif. Le rejet dans « Logical Atomism » de l'interprétation de la distinction relations internes-relations externes qui repose dans les *Principles* sur le caractère substantiel des relations, est à cet égard significatif.

Nous pouvons maintenant nous atteler à la question des relations internes et des relations externes sachant que les formulations habituelles, des deux côtés, sont en contradiction avec la théorie des types. Je commencerai par essayer d'exposer la doctrine des relations externes. Il est inutile de dire que « les termes sont indépendants de leurs relations », parce que « indépendant » est un mot qui ne signifie rien. On peut dire de deux événements qu'ils sont causalement indépendants lorsqu'aucune chaîne causale ne mène de l'un à l'autre : cela arrive, dans la théorie restreinte de la relativité, lorsque la séparation entre les événements est similitudineuse spatiale. Ce sens de « indépendant » est manifestement sans rapport avec le sujet. Si quand nous disons que « les termes sont indépendants de leurs relations », nous voulons dire que « deux termes ayant une relation donnée seraient les mêmes s'ils n'avaient pas cette relation », c'est évidemment faux ; parce que, étant ce qu'ils sont, ils ont cette relation, et par conséquent que ce qui n'a pas cette relation est différent. Si nous voulons dire — comme les opposants aux relations externes supposent que nous le disons — que la relation est un troisième terme qui vient entre les deux autres termes et leur est d'une manière ou d'une autre attachée, c'est évidemment absurde, car en ce cas la relation a cessé d'être une relation, et tout ce qui est vraiment relationnel est l'attachement (*the hooking*) de la relation aux termes. La conception de la relation comme un troisième terme entre les deux autres pêche contre la théorie des types, et doit donc être évitée avec la plus grande attention.¹¹¹

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 177, trad. fr., p. 358.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 179, trad. fr., p. 360.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 182, trad. fr., p. 365.

¹¹¹ « Logical Atomism », p. 335.

2. Le réalisme immanent des états de choses de D. M. Armstrong

C'est en Australie où Russell avait effectué une tournée de conférences durant l'été 1950 et où il avait assez peu sympathisé avec le milieu universitaire australien¹¹², que l'on trouve aujourd'hui l'une des figures les plus emblématiques du renouveau de la métaphysique, David Malet Armstrong. Armstrong est sans doute le philosophe australien le plus influent de son temps, et le chef de fil d'une véritable école philosophique. Il fut l'élève de John Anderson¹¹³, figure charismatique de l'université de Sydney¹¹⁴. Depuis ses études à Sydney sous l'influence d'Anderson, Armstrong a défendu un réalisme des universaux¹¹⁵. Il entend soutenir un réalisme empiriste. Pour Armstrong comme pour Anderson il n'existe rien d'autre que le monde spatio-temporel. Ce physicalisme n'est pas pour autant un nominalisme. C'est ce qui en fait l'originalité par rapport à l'empirisme huméen par exemple. Il existe bien des universaux dans notre monde spatio-temporel. Reste à déterminer ce que « cette forme de réalisme complètement tombé sur terre (tombé dans l'espace-temps) »¹¹⁶ accepte comme universaux.

a. Réalisme scientifique et réalisme a posteriori

Le réalisme défendu par Armstrong est un réalisme scientifique au sens où Armstrong refuse de déterminer quels sont les universaux sur des bases sémantiques. Son réalisme se

¹¹² Nicholas Griffin, « Russell in Australia », in *Russell: the Journal of Bertrand Russell Studies*, volume 94, n° 4, 1974, pp. 3-12.

¹¹³ John Anderson a peu publié, se consacrant tout entier à l'enseignement. Ses articles de philosophie sont recueillis sous le titre *Studies in Empirical Philosophy*, Sydney, Angus and Robertson, 1962. L'université de Sydney a numérisé les cours donnés par Anderson. On les trouve sur le site des Anderson Archives : URL=<http://setis.library.usyd.edu.au/anderson/index.html>.

¹¹⁴ Sur les relations distantes de D. M. Armstrong et de J. Anderson, cf. D. M. Armstrong, « Self-Profile », in Radu J. Bogdan (éd.), *D. M. Armstrong*, Dordrecht, Boston et Lancaster, D. Reidel Publishing Company, 1984, pp. 6-9. Pour ce qui concerne l'influence de l'andersonnisme sur la philosophie australienne cf. James Franklin, *Corrupting the Youth. A History of Philosophy in Australia*, pp. 31-52.

¹¹⁵ Son réalisme concerne également la perception.

¹¹⁶ « Self-Profile », p. 42.

distingue ainsi de ce qu'il considère comme la tradition réaliste, qu'il interprète comme une tradition de réalisme a priori.¹¹⁷ Le réalisme a priori considère que les universaux sont soit les significations des termes généraux soit correspondent à de telles significations. Pour Armstrong c'est aux sciences naturelles de déterminer ce que sont ces universaux.¹¹⁸ « La position qu'[il] souhaite rejeter peut être formulée d'une manière de toute évidence extrémiste : les prédicats se tiennent dans une corrélation un-un aux universaux. »¹¹⁹. Armstrong rejette le réalisme sémantique¹²⁰ dès *Belief, Truth and Knowledge*¹²¹ (1973). En effet il peut exister des prédicats qui ne correspondent à aucune propriété, tel par exemple le prédicat « qui voyage plus vite que la lumière dans le vide », des prédicats qui ne s'appliquent que du fait de la possession d'une seule propriété, tel le prédicat « galeux », ou bien encore un seul et même prédicat qui s'applique en vertu d'une multiplicité de propriétés, tels que les prédicats disjonctifs (« être un corbeau ou un bureau ») ou les prédicats négatifs (« ne pas être un corbeau »).¹²² On ne peut donc faire confiance aux termes généraux pour déterminer ce que sont les universaux. Mais si par exemple les sciences naturelles déterminent ce que sont les universaux et que les physiciens s'accordent pour dire que tous les électrons ont une charge de même valeur, alors cette charge e pourrait être considérée comme un des ces universaux.¹²³

Ce réalisme scientifique et non pas sémantique implique donc une conception modeste du rôle joué par la philosophie dans la détermination des universaux puisque la philosophie procède de manière *a priori*.

¹¹⁷ « Self-Profile », p. 42.

¹¹⁸ D. M. Armstrong, *Universals and Scientific Realism*, volume 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. xiv.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹²⁰ Cf. déjà Russell dans « Logical Atomism » (in *Logic and Knowledge*, éd. par Charles Marsh, Londres et New York, 2001, p. 331) : « Alors que le langage devenait plus abstrait, une nouvelle classe d'entités entraînait dans la philosophie, à savoir celles représentées par les mots abstraits - les universaux. Je ne souhaite pas maintenir qu'il n'y a pas d'universaux, mais certainement il existe de nombreux mots abstraits qui ne tiennent pas pour un seul universel - par exemple triangularité et rationalité. A cet égard le langage nous induit en erreur à la fois par son vocabulaire et sa syntaxe. Nous devons nous tenir sur nos gardes en ce qui concerne ces deux aspects pour que notre logique ne nous mène pas à une fausse métaphysique. »

¹²¹ *Belief, Truth and Knowledge*, Cambridge University Press, 1973.

¹²² *Ibid.*, pp. 123-130.

¹²³ « Self-Profile », p. 42.

On doit [...] comprendre que déterminer quels universaux il y a est tout autant l'objet d'une enquête laborieuse que celle qui cherche à déterminer comment les universaux sont reliés en des lois. (Les deux entreprises sont bien entendues reliées entre elles). La philosophie a un rôle à jouer dans l'enquête pour déterminer quels sont les universaux, mais ce serait une sottise présomptueuse de penser qu'elle joue un rôle majeur.¹²⁴

Finalement, un mot sur l'expression « Réalisme *a posteriori* ». Cette expression peut suggérer qu'on suppose que la théorie avancée dans cet ouvrage est soutenue par des raisonnements *a posteriori* de la sorte de ceux avec lesquels les sciences de la nature nous ont familiarisés. C'est loin d'être le cas. Le raisonnement aura le parfum *a priori* caractéristique que les raisonnements philosophiques, en particulier ceux qui regardent la philosophie première, semblent inévitablement, bien que fâcheusement, avoir. On soutient que la proposition, quels universaux il y a, doit être déterminée *a posteriori*.¹²⁵

La philosophie détermine un certain nombre de traits formels de ces universaux, mais ne peut en déterminer le contenu : par exemple elle montre que tous les universaux sont instanciés, qu'ils sont les constituants des lois, qu'il y a des universaux conjonctifs mais que l'on doit rejeter les disjonctions d'universaux et les universaux négatifs.¹²⁶ Elle peut définir les universaux comme catégorie ontologique, mais elle ne peut nous dire quels universaux il y a. Seule la science le peut.

Cette volonté pour Armstrong de déterminer scientifiquement ce que sont les universaux à partir des conclusions des sciences naturelles et non pas *a priori* à partir de notre usage non-réfléchi des prédicats est l'une des manifestations d'un trait constant de la philosophie de Armstrong : la réconciliation du réalisme et de l'empirisme. « *Le rejet du Réalisme des universaux faisait partie du rejet Empiriste de l'idée que l'on peut établir l'existence des entités par un raisonnement a priori.* »¹²⁷ L'empirisme est habituellement associé au nominalisme. Mais cette connexion habituelle n'est pas nécessaire. Au nominalisme peut être associées plusieurs philosophies premières, plusieurs ontologies. Les empiristes ont défendu une ontologie nominaliste parce qu'en rejetant l'idée que les significations des termes généraux sont des entités bien spécifiques, savoir des universaux, ils

¹²⁴ *Universals and Scientific Realism.*, volume 2, p. 9.

¹²⁵ *Ibid.*, volume 1, p. xv.

¹²⁶ Armstrong consacre le second volume de *Universals and Scientific Realism* à la détermination et à l'explicitation des traits formels des universaux.

¹²⁷ *Ibid.*, volume 2, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, pp. 7-8.

ont rejeté les universaux. Or Armstrong peut soutenir un réalisme parce que ce qu'il rejette est l'idée que les universaux ne soient que les significations des termes généraux, il brise l'association termes généraux-universaux. Les universaux ne sont pas les significations des termes généraux. On ne peut donc y accéder par une démarche purement sémantique. Les universaux sont des traits du monde, des propriétés des particuliers que les sciences naturelles peuvent identifier par observation et expérience.¹²⁸

Cette réconciliation du réalisme des universaux et de l'empirisme conduit Armstrong à critiquer la conception régulariste des lois de la nature de Hume et à soutenir une conception réaliste de ces lois. Le régularisme affirme que ce que nous entendons par lois de la nature n'est que la connaissance que nous avons de certaines régularités entre événements. Pour Armstrong les lois de la nature sont des relations entre universaux, des états de choses universels. Il y a une véritable nécessité dans la nature.¹²⁹ Une même tentative de réconcilier réalisme et empirisme marque ses textes antérieurs : il défend par exemple une conception réaliste de la perception dans *Perception and the Physical World* (1961)¹³⁰ ou bien encore un réalisme réductionniste des qualités secondes.¹³¹ En ce sens Armstrong poursuit la réflexion de Russell qui ne pouvait se satisfaire du « pur empirisme » prôné par Hume en particulier parce qu'il rendait problématique la notion d'induction¹³². La théorie naturaliste des lois de la nature défendue par Armstrong fournit une connexion objective entre les événements, qui nous permet d'inférer que les cas non observés seront comme les cas observés.

b. Un réalisme immanent des états de choses

La défense de la réalité des états de choses repose sur la thèse suivante : « Les universaux ne sont rien sans les particuliers. Les particuliers ne sont rien sans les universaux. »¹³³ Les particuliers et les universaux ne sont pas deux types d'entités sises dans deux royaumes ontologiques distincts, séparés comme avait pu par exemple le penser le Bertrand Russell des *Problèmes de philosophie*. « [U]n particulier ayant une propriété, ou

¹²⁸ « Naturalism, Materialism, and First Philosophy », *op. cit.*, pp. 43-45.

¹²⁹ *What is a Law of Nature?*, Cambridge University Press, 1983.

¹³⁰ *Perception and the Physical World*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1961.

¹³¹ *A Material Theory of the Mind*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1968.

¹³² Bertrand Russell, *History of Western Philosophy*, Londres et New York, Routledge, 2009, pp. 538-539.

¹³³ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 113.

deux particuliers ou davantage se tenant dans une certaine relation, peuvent être appelés un *état de choses*. »¹³⁴ L'état de choses d'Armstrong correspond au fait du *Tractatus Logico-Philosophicus*¹³⁵. La thèse des états de choses s'appuie sur deux principes : le principe de l'instanciation et le principe du rejet des particuliers nus.¹³⁶ Tout universel doit être instancié. Il n'existe pas d'universaux non instanciés, c'est-à-dire d'universaux qui ne soient pas un constituant d'un état de choses. Et un même universel peut être instancié par plusieurs états de choses. Le refus des particuliers nus (*bare particulars*) consiste à affirmer que tout particulier possède au moins une propriété. On peut seulement par un acte d'abstraction distinguer un particulier fin (*thin particular*) d'un particulier épais (*thick particular*) qui est l'état de choses lui-même.

Un particulier, *a*, est une abstraction de tous les états de choses dans lesquels *a* figure. [...] Pareillement, une propriété, *F*, ou une relation, *R*, est une abstraction de tous les états de choses dans lesquels *F*, ou *R*, figurent. Les qualifier d'abstractions ce n'est pas dire qu'ils sont irréels, et certainement pas qu'ils sont autres que mondains. Cela signifie que *a*, *F* et *R* peuvent être considérés à part des états de choses, mais qu'ils ne peuvent exister à part des états de choses.¹³⁷

Cette théorie des états de choses se heurte à une question essentielle : comment particuliers fins et universaux sont-ils unis en ces états de choses ? Comment les universaux et les particuliers constituent-ils des états de choses ? Armstrong soutient une ontologie qui comprend les particuliers selon le modèle de la substance et de l'attribut. Mais il reconnaît également la réalité pleine et entière de certaines relations, les relations dites externes. La structure du monde est de type propositionnel, selon les termes de son maître John Anderson.¹³⁸ Mais Armstrong pour asseoir son ontologie doit répondre de manière convaincante à deux questions fondamentales. Comment les différents constituants de l'état de choses forment-ils une unité ? Quel est le statut de l'état de choses par rapport à ses constituants ?

¹³⁴ *Ibid.*, p. 113.

¹³⁵ *A World of States of Affairs*, p. 1 : « L'hypothèse sur laquelle s'appuie ce travail consiste à dire que le monde, tout ce qu'il y a, est un monde d'états de choses. D'autres, Wittgenstein en particuliers, ont soutenu que le monde est un monde de faits et non pas un monde de choses. Ces différentes thèses sont substantiellement les mêmes, bien qu'exprimées de manière différente. »

¹³⁶ *Universals and Scientific Realism* volume 1, pp. 113-114.

¹³⁷ « Self-Profile », p. 43.

¹³⁸ *A World of States of Affairs*, pp. 2-4.

c. La structure des états de choses

Un état de choses, bien qu'étant constitué à la fois de particuliers et d'universaux, est un particulier parce qu'il est non répétable. C'est ce qu'Armstrong appelle « la victoire du particulier ». Un particulier est une structure complexe sur le modèle de la structure substance-attribut. Armstrong critique dans *Universals and Scientific Realism* les analyses relationnelles du fait qu'un particulier possède telle ou telle propriété, au moyen de l'argument de la régression à l'infini. Il entend défendre un réalisme immanent et non relationnel. Un particulier au sens propre, c'est-à-dire au sens du particulier épais, n'est qu'un particulier au sens abstrait, ayant une certaine propriété ou entretenant telle ou telle relation avec tel autre particulier. Armstrong use de la notion de particulier fin (*thin particular*) pour critiquer la notion de particulier nu (*bare particular*). Le particulier fin se distingue du particulier nu en ce qu'il n'est pas relié à ses propriétés et qu'il ne peut exister sans elles.¹³⁹ Bien qu'Armstrong défende une conception propositionnelle du monde, pour lui les constituants de l'état de choses n'ont pas de statut substantiel, ils ne peuvent être pensés comme des atomes indépendants et autosuffisants. Comment doit-on donc penser les constituants des états de choses dans ces états de choses ? Que signifie l'idée que les constituants de l'état de choses le constituent en unité non-relationnelle ? Armstrong hésite sur la réponse à donner à cette question. Après avoir réfuté d'une manière systématique et séduisante les ontologies relationnelles et s'être contenté de cette réfutation pour asseoir son réalisme immanent et non-relationnel des états de choses, il donne de cette constitution une simple analyse métaphorique par l'évocation de la distinction formelle de Duns Scot¹⁴⁰. Mais il présente une autre théorie en 1989 dans *Universals. An Opinionated Introduction* : il admet alors une conception relationnelle des états des choses, il parle de relation d'instanciation. Mais l'instanciation est une relation bien particulière, une relation interne qui survient sur ses termes. Faire de l'instanciation une relation survenante est une manière de se débarrasser ontologiquement de la relation tout en reconnaissant malgré tout qu'il y a bien relation. Aujourd'hui Armstrong revient à sa conception non-relationnelle des états de choses défendue dans *Universals and Scientific Realism*. Depuis *Truth and Truthmakers*¹⁴¹ il a adopté la

¹³⁹ « Replies », p. 254.

¹⁴⁰ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 109.

¹⁴¹ *Truth and Truthmakers*, pp. 46-47, 80, 136.

théorie de D. Baxter¹⁴² : penser le lien entre universaux et particuliers en termes d'identité partielle permettrait de se débarrasser absolument de toute entité faisant le lien entre particuliers et universaux.¹⁴³

III. Les ontologies à une catégorie

Certaines ontologies refusent de reconnaître et les universaux et les particuliers comme éléments fondamentaux de la réalité, et ne reconnaissent soit que les universaux, soit que les particuliers. Ce sont les ontologies à une catégorie. Elles affirment que toutes les entités supposées appartenir à d'autres catégories sont réductibles à des entités de cette catégorie ou à leur combinaison.

1. Les particuliers comme faisceaux de propriétés

Pour penser les choses ordinaires les théories dites des faisceaux substituent au schéma substance-propriété une structure en faisceau de propriétés. Ces théories ne nient pas l'existence des particuliers ordinaires, mais elles nient qu'ils soient les constituants fondamentaux du monde. Les particuliers ordinaires sont des faisceaux de propriétés. Les propriétés sont les seuls éléments fondamentaux du monde. On peut les concevoir soit comme des universaux soit comme des particuliers.

a. La théorie des particuliers comme faisceaux d'universaux : Signification et vérité (1940) et La connaissance humaine (1948)

Lorsque nous avons présenté les deux bouts de la chaîne du développement de la pensée de Russell nous avons affirmé que Russell dans ses derniers écrits ne reconnaissait plus que les universaux; nous suivions en cela la claire présentation de la pensée de Russell sur cette

¹⁴² Donald L. M. Baxter, « Instantiation and Partial Identity », in *Australasian Journal of Philosophy*, n° 79, pp. 449-464.

¹⁴³ « How Do Particulars Stand to Universals? », in Dean W. Zimmerman, *Oxford Studies in Metaphysics*, volume I, Oxford, Clarendon Press, 2004, pp. 139-154.

question par Morris Weitz.¹⁴⁴ Cette présentation Russell la rejette : « Comme la plupart des gens, M. Weitz a échoué à comprendre la théorie expérimentale, mise en avant dans *Inquiry*, selon laquelle une tache donnée de couleur est un particulier, non pas un universel. »¹⁴⁵ Une tache de couleur donnée, par exemple une tache de rouge de forme carrée, est un particulier au sens où il s'agit d'un complexe de plusieurs propriétés (la forme carrée, la couleur rouge, les propriétés spatiales). Ces propriétés sont des instances (*instances*- Nadine Lavand traduit par « occurrences »¹⁴⁶). Instance est ici à entendre non pas au sens de propriété particularisée, propre à ce complexe-ci de cette tache de couleur rouge, mais comme la présence de l'universel rouge, de l'universel de-forme-carrée, et des universaux de propriétés spatiales, présents en personne dans leur universalité et en ce sens répétables dans plusieurs complexes, dans tel ou tel complexe. « Une « occurrence » (« instance ») d'une qualité, c'est [...] un complexe dont la qualité en question fait partie. »¹⁴⁷ Le problème est donc de savoir comment les complexes de propriétés coprésentes peuvent être particuliers si les propriétés qui les constituent ne le sont pas et que l'individualisation n'est pas assurée par un quelque chose qui supporte ces propriétés, s'il n'y a pas de « substance comme patère à attributs »¹⁴⁸. « La multiplicité des occurrences d'une nuance de couleur est formée exactement comme la multiplicité des occurrences de l'humanité, c'est-à-dire par l'addition d'autres qualités. »¹⁴⁹ L'unicité des complexes n'est pas d'ordre logique mais empirique : « Pour des raisons empiriques, et non logiques, il est hautement probable qu'aucun d'eux ne se répète, c'est-à-dire ne se précède lui-même, ou ne se trouve au Nord de lui-même, ou à l'ouest de lui-même, ou au-dessus de lui-même. »¹⁵⁰

Une collection donnée de qualités ne forme un complexe de coprésence que si les qualités se trouvent toutes mutuellement coprésentes; quand elles le sont, le

¹⁴⁴ Morris Weitz, « Analysis and the Unity of Russell's Philosophy », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, (The library of Living Philosophers, vol. 5), Evanston et Chicago, Northwestern University, 1944, pp. 57-121.

¹⁴⁵ « Reply to Criticisms », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *Ibid.*, pp.679-741, et *C. P. 11*, p. 21.

¹⁴⁶ *Human Knowledge*, p. 311, trad. fr., p. 330.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 316, trad. fr., p. 335.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 311, trad. fr., p. 331.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 317, trad. fr., p. 336.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 322, trad. fr., p. 341.

complexe est quelque chose de nouveau, dépassant les qualités, bien qu'il soit nécessairement unique quand les qualités sont données.¹⁵¹

Certains voudraient voir en cette dernière conception des universaux de Russell une défense du réalisme immanent et une renonciation à une conception platoniste des universaux.¹⁵² Par exemple Andrew Newmann interprète le paragraphe 55 des *Principles* comme une série d'« allusions au réalisme immanent »¹⁵³. Après avoir envisagé le réalisme immanent des universaux mais sans l'adopter et s'être perdu dans le monde idéal défendu par les thèses du réalisme transcendant des universaux, Russell aurait finalement accédé à la véritable nature des universaux (des entités immanentes au monde), et on ne pourrait lui reprocher un quelconque archaïsme puisqu'il aurait lui aussi défendu le réalisme en vogue chez les défenseurs contemporains des universaux. Mais à notre sens Newman confond instantiation des relations et réalisme immanent. Le fait que les relations puissent en elles-mêmes, en tant qu'universelles, être des constituants des complexes ne signifient pas pour autant qu'elles ne peuvent être qu'en tant que constituants des complexes. Et ce n'est pas ce que Russell a à l'esprit lorsqu'il écrit ce chapitre des *Principles*.

De plus notons que rien ne laisse penser que, dans ses dernières œuvres, Russell défende un réalisme immanent tel qu'entendu par Newman. Dans *Signification et vérité*, les universaux sont définis comme des « signification[s] (éventuelle[s]) des mots-relations »¹⁵⁴. Russell dans le dernier chapitre de *Signification et vérité* cherche à réfuter le linguisticisme ou ce qu'il appelle l'« agnosticisme métaphysique »¹⁵⁵ en montrant qu'au moins un universel, la similitude n'est pas réductible à des particuliers, et qu'il n'est donc pas nécessaire de chercher à éliminer les autres universaux de relations. Rien n'est dit sur le statut immanent ou non des

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 325, trad. fr., p. 344.

¹⁵² Notons par exemple la tendance de Andrew Newman (*The Correspondance Theory of Truth: An Essay of the Metaphysics of Predication*, Cambridge University Press, 2002) à minimiser le platonisme de Russell. Newman voit en Russell le précurseur des théories du réalisme immanent telles que celles d'Armstrong. « Bien que clair sur la nature du réalisme immanent concernant les universaux, Russell soutenait apparemment une conception platonicienne des propriétés et des relations au tout début du vingtième siècle, bien qu'il ait été moins clair quant à la nature du Platonisme. Et malgré son effort à réhabiliter les relations, il a repris le scepticisme de Leibniz et d'Occam à propos des relations en les concevant comme des choses que l'on ne peut manifestement pas trouver dans le monde. Mais en 1940 Russell est devenu un réaliste immanent. » (p.10)

¹⁵³ *Ibid.*, note 3, p. 10.

¹⁵⁴ *An Inquiry into Meaning and Truth*, p. 343, trad. fr., pp. 370-371.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.347, trad. fr., p. 375.

universaux. Dans un article de 1946, « The Problem of Universals »¹⁵⁶, Russell revient sur sa thèse des particuliers conçus comme des faisceaux d'universaux. Parce que les particuliers sont des faisceaux de qualités spatio-temporelles doit-on en déduire que les universaux sont purement immanents au monde spatio-temporel? « Je suggère ici que le monde est un réseau (pattern) de qualités »,¹⁵⁷ et « nous devons aussi tenir compte des relations, parce que c'est en vertu des relations que les qualités sont organisées en réseaux (patterns) ». ¹⁵⁸ Si Russell ici revient sur la distinction entre particuliers et universaux entendus comme deux catégories ontologiques irréductibles, qu'il défendait dans *Les problèmes de philosophie*, rien n'est pour autant dit sur l'articulation du monde spatio-temporel et du monde idéal. Les universaux sont assurément instanciés au sens où ils sont en eux-mêmes, en tant qu'universels, dans le monde spatio-temporel, mais une telle instanciation n'exclut pas l'existence de ces universaux dans un monde idéal.

Notre théorie exige qu'un tout soit de différentes espèces - d'autant de sortes, en fait, qu'il y a de relations entre ses parties. Le tout composé de *A* et de *B* est un tout d'ordre temporel si *A* est avant ou après *B*, un tout d'ordre vertical si *A* est au-dessus ou au-dessous de *B*, un tout d'ordre horizontal si *A* est à droite ou à gauche de *B*. Chaque tout appartient à différentes espèces correspondant à ce que l'on appelle communément les différentes relations entre ses parties. Chaque espèce peut être définie soit au moyen d'une propriété commune soit au moyen de la similarité ; par exemple, on peut dire que tous les tous consistant en une chose au-dessus d'une autre ont une propriété commune appelée « ordre vertical », ou bien dans le second cas « similarité-selon-un-certain-aspect ».¹⁵⁹

Mais ici Russell refuse de s'aventurer pour caractériser ces espèces au-delà de leur nature d'universel donnée dans notre expérience.

Le problème [des universaux] est avant tout un problème technique concernant l'interprétation du langage. Il est presque totalement indépendant de nos conceptions en ce qui concerne la nature générale de l'univers : dans la discussion précédente rien n'a été dit qui permette d'embrasser ou de réfuter, directement ou par implication, le solipsisme, l'idéalisme, le matérialisme, ou tout autre doctrine de ce genre. La description de notre propre expérience suffit à soulever l'intégralité du problème,

¹⁵⁶ « The Problem of Universals », in *Polemic*, no 2, janvier 1946, pp. 21-35, *C. P. II*, pp. 258-273.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 265.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 268.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 270.

sans que l'on ait à tenir compte de la question de savoir s'il peut y avoir autre chose dans le monde.¹⁶⁰

b. Les particuliers comme faisceaux de propriétés particularisées

Aujourd'hui la théorie des faisceaux de particuliers la plus typique est celle défendue par Keith Campbell dans *Abstract Particulars*. Mais cette théorie n'est pas nouvelle. Les théoriciens des tropes se reconnaissent plus précisément de deux prédécesseurs, George F. Stout et D. C. Williams.

i. George Edward Stout

La figure de Stout est intéressante dans la mesure où Stout est en quelque sorte un passeur géographique entre la philosophie telle qu'elle était pratiquée en Angleterre au début du vingtième siècle et celle naissante en Australie.¹⁶¹ Stout est un des professeurs de Russell, et en tant qu'éditeur de *Mind* a reçu un certain nombre d'articles marquants du jeune Russell, il en discutera également les théories.¹⁶² Il a également passé quelques années à Oxford où l'école de l'idéalisme néo-hégélien était florissante. Il y a eu pour collègue F. H. Bradley auquel il a consacré un article, « Mr Bradley's Theory of Judgment ». ¹⁶³ Et il termine sa vie en Australie à Sydney où son fils obtient une chaire en philosophie morale et politique. Il écrit des articles importants sur le problème des universaux pour la revue *Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, devenue l'*Australasian Journal of Philosophy*¹⁶⁴, et rencontre les philosophes John Anderson et John Passmore. Il est donc la présence en chair et en os en Australie des débats qui ont animé les débuts de la philosophie analytique en Angleterre.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 272.

¹⁶¹ Pour le séjour de Russell en Australie cf. Nicholas Griffin, « Russell in Australia », in *Russell : The Journal of Bertrand Russell Studies*, vol. 94, n. 4, 1974.

¹⁶² Cf. par exemple « Mr Russell's Theory of Judgment », in *The Proceedings of the Aristotelian Society*, n° 15, 1914-1915, pp. 332-352.

¹⁶³ « Mr Bradley's Theory of Judgment », in *The Proceedings of the Aristotelian Society*, volume 3, 1902-1903, pp. 1-28.

¹⁶⁴ George F. Stout, « Things, Predicate and Relations », in *Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, 18m 1940, pp. 117-130, et « Distributive Unity as "Category" and the Kantian Doctrine of Categories », in *Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, 25, 1947, pp. 1-33.

Les théories contemporaines des tropes considèrent le texte de 1921 de G. F. Stout, « The Nature of Universals and Propositions »¹⁶⁵ comme une référence originelle. La thèse centrale de ce texte est la suivante : « Un caractère caractérisant une chose concrète ou un individu est aussi particulier que la chose ou l'individu qu'il caractérise. »¹⁶⁶ Il existe différentes sortes de caractères : les propriétés (la rondeur, le caractère lisse), les relations (être au-dessous de) et les états passagers, actes et processus (le vol d'un oiseau, un éternuement, l'explosion d'une mine). Les caractères sont *particuliers* au sens où comme les particuliers concrets qu'ils caractérisent ils ne sont pas répétables, ils ne peuvent être localisés à différents endroits en même temps. Deux boules de billard ont les mêmes caractères : la rondeur, le caractère lisse. Mais cela ne signifie pas que « la rondeur de l'une soit la rondeur de l'autre »¹⁶⁷. Nous avons affaire à deux rondeurs numériquement distinctes. Mais les caractères sont *abstrait*s parce que contrairement aux particuliers concrets que sont les choses ils ne peuvent exister par eux-mêmes de manière totalement indépendante. Le particularisme de Stout n'est pas un atomisme. « [Un éternuement] a son être seulement dans sa concrescence avec d'autres qualités et relations de l'individu concret alors qu'il éternue. L'éternuement ne peut continuer à exister sous une forme même altérée à part de celui qui éternue, comme cela est possible pour une main ou un œil, détachés du corps. »¹⁶⁸. Les caractères ne peuvent exister par eux-mêmes. En tant que parties du particulier concret auquel ils appartiennent ils en sont dépendants. Stout traduit cette asymétrie du particulier concret par rapport au particulier abstrait (et cela conformément à l'asymétrie aristotélicienne entre substance et accidents) dans les termes de la prédication : « « particulier » n'est certainement pas pour moi synonyme de « concret ». « [T]out ce qui est prédicable d'autre chose est un caractère. »¹⁶⁹ Ce qui est concret est un sujet auquel appartiennent des caractères et qui ne peut lui-même être caractère d'autre chose. En ce sens Stout peut se qualifier de nominaliste : les caractères des choses sont des particuliers, et ne sont pas des entités générales qui, numériquement identiques, peuvent s'appliquer à plusieurs particuliers à la fois et peuvent donc être localisés dans différents endroits à la fois. Il faut ici noter l'usage que Stout fait de

¹⁶⁵ G. F. Stout, « The Nature of Universals and Propositions », in Charles Landesman, *The Problem of Universals*, New York et Londres, Basic Books Inc. , Publishers, 1971, pp. 153-166.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 154.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 154.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 156.

¹⁶⁹ G. E. Moore et G. F. Stout, « Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular ? », in Charles Landesman (1971), p. 179.

la distinction abstrait-concret ; elle ne recouvre pas la distinction universel-particulier, ni celle entre ce qui est localisé spatio-temporellement et ce qui ne l'est pas. Le caractère, entité abstraite, est un particulier et il appartient au monde spatio-temporel.

Mais en un autre sens Stout est réaliste : « La position que les caractères sont aussi particuliers que les choses concrètes qu'ils caractérisent m'est commune ainsi qu'aux nominalistes. Mais je diffère d'eux essentiellement en maintenant que l'unité distributive d'une classe ou d'une espèce est un type d'unité ultime et inanalysable. »¹⁷⁰ Il reconnaît une réalité aux universaux. Les universaux ne sont pas réductibles aux particuliers abstraits que sont les caractères. « Bien que d'accord avec les nominalistes sur le fait que les caractères sont aussi particuliers que les choses ou substances qu'ils caractérisent, l'inférence que je tire de cette thèse n'est pas qu'il n'y a réellement pas d'universels, mais que l'universel est une unité distributive. »¹⁷¹ Le caractère instancie un universel particulier. Cette instantiation est pensée sur le modèle d'une relation tout-partie bien particulière. Elle n'est pas une relation méréologique qui ferait de l'universel la simple somme des caractères particuliers. L'universel peut être l'unité d'une espèce, il est composé des caractères particuliers, ou l'unité d'une classe, il est composé des particuliers concrets. La Blancher peut être l'ensemble des blancheurs particulières ou bien l'ensemble des choses blanches. « Dire que des choses particulières prennent part au caractère commun est dire que chacun d'eux a un caractère qui est une instance particulière de cette espèce ou de cette classe de caractères. Les instances particulières sont distribuées parmi les choses particulières et donc partagées par elles. »¹⁷² La boule de billard b_1 possède la rondeur r_1 qui constitue une partie de la Rondeur mais ne possède pas la Rondeur. L'unité distributive est l'unité propre aux universaux. Elle est irréductible à la relation de ressemblance entretenue par les particuliers abstraits ou caractères. C'est l'unité distributive qui détermine la relation de ressemblance entre particulier et non l'inverse.¹⁷³ Par cette thèse Stout entend réfuter les nominalismes qui rejettent positivement les universaux en les réduisant à des classes de particuliers ressemblants.

Stout reconnaît un autre type d'unité pour les particuliers concrets. « Une substance est une unité complexe d'un type complètement ultime et particulier, incluant tous les caractères qui en sont vraiment prédicables. Pour en être vraiment prédicable il doit y être contenu.

¹⁷⁰ *Op. cit.*, p. 155.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 156.

¹⁷² *Ibid.*, p. 154.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 155.

L'unité distinctive d'un tel complexe est la *concrecence*. Les caractères des choses concrètes sont des particuliers, mais non concrets. Ce qui est concret c'est le tout dans lequel ils s'unissent les uns avec les autres. »¹⁷⁴ Les choses particulières sont des tous constitués de parties qui ne sont pas indépendantes. La rondeur r_1 de la boule de billard b_1 ne peut être indépendamment de b_1 . Une chose particulière n'est pas une somme de caractères conçus de manière atomique. Elle est une unité complexe constituée par une relation de tout à parties.

ii. D. C. Campbell, « On the Elements of Being »

Mais pour Keith Campbell, le théoricien qui a avant lui présenté la théorie la plus systématique du particularisme est D. C. Williams. Il serait le premier non seulement à faire des propriétés des particuliers irréductibles mais aussi à les concevoir comme la seule catégorie ontologique.¹⁷⁵ D. C. Williams développe sa théorie des tropes dans deux articles, « On the Elements of Being »¹⁷⁶ et dans un article publié après la mort de son auteur « Universals and Existents ».^{177 178}

Il définit ainsi la notion de trope :

Rappelant toutefois, que Santayana utilisait « trope » pour représenter l'essence d'une occurrence, je détournerai le mot qui est à peu près inutile que ce soit dans ce sens ou dans celui du dictionnaire, pour représenter le particulier abstrait qui est, pour ainsi dire, *l'occurrence d'une essence*. Un trope est alors une entité particulière, ou bien abstraite, ou bien consistant en une ou plus d'une entité concrète en combinaison avec une abstraction. Ainsi un chat et la queue du chat ne sont pas

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 159.

¹⁷⁵ Keith Campbell, *op. cit.*, p. 4. Pour un hommage appuyé à D. C. Williams, *ibid.*, note 1, p. 175.

¹⁷⁶ Donald C. Williams, « On the Elements of Being I », in *The Review of Metaphysics*, 7, 1953, pp. 3-18, trad. fr., pp. 33-53.

¹⁷⁷ Donald C. Williams, « Universals and Existents », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 64, n° 1, mars 1986, pp. 1-14.

¹⁷⁸ Bien que souvent cité et plus particulièrement pour la première partie de son article « On the Elements of Being », Williams ne fait pas l'objet d'études approfondies. Et notre travail ne fait pas exception. A notre connaissance l'étude la plus sérieuse des textes de Williams se trouve dans Christer Svennerlind, *Moderate Nominalism and Moderate Realism*, University of Gothenburg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008, pp. 11-76.

des tropes, mais le sourire d'un chat est un trope, et il en va de même du tout dont les constituants sont le sourire du chat plus ses oreilles et l'aridité de la lune.¹⁷⁹

Les tropes sont les éléments dont les choses concrètes sont constituées et qui ne sont constituées par aucun autre type d'entités.

Comment les tropes font-ils monde?

Nous détournant maintenant brièvement de l'alphabet de l'être pour jeter un œil à sa syllabation, nous observons deux manières fondamentales pour les tropes d'être liés les uns aux autres : la manière de la localisation et la manière de la similarité. Elles sont catégoriquement différentes et sont effectivement des contreparties systématiques l'une de l'autre – des images en miroirs, pour ainsi dire.¹⁸⁰

La relation de localisation (location) est une relation externe dans la mesure où rien dans un trope « n'implique, ne détermine ou ne nécessite sa localisation par rapport à un autre trope »¹⁸¹. Elle est ce que Russell appelait coprésence,¹⁸² et ce que Williams appelle « coïncidence » (*concurrence*).¹⁸³ La relation de ressemblance est elle une relation interne : « deux tropes étant donnés, il est impliqué ou déterminé s'ils sont similaires et en quoi ils sont similaires. »¹⁸⁴

l'ensemble ou la somme des tropes coïncidant avec un trope [...] est le particulier concret ou « chose » [...]. Parallèlement, et à nouveau de manière approximative, l'ensemble ou somme de tropes précisément similaires à un trope donné [...] peut être supposé être un universel abstrait, ou au moins correspondre formellement à l'universel abstrait ou « essence » [...].¹⁸⁵

Mais que les particuliers concrets et les universaux soient composés de tropes ne signifie pas pour autant que la réalité soit divisée entre un monde concret et un monde abstrait. La catégorie de l'abstraction ne se superpose pas à celle de l'universel.¹⁸⁶

Socrate est un particulier concret. Son composant qui est sa sagesse est un particulier abstrait ou « trope ». La sagesse totale de laquelle toutes les sagesse sont des

¹⁷⁹ « On the Elements of Being I », p. 7, trad. fr., pp. 38-39.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 7, trad. fr., p. 39.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 8, trad. fr., p. 39.

¹⁸² *Ibid.*, p. 8, trad. fr., p. 39.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 9, trad. fr., p. 40.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 8, trad. fr., p. 39.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 9, trad. fr., pp. 41-42.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 10, trad. fr., p. 44.

membres ou des exemples est un universel abstrait. La socratéité totale, dont toutes les créatures qui lui sont exactement semblables sont des parties ou des membres est un « universel concret », non au sens idéaliste mais au sens le plus strictement exact.

187

Williams résout ainsi le problème de la prédication :

D'un tel imbroglio émergent deux sens distincts de « instance » : d'une part celui selon lequel Socrate est une instance (concrète) de la Sagesse, et d'autre part celui disant que la composante de sa sagesse est une instance (abstraite) de celle-ci.¹⁸⁸

Dire que Socrate est sage ne signifie rien d'autre que « Socrate est sage » ou génériquement « a est ϕ » veut dire que la somme coïncidente (Socrate) inclut un trope qui est un membre de l'ensemble de la similarité (la Sagesse). »¹⁸⁹

iii. Keith Campbell, Abstract Particulars

Keith Campbell développe proprement cette ontologie que Williams n'avait qu'ébauchée, dans son traité *Abstract Particulars*. « Le but de ce livre est d'explorer l'idée que chaque situation réelle consiste précisément en la présence d'un ou plusieurs *tropes*, pas plus et pas moins. »¹⁹⁰ Les différences d'avec l'ontologie des caractères particuliers de Stout sont frappantes : il n'est plus question de reconnaître un statut d'entité aux universaux, pas même comme « unités distributives » ; et Campbell défend une ontologie strictement atomiste.

Campbell préfère à la dénomination de Williams « trope », qui peut entraîner des confusions en philosophie du fait de son usage déjà bien défini par la linguistique et la botanique¹⁹¹, la notion de « particulier abstrait ». Les tropes ou particuliers abstraits sont des instances de propriétés, des propriétés particularisées. Pourquoi Campbell qualifie-t-il les propriétés de particuliers abstraits ? Une propriété est un particulier abstrait pour des raisons métaphysiques et épistémiques.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 10, trad. fr., p.44.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 12, trad. fr., p.46.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 11, trad. fr., p.45.

¹⁹⁰ *Abstract Particulars*, p. 4.

¹⁹¹ Keith Campbell, *ibid.*, note 7, p. 175.

La couleur de ce pois, la température de ce fil électrique, la solidité de cette cloche, sont *abstrait*s en ce sens seulement que : ils apparaissent (ordinairement) en conjonction avec beaucoup d'autres instances de qualités (tous les autres traits du pois, de ce morceau de fil électrique ou de la cloche), et par conséquent, ils peuvent être *amenés devant l'esprit* seulement par un procédé de sélection, d'une mise de côté systématique, de ces autres qualités dont nous sommes conscients. Un tel acte d'ignorance sélective est un acte d'abstraction. Son résultat est que nous avons devant l'esprit un item qui (en réalité, en général) apparaît en compagnie d'autres.

Mais la couleur du pois, la température du fil électrique, la solidité de la cloche, *ne* sont en aucun sens des *produits de l'esprit* discriminant. Ils existent là, attendant d'être reconnus comme les items indépendants, individuels, qu'ils ont été du début à la fin.¹⁹²

Cette précision par Campbell de ce qu'il entend ici par abstraction fournit une première approche de son atomisme. L'abstraction comme acte de l'esprit est fondée sur le caractère discret des propriétés. Notre appréhension pragmatique du monde masque le caractère atomiste des propriétés. Mais aucune raison de cette appréhension pragmatique ne « montre que les particuliers abstraits sont incapables d'exister comme des êtres indépendants. »¹⁹³ Il ne faut donc pas penser que « abstraits » signifie ici simplement indépendants dans l'esprit humain. Les propriétés ne sont abstraites que « par comparaison » aux particuliers concrets. Elles ne sont abstraites qu'en tant que sélectionnées par l'esprit humain, et non pas en tant que dépendants des particuliers concrets. Elles sont, Campbell reprend l'expression de Williams, « l'alphabet de l'être », les atomes dont tout est constitué.

Je propose maintenant que les entités comme nos parties fines ou composants abstraits sont les constituants primitifs de ce monde et de tout monde possible, l'alphabet même de l'être. Ils ne sont pas seulement réels mais sont les seules réalités, en ce sens que, alors que les entités de toutes les autres catégories en sont à la lettre composées, eux ne sont en général composés d'aucune sorte d'entité.¹⁹⁴

¹⁹² *Ibid.*, p. 3. Cf. également « The Metaphysic of Abstract Particulars », in Stephen Laurence et Cynthia Macdonald (éd.), *Contemporary Readings in the Foundations of Metaphysics*, Oxford, Blackwell Publishers, 1998, pp. 351-352.

¹⁹³ Keith Campbell, *op. cit.*, p. 3.

¹⁹⁴ D. C. Williams, *op. cit.*, p. 115.

On¹⁹⁵ peut donc bien dire que l'abstraction ici est une notion épistémique et non pas ontologique pour souligner le fait que abstrait ici ne signifie pas extra-mondain (comme l'étaient les idées platoniciennes). Mais on ne peut en comprendre véritablement le sens que si l'on lui associe une caractérisation qui elle est proprement ontologique, savoir le caractère atomique des tropes.

Les particuliers concrets ne sont que des collections de particuliers abstraits coprésents, c'est-à-dire présents au même endroit. Alors que la relation de concrescence impliquait pour Stout une relation de dépendance des caractères par rapport aux touts que sont les particuliers concrets, la relation de coprésence n'est qu'une relation de dépendance des particuliers concrets par rapport aux particuliers abstraits.

D'après la thèse selon laquelle les tropes sont les particuliers fondamentaux, les particuliers concrets, un homme entier et un morceau entier de tissu, comptent comme des réalités dépendantes. Ils sont des collections de tropes co-localisés, dépendant de ces tropes comme une flotte dépend des bateaux qui la composent.¹⁹⁶

Au fait que les propriétés puissent être l'objet d'un acte d'abstraction de l'esprit humain *parce qu'*elles sont discrètes s'ajoute une autre raison métaphysique de les qualifier de particuliers abstraits.

Abstrait ici s'oppose à *concret* : une entité concrète est la totalité de l'étant que l'on trouve là où sont nos couleurs, températures ou solidités. Le pois est concret ; il monopolise sa localisation. Toutes les qualités que l'on trouve là où est le pois sont les qualités de ce pois. Mais les instances de qualité du pois ne sont pas elles-mêmes si exclusives. Chacune d'entre elles partage sa place avec beaucoup d'autres.¹⁹⁷

Abstrait ne doit pas être entendu comme ce qui n'est pas spatio-temporel. Les propriétés ne sont pas extra-mondaines. Campbell les qualifie d'abstraites car leur mode de localisation n'est pas celui des particuliers concrets, des choses ordinaires. Plusieurs propriétés peuvent être localisées au même endroit. Le vert et la rondeur de ce pois sont coprésents au même endroit. Et cette localisation leur confère le statut de particulier. Un particulier est une entité qui n'est pas spatio-temporellement répétable. Et en ce sens les propriétés « sont des particuliers précisément de la même manière et pour les mêmes raisons que le pois, le fil

¹⁹⁵ J. P. Moreland, *Universals*, Montreal, Londres et Ithaca, McGill-Queen's University Press et Acumen Publishing, 2001, p. 53.

¹⁹⁶ Keith Campbell, *op. cit.*, p. 353.

¹⁹⁷ Keith Campbell, *Abstract Particulars*, p. 3.

électrique ou la cloche sont particuliers. »¹⁹⁸ Les propriétés conçues de cette manière s'opposent aux propriétés conçues comme des universaux, comme des entités qui peuvent être les mêmes (au sens d'unes et mêmes) dans plusieurs choses. On peut voir dans cet usage l'empreinte laissée par « On the Relations of Universals and Particulars » : un particulier est « une entité qui ne peut être dans ou ne peut appartenir à plus d'un lieu à la fois, et un universel [est] une entité qui soit ne peut pas être dans ou appartenir à un lieu, soit peut être dans ou appartenir à plusieurs lieux à la fois. »¹⁹⁹ L'ensemble de l'article a consisté à élaborer cette distinction pour définir l'opposition universaux-particuliers et à fonder les définitions psychologique (un particulier est un percept, un universel est un concept), et logique (un particulier est exprimé par un substantif, un universel par un verbe) et à renforcer la définition métaphysique (un particulier existe dans le temps, un universel n'existe pas dans le temps) par une définition coextensive.

La théorie des particuliers abstraits permet de comprendre ce que signifie pour une chose avoir telle ou telle propriété. Le pois est vert au sens où le particulier abstrait ce vert-de-ce-pois-ci est un constituant du particulier concret qu'est ce pois, en ce que ce pois n'est rien d'autre que la coprésence de ce vert et des autres propriétés particulières propres à ce pois-ci. Mais comment Keith Campbell rend-t-il compte de la seconde partie du problème des propriétés, savoir comment explique-t-on que deux choses se ressemblent ? Les propriétés étant des particuliers, des entités qui ne peuvent être au même moment en différents lieux, cette ressemblance ne peut s'expliquer par la présence au sein des particuliers concrets, des faisceaux de qualités coprésentes, d'un élément commun. La solution à ce problème doit donc être trouvée au niveau des propriétés particulières elles-mêmes. Ce vert de ce pois-ci et ce vert de cette poubelle-ci font que ce pois et cette poubelle se ressemblent. Parce que Campbell ne reconnaît comme constituants du monde que les propriétés, les particuliers abstraits, une entité supplémentaire telle que la assez mystérieuse unité distributive de Stout ne peut jouer ce rôle.

Les tropes sont tout ce dont nous avons besoin, des tropes qui ressemblent les uns aux autres plus ou moins étroitement. Qu'en est-il de deux objets, en vertu de quoi sont-ils tous les deux rouges ? Chacun comprend un trope rouge. Qu'en est-il de ces tropes, en vertu de quoi sont-ils tous les deux des tropes rouges ? Leur

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 4.

¹⁹⁹ « On the Relations of Universals and Particulars », p. 180.

ressemblance est ce qui fait d'eux des tropes de la même sorte. Leur nature fait de ceci la sorte rouge plutôt que la bleue ou la rectangulaire. C'est en vertu de la ressemblance des tropes en question qu'il est approprié d'user de *tokens* de mots ressemblants, chacun étant un cas de « rouge », lorsque l'on décrit ces objets ou, plus spécifiquement, leurs tropes de couleur.²⁰⁰

Keith Campbell rend donc compte de la ressemblance des particuliers concrets au moyen de la ressemblance de tropes ressemblants. Une telle théorie se heurte à l'objection russellienne considérée maintenant comme une objection classique à ce genre de théorie, la régression de ressemblance, que Russell formule dès « On the Relations of Universals and Particulars »²⁰¹ et qui lui permet très rapidement d'éliminer la théorie des propriétés comme particuliers. Nous reviendrons longuement sur la nature de cette objection et sur la défense que Campbell oppose à cet argument.

L'alphabet du monde tel que le conçoit Campbell ne comprend que des propriétés particulières, les particuliers abstraits. Ces particuliers abstraits constituent des particuliers concrets au moyen de la coprésence. Et on explique que deux particuliers concrets se ressemblent au moyen de la ressemblance des tropes ressemblants, une relation de ressemblance qui ne peut être analysée.²⁰² Nous reviendrons sur ces deux « relations », coprésence et ressemblance pour montrer comment elles parviennent à relier les tropes et ainsi à structurer un monde, et comment Campbell en vient à soutenir une théorie fondationnaliste des relations, théorie anti-russellienne par excellence :

Appelons la thèse qui explique les relations par leurs seules fondations
Fondationnalisme. Selon le fondationnalisme, pour *tous* les faits relationnels il y a des faits fondationnels correspondants, et dans chaque cas les faits relationnels n'appellent aucune ontologie au-delà de celle impliquée dans les faits fondationnels eux-mêmes.²⁰³

Le fondationnalisme n'est pas un réductionnisme au sens strict. En effet, Campbell ne prétend pas que toutes les affirmations concernant les entités autres que les tropes, et plus particulièrement les relations, soient traduisibles simplement en termes de tropes. On ne peut éliminer les faits relationnels de cette manière. Mais plutôt que de positivement les éliminer, on peut affirmer au moyen de la notion de survenance qu'ils n'ont aucun coût ontologique :

²⁰⁰ *Abstract Particulars*, p. 31.

²⁰¹ « On the Relations of Universals and Particulars », p. 172.

²⁰² *Abstract Particulars*, p. 31.

²⁰³ *Abstract Particulars*, p. 101.

ils surviennent sur des faits qui ne contiennent que des propriétés monadiques. En ce sens les relations surviennent sur les propriétés qui les fondent. Le slogan du fondationnalisme est donc : « Pas de différences relationnelles sans de différences qualitatives » ou « Il n'y a pas seulement de différences relationnelles ».²⁰⁴

c. Le réalisme modéré de D. M. Mertz (Moderate Realism and its Logic)

Alors que le tropisme de Campbell peut être qualifié de particularisme nominaliste, le réalisme modéré de Mertz peut l'être de particularisme réaliste. Dans la forme de tropisme défendue par K. Campbell il n'y a que des particuliers, concrets et abstraits ; il n'y a pas de place pour des entités répétables, les universaux. Il n'y a que des entités dont l'occurrence est unique ; c'est-à-dire des tropes. Ces entités sont totalement et complètement présentes en un seul lieu, elles ne sont pas répétables. Quant aux choses individuelles, elles ne sont plus pensées selon le schéma substance-qualités, la substance servant de support aux qualités²⁰⁵. Elles sont des particuliers concrets c'est-à-dire des faisceaux (*bundles*) de tropes, de « particuliers abstraits », de qualités individuelles. Mertz s'oppose à cette conception sur deux points : sur le statut des universaux et sur ce qui structure les instances en objets individuels, savoir ce qui assure l'unité du multiple et du complexe. Le particularisme de Mertz est un

²⁰⁴ *Abstract Particulars*, p. 113.

²⁰⁵ Mais le tropisme ne signifie pas nécessairement théorie des faisceaux. Ainsi le tropisme de C. B. Martin repose sur la structure substance-qualités. Il refuse les théories du « faisceau » et reconnaît un substrat ou particulier nu qu'exemplifient des instances de qualités. Martin défend ce qu'il conçoit être la théorie du substratum de Locke. Cf. « Substance Substantiated », in *The Australasian Journal of Philosophy*, n° 58, mars 1980, pp. 3-10. « Un objet n'est pas simplement un groupe de propriétés, car les propriétés ne sont pas elles-mêmes des objets qui doivent être groupées. Un objet, par conséquent, a besoin, non seulement d'une série de propriétés comme d'un ingrédient, mais aussi de l'ingrédient qu'est le porteur de toutes les propriétés qui sont portées. La relation entre les substrats et les propriétés n'est pas semblable aux autres relations (et si, l'interprète le souhaite, il peut utiliser un autre terme) parce qu'elle se tient entre des choses à *propos de* ou des ingrédients d'objet et non pas entre les objets eux-mêmes. » (p. 7) Pour un examen des différentes théories des tropes (théorie des tropes comme théorie des faisceaux, théorie des tropes comme théories de la substance, et théorie des tropes comme une théorie mixte), cf. Peter Simons, « Particulars in Particular Clothing: Three Trope Theories of Substance », in *Philosophy and Phenomenological Research*, 54, 3, 1994, pp. 553-575, trad. fr., in Nef et Emmanuelle Garcia (éd.), *Textes clés de métaphysique contemporaine* sous la direction de, Paris, Vrin, 2007, pp. 55-84.

réalisme dans la mesure où il reconnaît en sus des propriétés comme particuliers, comme instances, des universaux. Mais il est modéré au sens où « l'universel *considéré comme universel* existe seulement dans l'intellect, bien qu'il existe « dans » les choses comme individu. »²⁰⁶ Dans une telle ontologie il y a place pour des entités répétables. Mais ces entités ont un statut purement conceptuel. Ce qui ne rabaisse pas les universaux ou « intensions »²⁰⁷ à un statut purement subjectif. Leur réalité est conceptuelle et objective. Si des instances se ressemblent c'est parce qu'effectivement elles partagent une seule et même intension. La ressemblance entre instances est donc objective et est au sens défendu par Armstrong dans *Universals and Scientific Realism* une « identité partielle ».²⁰⁸ La raison de la ressemblance des instances est ici objective, alors que dans la théorie de Campbell elle semble subjective, bien que Campbell en revendique l'objectivité (« la ressemblance est une primitive objective »²⁰⁹) : deux particuliers concrets se ressemblent parce qu'ils ont parmi leurs constituants des tropes « semblables » (*similar*).²¹⁰ Mais en quoi sont-ils semblables si Campbell ne reconnaît pas d'universel ? Leur simple ressemblance suffirait à fonder l'identité de nature des ces tropes²¹¹ (par exemple deux tropes rouges). La ressemblance survient sur les tropes ; c'est tout.

Mais Mertz n'est pas si clair qu'il y paraît sur le statut objectif des universaux.

[L]e réaliste modéré [...] est d'accord avec le nominaliste sur le fait que toute entité qui existe extra-conceptuellement est particulière (*individual*) mais diffère en soutenant aussi qu'au moins certains de ces individus — spécifiquement, les instances de relations — ont un contenu distinguable, qui, quand il est abstrait de l'aspect individuante d'une instance et comme tel possédé sur un mode conceptuel, est identique à travers toutes les instances semblables.²¹²

La réalité des intensions ou universaux est dite être purement conceptuelle, donc « exist[ant] seulement dans l'intellect ». Elle serait « abstraite » au sens d'élaborée par l'esprit humain, et les universaux ne seraient qu'en tant que concepts. Mais ce n'est pas ce que dit Mertz ici dans

²⁰⁶ D. M. Mertz, *op. cit.*, p. 7.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 11.

²⁰⁸ D. M. Armstrong, *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 112 : Il y a identité partielle « lorsque deux choses se recouvrent (*overlap*), mais ne font pas plus que se recouvrir, ou lorsque deux choses ont certaines, mais pas toutes, de leurs propriétés semblables si bien que leur nature se « recouvre » ».

²⁰⁹ Keith Campbell, *Abstract Particulars*, p. 31.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 40.

²¹¹ *Ibid.*, p. 31.

²¹² *Moderate Realism and its Logic*, pp. 13-14

cette citation. L'intension y est présentée comme un aspect²¹³ « abstrait de l'aspect individuant d'une instance », c'est-à-dire séparé du caractère individuant de l'instance. L'intension ne réside pas dans l'intellect humain ; elle est déjà dans l'instance, et en est ensuite séparée par l'intellect humain. Nous reviendrons sur la raison de cette ambiguïté. Elle témoigne des difficultés rencontrées par Mertz pour lier l'aspect non répétable à l'intension répétable²¹⁴ de la relation, cette distinction ayant été elle-même effectuée pour résoudre le problème posé par la régression de Bradley.

Mertz s'oppose en un second point à Campbell : sur la relation de coprésence. Pour Mertz il n'est pas nécessaire de reconnaître une relation particulière, la coprésence, pour expliquer l'unification des complexes d'instances. Les instances sont par elles-mêmes reliant. Il n'y a pas une relation formelle en sus des relations ordinaires, qui assure l'unité du complexe. Il n'y a donc pas un troisième terme entre deux instances. Au contraire Campbell doit reconnaître la relation de coprésence comme reliant les tropes du fait de son atomisme. En effet, « les instances de propriété [de la théorie des tropes] « flottent librement » en étant postulées comme non attachées à, et comme non dépendantes pour leur existence d'aucun relata. »²¹⁵ Campbell a réduit les relations aux propriétés monadiques. Les tropes sont de purs atomes fermés sur eux-mêmes, ce sont des substances au sens où ils ne se prédisent de rien. C'est pourquoi Campbell doit introduire une relation formelle pour relier ces particuliers abstraits en particuliers concrets. Mertz procède d'une manière tout opposée. Les propriétés monadiques sont des relations : « Cette thèse est que les relations, qui comprennent les propriétés comme le cas limite des relations monadiques, existent comme des individus parmi les individus qu'elles relient. »²¹⁶ Tout comme Campbell Mertz défend une ontologie qui ne reconnaît qu'une catégorie de constituants fondamentaux. Mais alors que pour Campbell tous les tropes sont des propriétés monadiques, pour Mertz tous les constituants sont relationnels. Il n'y a pas pour lui d'atomes substantiels.

Aristote a raison en disant que les relations ne sont pas des substances au sens des *Catégories*, car en dernière analyse rien n'est « substance » en ce sens, parce que les atomes ontiques ultimes ne sont pas les sujets non-prédictifs d'autres prédictifs mais moins entités ; plutôt, ils sont tous des instances de relation

²¹³ Cf. aussi *ibid.*, p. 28.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 28.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 26.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 3.

prédicatives. Les complexes de niveau supérieur formés à partir des dernières se rapprochent le plus des substances aristotéliennes.²¹⁷

C'est par ce tout relation des constituants ultimes du monde que Mertz pense pouvoir répondre à l'objection bradleyenne.

2. Le nominalisme de la ressemblance

Le nominalisme de la ressemblance n'est apparu que récemment comme une position sérieuse, grâce à la publication par Gonzalo Rodriguez-Pereyra de *Resemblance Nominalism. A Solution to the Problem of Universals*. Cette position en effet semblait avoir été mise complètement hors jeu par l'argument russellien de la régression de ressemblance²¹⁸ et les objections goodmaniennes²¹⁹ et éclipsée par la théorie du réalisme immanent des états de choses d'Armstrong et par la théorie des tropes. Mais une telle théorie est de retour sur la scène philosophique avec les moyens de sa défense. Et Armstrong lui-même salue ce retour ainsi :

Le *Philosophical Lexicon* de Dan Dennett contient l'entrée : Exhumer, v. faire revivre une position généralement qui doit être enterrée. Ce livre est la plus brillante exhumation philosophique que j'ai eu le plaisir de rencontrer. De nombreux métaphysiciens contemporains maintiennent une doctrine des tropes (les propriétés sont analysées comme des particuliers) et use donc de la ressemblance entre des

²¹⁷ *Ibid.*, pp. 43-44.

²¹⁸ Russell a très clairement présenté cette position dans *Théorie de la connaissance*, alors qu'il jette le doute sur l'existence des prédicats, p. 91, trad. fr., p. 122 : « La question suivante est celle de savoir si les prédicats ne sont qu'une illusion, et doivent être remplacés par des relations transitives et symétriques, que nous pourrions appeler des « similarités spécifiques ». Etant donné n'importe quelle relation transitive et symétrique, les termes qui ont cette relation à un terme donné forment un groupe. Le groupe des termes ayant cette relations à *a* et le groupe ayant cette relation à *b* sont soit identiques, soit mutuellement exclusifs. L'appartenance à un groupe donné a toutes les propriétés formelles logiques de la possession d'un prédicat donné. Par conséquent, pour ce qui est de l'argumentation formelle, rien ne permet de montrer, dans un cas donné, si ce qui combine certains termes en un groupe est un prédicat commun ou une relation transitive et symétrique. »

²¹⁹ Le nominalisme de la ressemblance a fortement pâti des objections de Goodman qui pensait que la ressemblance ne permettait pas de définir les propriétés. *Problems and Projects, Indianapolis et New York, The Bobbs-Merrill Company, Inc.*, « *Seven Structures of Similarity* », pp.437-446. « *La ressemblance (similarity), toujours prête à résoudre les problèmes philosophiques et à surmonter les obstacles, est un fourbe, un imposteur, un charlatan.* » (p. 437).

tropes qui entretiennent une exacte ressemblance, pour créer des classes d'équivalence qui font toujours le même travail que les universaux. Ce livre montre que l'on peut trouver pour nos attributions de propriétés et de relations des vérificateurs satisfaisants qui n'utilisent rien de plus que des ressemblances se tenant entre les particuliers ordinaires. Beaucoup d'entre nous avaient supposé que ce programme était en faillite, mais maintenant nous devons y repenser.²²⁰

« L'idée fondamentale du Nominalisme de la Ressemblance est que pour un particulier avoir une propriété est une affaire de ressemblance à d'autres particuliers »²²¹ : « ce qui fait qu'une entité-**F** est **F** est qu'elle ressemble aux entités-**F**, et que pour rendre compte de ce qui fait que les entités-**F** sont **F** on a simplement besoin de postuler des entités-**F** (et des classes). »²²² Ces premières citations indiquent clairement en quel sens est entendu ici le nominalisme. Il ne doit pas être compris au sens étymologique, pour lequel les universaux ne sont que des noms. Il signifie simplement qu'il n'existe rien d'autre que des particuliers. Il ne doit pas non plus être compris comme la négation des entités abstraites. En effet la notion de particulier comme nous l'avons déjà vu à propos des théories des tropes n'est pas incompatible avec l'abstraction. Le nominalisme de la ressemblance de Rodriguez-Pereyra reconnaît deux types de particuliers : les choses telles que les fleurs, les planètes, les personnes, les maisons, les animaux et les étoiles²²³ et les classes. « [L]e Nominalisme de la Ressemblance ne signifie [donc] pas la négation de l'existence des objets abstraits *per se*. »²²⁴ Et l'on voit ici clairement en quoi le nominalisme de la ressemblance se distingue d'une théorie des tropes telle que celle de Campbell. Le nominalisme de la ressemblance se passe complètement des entités que seraient les propriétés. Ce sont les particuliers au sens de choses qui doivent par eux-mêmes nous permettre de comprendre ce que signifie le fait qu'ils ont telle ou telle propriété. Ces particuliers n'ont pas à être décomposés en faisceaux de propriétés ou en un substrat et des propriétés que ce substrat supporte. C'est pourquoi cette théorie peut être qualifiée de théorie de la tache par Armstrong. Le nominalisme de la ressemblance ne répond pas au problème des universaux en exhibant une structure interne du particulier concret.

²²⁰ David M. Armstrong, « Gonzalo Rodriguez-Pereyra, Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 81, n°2, juin 2003, p. 285.

²²¹ Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *op. cit.*, p. vi.

²²² *Ibid.*, p. 4.

²²³ *Ibid.*, p. 2.

²²⁴ *Ibid.*, p. 3.

Quel critère dans cette théorie permet de déterminer ce qu'est un particulier ? Le critère de la particularité est la non-répétabilité spatio-temporelle : un particulier ne peut être localisé à différents endroits en même temps. D'où cette curieuse explication du statut de particulier des classes : « Les classes sont aussi particulières que les fleurs et les animaux, puisque si tant est qu'elles sont localisées elles ne peuvent être totalement localisées dans plus d'un endroit en même temps. »²²⁵ L'explication est curieuse parce qu'elle mêle à la non répétabilité qui suffit à faire de l'entité en question un particulier²²⁶ et la position spatio-temporelle qui semble peu plausible pour une classe. Rodriguez-Pereyra suit en cela les théoriciens des tropes qui soutiennent que les tropes sont des entités abstraites mais localisées, et qui ont brisé l'assimilation universel-abstrait et particulier-concret. La classe est un particulier abstrait. Mais le fait que Rodriguez-Pereyra éprouve le besoin de localiser les classes montre que ce qui est problématique en vérité est bien leur caractère abstrait et non pas leur caractère particulier. Et lorsqu'il affirme que « les classes sont aussi particulières que les fleurs et les animaux », on doit entendre non pas qu'elles sont des *particuliers*, mais qu'elles sont en fait des particuliers *concrets*, qu'elles sont des particuliers du même type que celui que sont les fleurs et les animaux. Quoiqu'en dise Rodriguez-Pereyra il est difficile pour un nominaliste d'assumer des entités abstraites. Et s'il est plausible pour le théoricien des tropes de dire que les tropes sont des entités abstraites au sens où elles sont des entités localisées mais qu'elles n'ont pas l'exclusivité de leur localisation, on ne voit pas bien en quoi les classes pourraient être localisées en une seule place de la même manière que le sont les particuliers concrets.

Les classes ne sont reconnues que par nécessité pour répondre aux objections opposées par Goodman au nominalisme de la ressemblance.

- *Le problème de la communauté imparfaite*. S'il suffit pour que deux particuliers se ressemblent que l'on puisse dire qu'ils partagent une même propriété, alors si deux groupes de particuliers se ressemblent on doit dire qu'ils partagent une même propriété. Ce qui n'est pas toujours le cas. On peut dire que trois groupes de particuliers se ressemblent alors même qu'ils ne partagent pas de propriétés. Ils se ressemblent parce que pris deux à deux ils partagent une propriété, mais considérés ensemble ils n'ont aucune propriété commune. « Le problème posé par la difficulté de la communauté imparfaite est alors celui de savoir comment fournir les conditions pour les communautés parfaites, c'est-à-dire comment utiliser

²²⁵ *Ibid.*, p. 3.

²²⁶ Armstrong montre ainsi que les Formes platoniciennes et les classes sont des particuliers. Cf. *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 42 et p. 70.

la ressemblance pour distinguer les communautés parfaites des imparfaites. »²²⁷ La réponse de Rodriguez-Pereyra consiste à dire que la ressemblance entre les membres d'une classe n'est pas suffisante pour dire que ses membres partagent une ressemblance. Ils ne partagent une propriété que si les paires de particuliers se ressemblent, mais aussi que leurs paires de leurs paires se ressemblent et ainsi de suite.²²⁸

- *Le problème du compagnonnage.* Soit le cas où tous les particuliers-F sont des particuliers-G, mais où les particuliers-G ne sont pas tous des particuliers-F. G est une propriété qui « accompagne » la propriété F. Tous les particuliers-G ressemblent aux particuliers-F mais ne sont pas pourtant tous des F. On ne peut donc définir le fait pour un particulier d'être un particulier-F par sa simple ressemblance à tous les particuliers-F.²²⁹ Comment Rodriguez-Pereyra résout-il cette difficulté qui semble saper le nominalisme de la ressemblance dans son principe même? Sa solution consiste à complexifier la notion de ressemblance en introduisant des degrés de ressemblance. Le principe de la longue argumentation²³⁰ de Rodriguez-Pereyra consiste à montrer que dans les cas de compagnonnage les particuliers-F et les particuliers-G appartiennent à des groupes de communauté parfaite différents parce qu'ils ne se ressemblent pas au même degré. C'est ainsi que nous pouvons distinguer entre une propriété et ses compagnons.

- En outre pour répondre à l'objection de *la coextension des propriétés*²³¹, Rodriguez-Pereyra doit reconnaître l'existence de *possibilia*, c'est-à-dire de particuliers appartenant à d'autres mondes possibles. Ces particuliers ne sont pas des entités abstraites « puisque des particuliers simplement possibles sont aussi particuliers que les particuliers actuels. »²³² Rodriguez-Pereyra use ici de la théorie des mondes possibles de Lewis pour défendre le

²²⁷ *Resemblance Nominalism*, p. 148.

²²⁸ Pour une critique de cette solution, cf. Fraser MacBride, recension de *Resemblance of Nominalism : A Solution to the Problem of Universals*, in *Notre Dame Philosophical Review*, 2004, <http://ndpr.nd.edu/review.cfm?id=1385>.

²²⁹ *Resemblance Nominalism*, p. 143.

²³⁰ *Ibid.*, p. 177-185.

²³¹ *Ibid.*, p. 96. « La racine du problème est la suivante : le Nominalisme de la Ressemblance dit qu'un particulier qui est **F et G**, est **F** en vertu de sa ressemblance à tous les particuliers-**F** et **G** en vertu de sa ressemblance à tous les particuliers-**G**. Mais si tous les particuliers-**F** sont **G** et tous les particuliers-**G** sont **F**, comment un particulier peut-il avoir deux propriétés différentes en vertu du fait de la ressemblance aux mêmes particuliers? Si ce qui fait un particulier **F** doit être différent de ce qui fait un particulier **G**, et qu'elles sont des propriétés coextensives, alors le Nominalisme de la Ressemblance ne peut être une théorie correcte.»

²³² *Ibid.*, p. 99.

nominalisme de la ressemblance. Résoudre cette difficulté est crucial pour le nominalisme de la ressemblance dans la mesure où elle met à l'épreuve sa capacité à rendre compte du fait qu'un particulier puisse avoir plusieurs propriétés. En effet, un particulier est F s'il ressemble aux particuliers-F et il est G s'il ressemble aux particuliers-G. Mais si G et F sont coextensifs comment peut-on rendre compte au moyen de la ressemblance du fait que ce particulier a ces deux propriétés, qu'il a bien deux propriétés distinctes ? Rodriguez-Pereyra résout la difficulté en affirmant que le nominalisme de la ressemblance ne consiste pas à simplement dire que ce particulier est F parce qu'il ressemble à tous les particuliers-F, mais à soutenir qu'il est F parce qu'il ressemble à tous les particuliers F-possibles. De même qu'il est G parce qu'il ressemble à tous les particuliers-G possibles. Or il existe des mondes où F et G ne sont pas coextensifs. Donc même si F et G sont coextensifs dans ce monde-ci, ils sont distinguables.

Rodriguez-Pereyra s'efforce en fait à montrer que toutes les entités reconnues dans son ontologie (les particuliers concrets, les classes et les *possibilia*) sont de la même étoffe : des particuliers concrets. Pourquoi mettre sur le même plan toutes les entités ? Pour qu'il n'y ait absolument pas de complexité au sein de la chose particulière qui puisse expliquer comment elle peut posséder telle ou telle propriété, et ainsi s'assurer que les propriétés en tant qu'entités ne puissent réapparaître d'une manière ou d'une autre. La complexité doit être extérieure à la chose particulière, dans ses relations à d'autres particuliers au point que pour expliquer l'occurrence unique d'une propriété, appartenant à telle chose, il faut faire appel non pas aux ressources propres de la chose, mais à son rapport de ressemblance à un autre particulier d'un autre monde possible²³³. L'absence d'articulation interne de la chose est garantie par cette absence de diversité ontologique. Ce qui n'est que possible (les *possibilia*) et ce qui semble être abstrait (les classes) sont faits de la même étoffe ontologique que les choses concrètes : ce sont des particuliers concrets. Le Nominalisme de la Ressemblance est ce que Armstrong appelle une « théorie de la tache » : il ne reconnaît que les particuliers concrets, actuels ou possibles, que sont les choses et les particuliers abstraits que sont les classes, et il n'explique pas la vérité des jugements portés sur ces particuliers, qui leurs attribuent des propriétés, par l'existence d'une structure ontologique qui articulerait les différents constituants (dont des propriétés) de ces particuliers. On comprend ainsi pourquoi, alors que le problème des universaux est traditionnellement formulé comme le problème du « Plusieurs sur l'Un », Rodriguez-Pereyra le reformule comme le problème du « Plusieurs sur l'Un ». La formulation traditionnelle pose la question : Comment un particulier peut-il avoir

²³³ *Ibid.*, p. 100.

plusieurs propriétés ? alors que la question du problème du « Multiple sur l'Un » est : comment plusieurs propriétés peuvent-elles être dans un même particulier ? Qu'est-ce qui permet de rendre vrais différents jugements d'assignation de différentes propriétés à un même particulier, alors même que le particulier est supposé ne comporter aucune complexité interne ? Cette question semble moins problématique pour les théories du gâteau fourré puisque les choses étant conçues comme des entités comme une multiplicité structurée, on comprend les différentes structures dans lesquelles elles entrent fournissent les vérificateurs à ces jugements. Par contre comment une théorie de la tache peut-elle rendre compte de cette attribution multiple et donc de la diversité constitutive de la chose si cette chose ne comprend pas en elle-même une multiplicité ?

REGRESSIONS DE BRADLEY ET REGRESSIONS BRADLEYENNES

Dans la précédente partie, nous avons donné une esquisse des différentes manières dont Russell et certains métaphysiciens contemporains épèlent l'alphabet du monde. A travers l'évolution de Russell nous avons pu noter qu'il y a une imbrication des questions : Quels sont les éléments du monde ? Comment ces éléments sont-ils reliés ? En effet, ces deux questions ne peuvent être traitées dans cet ordre successivement puisqu'une des fonctions de l'analyse ontologique²³⁴ est de déterminer si parmi les constituants ultimes du monde on trouve un élément de type relationnel qui permette, à l'étape de l'analyse formelle, de comprendre comment les éléments du monde sont organisés pour faire monde en assurant l'unité des éléments en unités complexes. La métaphysique analytique pose la question de l'analyse formelle de la réalité à partir du problème dit de la régression bradleyenne. Mais la philosophie de F. H. Bradley, si certes aujourd'hui, depuis une dizaine d'années, grâce en particulier aux efforts des éditions Thoemmes Press à travers leur collection « Idealism Series », et des efforts de chercheurs comme James Bradley et W. J. Mander, est de nouveau étudiée, a été brusquement reléguée au début du vingtième siècle par le tonitruant tournant réaliste de Moore et de Russell. Rien ne laisse penser que les métaphysiciens qui nous intéressent ici aient une connaissance de première main de cet auteur. Ce qu'ils en connaissent

²³⁴ Morris Weitz, *op. cit.*, p. 88: « L'analyse formelle est l'examen du monde pris *abstraitement*, i. e., séparé de tout ce qui est physique, mental ou neutre, etc. Elle s'intéresse aux différents modes d'organisation de ce qui est révélé par les aspects linguistiques et non linguistiques de la réalité. Avec l'analyse ontologique, l'analyse formelle contient une partie de ce qui a été traditionnellement appelé « métaphysique » : l'analyse ontologique s'occupe des catégories ultimes : le mental, le physique, l'universel, etc. ; l'analyse formelle est une cosmologie abstraite et s'occupe des modèles abstraits dans lesquels les catégories ontologiques sont organisées. »

est ce qui a été transmis par Russell dans sa discussion avec Bradley à propos de la nature des relations et de la possibilité ou non d'une analyse de ce qui est en termes d'éléments et de relations qui les constitueraient en unités complexes. L'image caricaturale qu'a donnée Russell de la philosophie de Bradley dans les *Principles* ou bien encore dans les *Essais philosophiques*, et les échanges entre Russell et Bradley dans *Mind*²³⁵ sur ce sujet sont ce que l'on a longtemps conçu comme étant la philosophie de Bradley : Russell en discutant âprement l'idéalisme de Bradley par le biais particulier des relations et de la notion de vérité en a été le fossoyeur. Donc même si la métaphysique analytique qualifie de bradleyen le problème de l'unification des éléments d'un complexe au moyen d'une relation et que l'on trouve effectivement ce problème dans les textes de Bradley, il faut attribuer à Russell le fait d'en avoir fait systématiquement une question philosophique importante dans sa formulation bradleyenne. Après le parricide Bradley n'entre dans l'histoire de la philosophie qu'en tant que le Bradley présenté par Russell. Malgré l'assassinat évident du maître dont les *Principles* témoignent, la question posée par Bradley à toute ontologie ne cesse de hanter Russell, ainsi que le montre sa correspondance durable avec Bradley, bien plus respectueuse que ne le peuvent laisser supposer les textes plus connus.²³⁶ On peut citer l'article dans lequel Russell invente le Bradley pourfendeur des relations externes et défenseur des relations strictement internes, « The Classification of Relations »²³⁷. Russell reprend à son compte le problème posé par Bradley :

Pour terminer, je dois avouer que la théorie précédente soulève une difficulté très difficile. Quand deux termes ont une relation, la relation est-elle reliée à chacun d'eux ? Répondre affirmativement conduirait sur le champ à une régression à l'infini ; répondre négativement rend inexplicable la manière dont la relation peut d'une certaine façon appartenir aux termes. Je suis complètement incapable de résoudre cette difficulté, mais je ne suis pas convaincu qu'elle soit insoluble. Quand un sujet a un prédicat, est-ce que la prédicabilité du prédicat est un nouveau prédicat du sujet ? Cette question semble précisément conduire à la même difficulté à propos de la théorie opposée que la précédente question soulevait à propos de la mienne. Résoudre

²³⁵ Bertrand Russell, « Some explanations in Reply to Mr. Bradley », in *Mind*, 19, juillet 1910, pp. 373-378 et *C. P.* 6, pp. 354-358; F. H. Bradley, « On Appearance, Error and Contradiction », in *Mind*, 24, 1910, pp. 153-185. « Reply to Mr. Russell's Explanations », in *Mind*, 20, 1911 pp. 74-76.

²³⁶ *Selected Correspondance. June 1872-December 1904*, éd. Carol A. Keene, Bristol, Thoemmes Press et *Selected Correspondance. January 1905-June 1924*, éd. Carol A. Keene, Bristol, Thoemmes Press, 1999.

²³⁷ « The Classification of Relations », in *C. P.* 2, pp. 138-146.

cette difficulté — si en effet elle peut être résolue — serait, j'imagine, la contribution la plus précieuse qu'un philosophe moderne pourrait apporter à la philosophie.²³⁸

Ou bien encore la correspondance de Bradley et de Russell, après les *Principles* alors même que Russell pensait avoir évacué le problème bradleyen à partir d'une réflexion sur la notion de régression à l'infini. A la réception d'un exemplaire de *Essays on Truth and Reality*²³⁹, Russell écrit ainsi à Bradley :

Je reconnais complètement l'importance vitale des questions que vous soulevez, particulièrement en ce qui concerne les « unités » ; je reconnais qu'il est de mon devoir d'y répondre si je peux, et, si je ne le peux pas, de chercher une réponse aussi longtemps que je vivrai.²⁴⁰

Le développement de la philosophie de Russell que nous avons esquissé dans la partie précédente témoigne de cet effort constant mais toujours déçu pour atteindre cette réponse. Nous n'aurons de cesse dans la suite de nos analyses de le montrer.

Mais une fois posée la genèse russellienne de l'argument bradleyen comme argument classique de la métaphysique, il est temps maintenant de montrer en quoi consiste précisément la régression bradleyenne.

I. Les régressions de relations de Bradley

1. L'argumentation de Bradley contre la réalité des relations dans *Appearance and Reality*²⁴¹

L'argument de la régression à l'infini contre la réalité des relations tel que Bradley l'a développé dans *Appearance and Reality* est considéré comme l'un des fantômes

²³⁸ *Ibid.*, p. 146.

²³⁹ *Essays on Truth and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1944.

²⁴⁰ Lettre du 30 janvier 1914 de Russell à Bradley, in *Selected Correspondance. January 1905-June 1924*, *op. cit.*, p. 181.

²⁴¹ Pour une analyse assez détaillée de cette argumentation, cf. Mander, *An Introduction to Bradley's Metaphysics*, Oxford, Clarendon Press, 1994, pp. 57-111.

philosophiques qui ne cessent de hanter la philosophie analytique depuis plus d'un siècle²⁴². Ou bien encore de manière plus frappante il est érigé par certains au rang de « l'un des plus grands arguments de la philosophie, digne d'être cité aux côtés de la preuve ontologique de l'existence de Dieu de Anselme et de l'argument de McTaggart sur l'irréalité du temps. »²⁴³ Il ne doit pas être ridiculisé comme l'a fait C. D. Broad : « La charité nous ordonne de détourner les yeux du spectacle pitoyable d'un grand philosophe utilisant un argument qui déshonorerait un enfant ou un sauvage. »²⁴⁴ Nous verrons que l'interprétation de Russell a fortement contribué à déprécier l'argument de Bradley. Bradley qui était par ses contemporains considéré comme l'un des plus grands philosophes de son temps a été oublié²⁴⁵, sa philosophie ayant été réduite à l'interprétation russellienne ce qui aurait été la théorie des relations internes de Bradley. La métaphysique analytique dans son dialogue constant (mais peu conscient) avec les thèses de Russell a réhabilité les thèses de Bradley²⁴⁶ et plus particulièrement l'argument de la régression à l'infini concernant les relations. Cet argument constitue encore aujourd'hui l'objection puissante à éviter lorsque l'on cherche à établir l'alphabet de l'être et sa structure.

Bradley, dans *Appearance and Reality*, a élaboré plusieurs arguments reposant sur la notion de régression à l'infini. Mais avant d'examiner ces arguments, posons clairement l'arrière plan idéaliste de ces arguments. « [l']Absolu est un système, et [...] ses contenus ne sont rien que l'expérience sensible. »²⁴⁷ « Rien finalement n'est réel si ce n'est ce qui est senti, pour moi rien finalement n'est réel si ce n'est ce que je sens. »²⁴⁸ Et qu'entend Bradley par sentiment (*feeling*) ? « [U]ne conscience qui, bien que non relationnelle, peut comprendre en elle-même une quantité indéfinie de différences. »²⁴⁹ L'expérience dont il est question ici

²⁴² Benjamin Schnieder, « Once More: Bradleyan Regresses », in Herbert Hochberg et Kevin Mulligan (éd.), *Relations and Predicates*, Frankfurt et Lancaster, Ontos Verlag, 2004, p. 219.

²⁴³ William F. Vallicella, « Bradley's Regress and Relation-Instances », in *The Modern Schoolman*, LXXXI, Mars 2004, p. 159.

²⁴⁴ C. D. Broad, *An Examination of MacTaggart's Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1933, p. 85, cité par W. J. Mander, *op. cit.*, p. 92.

²⁴⁵ W. J. Mander, *op. cit.*, pp. v-vi.

²⁴⁶ Cf. par exemple la reprise par D. M. Armstrong de la notion d'identité partielle : *A World of States of Affairs*, pp. 17-18. Armstrong reconnaît la probable influence de F. H. Bradley.

²⁴⁷ *Appearance and Reality: A Metaphysical Essay*, Oxford University Press, 1969, p. 129.

²⁴⁸ *Essays on Truth and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1944, p. 190.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 174.

est ce que Bradley appelle « expérience immédiate » et non pas l'expérience commune qui est toujours séparation d'un sujet et d'un objet, médiation conceptuelle. L'expérience immédiate bien qu'englobant la différence précède toute division. Mais même si la réalité absolue est approchée par le sentiment, le sentiment ne parvient pas à nous la livrer exactement. Elle n'est qu'une approche immédiate de la réalité absolue, qui révèle rapidement ses contradictions et de ce fait se transforme en pensée qui elle-même devra être transcendée. L'expérience immédiate n'est que la première étape du sentiment, qui est une sorte d'anticipation de ce qu'est réellement la Réalité Absolue qui est compréhension et subsistance par soi.

L'idéalisme de Bradley est une conséquence de son refus de reconnaître la réalité des relations. Et la thèse de la non réalité des relations tient elle-même au fait que Bradley se découvre impuissant à rendre compte des relations. Bradley reconnaît les faits relationnels mais refuse leur analyse en termes de relata et de relations auto-subsistants : « Je saisis vraiment le fait donné de la diversité dans l'unité qui nous arrive dans le sentiment et les sens, et le reconnais, bien que je ne puisse l'expliquer ou le reconstituer rationnellement d'une quelconque manière. »²⁵⁰ L'unité compréhensive et différenciée de la réalité est brisée par l'expérience ordinaire, la réflexion et le jugement. Une reconstitution rationnelle de cette unité en termes de relata et de relations conduit toujours à des contradictions : en ce sens une telle appréhension de la diversité dans l'unité ne peut nous livrer que l'apparence et non la pleine réalité, la réalité absolue qui se caractérise par le fait d'auto-subsister sans contradiction.²⁵¹

Les relations [...] sont un développement de et à partir de la totalité sentie. Elles expriment de manière inadéquate, et elles impliquent encore à l'arrière-plan cette unité à part de laquelle la diversité n'est rien. Les relations sont sans signification si ce n'est à l'intérieur de et sur la base d'un tout substantiel, et les termes reliés, s'ils sont rendus absolus, sont immédiatement détruits. Mais la pluralité et le fait d'être relié (*relatedness*) sont des traits et des aspects de l'unité.²⁵²

Il ne peut y avoir d'indépendance de ce qui est relié. Ce qui est relié est dépendant dans sa nature même de ce à quoi il est relié. Il y a une « relativité interne des réels »²⁵³. Quant aux relations elles ne peuvent être des entités séparées de ce qu'elles relient, « une relation se

²⁵⁰ Lettre de Bradley à Russell du 11 mars 1907, in *Selected Correspondance. January 1905-June 1924, op. cit.*, p. 43.

²⁵¹ *Appearance and Reality*, p. 120.

²⁵² *Ibid.*, p. 125.

²⁵³ *Ibid.*, p. 125.

tenant aux côtés de ses termes est une illusion »²⁵⁴. C'est le tout dans lequel les relata de la relation sont différents qui en fait « consent à revêtir la forme des relations entre eux. »²⁵⁵ : « où le tout, relâchant son unité, prend la forme d'un arrangement, il y a coexistence avec concorde. »²⁵⁶

a. Premier argument contre la pleine réalité des relations²⁵⁷

Le plus célèbre argument de Bradley reposant sur une régression à l'infini est le suivant :

Abstenons-nous de faire de la relation un attribut de la chose reliée, et laissons la plus ou moins indépendante. 'Il y a une relation C, qu'entretiennent A et B, et elle figure avec les deux.' Mais ici encore nous n'avons fait aucun progrès. On a reconnu que la relation C était différente de A et de B, et qu'elle ne leur est plus prédiquée. Pourtant on semble dire quelque chose de cette relation C, et dire, encore, quelque chose de A et de B. Et ce quelque chose n'est pas l'attribution de l'un à l'autre. S'il en est ainsi, il semblerait qu'il y ait une autre relation, D, qui se tient entre d'une part C et d'autre part A et B. Mais un tel expédient conduit immédiatement à

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 18.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 18.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 19.

²⁵⁷ Dans *The Principles of Logic* (Oxford University Press, 1922) on trouve une première version de cette régression. Au § 64, Bradley affirme que « c'est une superstition très commune et désastreuse qui croit que l'analyse n'est pas une altération, et que, toutes les fois que nous distinguons, nous avons affaire immédiatement à une existence divisible. C'est une immense hypothèse que de conclure que, quand un fait vient à nous comme un tout, certaines de ses parties puissent exister sans égard pour le reste. » (p. 95) Bradley s'oppose dans ces pages à la conception atomiste de l'expérience que défend Hume (*Traité de la nature humaine*, II. II. Chap I, § 5). « Si les unités doivent exister ensemble, elles doivent se tenir en relation les unes avec les autres ; et, si ces relations sont aussi des unités, il semblerait que la seconde classe doive se tenir aussi en relation avec la première. Si A et B sont des sentiments, et si C leur relation est un autre sentiment, vous devez soit supposer que les parties constituantes peuvent exister sans se tenir en relation les unes aux autres, ou soit qu'il y a une *nouvelle* relation entre C et AB. Soit la relation D, et une fois de plus nous sommes embarqués dans une régression à l'infini pour trouver une relation entre D et C-AB ; et ainsi de suite à l'infini. Si les relations sont des faits qui existent *entre* des faits, alors qu'est ce qui vient *entre* les relations et les autres faits ? La véritable vérité est que les unités d'un côté, et de l'autre les relations existant entre elles, ne sont rien d'actuel. Elles sont des fictions de l'esprit, de simples distinctions à l'intérieur d'une seule réalité, qu'une illusion commune prend de manière erronée pour des faits indépendants. » (§ 65, p. 96).

une régression à l'infini. La nouvelle relation D ne peut être prédiquée en aucune manière de C, ou de A et de B ; et par conséquent nous devons avoir recours à une nouvelle relation, E, qui vient entre D et tout ce que nous avons avant. Mais cela nous conduit à une autre relation, F ; et ainsi de suite, indéfiniment. Le problème n'est donc pas résolu en faisant des relations des réalités indépendantes. Car, s'il en est ainsi, les qualités et leur relation tombent entièrement à part, et donc nous n'avons rien dit. Ou nous devons introduire une nouvelle relation entre la vieille relation et les termes ; ce qui, lorsque nous le faisons, ne nous aide en rien. Elle exige elle-même une nouvelle relation, et cela sans fin, ou cela nous laisse où nous sommes, empêtrés dans les difficultés.²⁵⁸

Avant d'en venir à l'analyse proprement dite de l'argument, rappelons le contexte dans lequel il est développé. Bradley, dans la première partie de *Appearance and Reality*, montre que toutes les voies empruntées par les philosophes pour penser la réalité, telles que la distinction entre qualités premières et qualités secondes, le modèle substance-prédictat ou encore la causalité sont grevées de contradictions, et ne nous révèlent donc que l'apparence, qui n'est certes pas l'autre de la réalité, une non-entité. Mais elles ne sont que des abstractions qui ne nous révèlent pas la réalité dans son absoluté.

Dans le chapitre consacré au substantif et à l'adjectif, Bradley critique la distinction grammaticale du substantif et du prédicat et la distinction ontologique de la chose et de la qualité qu'elle est censée représenter.²⁵⁹ Qu'est-ce qu'un morceau de sucre ? Une chose qui possède un certain nombre de propriétés. Le morceau de sucre est blanc, doux, dur. Mais qu'entend-on par là ? Le morceau n'est pas ses qualités prises indépendamment les unes des autres. Mais il n'est pas non plus l'ensemble de ses qualités pris comme multiplicité. Nous ne parvenons pas à découvrir le principe unifiant ces qualités en une chose. Le morceau de sucre ne semble être ni autre chose que ses qualités ni la simple énumération de ses qualités. La chose ne serait-elle pas simplement la mise en relation de ses qualités ? « Quand ' blanc ', ' doux ', et le reste coexistent d'une certaine manière, c'est certainement le secret de la chose. Les qualités sont, et sont en relation. »²⁶⁰ Mais comment entendre cette relation ? Les qualités ne sont plus alors dites d'une chose, mais sont les sujets dont il est dit quelque chose : le fait qu'elles soient reliées d'une certaine manière, pour former une chose. Quelle est cette relation ? Elle ne peut être une des qualités puisqu'elle ne peut être sujet, elle ne peut être ce dont on affirmerait les autres qualités. On peut en effet affirmer *A* est « en relation avec *B* »,

²⁵⁸ *Appearance and Reality*, pp. 17-18.

²⁵⁹ *Ibid.*, pp. 16 sq.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 16.

mais on ne peut dire « en relation avec *B* » est *A*²⁶¹. Si la relation ne s'identifie pas à une des qualités on peut alors dire qu'« [e]lle est seulement une sorte d'attribut qui est inhérent ou qui appartient à la chose. »²⁶² Cette conception de la relation nous conduit au « vieux dilemme » : « Si l'on prédique ce qui est différent, on attribue au sujet ce qu'il n'est *pas* ; et si l'on prédique ce qui *n'est pas* différent, l'on ne dit absolument rien. »²⁶³ Ne reste donc plus qu'à considérer la relation non pas comme un attribut de ce qu'elle relie mais comme une entité indépendante.

C'est cette conception que notre citation soumet à examen. La relation *C* est un troisième terme indépendant de ses relata, les termes *A* et *B*. Elle partage donc leur caractère substantiel. Mais comme le montre l'argument, cette indépendance est irréductible et *C* ne parvient pas à relier *A* à *B*. On ne peut rendre compte du fait que la relation est une relation : qu'est-ce qu'une relation qui ne parvient pas à relier ? En effet, du fait de son caractère substantiel elle n'est pas grevée d'une déficience ontologique qui la conduirait à n'être qu'en reliant c'est-à-dire en ayant des relata qui combleraient ce manque et par là lui donneraient pleinement l'être. Si rien dans son être de relation ne la force à relier, on pourrait considérer qu'il est besoin d'un tiers entre elle et ses relata. On pourrait donc penser relier *C* à *A* et à *B* au moyen d'une autre relation *D* afin que *C* relie *A* à *B*. Mais si *D* est une relation et qu'il n'y a qu'une manière d'être une relation, *D* est aussi indépendante que *C*. Elle ne peut donc parvenir à relier *C* à *A* et à *B*. Nous pouvons faire appel à une autre relation *E* et ainsi de suite à l'infini mais sans jamais résoudre la difficulté. Si *C* ne parvient pas à relier, l'interposition d'une infinité de relations, définies de la même manière que *C*, entre *C* et ses relata *A* et *B* ne pourra pas plus effectivement relier *A* et *B*. « Nous sommes forcés de voir, quand nous réfléchissons, qu'une relation se tenant aux côtés de ses termes est une erreur. »²⁶⁴

²⁶¹ *Ibid.*, p. 17.

²⁶² *Ibid.*, p. 17.

²⁶³ *Ibid.*, p. 17.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 18.

b. Second argument contre la pleine réalité des relations

Au chapitre suivant, le chapitre III, Bradley approfondit ce qui vient d'être dit sur les relations et les qualités : « L'arrangement des faits donnés en relations et en qualités est peut-être nécessaire en pratique, mais est théoriquement incompréhensible. La réalité, ainsi caractérisée, n'est pas la réalité vraie, mais est l'apparence. »²⁶⁵ Bradley montre le caractère incompréhensible de cet arrangement par la mise en évidence d'une contradiction. *D'un côté* « les qualités ne sont rien sans les relations »²⁶⁶ :

Nous pouvons affirmer que l'on ne peut jamais trouver des qualités sans relations. Toutes les fois que vous les saisissez ainsi, elles sont faites ainsi, et sont maintenues ainsi, par une opération qui elle-même implique une relation. Leur pluralité reçoit pour nous toute sa signification des relations ; et supposer qu'il en est autrement en réalité est tout à fait indéfendable. »²⁶⁷

La pluralité des qualités présuppose au moins les relations de différence et d'identité. « Leur pluralité dépend d'une relation, et, sans cette relation, elles ne sont pas distinctes. Mais, si elles ne sont pas distinctes, alors elles ne sont pas différentes, et par conséquent elles ne sont pas des qualités. »²⁶⁸ On pourrait répondre que nous sommes capables par abstraction de considérer en elle-même chaque qualité. Cette abstraction serait la preuve d'une séparation réelle des qualités. Cette abstraction n'est possible que si déjà par elles-mêmes les propriétés sont séparées. Et les relations entre les qualités n'existeraient pas indépendamment de l'esprit humain, elles se surajouteraient à la séparation fondée ontologiquement et seraient donc purement subjectives. Bradley réplique ainsi : « Mais une telle réponse dépend de la séparation du produit du processus, et une telle séparation semble indéfendable. »²⁶⁹ L'abstraction implique elle-même une relation d'abstraction qui permet de maintenir isolée l'idée abstraite. Ceux qui affirment que l'abstraction prouve l'indépendance, la séparation réelle des qualités, oublient que les qualités ne sont séparées et ne sont maintenues séparées que par le processus d'abstraction lui-même, qui implique une relation, la séparation.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 21.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 21.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 22.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 24.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 23.

Mais d'un autre côté : « Nous avons trouvé que les qualités, saisies sans les relations, n'ont aucune signification intelligible. Malheureusement, considérées avec les relations, elles sont également inintelligibles. »²⁷⁰

Les qualités doivent donc être, et doivent *aussi* être reliées. Mais il y a par conséquent une diversité qui tombe à l'intérieur de chaque qualité. Chaque qualité a un double caractère : à la fois elle supporte et est faite par la relation. Elle peut à la fois être prise comme condition et résultat, et la question est de savoir comment elle peut combiner cette variété. Puisqu'elle doit combiner cette diversité et pourtant elle échoue à le faire. *A* est à la fois faite, et n'est pas faite, ce qu'elle est par relation ; et ces différents aspects ne sont pas chacun l'autre, ni encore n'est chaque *A*. Si nous appelons ces différents aspects *a* et α , alors *A* est en partie chacun d'entre eux. En tant que *a* elle est la différence sur laquelle la distinction s'appuie, alors qu'en tant que α elle est la distinction qui résulte de cette connexion. *A* est réellement à la fois d'une manière ou d'une autre ensemble comme *A* ($a - \alpha$). Mais [...] *sans* utiliser une relation il est impossible de prédiquer cette variété de *A*. Et, d'un autre côté, *avec* une relation interne l'unité de *A* disparaît, et son contenu est dissipé dans une régression à l'infini de distinction. D'abord *A* devient *a* en relation avec α , mais ces termes eux-mêmes tombent désespérément en pièces. Nous avons obtenu, contre notre volonté, non pas un simple aspect, mais une nouvelle qualité *a*, qui elle-même se tient dans une relation ; et par conséquent (comme nous l'avons vu avant avec *A*) son contenu doit être multiple. Comme allant dans la relation il est lui-même a^2 , et comme résultant de la relation il est lui-même α^2 . Et il combine, et pourtant ne peut combiner, ces adjectifs. En bref, nous sommes conduits par un principe de fission qui ne nous mène à aucune fin. Chaque qualité en relation *a*, par conséquent, une diversité à l'intérieur de sa propre nature, et cette diversité ne peut être immédiatement affirmée de la qualité.²⁷¹

La qualité *A* en tant qu'elle entre en relation avec une autre qualité doit avoir deux aspects, *a* et α , mais ces deux aspects doivent eux aussi être reliés. Ce qui implique que *a* et α , comportent eux aussi une multiplicité, deux aspects, qui eux aussi doivent être reliés et ainsi à l'infini. Comme le montre Mander²⁷² il est assez difficile de comprendre ce que sont les deux aspects dont il est question. Si l'on suit son interprétation, les aspects *a* et α doivent être considérés comme « la partie de *A* qui entre activement dans la situation relationnelle en question et la partie qui demeure à l'extérieur. »²⁷³ Par exemple si l'on affirme que *A* est plus

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 25.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 26.

²⁷² *Ibid.*, p. 88.

²⁷³ *Ibid.*, p. 89.

petit qu'un mètre, *A* entre dans la relation « être plus petit qu'un mètre », non pas par l'ensemble de ses caractéristiques, mais seulement par ce qui en constitue la taille, ses autres caractéristiques restant à l'extérieur de la relation. Ce qui en fait la taille serait le « résultat », *A* en tant qu'« il est fait par la relation », alors que ses autres caractéristiques seraient ce qui « supporte » la relation, la « condition ». Mais la caractéristique taille devrait aussi entrer en relation avec le reste des caractéristiques. Ce qui implique une « fission » à l'infini de ses caractéristiques. Mais cette fission à l'infini présuppose que toute qualité est divisible à l'infini et qu'il n'y ait pas d'éléments. Du fait de cette infinité on ne pourrait donc comprendre comment une qualité peut entrer en relation avec une autre qualité.

Ce même dilemme se pose à propos des relations. *D'un côté* les relations ne sont pas intelligibles indépendamment des qualités.

En premier lieu, une relation sans termes semble être un simple verbiage ; et les termes semblent être, par conséquent, au-delà de leur relation. Du moins, pour moi, une relation qui d'une manière ou d'une autre précipite les termes qui n'étaient pas là avant, et sans différence au-delà des simples extrémités d'une ligne de connexion, est vraiment une phrase sans signification. C'est, à mon avis, une fausse abstraction, et une chose qui se contredit bruyamment elle-même ; et je crains d'être obligé de laisser la chose ainsi.²⁷⁴

Bradley refuse une relation qui ne relierait pas effectivement au moins deux termes. Il fait partie de la nature des relations de relier : elles ne peuvent qu'être relation et donc être qu'en reliant effectivement.

Mais d'un autre côté nous ne pouvons comprendre comment les relations sont reliées aux qualités. Les relier aux qualités implique en effet de nouvelles relations, et cela à l'infini.

Mais là encore nous sommes précipités dans les remous d'une régression sans espoir puisque nous sommes forcés de continuer à chercher de nouvelles relations indéfiniment. Les liens sont unis par un lien, et ce lien d'union est un lien qui possède aussi deux extrémités ; et ils requièrent chacun un nouveau lien pour les relier à l'ancien. Le problème est de trouver comment la relation peut demeurer entre ses qualités ; et ce problème est insoluble. Si l'on considère la liaison comme une chose solide, on doit montrer, et on ne peut le montrer, comment les autres choses

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 27.

substantielles lui sont jointes. Et, si on la considère comme une espèce de medium ou d'atmosphère sans substance, elle n'est plus une liaison.²⁷⁵

Réapparaît ici la régression telle qu'elle avait été mise en évidence au chapitre II. Comment rendre compte de la relation ? En tant que relation elle doit être *entre* ses termes. Si elle est entre ses relata elle est quelque chose de suffisamment substantiel pour en être distinct. Mais si elle en est distincte alors rien ne nécessite en elle pour qu'elle soit d'être effectivement reliée à ses termes. Et si l'on fait appel à une autre relation pour la relier à ses termes nous sommes conduits à la même régression que celle analysée par Bradley dans son chapitre consacré au substantif et à l'adjectif.

2. La différence des deux arguments reposant sur une régression à l'infini aux chapitres II et III de *Appearance and Reality*

Comment interpréter les régressions à l'infini telles qu'elles sont utilisées par Bradley dans les chapitres II et III d'*Appearance and Reality* ? Bradley utilise deux régressions différentes. Ont-elles la même structure ? Visent-elles le même but ?

Au chapitre II²⁷⁶, Bradley cherche à comprendre la structure de la chose. Que signifie pour une chose d'avoir telle ou telle qualité ? Après avoir écarté la notion même de chose, et n'avoir conservé que les qualités, il tente de comprendre comme ces qualités doivent s'organiser pour former une chose possédant telle et telle qualité. Comprendre la manière dont « coexistent »²⁷⁷ les qualités nous livrerait le « secret »²⁷⁸ de la chose, qui semble bien mystérieuse. Cette coexistence Bradley tente de la comprendre en termes de relation. Reste à élucider la manière dont la relation relie ces qualités en une chose. Bradley a introduit la notion de relation pour remplacer la notion classique de prédication qui nous plaçait face à un dilemme en rien éclairant. Mais la notion même de relation n'est pas plus éclairante. En effet, elle ne permet pas de comprendre la coexistence des qualités en une chose parce que le pouvoir reliant de la relation est en lui-même inintelligible. Si relier c'est instaurer entre deux termes indépendants une relation elle-même indépendante, il faut de nouveau faire appel à une relation pour que la relation relie effectivement et ne soit pas pure indépendance. Ce qui

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 28.

²⁷⁶ *Ibid.*, pp. 17-18.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 16.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 16.

conduit à une régression à l'infini. Cet argument de la régression à l'infini comporte plusieurs caractéristiques : il s'agit de comprendre comme les éléments du monde sont organisés. L'entité qui devait expliquer cette organisation, la relation, est elle-même inintelligible parce qu'elle nécessite sa multiplication à l'infini. Du fait de cette multiplication, l'explication promise n'est pas donnée.

Au chapitre III²⁷⁹, l'argument de la régression à l'infini porte aussi sur l'idée que les qualités doivent être reliées. Mais l'argument est plus complexe que le précédent dans la mesure où il explique à quelle condition une qualité peut être reliée à une autre qualité. Elles ne peuvent être reliées que du fait d'une « diversité » intrinsèque de chaque qualité. Mais c'est cette même diversité qui exclut l'effectivité de la relation. Ces deux régressions ne sont pas du même type. Si leur conséquence est la même : l'inintelligibilité de la « coexistence » des qualités en une chose, leur mécanisme n'est pas le même. Alors que la première régression se concentrait sur la relation *entre* les qualités, cherchait à rendre intelligible la spécificité de la relation qui est de relier, la seconde régression s'intéresse aux qualités elles-mêmes et à leur manière d'être reliées. *Comment* une qualité peut-elle être reliée à une autre qualité ? Cette seconde régression du fait d'une obscurité fondamentale est beaucoup moins efficace. Les qualités, alors que dans le premier argument elles étaient des termes monolithiques, substantiels ici se disloquent. Il n'y a donc même pas d'atomes à relier. Les qualités n'ont pas plus de réalité que les relations. Ici il ne s'agit plus d'interroger l'organisation d'atomes de réalité. Il n'existe pas de tels atomes. Alors que le premier argument mettait à mal la notion même de structure, ici ce sont les éléments même de la réalité qui font défaut pour être structurés. Ils sont insaisissables, s'émiettent toujours plus par une « fission » infinie. Mais on comprend alors que le second argument « forme une paire »²⁸⁰ avec le premier. Le premier argument présuppose une certaine stabilité dans les éléments atomiques qu'il s'agit de relier, de structurer et le second plonge dans l'apparence ce qui était présupposé y échapper pour construire le premier argument.

²⁷⁹ *Ibid.*, pp. 26-27.

²⁸⁰ Mander, *op. cit.*, p. 90.

3. La valeur de la régression de Bradley : en quoi cette régression peut-elle intéresser la métaphysique contemporaine ?

Nous avons montré que les deux arguments reposant sur une régression à l'infini dans ces pages d'*Appearance and Reality* n'ont pas le même statut. Ils ne peuvent donc pas être tout à fait confondus sous une même expression « régressions bradleyennes ». Les confondre ainsi laisse indéterminé le mécanisme de la régression en question. Même bien que les deux régressions soient souvent confondues sous l'idée d'une critique des relations, seule la première régression reste véritablement connue sous ce terme.

a. Un argument déprécié

La régression de Bradley fait en quelque sorte partie du folklore philosophique. La critique sans appel de C. D. Broad, bien plus cruelle que l'examen qu'en a produit Russell, et surtout bien plus stérile, avec à l'arrière-plan l'interprétation de Russell, a donné lieu à une sorte de doxa. La valeur que l'on attribue à l'argument Bradley est déterminée par la fonction que l'on attribue à la régression dans l'économie du texte de Bradley. Si on l'interprète comme étant essentiellement un argument visant à fonder le monisme, la régression est bien souvent dépréciée. Par exemple Schnieder affirme que « ses traitements des relations et des propriétés, dans lequel [Bradley] développe son fameux argument de la régression, sont motivés par un but radical : la justification d'une certaine forme de monisme ».²⁸¹ L'étiquette « monisme » joue le rôle de disqualification. Cette qualification ne traduit pas la richesse de la position bradleyenne²⁸². Le monisme apparaît simplement comme une philosophie désuète. Et taxer Bradley de moniste suffirait à le réfuter. Ainsi Schnieder ne fournit aucune analyse de la régression de Bradley, affirmant qu'il ne s'agit pas ici de son objet : « Plutôt que de discuter le(s) argument(s) reposant sur une régression à l'infini de Bradley, je me concentrerai sur les arguments *bradleyens* — arguments qui sont, d'une manière ou d'une autre, inspirés par son traité — et sur certains concepts qui leur sont centraux. »²⁸³ Comment peut-on sans analyse de cette régression de Bradley établir une filiation avec des arguments plus contemporains ?

²⁸¹ Schnieder, *op. cit.*, p. 219.

²⁸² W. J. Mander, *op. cit.*, p. 111.

²⁸³ Schneider, *op. cit.*, p. 220.

Schnieder formalise et évacue très rapidement ce qui pourrait correspondre au premier argument de Bradley, une régression qui entraîne la multiplication des entités.²⁸⁴ Cette régression est considérée comme totalement inoffensive, même si elle est ontologiquement dispendieuse. « Je considère que personne ne serait irrité par une telle « régression » de relations seulement à cause du nombre (ou plutôt : de la multitude innombrable) de relations qu'elle implique. Si l'on devait en craindre quelque chose, cela ne pourrait consister dans leur simple existence mais devrait résider dans quelque trait qu'elles possèdent. Donc tournons-nous maintenant vers un autre argument reposant sur la régression à l'infini. »²⁸⁵ Les vraies questions sont escamotées. La difficulté d'une telle régression est réduite à une profusion ontologique, à un manque de parcimonie qui *a priori* ne pose aucun problème.

b. Une redécouverte

On ne peut montrer la puissance de cet argument et le danger qu'il peut représenter pour une ontologie qu'en le prenant véritablement au sérieux. Alors que C. D. Broad brocardait l'argument de Bradley et lui donnait le statut d'une bonne blague, la métaphysique analytique opère une volte-face et en fait un argument majeur de toute l'histoire de la philosophie. Mais de même que ses détracteurs ne s'appesantissaient pas sur l'analyse des textes de Bradley, de même les métaphysiciens analytiques pour la plupart ne tiennent pas compte du caractère controversé de l'argument et nous le présente comme indubitablement essentiel. Mais, au-delà du dogme, on trouve une réhabilitation en règle de Bradley dans une série d'articles²⁸⁶ de William F. Vallicella et dans son ouvrage intitulé *A Paradigm Theory of Existence*²⁸⁷. Vallicella résume ainsi le sens de l'argument de Bradley :

Bradley n'attaque pas les relations externes dans le but d'affirmer une doctrine des relations internes, et son monisme n'est pas dérivé du caractère interne de toutes les relations, mais de la nature contradictoire de toutes les relations. Pour

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 227.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 227.

²⁸⁶ William F. Vallicella, « Relations, Monism, and the Vindication of Bradley's Regress », in *Dialectica*, vol. 56, n° 1, 2002, pp. 3-35 et « Bradley's Regress and Relation-Instances », in *The Modern Schoolman*, LXXXI, Mars 2004, pp. 159-183.

²⁸⁷ *A Paradigm Theory of Existence*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2004.

Bradley, c'est la « situation relationnelle » *en tant que telle* qui est ontologiquement défectueuse.²⁸⁸

Si c'est la « situation relationnelle » *en tant que telle* qui est ontologiquement défectueuse, le problème est aigu. En effet, comment rendre compte de la diversité ontologique et de son articulation ? On comprend que l'argument de Bradley préoccupe tout philosophe qui cherche à comprendre l'alphabet de l'être. Parce que l'argument de Bradley ne repose pas sur la nature des choses reliées (la nature des choses reliées compte dans le second argument, celui de la diversité interne aux relations)²⁸⁹, sa portée dépasse l'œuvre même de Bradley. Ce premier argument a pour cible ce que Vallicella nomme très justement la « situation relationnelle ». Il n'est pas question d'une relation particulière, mais de toute relation. Le pouvoir reliant de la relation est inintelligible parce qu'en lui-même impuissant. « [Le] problème [de Bradley] n'est pas seulement qu'il ne comprend pas comment [les relations] fonctionnent ; le point essentiel est plutôt qu'il semble que c'est comme si elles ne pouvaient fonctionner, parce que, pense-t-il, elles essaient de faire quelque chose de tout à fait impossible. »²⁹⁰ Toute métaphysique pose la question : quels types d'entités existe-t-il ? et doit répondre à la question qui lui est corrélée : comment les entités de types différents et/ou de même type sont-elles organisées, reliées ? Une telle entreprise doit comprendre la nature des éléments de la réalité et leur unité en une telle réalité. On constate qu'il existe des faits relationnels. Reste à déterminer si leur caractère relationnel s'explique par la présence d'une relation ou trouve son fondement dans autre chose. Et si c'est bien une relation qui confère au monde sa structure relationnelle, comment explique-t-on qu'elle relie ?

« Le problème de Bradley est fondamentalement un problème d'unité ».²⁹¹ Toute ontologie qui veut échapper à la solution de Bradley (un certain monisme et un idéalisme) doit donc trouver une parade à l'argument de Bradley : soit montrer que l'argument de Bradley n'est pas valide, soit montrer que l'on peut penser une structure non relationnelle, une manière de relier qui ne nécessite pas de relations.²⁹²

²⁸⁸ « Relations, Monism, and the Vindication of Bradley's Regress », p. 3.

²⁸⁹ Ce qui explique pourquoi la plupart des reconstructions de l'argument parlent de « termes » et oublient que les termes en question sont pour Bradley les qualités.

²⁹⁰ W. J. Mander, *op. cit.*, p. 95.

²⁹¹ William F. Vallicella, *op. cit.*, p. 13.

²⁹² Bien entendu Bradley ne fut pas le premier à utiliser le procédé de la régression à l'infini pour réfuter certaines théories des relations et argumenter en faveur de tel ou tel statut des relations. Comme l'a montré Julius Weinberg dans *Abstraction, Relation and Induction* (Madison et Milwaukee, pp. 61-119, 1965) et de manière

II. Les objections dites bradleyennes

On ne peut énumérer tous les types d'argument qui ont été qualifiés de bradleyens.²⁹³ Nous nous contenterons ici de mettre l'accent sur l'usage qu'en fait en particulier la métaphysique analytique.

1. Armstrong : trois régressions à l'infini

Dans un article programmatique, « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals »²⁹⁴ qui sera ensuite développé dans le premier volume de *Universals and Scientific Realism*, Armstrong réactualise le problème des universaux et interroge de manière systématique les solutions possibles. Que signifie pour un particulier *a* avoir la propriété *F* ? Le premier volume de *Universals and Scientific Realism* consiste à examiner les différentes réponses apportées à cette question. Par cet examen Armstrong est en quelque sorte à l'origine du retour de la métaphysique dans la philosophie contemporaine. Il ne retient qu'une seule réponse, l'ontologie des états de choses et rejette tout nominalisme et les positions réalistes concurrentes. Certes Armstrong utilise un certain nombre d'arguments spécifiques²⁹⁵ pour

plus approfondie Mark Henninger dans *Relations. Medieval Theories 1250-1325* (Oxford, Clarendon Press, 1989), les médiévaux ont abondamment utilisé la notion de régression à l'infini pour rejeter un certain nombre de théories adverses. Par exemple Henninger résume ainsi la régression de relations soulevée par Henry de Harclay contre la position fortement réaliste qui soutient qu'une relation réelle est une chose extra-mentale réellement distincte, mais inhérente à son fondement :

« Prenons deux choses réellement distinctes *a* et *b*. D'après la position fortement réaliste, si *a* est réellement distinct de *b*, alors il y aura une chose *R*, une relation réelle de distinction, réellement distincte de mais inhérente à *a*. Mais alors il doit y avoir une chose *R'*, une relation réelle de distinction, réellement distincte de mais inhérente à *R*. Donc, soit il y aura une régression infinie, soit on en viendra finalement à admettre que quelque chose est réellement relié à une autre, non pas par une troisième chose, mais par elle-même. » (Henninger, *ibid.*, p. 110)

²⁹³ Pour un échantillon représentatif cf. Benjamin Schnieder, *op. cit.*

²⁹⁴ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 52, n° 3, décembre 1974, pp. 191-201.

²⁹⁵ On trouve déjà dans *Belief, Truth and Knowledge* (Cambridge University Press, 1973, pp. 114-123) la classification des différents types de nominalisme et de réalisme, et leur réfutation, même si cette réfutation n'a pas la systématisme de celle de *Universals and Scientific Realism* et ne repose pas sur des arguments de

réfuter telle ou telle position métaphysique, mais il organise son examen autour d'une structure systématique. Il soumet les différentes options métaphysiques, qu'elles soient nominalistes ou réalistes à un triple questionnement : (i) La manière dont cette position rend compte du fait que le particulier *a* possède la propriété F détermine-t-elle la propriété F? Par exemple, le fait qu'une chose possède la propriété « blanc » est-il complètement déterminé par le fait que le prédicat blanc s'applique à cette chose ?²⁹⁶ (ii) La position métaphysique en question est-elle grevée d'une ou de plusieurs régressions à l'infini de type inadmissible ? (iii) La manière dont cette position rend compte du fait que le particulier *a* ait la propriété F permet-elle de comprendre comment cette propriété confère un certain pouvoir causal à *a* ? Pour notre propos seul nous intéresse ici le crible constitué par les arguments de la régression à l'infini. Nous nous contenterons donc de rappeler sous la forme d'un tableau synthétique l'usage qu'Armstrong fait de ces arguments contre ses adversaires. Comme nous le verrons par la suite répondre à ces arguments constituera une préoccupation majeure pour ceux qui souhaitent fonder une position concurrente de celle soutenue par Armstrong. Ils devront faire montre d'une grande ingéniosité pour parer à l'objection de régression à l'infini.

régression à l'infini (bien qu'Armstrong oppose déjà au nominalisme de la ressemblance l'argument russellien de la régression de ressemblance des *Problèmes de Philosophie*).

²⁹⁶ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 17.

a. Fig. 2 : Tableau récapitulatif de la réfutation de ses adversaires par Armstrong au moyen de l'argument de la régression à l'infini

<i>Nominalisme prédicatif</i>			
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	a tombe sous le prédicat « F »		
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	1) Pourquoi peut-on dire que <i>a</i> et <i>b</i> sont F ? Parce qu'on peut leur appliquer le prédicat « F ». Mais « F » est un <i>type</i> ²⁹⁷ et non pas un <i>token</i> . On doit le réduire de la même manière que l'on a éliminé la propriété F. La nature de « F » doit être analysée par la convocation d'un prédicat d'ordre supérieur, « « F » » mais qui est lui-même un type. Ce que ne peut tolérer le nominalisme prédicatif. « « F » » doit donc lui-même être analysé de la même manière que « F » etc. ²⁹⁸	Régression d'objet	Régression vicieuse
	2) Quelle relation relie <i>a</i> au prédicat <i>F</i> ? La relation tomber-sous . Mais cette relation relie toutes les paires de particuliers et de prédicats. Il semblerait donc que cette relation soit un type. Ce que le nominalisme prédicatif ne peut tolérer. Cette relation doit donc être analysée, comme F, en termes de subsomption sous un prédicat. Toutes les relations <i>tombant-sous</i> qui relient les particuliers au prédicat sont d'un même type « tomber sous » de même ordre ou d'ordre supérieur. Nous avons de nouveau à faire à un type qui ne peut être toléré et doit donc être analysé etc. ²⁹⁹	Régression de relation	Régression vicieuse

²⁹⁷ La différence entre « type » et « token » a été élaborée par C. S. Peirce en sémantique. La distinction type/token est une distinction ontologique : les types sont des choses générales dont les token sont les instances concrètes (*Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Hartshorne and Weiss (éds.), Cambridge, MA, Harvard University Press, sec. 4. 537).

²⁹⁸ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 193 et *Universals and Scientific Realism*, volume 1, pp. 19-20.

²⁹⁹ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 194 et *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 20.

<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	3) L'argument du Troisième Homme ne peut ici être construit puisque généralement le prédicat « F » n'est pas un F. ³⁰⁰	Argument du Troisième Homme	
	4) Tous les prédicats « F », « G », ... sont des prédicats. Donc tous tombent sous le prédicat « Prédicat ». Si l'on considère l'ensemble constitué des prédicats de premier ordre et le prédicat « Prédicat » on peut dire que tous ces prédicats tombent sous un prédicat commun, de troisième ordre « « Prédicat » »...etc. On ne peut bloquer la régression en niant « l'affirmation de non-identité » puisque apparaît alors un paradoxe de type russellien appliqué au « Prédicat qui ne se prédique pas de lui-même ».	Argument du Troisième Homme restreint au prédicat « Prédicat »	Régression vicieuse

<i>Nominalisme conceptualiste</i>			
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	<i>a tombe sous le concept F</i>		
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	1) Pourquoi peut-on dire que <i>a</i> et <i>b</i> sont F ? Parce qu'ils tombent sous le concept F . <i>F</i> est un type et doit donc être lui aussi réduit. <i>F(a)</i> et <i>F(b)</i> doivent être des <i>tokens</i> du concept type <i>F</i> . <i>F</i> doit ensuite lui-même être analysé de la même manière que <i>F</i> etc. ³⁰¹	Régression d'objet	Régression vicieuse
	2) Quelle relation relie <i>a</i> au concept <i>F</i> ? La relation tomber-sous . Mais cette relation relie toutes les paires de particuliers et de concepts. Il semblerait donc que cette relation soit un type. Ce que le nominalisme conceptualiste ne peut tolérer. Elle doit donc être analysée, comme <i>F</i> , en termes de subsomption sous un concept. Toutes les relations <i>tombant-sous</i> qui relient un particulier à un concept sont d'un même type <i>tomber-sous</i> de même ordre ou d'ordre supérieur. Nous avons donc de nouveau à faire à un type qui ne peut être toléré et doit donc être analysé etc. ³⁰²	Régression de relations	Régression vicieuse
	3) L'argument du Troisième Homme ne peut ici être construit puisque généralement le concept <i>F</i> n'est pas un <i>F</i> . ³⁰³	Argument du Troisième Homme	

³⁰⁰ *Universals and Scientific Realism*, p. 72.

³⁰¹ *Universals and Scientific Realism*, p. 27.

³⁰² *Universals and Scientific Realism*, p. 27.

³⁰³ *Ibid.*, p. 72.

	<p>4) Tous les concepts F, G, ...etc. sont des concepts. Donc tous tombent sous le concept de Concept. Si l'on considère l'ensemble constitué des concepts de premier ordre et le concept « Concept » on peut dire que tous ces concepts tombent sous un concept commun, de troisième ordre, « « Concept » » etc. On ne peut bloquer la régression en niant « l'affirmation de non-identité » puisque apparaît alors un paradoxe de type russellien appliqué au « Concept qui ne tombe pas sous lui-même ».³⁰⁴</p>	<p>Argument du Troisième Homme restreint au concept de Concept</p>	<p>Régression vicieuse</p>
--	---	--	----------------------------

<p><i>Nominalisme de classe</i></p>			
<p>Analyse de « a possède la propriété F » en</p>	<p>a est membre de la classe des Fs</p>		
<p>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</p>	<p>1) La classe n'est pas un objet qui pose les mêmes problèmes que les prédicats et les concepts. En effet, la classe des Fs ne peut être un type puisqu'il ne peut exister qu'une classe des F. La classe des Fs est nécessairement un particulier, un particulier abstrait. Ce qui fait que la classe des Fs est bien la classe des Fs n'est pas une nouvelle classe des Fs, mais une qualité qui lui est propre.³⁰⁵</p>	<p>Pas de régression d'objets</p>	
	<p>2) Quelle relation relie a à la classe des Fs? La relation être-membre-de. Comment peut-on définir cette relation ? Comme une relation qui relie tous les particuliers aux classes dont ils sont les membres. Il semblerait que cette relation soit un type puisqu'elle doit relier ainsi tous les particuliers ayant la propriété F à la classe des Fs et tous les autres particuliers possédant d'autres qualités à leurs classes respectives. Or le nominalisme de classe ne peut tolérer qu'elle soit un type, elle doit donc être analysée de la même manière que F, comme étant membre de la classe des relations dyadiques. Cette relation être-membre-de (du même ordre que la précédente ou d'un ordre supérieur) ne pouvant elle-même être un type, doit être analysée etc.</p>	<p>Régression de relations</p>	<p>Régression vicieuse</p>

³⁰⁴ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 200 et *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 74.

³⁰⁵ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », pp. 194-195 et *Universals and Scientific Realism*, volume 1, pp. 41-42.

<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	3) L'Argument du Troisième Homme ne peut être construit du fait de la distinction entre classe et agrégat. Les éléments de l'agrégat ont la qualité F, mais la classe n'a pas la qualité F ³⁰⁶ .	Argument du troisième homme	
	4) La classe des F, la classe des G, ... etc., sont toutes des classes. Elles peuvent donc être rassemblées dans une classe commune, la classe des classes. Si l'on regroupe dans une même classe les classes de premier ordre et cette classe des classes on peut dire qu'elles appartiennent à une autre classe de classes ...etc. On ne peut bloquer cette régression en niant « l'affirmation de non-identité » puisque apparaît alors le paradoxe russellien de la classe des classes qui n'est pas membre d'elle-même ³⁰⁷ .	Argument du Troisième Homme restreint à la classe des classes	Régression vicieuse

<i>Nominalisme de la ressemblance</i>			
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	<i>a ressemble à chaque membre d'une certaine série de particuliers paradigmatiques Fs d'une manière appropriée</i>		
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	1) Pourquoi <i>a</i> possède-t-il la propriété <i>F</i> ? Parce que <i>a</i> ressemble à chaque membre d'une série de particuliers paradigmatiques . Il ressemble à ces particuliers parce qu'ils possèdent eux aussi la propriété F. La question semble donc déplacée aux membres de cette série. On doit donc dire que les membres de cette série ont la propriété F parce qu'ils ressemblent aux membres d'une série de particuliers paradigmatiques etc. Mais cette régression est évitable du fait que la relation de ressemblance, contrairement aux relations tomber-sous et être membre-de, est une relation symétrique. Cette symétrie permet une circularité qui bloque la régression à l'infini. On explique la <i>Fité</i> des paradigmes en affirmant que les paradigmes de la première série ressemblent aux paradigmes de la seconde série et réciproquement. La seule difficulté est le fait que la <i>Fité</i> de <i>a</i> n'est pas expliquée de la même manière que la <i>Fité</i> des paradigmes. ³⁰⁸	Régression d'objets	Régression formulable mais qui peut être évitée

³⁰⁶ *Universals and Scientific Realism*, p. 72.

³⁰⁷ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 200 et *Universals and Scientific Realism*, pp. 74-75.

³⁰⁸ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p.194-195 et *Universals and Scientific Realism*, pp. 53-54.

<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	2) Quelle relation relie <i>a</i> à la série des particuliers paradigmatiques ? La ressemblance. Or cette relation de ressemblance est la relation qu'entretient à cette série tout particulier ayant la propriété <i>F</i> . La ressemblance serait donc un type. La ressemblance doit donc être analysée de la même manière que l'est <i>a</i> . Toutes les situations de ressemblance comprennent des relations de ressemblance particulières qui sont Ressemblance parce qu'elle ressemble à une série de particuliers paradigmatiques. Nous obtenons donc une nouvelle relation de ressemblance (de même ordre ou d'un ordre supérieur) qui ne pouvant être un type doit elle aussi être réduite etc.	Régression de relations	Régression vicieuse
	3) Cet argument diffère peu de la régression d'objets. Tous les paradigmes <i>F</i> s sont des <i>F</i> s. Qu'ont en commun les <i>F</i> s ordinaires et les <i>F</i> s paradigmatiques ? etc. La régression est évitée de la même manière que la régression d'objets.	Argument du Troisième Homme	Régression formulable, mais qui peut être évitée
	4) La <i>self-predication</i> vaut pour tous les cas. L'argumentation est donc la même qu'en 3). ³⁰⁹	Argument du Troisième Homme restreint à la ressemblance, informulable	

<i>Universaux platoniciens</i>		
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	<i>a</i> participe de la Forme <i>F</i>	
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	1) Pourquoi <i>a</i> possède-t-il la propriété <i>F</i> ? Parce qu'il participe de la Forme <i>F</i> . <i>F</i> n'est pas un type. Il n'y a qu'un <i>F</i> dont participent tous les particuliers possédant la propriété <i>F</i> . La <i>Fité</i> est entièrement contenue dans cet universel. « [L]es Formes non répétables seraient simplement des particuliers étranges ou métaphysiques ». ³¹⁰ L'analyse ne peut donc faire intervenir d'autres objets que l'universel. ³¹¹	Pas de régression d'objets

³⁰⁹ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 201 et *Universals and Scientific Realism*, p. 75.

³¹⁰ *Universals and Scientific Realism*, p. 70.

³¹¹ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 197 et *Universals and Scientific Realism*, p. 70.

<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	<p>2) Argument présenté par G. Ryle³¹² : la participation est un type puisqu'elle est instanciée par toutes les situations où un particulier possède une propriété. Toutes ces situations participent donc d'une même Forme, la participation. Une nouvelle relation de participation, d'ordre supérieur, apparaît qui doit elle-même être analysée en terme de participation, relation d'ordre encore supérieur etc. Mais si l'on affirme que la participation de second ordre est la même que la participation de premier ordre, alors nous avons une circularité vicieuse.³¹³</p>	<p>Régression de relations</p>	<p>Régression vicieuse</p>
	<p>3) <i>a</i> est un <i>F</i> parce qu'il participe de la Forme <i>F</i>. Mais la Forme <i>F</i> est la Forme <i>F</i> parce qu'elle possède elle aussi la propriété <i>F</i>. Il faut donc une autre Forme <i>F</i> pour expliquer ce qu'ont en commun <i>a</i> et <i>F</i>. Et cette autre Forme se prédiquera aussi d'elle-même et ainsi l'analyse sera conduite à l'infini. Cet argument repose sur l'affirmation de la <i>self-predication</i>. La refuser ruine l'argument.³¹⁴</p>	<p>Argument du Troisième Homme</p>	<p>Régression non pertinente : Armstrong refuse la <i>self-predication</i></p>
	<p>4) Toutes les Formes ont quelque chose en commun : être une forme. Elles instancient donc la Forme Forme. On ne peut contester ici la <i>self-predication</i>. Si l'on rassemble cette Forme de second ordre avec les Formes de premier ordre, on constate qu'elles ont quelque chose en commun : être une Forme. Une nouvelle Forme, la Forme de troisième ordre, apparaît etc. Cette régression ne peut être bloquée par le déni de l'« affirmation de non identité »³¹⁵ puisque ce déni entraîne la constitution de l'ensemble des Formes qui ne participent pas d'elles-mêmes. Ces Formes auront pour point commun de participer à la Forme qui ne participe pas d'elle-même. Naît alors un paradoxe de type russellien qui ruine cette solution.³¹⁶</p>	<p>Argument du Troisième Homme restreint à la forme Forme</p>	<p>Régression vicieuse</p>

³¹² Gilbert Ryle, « Plato's *Parmenides* », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, p. 138.

³¹³ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 197 et *Universals and Scientific Realism*, p. 70-71.

³¹⁴ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 198 et *Universals and Scientific Realism*, p. 71. Sur le problème de la self-participation cf. Gregory Vlastos, « The Third Man argument in the *Parmenides* », in R. E. Allen, *op. cit.*, pp. 231-263 et Jacques Brunschwig, « Le problème de la self-participation chez Platon », in Annie Cazenave et Jean-François Lyotard (éd.), *L'art des confins. Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*, Paris, PUF, 1985, pp. 121-135.

³¹⁵ Cf. G. Vlastos, *ibid.*, pp. 251-254.

³¹⁶ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 199 et *Universals and Scientific Realism*, p. 73.

<i>Particularisme</i>			
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	<i>a</i> n'est que la somme de ses propriétés (dont <i>F</i>), qui sont elles aussi des particuliers		
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	Si le particularisme réduit les universaux à des classes de particuliers possédant la même propriété, il se trouve confronté à une régression à l'infini. Les particuliers seraient groupés en une même classe parce qu'ils ressembleraient à des particuliers paradigmatiques. Et nous retrouvons le Nominalisme de la Ressemblance et sa régression de relations. La ressemblance serait un type puisque chaque particulier entretient une relation de ressemblance aux paradigmes. Ne pouvant être un type, elle doit être analysée comme les particuliers. Toutes ces situations de ressemblance entretiennent une relation de ressemblance etc. ³¹⁷	Régression de ressemblance	Régression vicieuse

<i>Universalisme</i>			
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	<i>a</i> n'est qu'un paquet de qualités (dont <i>F</i>) qui sont des universaux		
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	Un particulier, qui est un paquet de qualités, peut avoir des parties qui sont elles-mêmes des paquets de qualités, qui peuvent contenir des particuliers qui eux-mêmes...etc. ³¹⁸	Armstrong n'utilise pas la notion de régression à l'infini ici, il parle d'un « processus » qui devrait aller à l'infini	Jugement nuancé : « Comme tous les autres arguments dépendants d'une régression à l'infini, cet argument est difficile à évaluer. Mais il est certainement digne de considération. » ³¹⁹

³¹⁷ *Universals and Scientific Realism*, p. 85.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 100.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 100.

Réalisme lockéen			
<i>Analyse de « a possède la propriété F » en</i>	Le particulier <i>a</i> est un substrat qui supporte la propriété <i>F</i>		
<i>Sens des arguments fondés sur une régression à l'infini</i>	La relation R « supporter » qui se tient entre le substrat et ses qualités doit être reliée par la relation R' (de même ordre ou d'ordre supérieur) au substrat, qui elle-même doit être reliée par une relation R' à R' et au substrat ...etc.	Régression de type bradleyen, régression de relations	Régression vicieuse

b. Régression d'objets, régression de relations et argument du Troisième Homme

1. Le rejet par Armstrong de l'argument du Troisième Homme

L'argument du Troisième Homme déchoit de sa position majeure d'argument de la régression à l'infini contre le réalisme de type platonicien. Armstrong lui préfère l'argument de la régression de relations qui permet de réfuter toutes les réponses relationnelles au problème des universaux, qu'elles soient nominalistes ou réalistes. Les mots d'Armstrong à propos de *l'argument du Troisième Homme* sont virulents. « Il est très fâcheux que, historiquement, cet argument soit l'argument reposant sur la régression à l'infini utilisé contre la théorie des Formes. Sa faiblesse a servi à attirer l'attention loin de la bien plus puissante régression de Relations. Platon et Aristote nous ont mis sur la mauvaise piste ici. »³²⁰ « Le plus célèbre argument de tous, le Troisième Homme, est mal fondé. Pire, il a donné aux arguments fondés sur une régression à l'infini dirigés contre les solutions Relationnelles au Problème des Universaux une mauvaise réputation. »³²¹ Armstrong évacue l'argument du Troisième Homme en quelques paragraphes, alors même qu'il est à l'origine de très nombreux articles et d'âpres discussions³²². Armstrong fait visiblement référence à la

³²⁰ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 198.

³²¹ *Ibid.*, p. 201.

³²² Pour un échantillon de la polémique, cf. par exemple Gregory Vlastos, « The Third Man Argument in the *Parmenides* », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, pp. 231-263, et « Postscript to the Third Man: A Reply to Mr. Geach », *Ibid.*, pp. 279-291, P. T. Geach, « The Third Man Argument in the *Parmenides* », *Ibid.*, pp. 231-263 et « The Third Man Again », *Ibid.*, pp. 265-277, Jacques

reconstruction de l'objection à la théorie des Formes, telle qu'elle a été réalisée par Vlastos en 1954 dans son célèbre article, « The Third Man in the *Parmenides* »³²³. Vlastos montre que cette objection n'est pas valide parce qu'elle repose sur une contradiction. Cette objection reposerait sur deux présupposés inaperçus par Platon, que Vlastos baptise le présupposé de la *self-predication* des Formes et le présupposé de la Non-identité. Vlastos s'appuyant sur le texte à propos de la grandeur (*Parménide*, 132a 1-b 2) formalise ainsi les deux étapes de l'argument :

(A₁) Si un certain nombre de choses, *a*, *b*, *c*, sont toutes *F*, il doit y avoir une unique Forme *F*-ité, en vertu de laquelle nous saisissons *a*, *b*, *c*, comme étant toutes *F*.

(A₂) Si *a*, *b*, *c* et *F*-ité sont toutes des *F*, alors il doit y avoir une autre Forme, *F*-ité₁, en vertu de laquelle nous saisissons *a*, *b*, *c*, et *F*-ité comme étant toutes des *F*.³²⁴

Nous ne pouvons passer de (A₁) à (A₂) que si l'on affirme la *self-predication* de *F* : toute Forme *F* se prédiquerait d'elle-même, *F* serait elle-même *F*. Mais cette affirmation est couplée à une seconde, celle de la Non-identité. Si quelque chose est *F*, il ne peut être identique à *F*. C'est pourquoi si *F*-ité est *F*, *F*-ité ne peut être *F* en vertu d'elle-même mais en vertu de *F*-ité₁. Or ces deux présupposés sont contradictoires. L'argument du Troisième Homme présuppose à la fois que *F* est *F* (s'il n'en était pas ainsi on ne pourrait passer de (A₁) à (A₂)) et que *F* n'est pas *F* (il le faut pour que l'on puisse prédiquer *F* de *F*).

Nous obtenons donc une régression à l'infini *bona fide*, puisque il est présumé que nous distinguons les particuliers *F* en vertu de leur *F*-ité (A₁), la *F*-ité en vertu de sa *F*-ité₁ (A₂), et ainsi *ad infinitum*, la perception de chaque Forme successive étant requise pour la perception de son prédécesseur immédiat, une exigence qui ne peut jamais être satisfaite, puisque la série est infinie.³²⁵

Mais si l'on entend bien Vlastos, la régression à l'infini qu'implique l'argument du Troisième Homme ne serait nécessaire que si l'on n'a pas perçu cette contradiction : « on n'a pas besoin d'exposer leur incompatibilité à travers la machinerie indirecte et élaborée de la régression à l'infini, elle peut être montrée beaucoup plus simplement et directement. »³²⁶ Si Platon présente son argument de cette manière c'est parce qu'il n'en a pas vu les présupposés.

Brunschwig, « Le problème de la "self-participation" chez Platon », in Annie Cazenave et Jean-François Lyotard, *L'art des confins. Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*, pp. 121-135.

³²³ *Op. cit.*

³²⁴ *Ibid.* p. 232-233.

³²⁵ *Ibid.*, pp. 239-240.

³²⁶ *Ibid.*, p. 238 et voir également p. 240.

Vlastos consacre la suite de son article à déterminer si ces présupposés que Platon n'a pas vus au cœur de l'argument du Troisième Homme sont ou non impliqués par la Théorie des Formes. Parce que la théorie des Formes est une « Théorie de la Copie » ou une « Théorie des Degrés de Réalité », elle impliquerait le présupposé de la *self-predication*. « Parce que si un *F* particulier est seulement le *F* « déficient », et que seule la Forme correspondante est parfaitement *F*, alors la *F*-ité est *F*. »³²⁷ Certes ce présupposé est impliqué par la théorie des Formes mais Platon n'a pas eu conscience de cette implication.³²⁸ Quant au présupposé de Non-Identité, il serait impliqué par une autre caractéristique de la Théorie des Formes, savoir celle d'être une théorie de la séparation. La Forme ne serait pas seulement séparée des particuliers qui l'exemplifient, mais serait également séparée d'elle-même, lorsqu'elle se prédique d'elle-même.³²⁹

Armstrong écarte l'argument du Troisième Homme parce qu'il rejette la *self-predication*. Il n'entre pas dans les subtilités de l'analyse de l'argument tel qu'il est présent dans *Parménide*. Tout en concédant que cet argument peut avoir un intérêt dans la réfutation de la thèse de Platon (on peut se demander lequel puisque Armstrong rejette de manière générale la *self-predication* qui est au cœur de cet argument), il montre qu'une Forme ne peut se prédiquer d'elle-même. La Blancher ne peut elle-même être colorée.³³⁰ Armstrong ne s'embarrasse donc pas d'une analyse historique de l'argument (ce qu'il examine ici est un « Réalisme Platonicien »³³¹ qui a peu à voir avec la complexité des textes de Platon). Seule la forme de l'argument l'intéresse et le fait que par sa forme cet argument, qui passe pour le modèle de l'argument reposant sur la régression à l'infini, se distingue des arguments fondés sur la régression à l'infini qu'il utilise pour réfuter les solutions relationnelles apportées au problème des universaux. Si l'argument du troisième Homme est clairement distingué des régressions proprement armstrongiennes, les controverses autour de l'argument du Troisième Homme ne devraient pas jeter la suspicion sur sa propre argumentation.

De ce fait le sens de l'argument du Troisième Homme est déplacé. Ce qui intéresse ici Armstrong ce n'est pas l'argument en tant qu'il critique la théorie des Formes platoniciennes,

³²⁷ *Ibid.*, p. 248.

³²⁸ *Ibid.*, pp. 250-251.

³²⁹ *Ibid.*, pp. 252-253.

³³⁰ *Universals and Scientific Realism*, p. 71.

³³¹ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 198.

mais c'est la structure même de ce qui est critiqué : le fait que la théorie platonicienne explique la possession par un particulier d'une qualité par sa participation à une Forme, c'est-à-dire par *la mise en relation* du particulier à une entité qui lui est transcendante. Armstrong doit montrer que l'argument par excellence contre ce type d'explication n'est pas l'argument du Troisième Homme. Le modèle de la réfutation des solutions relationnelles au problème des Universaux est constitué par l'argument russellien de la régression de ressemblance. La structure de cet argument peut-être généralisée à toute relation utilisée pour expliquer la possession par un particulier d'une qualité.

Cet argument brillant est un exemple de ce que j'ai appelé une régression de relations (on devrait peut-être l'appeler l'argument de la régression de relations fondamentale ou la régression de connexion (*nexus regress*). La forme générale de cet argument est la suivante. Vous prenez la « relation fondamentale » utilisée par une solution particulière au Problème des Universaux. Pour le Nominalisme Prédicatif ce sera *l'application à* (puisque les mots généraux sont appliqués aux objets) ; pour le Nominalisme de Classe *le fait d'être membre d'une classe* ; pour le Réalisme des Universaux, *l'instanciation* (une chose étant une instance d'un universel). Ensuite vous demandez comment la théorie va se charger de sa propre relation fondamentale. Comme Russell l'a montré à propos du cas particulier de la ressemblance, le procédé conduit à une régression parce que la relation fondamentale doit encore être utilisée : elle doit être appliquée à ses propres *tokens*. Mais devant encore être utilisée, elle doit être analysée encore, et ainsi ad infinitum.³³²

Après avoir longtemps accepté l'argument de Russell, Armstrong dans son *Universals. An Opinionated Introduction*, le refusera³³³. En 1974 et en 1978, cet argument constitue l'argument paradigmatique. Russell n'a pas vu que la forme de cet argument pouvait être appliquée à toutes les relations convoquées pour expliquer la possession par un particulier d'une qualité (Ryle appliquera la forme de cet argument à la relation d'instanciation). Mais si Russell n'a pas vu que cette démarche pouvait être généralisée c'est parce qu'il est encore pris dans la dichotomie réalisme-nominalisme. La démarche d'Armstrong est tout à fait systématique et nouvelle : il a repéré une même mécanique dans l'ensemble de théories qu'elles soient nominalistes ou réalistes. Ce qui importe en 1978 ce n'est pas le fait que telle solution au problème des universaux soit réaliste ou nominaliste mais qu'elle soit relationnelle ou non relationnelle. Armstrong croit alors que son ontologie des états de choses se distingue

³³² *Universals. An Opinionated Introduction*, Westview Press, 1989, p. 54.

³³³ *Ibid.*, pp. 55-56.

de toutes les autres solutions au problème des universaux qu'elles soient nominalistes ou réalistes, parce que c'est *la* solution non relationnelle.

11. *Argument du Troisième Homme et régressions armstrongiennes*

a) Argument du Troisième Homme et régression de relations

Puisqu'il est si important que l'argument du Troisième Homme diffère des arguments fondés sur la régression de relations ou la régression d'objets, il nous faut maintenant déterminer en quoi il s'en distingue. Quelle est exactement la spécificité formelle de l'argument du Troisième Homme ?

L'argument, présenté dans le *Parménide*, est que si l'on considère les particuliers qui « ont une certaine propriété » *plus* la Forme qui explique la possession de la propriété, nous voyons que les particuliers et la Forme constitue une nouvelle *multitude* qui requière une nouvelle Forme ou d'un second ordre pour être leur nouvelle *unité* (*one*). Mais cette nouvelle Forme donne lieu encore à une *multitude* supplémentaire, et ainsi à *l'infini*. La Forme une devient une multitude de Formes.³³⁴ Le principe de l'argument du Troisième Homme consiste à rassembler en un ensemble des particuliers et de la Forme dont ils participent pour déterminer ce qu'ils ont de commun.

On comprend donc que cet argument se distingue d'un argument mettant en jeu une *régression de relations*. En effet l'argument du Troisième Homme porte sur ce que Armstrong qualifie d'objet, la Forme, et non pas sur la relation qui lie le particulier à la Forme, savoir dans le cas du réalisme platonicien, la participation. Un argument fondé sur une régression de relations implique la réapparition à chaque étape de la relation, alors même qu'elle avait été introduite à des fins d'explication. L'explication doit être produite à propos de la relation elle-même à partir de la relation. Par exemple la théorie des Formes implique une telle régression :

Les particuliers participent des Formes. La relation de *participation* est par conséquent un type ayant indéfiniment de nombreux tokens. Mais c'est cette situation même que la théorie des Formes trouve inintelligible et qu'elle tient à expliquer au moyen d'une Forme. La théorie est par conséquent conduite à fournir

³³⁴ « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », p. 71.

une Forme de Participation à laquelle des paires ordonnées consistant en un particulier et une Forme de premier ordre *participent*.³³⁵

Par exemple tous les cygnes blancs participent de la Forme de la blancheur. Pour expliquer la blancheur de chacun des cygnes il faut faire appel à une relation de participation à la Forme Blancheur. Ces relations de participation sont *des* relations de participation parce qu'elles *participent* de la participation. Elles sont donc des *tokens* et non pas un type. Il faut donc expliquer leur nature de la même manière que l'on a expliqué la nature du cygne particulier, par le recours à la relation de participation. Et c'est ainsi que naît une régression à l'infini : les participations particulières participent de la Forme Participation. Nous avons donc de nouvelles participations particulières qui participent à la Forme Participation, et ainsi à l'infini. Armstrong caractérise de manière générale ce type de régression de la façon suivante:

Il apparaît, alors, que la régression de Relations contre toutes les analyses relationnelles de ce qu'est pour un objet d'avoir une propriété ou une relation. Si l'étant F de *a* est analysé en l'ayant R de *a* à un \emptyset , alors $Ra\emptyset$ est une des situations de la sorte que la théorie se charge d'analyser. Ainsi se pose le problème d'une paire ordonnée $\langle a, \emptyset \rangle$ ayant R' à une nouvelle entité comme- $\emptyset : \emptyset R$. Si R et R' sont différents, le même problème surgit de nouveau et ainsi ad infinitum. Si R et R' sont identiques alors l'analyse projetée de $Ra\emptyset$ a eu recours à R elle-même, ce qui est circulaire.³³⁶

β) Argument du Troisième Homme et régression d'objets

Alors que l'argument produisant une régression de relations porte sur la relation qui est introduite pour expliquer le fait qu'un particulier possède telle ou telle propriété, la *régression d'objets*, elle, porte sur l'objet, c'est-à-dire le relatum qui est introduit en même temps que cette relation pour expliquer cette possession. Pour la théorie des Formes platoniciennes, l'objet est la Forme. En ce sens l'argument du Troisième Homme au sens restreint partage avec la régression d'objets le fait de porter sur le type d'objet (ici la Forme). Dans ces deux arguments ce sont les objets qui sont multipliés par la régression. On pourrait donc être tenté de confondre ces deux arguments. Ce qui les distingue c'est la manière dont est produite cette régression. L'argument du Troisième Homme au sens restreint produit une régression par le fait d'englober en un même ensemble les particuliers qui participent de la Forme et la Forme

³³⁵ *Universals and Scientific Realism*, p. 70.

³³⁶ *Ibid.*, pp. 71-72.

dont ils participent, par le fait donc en langage russellien de ne pas respecter la différence de types entre les particuliers et la Forme. Ce que ne fait pas l'argument reposant sur la régression d'objets. Les arguments produisant une régression d'objets n'apparaissent que dans certaines formes de nominalisme (Nominalisme Prédicatif, Nominalisme Conceptualiste). La régression n'apparaît que là où l'analyse ne veut s'en tenir qu'à des particuliers, à des entités qui ne sont pas répétables et où elle échoue à s'y tenir, où sa réduction nécessite une entité répétable, un type, qui, doit lui-même être réduit à une structure n'impliquant que des particuliers. Par exemple,

Le Nominalisme Prédicatif analyse l'étant F de *a* en terme d'application de « F » à *a*. Mais le prédicat « F » est quelque chose de répétable : c'est un type. Le Nominalisme de Classe analyse l'étant F de *a* en *a* est membre de la classe des Fs. La classe des Fs n'est pas un type : il ne peut y avoir qu'une classe de tous les Fs. Donc dans ce cas la régression d'Objets échoue. Qu'en est-il de la Forme de F ? Il semble clair que sous cet aspect elle ressemble à la classe plutôt qu'au prédicat. La Forme de F est nécessairement unique. Donc il ne soulève aucun problème de l'Un au-dessus du multiple.³³⁷

Armstrong convoque le célèbre texte de la *République* à propos des trois lits pour montrer l'« unicité essentielle »³³⁸ de la Forme. La Forme n'est pas quelque chose de répétable, au sens où rien ne peut être de la même nature qu'elle-même. Il n'y a qu'une Forme F. De même pour la Classe des Fs. Ce qui n'est pas le cas des particuliers qui peuvent être de même nature. C'est parce qu'ils sont de même nature que l'on fait appel à la Classe ou à la Forme pour rendre compte de cette identité de nature. Un prédicat tel que le définit Armstrong est une expression linguistique, une partie de phrase³³⁹, et un concept une entité mentale³⁴⁰. Il y a donc autant de prédicats « F » et de concepts F, qu'il y a de phrases contenant « F » et de pensées usant de F. Les prédicats et les concepts en ce sens sont des particuliers. C'est pourquoi faire appel à de tels prédicats et de tels concepts ne permet pas de rendre compte du fait que plusieurs particuliers sont de même nature. La question « comment rendre compte du fait d'avoir la même nature ? » se pose aussi pour les prédicats et les concepts. Dans le cas de la régression d'objets, contrairement à l'argument du Troisième Homme, il n'est pas besoin de produire la contradiction par en quelque sorte un *artifice* : le fait de rassembler les

³³⁷ *Ibid.*, p. 70.

³³⁸ *Ibid.*, p. 70.

³³⁹ *Ibid.*, p. 3.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 14.

particuliers et leur Forme en un même ensemble. L'explication apparaît *en elle-même* insatisfaisante parce que l'on répète le problème en introduisant un nouveau particulier pour expliquer la nature du premier.

Dans son *Universals. An Opinionated Introduction* (1989), qui est un nouvel examen systématique des différentes réponses à la question « que signifie qu'un particulier *a* possède la propriété *F* ? », Armstrong ne conserve que l'argument reposant sur la régression de relations. Il est en effet le seul à s'appliquer à toutes les options métaphysiques, et *absolument* à toutes, c'est-à-dire également au réalisme des états de choses lui-même.

c. Les régressions armstrongiennes sont-elles des régressions bradleyennes ?

Armstrong assimile sa régression de Relations et la fameuse régression bradleyenne :

La régression développée précisément contre la version Relationnelle du Réalisme Immanent est une des régressions déployées par Bradley (1897, ch. 3). Elle est semblable à la régression de « Relation » utilisée dans ce livre contre chacune des formes du Nominalisme ainsi que de la doctrine des universaux transcendants. Il est tout à fait clair que l'argument de Bradley et les régressions de Relation soit tiennent ensemble (comme je l'ai montré) soit tombent ensemble.³⁴¹

Armstrong n'inscrit pas son argumentation dans la lignée du *Parménide* mais bien plutôt dans celle d'*Appearance and Reality*. Mais est-il si évident que la régression de relations d'Armstrong soit semblable à la régression de Bradley ? Bien entendu ces deux arguments ont pour points communs d'une part de mettre en évidence l'existence d'une régression à l'infini dans l'explication qui est donnée de l'articulation de la chose et de ses propriétés, et d'autre part de montrer la multiplication sans fin de la relation qui doit articuler cette chose et ses propriétés. Mais est-ce suffisant pour dire que ces deux arguments sont semblables ? L'argument de Bradley ne s'inscrit pas dans le problème des universaux. Il n'est pas question pour lui, à ce moment là d'*Appearance and Reality* de l'opposition entre particuliers et universaux. Sa réflexion porte sur la nature de la relation, sur ce que signifie pour une relation de relier, en tant qu'entité indépendante, pleinement réelle. Ce que souligne la multiplication à l'infini des relations pour assurer la liaison originale entre la chose et ses propriétés, c'est l'inefficacité de la relation en tant qu'entité indépendante, substantielle. Mais l'argument d'Armstrong, bien que visant à écarter certaines solutions au problème des

³⁴¹ *Universals and Scientific Realism*, p. 106.

universaux, utilise la stratégie braleyenne. Ces solutions sont des réponses relationnelles au problème des universaux au sens où elles reposent toutes sur une relation. Or Armstrong montre que ces solutions du fait de leur caractère relationnel ne sont pas tenables : la relation est le talon d'Achille de ces théories. Elle est le lieu d'une régression à l'infini qui ôte tout pouvoir explicatif aux théories en question. Armstrong montre comme Bradley que la structure du monde ne peut être relationnelle. Mais il ne parvient pas à un monisme puisqu'il y a pour lui un atomisme fondamental des états de choses.

III. Les différents types de solutions au problème de la régression bradleyenne

Avant d'aller plus loin et de montrer comment la métaphysique analytique fait face à l'argument bradleyen en utilisant des arguments russelliens, il nous faut à titre de cadre préciser quelles conceptions de l'unification du complexe relationnel sont proposées par les métaphysiciens analytiques et qu'ils cherchent à étayer par cet usage de russellianismes. On peut distinguer deux grands types de thèses :

- 1) l'unification se fait de l'intérieur du complexe.
- 2) L'unification se fait de l'extérieur du complexe.

Si l'on a en tête le résumé des différentes options métaphysiques comme réponses au problème des universaux, on peut présenter les choses ainsi :

1. L'unification se fait au sein du complexe relationnel

L'unification peut se faire au sein même du complexe, de différentes manières : soit c'est la relation comme constituant du complexe qui unifie, soit c'est autre chose que la relation qui se charge de l'unification du complexe.

a. Si c'est la relation qui unifie,

i. on peut refuser d'analyser son pouvoir reliant : la relation unifie sui generis

Ce sont les théories du « lien » (« *tie* ») de Gustav Bergmann et de son disciple Herbert Hochberg, ou de Strawson.

ii. on peut chercher à analyser ce pouvoir reliant

en tentant de comprendre ce qui dans la nature même de la relation fait qu'elle relie. C'est la stratégie adoptée par Russell dans « Do Differences Differ ? » et par D. W. Mertz dans *Moderate Realism and its Logic* : la relation relie parce qu'elle est un particulier.

b. Si ce n'est pas la relation qui unifie

on doit trouver un autre élément du complexe propositionnel qui remplit cette tâche. C'est par exemple la stratégie utilisée par toutes les théories qui distinguent les relations ordinaires et les relations formelles, les relations formelles étant un type de relations particulier dont la seule fonction est d'unifier le complexe relationnel : la ressemblance pour le nominalisme de la ressemblance de Rodriguez-Pereyra, la coprésence pour la théorie des tropes de Keith Campbell ou pour la théorie des faisceaux d'universaux défendue par le Russell de *Signification et vérité* et de *La connaissance humaine*, la relation d'instanciation du Armstrong de *Universals. An Opinionated Introduction*.

2. L'unification se fait de l'extérieur du complexe relationnel

C'est la thèse défendue par Russell dans *Théorie de la connaissance* : la forme logique, dans une des deux acceptions présentes dans le texte, et les relations de positions ne sont pas des constituants du complexe relationnel, ils en assurent simplement l'unité.

PREMIER ARGUMENT : LA DISTINCTION ENTRE UNE REGRESSION VICIEUSE ET UNE REGRESSION INOFFENSIVE

Les prochains chapitres de notre thèse consiste à examiner la manière dont la métaphysique analytique appréhende et affronte la régression bradleyenne. Nous montrons que pour traiter ce problème les métaphysiciens contemporains sont conduits à convoquer plus ou moins implicitement la pensée de Russell et à développer un certain nombre des arguments qu'il a lui-même utilisés pour tenter de résoudre le problème posé par Bradley, ceux qui deviennent ce que nous avons qualifié par « russellianismes » dans l'introduction de ce travail.

I. L'invention de cette distinction par Russell³⁴²

1. Définition de la régression vicieuse et de la régression inoffensive

Une première solution consiste à montrer que toute régression à l'infini ne vaut pas comme moyen de réfutation. Certaines régressions sont inoffensives, d'autres vicieuses. Seules les régressions vicieuses réfutent les raisonnements dans lesquelles elles apparaissent. L'argument de la régression à l'infini n'est un moyen de réfutation que sous certaines conditions.³⁴³ La présence de l'infini n'entraîne contradiction que pour les objets qui ne sont

³⁴³ Pour une réévaluation, à la lumière de l'arithmétique de Cantor, de l'usage que fait Aristote de la régression à l'infini comme moyen de réfutation, cf. Jules Vuillemin, *De la logique à la théologie. Cinq études sur Aristote*, Troisième étude « De la régression à l'infini comme moyen de réfutation », pp. 126-146.

pas arithmétisables à la manière des ensembles et des suites. Ces objets sont les significations des propositions. Cette infinité ne pose problème que si elle surgit *au cœur* même de la signification de la proposition. « La régression à l'infini, contrairement à la doctrine d'Aristote, n'est pas à rejeter parce qu'elle impliquerait l'affirmation de l'infini en acte ; elle n'est intolérable que lorsqu'elle touche à la signification d'une proposition ».³⁴⁴ Russell³⁴⁵, contrairement à Bradley, tient compte des récentes découvertes arithmétiques de Cantor : « la notion d'infini n'engendre pas de contradiction particulière »³⁴⁶. D'après la lecture peu indulgente que fait Russell du texte de Bradley, Bradley croit à tort que sa régression permet de rejeter les relations comme entités indépendantes parce qu'il s'en tient à une conception erronée, anachronique, de l'infini, une conception aristotélicienne qui voit en l'infini actuel une contradiction³⁴⁷. Et par conséquent il ne fait pas la distinction entre différents types de régression et ne voit pas que sa régression est de type inoffensif.

Dans son analyse des célèbres arguments de Zénon contre la réalité du mouvement, Russell fournit une véritable explication de sa distinction entre une régression d'analyse, vicieuse et une régression d'implication inoffensive.³⁴⁸

Dans le type intolérable, deux ou plusieurs propositions s'unissent pour constituer la *signification* de quelque proposition ; parmi les constituants, il y en a un au moins dont la signification est semblablement composée ; et ainsi de suite *ad infinitum*. Cette forme de régression provient ordinairement de définitions circulaires. De telles définitions peuvent être développées d'une façon analogue à celle dont le sont les fonctions continues à partir d'équations quadratiques. Mais à chaque étape le terme à définir réapparaît, et on n'obtiendra aucune définition. Prenons l'exemple suivant : « Deux personnes sont dites avoir la même idée quand elles ont des idées qui

³⁴⁴ Jules Vuillemin, *ibid.*, p. 146.

³⁴⁵ Mais Russell n'a pas immédiatement compris la nouvelle arithmétique que soutenait Cantor. Cf. *The Autobiography of Bertrand Russell, 1872-1914*, Boston, Little, Brown, 1967, p. 127. Nicholas Griffin, *Russell's Idealist Apprenticeship*, Oxford Clarendon Press, 1991, pp. 234-247 et Francisco A. Rodriguez-Consuegra, *The Mathematical Philosophy of Bertrand Russell: Origins and Development*, Basel, Boston et Berlin, Birkhäuser Verlag, 1991, pp. 81-90.

³⁴⁶ *The Principles of Mathematics*, § 55, p. 51, trad. fr., p. 83.

³⁴⁷ Bradley reconnaît bien volontiers son ignorance en mathématiques. Cf. par exemple, *Essays on Truth and Reality*, p. 277.

³⁴⁸ Les occurrences dans les *Principles* de la distinction régression vicieuse-régression inoffensive : *ibid.*, § 55, pp. 50-51, trad. fr., p. 83 ; § 99, pp. 99-100, trad. fr., pp. 146-147 ; § 214, p. 223.

sont semblables ; et des idées sont semblables quand elles contiennent une partie identique. » Si une idée peut avoir une partie qui n'est pas une idée, on ne peut rien objecter logiquement à une telle définition ; mais si une partie d'une idée est une idée, alors, au second endroit où apparaît l'identité d'idées, la définition doit être substituée, et ainsi de suite. Donc, partout où la *signification* d'une proposition est en question, une régression infinie est intolérable, puisque nous n'atteignons jamais une proposition qui ait une signification définie. Mais beaucoup de régressions à l'infini ne sont pas de ce type. Si *A* est une proposition dont la signification est parfaitement définie et si *A* implique *B*, *B* implique *C* et ainsi de suite, nous avons une régression à l'infini d'un type tout à fait inoffensif. Ceci dépend du fait que l'implication est une relation synthétique et que, bien que, si *A* est un agrégat de propositions, *A* implique toute proposition qui est une partie de *A*, il ne s'ensuit nullement que toute proposition qui est impliquée par *A* fasse partie de *A*. Ainsi il n'y a aucune nécessité logique, comme il y en avait dans le cas précédent, à compléter la régression à l'infini pour que *A* acquière une signification.³⁴⁹

Toute proposition, selon la conception réaliste et pluraliste du sens qui est celle de Russell, est une entité indépendante ; elle est un terme complexe qui a le statut d'une substance. Elle peut donner lieu à deux types de régression. Il y a régression d'implication, c'est-à-dire régression inoffensive, lorsque l'on établit une *suite* de propositions par une relation d'implication. L'ensemble des propositions impliquées n'est qu'un « agrégat » de termes complexes, c'est-à-dire le type de tout qui est pensable à partir de l'arithmétique de Cantor, un tout connu par l'énumération de ses constituants³⁵⁰. La série des propositions impliquées peut donc être infinie. Une telle série n'implique aucune contradiction. Par contre la proposition, en tant que telle, est un type de tout qui n'est pas pensable à partir de l'arithmétique de Cantor. La proposition n'est pas réductible à l'ensemble de ses constituants. Elle est une « unité ».³⁵¹ Ce type de tout « contient des relations ou ce qui peut être appelé prédicats, qui n'apparaissent pas simplement comme des termes dans une collection, mais comme reliant ou qualifiant. »³⁵² Il n'y a proposition que si la relation relie effectivement ses termes. Enumérer les constituants de la proposition comme ceux d'un ensemble c'est perdre l'unité de la proposition et donc la proposition elle-même.³⁵³

³⁴⁹ *Ibid.*, § 329, pp. 348-349.

³⁵⁰ *Ibid.*, § 135, p. 139.

³⁵¹ *Ibid.*, § 135, p. 139.

³⁵² *Ibid.*, § 136, p. 140.

³⁵³ *Ibid.*, § 54, pp. 49-50, trad. p. 82.

Dans ce passage Russell restreint l'originalité de sa distinction en définissant la régression vicieuse à partir de la définition circulaire. Pourtant l'exemple proposé par Russell n'est pas celui d'une définition circulaire. Plutôt qu'une circularité on note une progression qui n'est jamais retour du même sur lui-même mais qui au contraire est insaisissabilité du definiendum par une mise en abyme toujours croissante du definiendum en lui-même, dans ses propres parties. Russell est conduit à assimiler régression vicieuse et définition circulaire parce qu'ici, comme dans le cas de la définition circulaire, on piétine dans la saisie de la signification, on ne parvient pas à circonscrire cette signification. Mais cet échec n'est pas dans les deux cas de même nature. Dans le cas de la définition circulaire, on a littéralement répété le definiendum dans le definiens, alors que dans le second cas, on a montré une complexité infinie que l'on ne parvient pas à réduire. C'est pourquoi dans le cas de la régression d'analyse il y a une véritable nécessité à compléter toutes les étapes de la progression pour atteindre la signification du definiendum. Or si, dans l'exemple donné, chaque idée ne peut avoir une partie qui n'est pas elle-même une idée alors nous ne parviendrons jamais au terme de cette progression. Et par conséquent nous ne parviendrons pas à déterminer le sens du definiendum. On peut donc dire que la régression dont il s'agit ici est bien vicieuse : elle ne conduit pas à l'intelligibilité promise.

2. Pour Russell la régression bradleyenne n'est pas une régression de type vicieux

Russell ne nie pas l'existence de la régression bradleyenne. Par contre il refuse l'interprétation qu'en donne Bradley. Parce que cette régression n'est pas vicieuse, Bradley ne peut en conclure à l'idéalité des relations. Russell examine cette régression au paragraphe 99³⁵⁴ des *Principles*. Son argumentation comporte deux temps. Le second moment est le plus clair. Son argument repose sur le parallélisme logico-grammatical qu'il défend au début du chapitre IV des *Principles*.³⁵⁵ Russell compare deux propositions : « *a* excède *b* » et « *a* est plus grand que *b* ». La première est constituée par trois termes : deux choses (*a* et *b*) et une relation (excéder). La seconde est constituée de cinq termes : deux choses (*a* et *b*) et trois relations (la relation d'être plus grand, la relation de *a* à la relation être plus grand, indiquée

³⁵⁴ *Ibid.*, § 99, p. 99-100, trad. pp. 146-147.

³⁵⁵ *Ibid.*, § 46, p. 42, trad. p. 42: « il faut, je crois, admettre que chacun des mots figurant dans une phrase doit avoir *un sens*. »

par le « est » et la relation de b à la relation de être plus grand, indiquée par le « que »). Il ne faut pas confondre ces deux propositions. C'est seulement dans la seconde proposition que les relations des termes à la relation sont comprises dans la signification de la proposition, comme l'indique la présence du « est » et du « que ». On est conduit à croire comme Bradley que ces relations appartiennent à la signification de toute proposition parce que l'on érige en modèle une proposition « qui contient alors plus que deux termes et une relation »³⁵⁶ pour penser les propositions relationnelles les plus simples, c'est-à-dire à trois constituants, du type aRb . Cet argument est particulièrement artificiel.³⁵⁷ Russell fait ici un tel usage du principe du parallélisme logico-grammatical parce qu'il n'est pas parvenu dans le premier temps de son examen de l'objection de Bradley à montrer que la régression est de type inoffensif.

Si dans ce second argument Russell est de mauvaise foi, il procède par pétition de principe dans le premier. L'argumentation de Russell est assez confuse et par conséquent la reconstruction que nous en proposons n'est qu'hypothétique. Rappelons tout d'abord les données du problème. En termes russelliens, Bradley envisage une proposition dans laquelle tous les constituants possèdent une pleine indépendance, sont des quasi-substances³⁵⁸. Tout constituant, chose (indiquée par un nom) ou concept (indiqué par un adjectif ou un verbe) peut devenir sujet logique. La question est la suivante : alors même que la relation est entièrement saturée (pour reprendre une métaphore frégréenne), indépendante, comment peut-on rendre compte de sa nature relationnelle et donc de l'unification de la proposition ? Pour Bradley, dans ces conditions, on ne peut rendre compte du caractère reliant de la relation que si elle entre en relation avec ses relata au moyen d'autres relations. En effet, elle ne peut entrer en relation avec ses relata par elle-même puisqu'elle est totalement indépendante. Il est donc nécessaire de lui ajouter d'autres relations. Mais nous sommes conduits à accumuler des relations à l'infini puisque ces nouvelles relations présentent la même complétude que la relation originelle. Bradley en conclut donc que le caractère relationnel des relations est inintelligible et que l'on ne peut parvenir à comprendre l'unité de

³⁵⁶ *Ibid.*, § 99, p. 100, trad. p. 146.

³⁵⁷ Russell en a parfaitement conscience : « Nous pouvons, me semble-t-il distinguer entre « a excède b » et « a est plus grand que b », quoiqu'il soit absurde de nier que les gens veulent habituellement dire la même chose par ces deux propositions. », *ibid.*, § 99, p. 100 trad. p. 146.

³⁵⁸ Pour le statut des « termes » ou constituants de la proposition comme quasi-substance cf. § 47, p. 43, trad. p. 74.

la proposition en concevant les relations comme pleinement réelles. On doit donc leur dénier tout caractère substantiel. Elles sont purement idéales.

Russell, pour réfuter la conclusion que Bradley tire de cette régression à l'infini doit montrer que cette régression n'est qu'une régression d'implication qui n'empêche pas de comprendre le pouvoir reliant de la relation. Pour cela il s'appuie sur la notion d'assertion. Une proposition assertée est une proposition vraie c'est-à-dire une proposition dont les termes sont effectivement reliés.³⁵⁹ Le caractère reliant engendré par le fait que la relation soit effectivement reliée à ses termes, tiendrait tout entier dans cette assertion. Or l'assertion est un « caractère supplémentaire »³⁶⁰ qui n'appartient à aucun constituant de la proposition, et en aucune façon à la relation mais qui émerge en quelque sorte du fait que les termes peuvent être effectivement reliés. Parce que l'assertion n'est pas une qualité interne d'un des constituants de la proposition, elle ne fait pas partie de la proposition comme ensemble de ses constituants, c'est-à-dire de la « proposition originale »³⁶¹ ; elle est impliquée dans une autre proposition.

3. Russell fait un usage peu rigoureux de cette distinction

L'objection de Bradley n'est pas réfutée puisque Russell refuse de tenir ensemble l'indépendance, le caractère substantiel des termes de la proposition, et la nécessité pour la relation de relier en entrant en relation avec ses relata. Il expulse la seconde de la proposition dont l'unité doit être analysée. Ce faisant la régression ne peut être que d'implication. Mais nous n'avons là affaire qu'à un tour de passe-passe qui se donne déjà ce qui doit être montré. Russell présuppose d'emblée que la régression de Bradley n'est que d'implication.

Un autre passage des *Principles* montre combien il est difficile pour Russell de faire un usage rigoureux de la distinction entre une régression d'analyse, vicieuse et une régression d'implication, inoffensive.

Et nous avons vu que la tentative d'éviter l'échec de l'analyse, en incluant dans le sens de « *A* diffère de *B* » les relations de différences entre *A* et *B*, était vaine. Cette tentative, en fait, conduit à une régression à l'infini d'une espèce inadmissible ;

³⁵⁹ *Ibid.*, § 52, p. 49, trad. p. 81. Pour l'analyse des difficultés posées par la notion d'assertion, cf. les analyses de Philippe de Rouilhan, *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996, pp. 43-46.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 49, trad. p. 81.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 100, trad. p. 146.

car il nous faut inclure les relations des relations en question à *A*, à *B* et à la différence, etc. ; et cette complexité continuellement croissante n'est supposée être une analyse que du *sens* de notre proposition originale. Cet argument établit un point d'une très grande importance, à savoir que, quand une relation relie deux termes, les relations de la relation aux termes, et de ces relations à la relation et aux termes, et ainsi de suite à l'infini, quoique impliquées par la proposition affirmant la relation originale, ne fait aucunement partie du *sens* de cette proposition.³⁶²

Parce qu'inclure dans le sens de la proposition ses relations à ses relata conduit à une régression d'analyse vicieuse, Russell en conclut qu'elles ne peuvent faire partie du sens de la proposition. Russell reconnaît donc bien ici que la régression développée par Bradley est d'analyse. Mais plutôt que d'en tirer les conséquences quant à la non réalité des relations, Russell en conclut que cette manière de rendre compte du caractère reliant des relations n'est pas la bonne, sans toutefois être capable d'en rendre compte de manière satisfaisante. Et il élimine cette régression d'analyse ainsi : s'il est illégitime d'analyser de cette manière l'unité de la proposition, la régression qui surgit d'une telle analyse perd toute valeur de réfutation. Ou si l'on accepte de reconnaître une existence à une telle régression ce ne peut être que dans une proposition qui n'est pas la proposition analysée. La régression n'est donc plus que d'implication.

D'une même régression Bradley et Russell tirent des enseignements différents parce qu'elle ne constitue pas une réponse à une même question. Pour Bradley elle permet de répondre à la question : les relations sont-elles réelles ou idéales ?, alors que pour Russell elle permet de répondre à la question : Comment doit-on expliquer le caractère reliant de la relation entendue comme entité réelle, indépendante ? Le dialogue entre Bradley et Russell ne peut qu'être un dialogue de sourds qui jette la suspicion sur la valeur argumentative de la régression à l'infini. Le caractère vicieux ou inoffensif de la régression à l'infini semble donc prédéterminé par la question que l'on consent à lui poser.

³⁶² *Ibid.*, § 55, p. 51, trad. fr., pp. 83-84.

II. Son usage dans la métaphysique analytique

1. Des interprétations contradictoires

Cette plasticité de la distinction entre régression vicieuse et régression inoffensive est particulièrement frappante si l'on considère la métaphysique analytique. Forcés de trouver une réponse à l'usage systématique que fait David Armstrong, dans *Universals and Scientific Realism*³⁶³ de la régression à l'infini comme moyen de réfutation d'un certain nombre de positions métaphysiques, ses auteurs en font grand usage. Armstrong systématise le schéma de la régression bradleyenne en ce qu'il appelle la « régression de connexion »³⁶⁴ : la relation (l'instanciation, la ressemblance, la relation « être membre de », la coprésence etc.) utilisée par les analyses relationnelles pour rendre compte de l'unité des complexes requiert elle-même la même analyse et ceci *ad infinitum*.

La forme générale de l'argument est la suivante. On prend la « relation fondamentale » utilisée par une solution particulière au Problème des Universaux. Pour le Nominalisme Prédicatif ce sera *celle de s'appliquer à* (comme les mots généraux s'appliquent aux objets) ; pour le Nominalisme de Classe ce sera *être membre d'une classe* ; pour le Nominalisme de la Ressemblance, la *ressemblance* ; pour le Réalisme des Universaux, *l'instanciation* (une chose étant une instance d'un universel). Ensuite on se demande comment la théorie va s'y prendre avec sa relation fondamentale. Comme l'a montré Russell dans le cas particulier de la ressemblance, la procédure conduit à une régression à l'infini parce que la relation fondamentale doit encore être utilisée : appliquée à ses propres tokens.³⁶⁵

Cet argument est la généralisation à toutes les solutions possibles au problème des universaux d'une critique adressée par Russell au nominalisme de Hume, qu'Armstrong a baptisé nominalisme de la ressemblance. Russell n'a pas vu que cet argument pouvait être ainsi généralisé et opposé à sa propre solution telle qu'il la défend dans les *Problèmes de philosophie*, une forme de ce qu'Armstrong appelle le réalisme platonicien.

Il y a trois façons d'interpréter la régression bradleyenne. Soit on reconnaît qu'il y a effectivement régression et on affirme que cette régression est ou bien vicieuse, ou bien

³⁶³ D. M. Armstrong, *Universals and Scientific Realism*, 2 volumes, Cambridge University Press, 1978.

³⁶⁴ D. M. Armstrong, *Universals. An Opinionated Introduction*, Westview Press, 1989, p. 54.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 54.

inoffensive, soit on montre qu'il n'y a absolument pas régression. Ici nous nous contenterons d'indiquer les interprétations divergentes. Pour une interprétation plus approfondie, nous renvoyons aux parties concernant la notion de survenance et l'argument des vérificateurs.

a. Il y a régression à l'infini et cette régression est vicieuse

Le célèbre argument russellien de la régression de ressemblance³⁶⁶ constitue le modèle d'une telle régression. Elle est engendrée par la forme de nominalisme (le nominalisme de la ressemblance) qui élimine les universaux en affirmant que pour des particuliers avoir la même propriété signifie qu'ils entretiennent une relation de ressemblance à des particuliers paradigmatiques.

Si nous voulons faire l'économie de la *blancheur* et de la *triangularité*, nous devons choisir une tache blanche, un triangle particulier, et décider qu'une chose est blanche ou triangulaire si elle a la bonne ressemblance avec l'objet choisi. Mais là encore, la ressemblance requise est un universel. Il y a un grand nombre de choses blanches, d'où de nombreuses paires de choses blanches à l'intérieur desquelles les éléments se ressemblent et c'est là la caractéristique d'un universel. Dire qu'il y a pour chaque paire une ressemblance propre ne résout rien, puisque nous devons reconnaître que ces différentes ressemblances se ressemblent, ce qui réintroduit la ressemblance à titre d'universel. La relation de ressemblance est donc un authentique universel.³⁶⁷

Dans ce passage Russell cherche à réfuter ce qu'il conçoit être le nominalisme de Hume et de Berkeley afin de montrer qu'il est plus facile de prouver l'existence d'universaux de relations que de qualités, alors même que la tradition philosophique n'a bien souvent reconnu que les seconds, et cela parce qu'une théorie qui cherche à éliminer les universaux de qualité est contrainte d'admettre au moins un universel de qualité. Seuls les universaux de relations résistent aux tentatives de réduction nominaliste. La stratégie de Russell consiste à montrer que la démarche d'un tel nominalisme est contradictoire et s'auto-réfute dans la mesure où alors qu'elle évacue par la porte tous les universaux, elle laisse entrer par la fenêtre un universel fondamental : un tel nominalisme ne peut réduire les universaux aux simples instances de qualités et de relations qu'à la condition d'admettre l'irréductibilité d'un universel, la ressemblance. En effet, si l'on veut montrer que « blanc » n'est qu'un nom qui ne

³⁶⁶ *The Problems of Philosophy*, pp. 80-81, trad. fr., p. 119-120.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 81, trad. fr., p. 120.

correspond pas à une entité, l'universel blanc, présente dans toutes les choses qualifiées de blanches, l'on doit expliquer comment un tel adjectif peut s'appliquer à ces différentes choses. On peut affirmer que l'on qualifie ce cygne et cette voile de blancs parce qu'ils ressemblent chacun à un particulier paradigmatique, cette tache blanche. Mais alors le même problème se pose à propos de la relation de ressemblance. Comment peut-on affirmer de ce cygne et de cette voile qu'ils « ressemblent » à cette tache ? Le nominalisme ne peut reconnaître l'universel ressemblance sans se contredire. Il peut reconnaître des instances de ressemblance, des ressemblances particulières, l'une propre au complexe ce cygne-ressemble-à-la tache et l'autre propre au complexe cette voile-ressemble-à-la tache. Mais la question est de nouveau posée, non plus au niveau des complexes, mais au niveau des ressemblances elles-mêmes : pourquoi peut-on appeler ces deux ressemblances « ressemblance » ? Pour éviter une régression à l'infini de ressemblance, on doit conclure qu'il existe bien un universel, la ressemblance, qui doit être reconnu dès la première étape de l'explication de l'ascription de la blancheur au cygne et à la voile. Nous pouvons remarquer au passage que le texte de Russell présente une théorie mixte : la première étape de la démonstration met en scène un nominalisme de la ressemblance qui conçoit les choses comme des particuliers indécomposables, qui ne reconnaît pas l'existence de qualités (qu'elles soient universelles ou particulières), dans la dernière étape une théorie des tropes qui reconnaît des instances de relations. Le nominalisme de la ressemblance et la théorie des tropes ont affaire à la même régression, ainsi que l'a montré Armstrong.

b. Il y a régression à l'infini mais cette régression n'est pas vicieuse

D'autres reconnaissent l'existence de cette régression de relations mais montrent qu'elle n'est pas vicieuse. On peut identifier plusieurs stratégies utilisées par les défenseurs de cette position.

i. La stratégie rhétorique

La première est celle du Armstrong de *Universals. An Opinionated Introduction*. Dans ce texte Armstrong, alors qu'il affirmait dans *Universals and Scientific Realism* que son réalisme immanent des états de choses était une théorie non relationnelle de la prédication,

reconnaît ici l'instanciation comme une relation formelle, qui permet de comprendre comment tel particulier possède telle propriété. Et il soutient que cette relation comme toutes les autres relations formelles au cœur des théories relationnelles de la prédication engendre une régression à l'infini :

Le même type de régression à l'infini que Russell a remarqué à propos de la ressemblance menace. La même chose se produit avec l'instanciation. Un particulier, a , instancie un universel F . Mais qu'est ce que la relation d'instanciation ? La paire, a et F , ne doit-elle pas *instancier* l'universel instanciation, et ainsi ad infinitum ?³⁶⁸

L'instanciation permet de relier le particulier a à l'universel F . Mais comment l'instanciation relie-t-elle a à F ? Ne doit-elle pas instancier un universel d'instanciation d'ordre supérieur qui permette de relier la paire de termes (a, F) et l'universel instanciation, et ainsi de suite à l'infini ?

La réponse d'Armstrong ne consiste pas à reconnaître que la régression ici en jeu serait spécifique et qu'en cela elle échapperait à la condamnation qu'il avait opérée dans *Universals and Scientific Realism*. Tout au contraire.

Russell affirme que la régression de ressemblance est vicieuse. Mais si elle est vicieuse dans ce cas, il est difficile de nier qu'elle n'est pas vicieuse dans tous les autres cas. Elles ne semblent aucunement différentes. Pourtant, à moins que l'on pense que le Problème des Universaux est un pseudo-problème, et par conséquent ne peut avoir de solution, il est impossible d'accepter cette conclusion. Si, inversement, elle n'est pas vicieuse dans un des cas, disons dans le cas de la connexion d'instanciation, alors il sera difficile d'affirmer qu'elle est vicieuse dans le cas des autres régressions.³⁶⁹

Armstrong présuppose ici que la solution au Problème des Universaux ne peut qu'être relationnelle. Alors que l'on pourrait penser que la régression fait signe vers un autre type de solution que la solution relationnelle, Armstrong ici affirme que nier que la solution soit relationnelle c'est en quelque sorte affirmer que le problème des universaux n'est pas un problème sérieux. La solution doit être relationnelle. Or si toutes les solutions relationnelles possibles impliquent une régression à l'infini, alors ces régressions ne peuvent être vicieuses c'est-à-dire ne peuvent constituer un argument contre ces solutions, car alors on se trouverait sans solution. Or il nous faut une solution, pour maintenir que le problème des universaux est un véritable problème, donc les régressions en question doivent être inoffensives. La

³⁶⁸ *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 55.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 55.

démonstration d'Armstrong est suspecte : pourquoi un problème aurait-il nécessairement une solution ? La relation entre problème et solution n'est pas analytique. Certains problèmes sont peut-être insolubles par nature, et pas simplement par limitation de l'esprit humain. Mais cette argumentation purement rhétorique vise à généraliser à toutes les relations formelles le statut particulier de la relation de ressemblance comme relation survenante. Elle vise à soutenir ce qu'Armstrong croit alors être la solution au problème de l'unité des complexes : l'unité des complexes est assurée par une relation survenante.

ii. Régression et négligeabilité ontologique

Une autre stratégie consiste à affirmer que la relation formelle est une relation interne et donc une relation qui survient sur ses termes. Une telle stratégie est également défendue par Armstrong dans *Universals. An Opinionated Introduction* à propos de la relation de ressemblance :

La conclusion que je souhaite tirer de ceci est que la ressemblance n'est pas un fait additionnel à propos du monde en plus de la possession par *a* et *b* des natures particularisées qu'ils possèdent. La relation *survient* sur les natures, et si elle survient, je suggère qu'elle n'est pas distincte de ce sur quoi elle survient.³⁷⁰

Et il systématisait véritablement cette stratégie à propos de la relation d'instanciation dans *A World of States of Affairs* :

La « relation » (*relation*) ou le « lien » (*tie*) entre les constituants, les deux « relations » ou « liens » différents qui dans ce cas sont associés avec les deux états de choses, ne sont rien de supplémentaire par rapport aux deux états de choses.³⁷¹

Keith Campbell procède de même à l'égard de la régression d'analyse de Russell :

Russell trouve cette régression vicieuse parce qu'il saisit le fondationnalisme comme proposant une *analyse* éliminatrice des *propositions* relationnelles. Par conséquent, il comprend que la régression implique qu'aucune proposition relationnelle n'a finalement de signification spécifiable, et il la considère comme une *reductio* fatale. Mais le fondationnalisme ne devrait pas proposer une analyse

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 56.

³⁷¹ *A World of States of Affairs*, p. 118.

éliminatrice ; il devrait plutôt seulement soutenir que les relations surviennent sur leurs fondations.³⁷²

Le principe de cette utilisation de la notion de survenance est d'affirmer que si les relations surviennent, elles ne sont ontologiquement pas importantes et de ce fait n'étant presque rien, elles ne peuvent donner lieu à une multiplication ontologique d'elles-mêmes.

iii. Régression et épuisement ontologique

Une autre contre-attaque repose sur ce même principe d'une insuffisance ontologique de la relation mais la met en scène d'une manière un peu différente. On peut adapter la régression de ressemblance ainsi à la théorie des tropes : soit *a*, *b* et *c*, trois tropes de couleur rouge. Ils se ressemblent donc. Ils se ressemblent par la couleur : nous avons trois tropes ressemblant par la couleur rouge. Pourquoi se ressemblent-ils ? Parce qu'ils instancient la couleur rouge.³⁷³ Mais si l'on ne veut pas reconnaître l'universel ressemblance-par-la-couleur-rouge, on doit donc dire que les tropes sont reliés entre eux par des tropes de ressemblances, des ressemblances particulières qui relient chacun des tropes aux deux autres ; mais ces nouveaux tropes se ressemblent eux aussi en étant des tropes de ressemblance eu égard à la couleur rouge, et ainsi de suite à l'infini. Campbell répond ainsi à cette forme, particulière à la théorie des tropes, de la régression soulevée contre les théories de la ressemblance.

[...] la régression n'est pas vicieuse. Elle procède dans le sens d'une formalité de plus en plus grande et vers de moins en moins de substance. C'est plutôt comme s'élever de l'espèce par le genre à la famille, et ainsi de suite. Personne n'est troublé par l'idée qu'en prenant un chat ils s'occupent d'un félin, un placentaire, un mammifère, un vertébré, etc. Cette régression ne conduit pas à l'infini, mais même si elle le faisait il n'y aurait pas matière à inquiétude.³⁷⁴

Cette stratégie consiste en fait à soutenir que certes il y a régression, mais que cette régression est formelle : elle n'est pas véritablement une multiplication d'entités, de tropes.

³⁷²*Abstract Particulars*, p. 103.

³⁷³*Ibid.*, pp. 34-36.

³⁷⁴*Ibid.*, pp. 35-36.

iv. Répétition du même : régression de vérités et régression de relations

Une autre manière de montrer que la régression de relations n'est pas de type vicieux, est de la rapprocher de la régression dite de vérité qui passe pour être le modèle de la régression non vicieuse³⁷⁵ : soit la proposition p ; p est vraie, il est vrai que p est vraie, il est vrai qu'il est vrai que p est vraie, etc. La proposition « p est vraie » implique la proposition « il est vrai que p est vraie » et ainsi de suite. Pour comprendre la proposition « p est vraie », il n'est pas nécessaire de comprendre la proposition « il est vrai que p est vraie ». La seconde proposition suit analytiquement de la première, mais l'inverse n'est pas vrai. Dans le cadre d'une théorie de la vérité entendue comme vérité correspondance, la proposition p est vraie parce qu'il existe un vérificateur pour p . Une fois donnée l'existence de ce vérificateur, p peut être comprise comme une proposition vraie mais peuvent l'être également toutes les propositions construites à partir de cette proposition, de la forme « il est vrai que p est vraie », « il est vrai qu'il est vrai que p est vrai » etc. Et cela parce que c'est le même vérificateur qui vérifie p et la série, qui peut être infinie, de ces propositions. Il n'est pas besoin d'une infinité de vérificateurs correspondant à cette infinité de propositions pour établir la vérité de la proposition p . C'est simplement le même vérificateur qui est infiniment convoqué pour vérifier toutes ces propositions.

Et c'est naturellement que dans *A World of States of Affairs*, alors qu'il fait du principe des vérificateurs le biais privilégié pour décider d'une ontologie, Armstrong convoque ce schéma de la régression de vérités pour l'appliquer à la régression bradleyenne :

Je suggère que la réponse convenable à [la régression bradleyenne]³⁷⁶ est de dire que, même si une « relation » est concédée, la régression est inoffensive. On doit noter la chose suivante : alors que l'étape à partir des constituants vers les états de choses est contingente, toutes les suivantes dans la régression évoquée suivent nécessairement. Mais une fois qu'on l'a remarqué, ne peut-on pas argumenté que l'unique vérificateur requis pour chaque étape de la régression après le premier (l'introduction du lien fondamental) n'est rien de plus que l'état de choses original ? Plusieurs vérités si vous voulez, mais seulement le seul et même vérificateur.³⁷⁷

³⁷⁵ D. M. Armstrong, *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 54; *A World of States of Affairs*, p. 119.

³⁷⁶ Ici il s'agit de la régression bradleyenne au sens strict comme régression de Bradley, celle présentée par Bradley dans *Appearance and Reality*, chapitre II.

³⁷⁷ *A World of States of Affairs*, pp. 118-119.

Cette stratégie³⁷⁸ consiste à désolidariser la première étape de la régression des suivantes, en la rendant parfaitement autonome. C'est le principe de la régression d'implication de Russell, mais ici complexifié puisque pour Russell l'implication étant une relation synthétique, toutes les propositions, toutes les étapes de la régression sont indépendantes. Ici il s'agit de rendre indépendante la première étape par rapport aux suivantes, mais aussi de rendre dépendantes les suivantes par rapport à la première.

Nous nous sommes contentés ici de commenter la forme des différentes contre-attaques contre l'argument de la régression à l'infini utilisé comme réfutation. Alors que la première stratégie ne mérite pas que l'on s'y attarde pour des raisons évidentes de mauvaise rhétorique, ces autres arguments nécessitent quant à eux de plus amples développements du point de vue de leur contenu, que l'on trouvera dans les parties suivantes de notre travail.

c. Il n'y a pas de régression à l'infini

Affirmer que la relation est survenante est une manière de dire que la relation ne compte pas ontologiquement et de dire qu'ainsi elle ne peut être la source d'une régression à l'infini. Mais au lieu d'affirmer que la relation formelle est une espèce d'entre-deux ontologiques (la relation interne est quelque chose mais sans être importante ontologiquement), on peut être plus radical et affirmer qu'il n'y a pas de telle relation. C'est la thèse que soutenait Armstrong à ses débuts sur la question des universaux dans *Universals and Scientific Realism* : on ne peut pas rendre compte de l'attribution des propriétés à une chose par une théorie relationnelle de la prédication. Le réalisme immanent alors défendu « distingue la particularité des propriétés du particulier, en niant que les deux aspects soient reliés ».³⁷⁹ Il n'y a pas même de lien non relationnel entre le particulier et ses propriétés tel que le défend Strawson. La particularité et les propriétés ne se distinguent que formellement. L'universalité des propriétés et la particularité du particulier sont inséparables, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se distinguent pas, mais « c'est une distinction sans relation. »³⁸⁰ Nous verrons plus tard les difficultés que pose une telle thèse.

³⁷⁸ Pour le détail du contenu, cf. *infra*, pp.

³⁷⁹ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 109.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 111.

Gonzalo Rodriguez-Pereyra embrasse le même type de thèse dans *Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals*³⁸¹. Comme pour le Armstrong de 1978 il n'y a pas de relation formelle d'instanciation, il n'y a pas pour Rodriguez-Pereyra de relation formelle de ressemblance. Rodriguez-Pereyra tente de réfuter Russell et Armstrong en montrant qu'ils ont hypostasié la ressemblance et créé par ce geste une régression à l'infini qui n'existe absolument pas.

Qu'est-ce qui rend donc vrai le fait que a et b se ressemblent ? La réponse du Nominalisme de la Ressemblance est celle-ci : seulement a et b ensemble. En général deux entités ressemblantes x et y (qu'elles soient des particuliers ou des n -tuples ordonnés) se ressemblent en vertu du fait qu'ils sont x et y . Il n'y a alors pas besoin de postuler des entités supplémentaires pour rendre compte des faits de ressemblance : les entités se ressemblant suffisent à en rendre compte. Et ainsi aucune régression de ressemblances ne surgit, puisque il y a seulement des particuliers ressemblants et pas de ressemblances du tout.³⁸²

Pour expliquer que deux entités se ressemblent il n'est pas nécessaire de faire appel à une entité qui soit une relation de ressemblance, ni à des entités qui soient des ressemblances particulières. Il n'y a pas entre des entités ressemblantes une relation formelle qui nécessite, dans la perspective nominaliste, d'être réduite à des particuliers, en l'occurrence à des ressemblances particulières. Il n'est pas besoin de plus que les choses particulières. Leurs natures suffisent à expliquer leur ressemblance. En ce sens il ne peut y avoir régression à l'infini de relation, puisque l'on n'a pas à interposer une nouvelle entité entre les choses dont on veut rendre compte.³⁸³

2. Un argument difficile à évaluer

Nier l'existence de la régression à l'infini est le meilleur moyen d'échapper à la difficile défense de son caractère inoffensif. Une même régression peut être évaluée comme vicieuse,

³⁸¹ Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *Resemblance Nominalism : a Solution to the Problem of Universals*, Oxford Clarendon Press, 2002.

³⁸² *Ibid.*, p. 115.

³⁸³ Rodriguez-Pereyra détermine son ontologie à partir du principe des vérifacteurs. Nous examinerons plus longuement sa réponse au problème bradleyen par le principe des vérifacteurs. Le fait de ressemblance constitué par les entités ressemblantes a et b doit être suffisant pour rendre vrai la proposition « a et b se ressemblent ».

comme inoffensive ou même comme tout à fait inexistante³⁸⁴. De telles divergences d'interprétation tiennent au fait que l'argument de la régression à l'infini, comme le reconnaît lui-même Armstrong, est difficile à évaluer.³⁸⁵ Cette évaluation est difficile parce qu'une régression à l'infini, tout du moins le type de régressions qui nous intéresse ici, est sujette à diverses interprétations. Si l'on commence par l'interprétation originelle qu'en donne Bradley, Bradley use de la régression à l'infini pour montrer que les catégories de termes et de relations ne rendent pas compte de la réalité : considérer les termes et les relations comme des substances conduit à des contradictions qui nous montrent que les termes et relations entendus comme auto-suffisants ne sont qu'apparence. Reinhardt Grossmann, un des principaux représentants de la théorie de la relation comme « lien » (« tie »), l'utilise d'une autre manière. La régression ne pointe pas quelque chose du caractère substantiel ou non substantiel de la relation mais de sa manière de relier. Grossmann critique ainsi l'usage de la régression de relations que fait Meinong, qui admet qu'elle n'est pas vicieuse, malgré l'infinité de relations qui existe entre une relation et ses termes. Voici sa célèbre image de la relation comme colle:

Une relation relie ses termes, mais ne leur est pas reliée. Il est en effet difficile de voir comment deux entités non-relationnelles comme a et b pourraient d'une certaine manière être reliées l'une à l'autre, à moins qu'il n'existe une relation entre eux. Mais ce serait une erreur que d'étendre cette idée aussi aux entités relationnelles. Si je peux me permettre une analogie, Meinong argumente simplement comme quelqu'un qui conclut qu'il doit y avoir, en plus de la colle ordinaire, aussi une super colle ; parce que, puisque deux planches de bois peuvent seulement tenir ensemble quand elles sont collées ensemble, donc la colle peut seulement tenir à une planche quand elle est lui collée au moyen d'une super colle. Tout comme la différence entre les planches de bois et la colle est d'importance si l'on souhaite éviter cette stupide conclusion, la distinction entre entités relationnelles et entités non-relationnelles est d'importance si l'on veut éviter la régression Bradleyenne. Ce que l'argument de Bradley montre est qu'en dernière analyse les relations se comportent tout à fait différemment des entités non-relationnelles quand il en vient à être relié à quelque chose. Bradley, inutile de le dire, peut être comparé à quelqu'un qui conclut

³⁸⁴ Pour d'autres exemples concernant les conflits d'interprétations des régressions de relation, cf. à propos de la théorie des tropes, Chris Daly, « Tropes », in D. H. Mellor et Alex Oliver, *Properties*, pp. 148-153, ou bien encore à propos de toutes les régressions de relation la volte-face de Armstrong dans *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 55.

³⁸⁵ D. M. Armstrong, *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 100.

de notre exemple de la colle et des planches qu'il n'y a simplement pas de colle du tout.³⁸⁶

Bradley déduit du caractère substantiel des relations ce qu'est pour une relation de relier effectivement : c'est être relié à ses termes au moyen d'autres relations, et du fait de la régression engendrée il en conclut que les relations ne peuvent pas être substantielles. Grossmann répond que la régression n'obère rien du caractère substantiel de la relation. Il n'y a régression que par ce que l'on ne conçoit pas que les relations sont des relations *sui generis*. On le voit Grossmann n'interprète pas la régression au même niveau que Bradley : les relations doivent être des entités authentiquement auto-suffisantes, si elles sont relations par elles-mêmes, elles ont un caractère substantiel.

On peut présenter un autre conflit d'interprétation de la régression de relations, cette fois-ci entre le Armstrong de *Universals and Scientific Realism* et le Armstrong de *Universals. An Opinionated Introduction*. Armstrong en 1978 concluait des objections classiques qui touchaient les différentes options métaphysiques que la seule position soutenable était une conception de la prédication comme non relationnelle. Il rejetait donc la relation d'instanciation et toute autre relation formelle pour défendre un réalisme immanent des états de choses, une distinction purement formelle entre la particularité du particulier et l'universalité des propriétés du particulier. Il utilisait donc la régression de relations pour montrer qu'elle impliquait l'exclusion d'un certain type de théories de la prédication, les théories relationnelles. En 1989, il change d'idée, il existe bien une relation formelle d'instanciation. La régression ne dit plus que les théories relationnelles ne rendent pas compte de la prédication, mais qu'il faut penser la relation d'une certaine manière, comme une relation interne, survenante sur ses termes. Tout comme dans le débat Bradley-Grossmann, on oscille entre une interprétation de la régression qui nie la réalité d'une relation substantielle, un *entre* ses termes indépendant, et une interprétation qui ne pose pas la question de la réalité de la relation (elle est d'emblée reconnue), mais la question du comment-être-une-relation. L'interprétation de la régression semble être déterminée en amont par des réponses à des questions ontologiques plus fondamentales telles que : défend-on un réalisme ou un idéalisme ? Quelle est l'unité élémentaire du monde : l'état de choses ou les constituants des états de choses ? Et en ce sens l'argument de la régression à l'infini ne semble pas être un argument décisif, mais une simple manière de présenter une conviction ontologique sous des dehors argumentatifs.

³⁸⁶ Reinhardt Grossmann, *Meinong*, Londres et Boston, Routledge et Kegan Paul, 1974, p. 67.

Nous sommes conduits à partager le même diagnostic que celui devenu classique de John Passmore. Il accorde à la régression à l'infini un pouvoir limité³⁸⁷. La découverte d'une régression à l'infini dans une explication permet d'en diagnostiquer l'échec mais n'est pas un raisonnement dont on peut tirer une conclusion. La régression à l'infini nous montre plus particulièrement que nous avons échoué à rendre intelligible ce que l'on cherchait à expliquer.

Les régressions philosophiques, [contrairement aux régressions en mathématiques, telles que celles présentées par Waismann à propos de l'irrationalité de $\sqrt{2}$], démontrent seulement qu'une manière supposée d'expliquer quelque chose ou de « le rendre intelligible » échoue en fait à l'expliquer, non pas parce que l'explication est en elle-même auto-contradictoire [comme c'est le cas dans l'exemple de Waismann], mais seulement parce qu'elle est, en son aspect crucial, de la même forme que ce qu'elle doit expliquer.³⁸⁸

La régression à l'infini de type philosophique permet de montrer que l'intelligibilité recherchée n'a pas été atteinte et que l'explication proposée doit donc être refusée. Mais elle ne permet pas d'aller plus loin et de conclure positivement à une thèse. « Il serait possible d'admettre la validité de la régression à l'infini [de Bradley] sans pour un moment en accepter les conclusions métaphysiques. »³⁸⁹ La régression permet de montrer qu'affirmer l'indépendance des relations rend difficile l'explication de leur nature relationnelle, sans conduire pour autant à la conclusion de leur idéalité. Dans le cas présent cette conclusion de Passmore doit être poussée à son extrémité. Si toutes les options métaphysiques concurrentes concernant le problème des universaux se renvoient l'argument de la régression à l'infini et y trouvent une réponse satisfaisante, on ne peut que conclure que la régression à l'infini permet de souligner de manière frappante le problème de l'unité du complexe, mais ne fournit en aucune manière la solution à ce problème.

On peut résumer par le tableau suivant les enseignements tirés par les auteurs qui font de la régression de relations un argument décisif, quant à ce que sont les relations, à la manière dont elle relie et comment on doit comprendre l'ascription d'une propriété à un particulier.

³⁸⁷ John Passmore, *Philosophical Reasoning*, Gerlad Duckworth & Co. LTD, 1970, pp. 19-37.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 33.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 34.

Ce qu'indique la régression à l'infini sur la	Auteurs et théories
STATUT ONTOLOGIQUE DE LA RELATION	<ul style="list-style-type: none"> - <i>BRADLEY</i> : la relation n'est pas une substance - <i>RUSSELL</i>₁₉₀₀ : la relation est particulière - <i>RUSSELL</i>₁₉₀₃₋₁₉₄₈ : la relation est un universel - <i>ARMSTRONG</i>₁₉₈₉₋₂₀₀ : la relation formelle est une relation survenante - <i>MERTZ</i> : la relation est particulière <i>et</i> universelle en intension
MANIERE DONT LA RELATION RELIE	<ul style="list-style-type: none"> - <i>GROSSMANN</i> : la relation est une colle - <i>MERTZ</i> : la relation relie en tant que particulière - <i>RUSSELL</i>₁₉₀₀ : la relation relie en tant que particulière - <i>RUSSELL</i>₁₉₀₃ : la relation relie en tant qu'universelle - <i>RUSSELL</i>₁₉₁₃ : la relation ne relie pas par elle-même
SOLUTION AU PROBLEME DE LA PREDICATION	<ul style="list-style-type: none"> - <i>ARMSTRONG</i>₁₉₇₈ : la solution ne peut être relationnelle - <i>ARMSTRONG</i>₁₉₈₉ : la solution est relationnelle, mais la relation formelle doit avoir un statut spécifique - <i>MERTZ</i> : il n'y a pas de relation formelle. Les relations relient par elles-mêmes, du fait de leur caractère instancié - <i>RUSSELL</i>₁₉₀₃ : il n'y a pas de relation formelle, c'est la relation en tant que constituant du complexe qui assure l'unité des complexes - <i>RUSSELL</i>₁₉₁₃ : les relations n'assurent pas l'unité du complexe. L'unité est assurée par quelque chose d'extérieur au complexe : la forme logique

Fig. 3 *Interprétations de la régression bradleyenne*

3. De la régression à l'infini à l'exigence de parcimonie

Pour pallier la difficulté à évaluer la portée de la régression à l'infini certains renvoient au principe de parcimonie. Armstrong, plutôt que d'entreprendre une évaluation systématique de l'objection de la régression à l'infini, associe les arguments reposant sur une régression à l'infini à la violation du principe de parcimonie. Si l'on n'accepte pas le caractère vicieux (difficile à évaluer) des régressions qu'il présente tout du moins doit-on rejeter les positions métaphysiques qu'il tente de réfuter parce qu'elle présente un manque d'économie évident.³⁹⁰ Une régression à l'infini peut donc être vicieuse en deux sens : en un sens logique et en ce sens elle s'oppose à une régression inoffensive qui n'est pas logiquement vicieuse – mais ce caractère vicieux est difficile à justifier ; et en un sens ontologique, mais alors il n'y aurait de régression à l'infini que vicieuse. Il ne peut y avoir de régression à l'infini qui soit économiquement inoffensive puisque le propre de la régression à l'infini est de multiplier les

³⁹⁰ Cf. par exemple D. M. Armstrong, *op. cit.* pp. 20, 21, 56, 106-107.

entités. La régression à l'infini dans sa portée ontologique ne peut être inoffensive que si l'on distingue plusieurs types de parcimonie, certains acceptables, d'autres non.

Rappelons simplement la distinction établie par David Lewis entre une parcimonie quantitative et une parcimonie qualitative.

On pourrait penser que le réalisme des mondes possibles est peu plausible pour des raisons de parcimonie, pourtant cette critique pourrait bien ne pas être décisive. Distinguons toutefois deux types de parcimonies : une parcimonie quantitative et une parcimonie qualitative. Une doctrine est qualitativement parcimonieuse si elle maintient bas le nombre des *espèces* fondamentalement différentes d'entités : si elle postule seulement des séries plutôt que des séries et des nombres non réduits, ou seulement des particules plutôt que des particules et des champs, ou seulement des corps ou seulement des esprits plutôt que des corps et des esprits. Une doctrine est quantitativement parcimonieuse si elle maintient bas le nombre d'instances des espèces qu'elle postule : si elle postule 10^{29} plutôt que 10^{37} électrons, des esprits seulement pour les personnes plutôt que des esprits pour les animaux. Je souscris à la thèse générale que la parcimonie qualitative est bonne en philosophie ou dans le cadre d'une hypothèse empirique ; mais je n'ai aucune présomption en faveur ou non de la parcimonie quantitative. Mon réalisme des mondes possibles est plutôt quantitativement, que qualitativement, non parcimonieux. Vous croyez déjà en notre monde actuel. Je vous demande de croire en plus de choses de cette sorte, non pas en des choses d'une sorte différente.³⁹¹

La « parcimonie quantitative » concerne le nombre d'entités alors que la « parcimonie qualitative » concerne le nombre d'espèces d'entités. On peut tout à fait souscrire, comme Lewis, au principe de parcimonie qualitative, sans souscrire au principe de parcimonie quantitative. Quelle parcimonie privilégier?³⁹² Pour rendre compte de l'usage de la distinction entre une régression vicieuse et une régression inoffensive nous sommes conduits à justifier l'usage du principe de parcimonie qui lui aussi est âprement discuté.³⁹³ Cette distinction est donc bien fragile pour fournir une base argumentative solide.

³⁹¹ David Lewis, *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 2006, p. 87.

³⁹² Daniel Nolan, « Quantitative Parsimony », in *The British Journal for the Philosophy of Science*, 48, 1997, pp. 329-343 et E. C. Barnes, « Ockham's Razor and the Anti-superfluity Principle », in *Erkenntnis*, 53, 2000, pp. 353-374.

³⁹³ Pour une synthèse de ces discussions cf. Alan Baker, « Simplicity », in Edward Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition octobre 2004), URL = <http://plato.stanford.edu/entries/simplicity/>.

SECOND ARGUMENT : L'INSTANCIATION DES RELATIONS

Une seconde réponse à l'objection bradleyenne est élaborée par l'interrogation de la notion d'*instanciation des relations*. Il nous faut commencer par une remarque préliminaire. Que signifie ici exactement la notion d'instanciation ? A la lecture des textes il nous faudra être prudent et ne pas faire preuve de précipitation. En effet la notion d'instanciation peut désigner deux réalités différentes. Une relation peut être dite instanciée au sens où elle est une relation particulière au sein d'un complexe relationnel : elle n'est pas présente au sein du complexe en tant qu'universel ; elle ne peut en être un constituant qu'en tant que particulier. <Pierre aime Marie> est un complexe dans lequel la relation <aimer> est aussi particulière que les individus <Pierre> et <Marie>. Une seconde caractéristique de la relation instanciée en ce sens est qu'elle n'est pas seulement *particulière* en tant que non-universel, mais aussi en tant que *propre au* complexe dont elle est un constituant. La relation <aimer> du complexe <Pierre aime Marie> diffère de la relation <aimer> du complexe <Juliette aime Roméo>. En un second sens, elle est une relation instanciée en ce qu'elle est simplement présente *dans* un complexe particulier. Elle est instanciée *par* un complexe. <Pierre aime Marie> est un complexe dans lequel la relation <aimer> est un constituant. Mais ce constituant n'est pas nécessairement un particulier. Il peut tout aussi bien être constituant du complexe en tant qu'universel. On peut dire que le complexe <Pierre aime Marie> instancie la relation <aimer> ou bien que la relation <aimer> est instanciée par le complexe <Pierre aime Marie>. Dans ce cas la relation <aimer> du complexe <Juliette aime Romeo> peut être la même, au sens strict d'identique, que <aimer> de <Pierre aime Marie> si <aimer> est un universel, et être dit instanciée par ces deux complexes. Le principe d'instanciation tel qu'Armstrong le définit dans *Universals and Scientific Realism* met en œuvre ce second sens de l'instanciation. « Pour

chaque universel N-adique, U, il existe au moins N particuliers tels qu'ils [sont] U. »³⁹⁴ Dans la métaphysique armstrongienne il n'existe pas d'universaux, et par conséquent de relations, non instanciés. Tout universel est au moins une fois constituant d'un particulier épais, et cela en tant qu'universel. Dans ses deux acceptions l'instanciation signifie particularité et particularisation. Au premier sens la relation est en elle-même particulière, alors qu'au second sens sa particularisation ne signifie pas nécessairement qu'elle est un particulier, mais simplement qu'elle est un constituant - universel ou particulier, peu importe - d'un particulier complexe, proposition ou état de choses.

La réponse à Bradley construite au moyen de la notion d'instanciation des relations utilise le premier sens donné à la relation instanciée, à savoir celui de relation en tant que particulier. Ce type de réponse est particulièrement étonnant dans la mesure où il donne lieu à deux usages contradictoires de la notion de relation instanciée. Le premier affirme que pour empêcher que ne surgisse la régression bradleyenne, la relation, constituant du complexe, doit être un particulier; le second qu'elle doit être un universel. Russell a ébauché ces deux solutions : la première dans un manuscrit préparatoire aux *Principles*, « Do Differences Differ? », la seconde dans le paragraphe 55 des *Principles*. Il est très troublant de constater que Russell en si peu de temps envisage sérieusement, même s'il ne s'agit que de courts textes, des solutions aussi contradictoires. Doit-on y voir une preuve de sa fameuse versatilité philosophique? Plutôt que de nous pousser à embrasser ce type de lecture simpliste, ce revirement ne peut que nous encourager à interroger plus avant les fondements de ce type de réponse faite à Bradley. On s'est longtemps concentré sur le paragraphe 55 des *Principles*, sans déceler l'originalité de l'argumentation que Russell y déploie, la confondant tout simplement avec l'argumentation portant spécifiquement sur les relations internes et les relations externes. Mais grâce au fabuleux travail éditorial réalisé par l'équipe du Bertrand Russell Research Centre à McMaster University (Hamilton-Canada)³⁹⁵, des textes à l'état de manuscrits ont été exhumés et c'est plus particulièrement le manuscrit préparatoire aux *Principles* qui nous intéresse ici. C'est à partir de « Do Differences Differ? » que D. W. Mertz réfléchit au rôle attribué à l'instanciation des relations par la métaphysique analytique dans ses réponses à l'argument de Bradley. Alors qu'une évidente filiation entre la démarche de Russell et celle de la métaphysique analytique apparaît dans la discussion qu'effectue Mertz des textes d'Armstrong et de Campbell, elle n'est véritablement assumée que par Mertz lui-

³⁹⁴ *Universals and Scientific Realism*, p. 113.

³⁹⁵ <http://russell.mcmaster.ca/>

même. Peter Simons, défenseur d'une théorie nucléaire³⁹⁶ des tropes, lui au contraire, dans son article sur les différentes théories des tropes possibles, « Particulars in Particular *Clothing* : Three *Trope* Theories of Substance »³⁹⁷, lit le développement des théories des tropes contemporaines et leur prise au sérieux comme une alternative à la fois au réalisme des universaux et au nominalisme, comme une émancipation de la philosophie analytique par rapport à sa tradition. Russell, de même que Moore, aurait d'emblée rejeté l'idée que les relations puissent être des particuliers. Or un des buts de cette quatrième partie est de montrer comment Russell a sérieusement envisagé que les relations puissent être des particuliers, pourquoi il a rejeté cette thèse, et de souligner que les difficultés alors rencontrées par Russell sont celles auxquelles doivent faire face les théories des tropes contemporaines.

Dans cette quatrième partie de notre thèse nous montrerons comment sont construits les arguments en faveur de l'instanciation des relations (le Russell de « Do Differences Differ? », D. W. Mertz) et ceux contre l'instanciation des relations (le Russell du paragraphe 55 des *Principles* et Campbell) et pourquoi leurs auteurs pensent pouvoir trouver en la notion d'instanciation des relations la solution à la régression bradleyenne. Ce qui nous conduira à interroger plus largement ce qu'est une relation. En quoi une relation est-elle une entité spécifique? Qu'est-ce qui fait d'une relation une relation?

³⁹⁶ Peter Simons, « Particulars in Particular Clothing: Three Trope Theories of Substance », *Philosophy and Phenomenological Research*, 54, 3, 1994, pp. 553-575, trad. fr. , in Nef et Emmanuelle Garcia (éd.), *Textes clés de métaphysique contemporaine*, Paris, Vrin, 2007, pp. 55-84. Il présente une conception alternative aux théories des tropes qui admettent un substrat (C. B. Martin) et à celles qui défendent une théorie des faisceaux de tropes (Campbell). Le particulier concret est constitué d'un noyau de tropes coexistant tous, auquel sont rattachés des tropes accidentels. Le noyau est « lui-même un faisceau étanche qui sert de substratum au faisceau plus lâche des tropes accidentels et qui explique l'unité de l'ensemble. » (p. 81).

³⁹⁷ Peter Simons, *ibid.*, p. 556, trad. fr., p. 58 : « lors de ses discussions des propriétés et des relations, jamais Russell ne soulève ne serait-ce que la question de savoir si les propriétés et les relations sont des universaux ou des particuliers, supposant simplement que ce sont des universaux. »

I. Bertrand Russell : la défense d'un atomisme relationnel

1. Russell interprète contradictoire de « l'instanciation des relations » : une comparaison de « Do Differences Differ ? » (1900) et de *The Principles of Mathematics* – chapitre IV, § 55 (1903)

Le chapitre IV des *Principles* est bien connu. Russell y présente une ontologie luxuriante des « termes »: une ontologie qui accorde à toute entité l'indépendance substantielle; un parfait pluralisme. On fait souvent de ce chapitre un chapitre témoin qui permettrait de mesurer l'évolution de Russell sur les questions ontologiques, et on présente ainsi son ontologie comme évoluant vers une application toujours plus stricte du rasoir d'Occam. Cette ontologie est en vérité prise assez peu au sérieux. On la considère en quelque sorte comme une ontologie primitive parce que trop réactive contre l'idéalisme qui fut soutenu par Russell au début de sa carrière philosophique³⁹⁸ et qu'il rejeta avec véhémence par la suite. Ce chapitre purement ontologique des *Principles* est souvent réduit à une présentation de ce que sont les « termes » et du problème qui hypothèque cette ontologie, savoir celui de l'unité de la proposition. L'on s'intéresse assez peu à son détail. Il nous semble pourtant ici important de disséquer ce chapitre IV, dans la mesure où ainsi

- nous comprendrons le rôle que joue le thème de l'instanciation des relations dans l'économie de l'argumentation concernant le problème de l'unité de la proposition, et plus largement de tout complexe relationnel,
- et nous mettrons à jour les difficultés qu'il y a à articuler une position atomiste et strictement pluraliste des constituants d'un complexe et la volonté d'expliquer l'unité du complexe relationnel à partir d'un de ses constituants même, la relation. La relation doit en effet surmonter le caractère atomique de ce qu'elle relie pour l'organiser en une unité, que cette relation soit conçue comme un universel ou un particulier.
- Cette analyse serrée des textes de Russell, qui dégage le sens de la problématique de l'instanciation des relations et explique comment et pourquoi Russell croit tenir la solution au problème de l'unité de la proposition, successivement dans l'instanciation et dans la non instanciation des relations, nous permettra de mieux saisir les théories

³⁹⁸ Pour une histoire et une analyse détaillée du premier Russell idéaliste, cf. Nicholas Griffin, *Russell's Idealist Apprenticeship*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

contemporaines qui ont fait le choix de comprendre les relations ou les propriétés comme des instances au sens strict, particulièrement le tropisme de Keith Campbell et le réalisme modéré de son adversaire D. W. Mertz.

Au paragraphe 55 des *Principles* Russell examine longuement la question de l'instanciation des relations : lorsqu'une relation relie deux termes dans une proposition apparaît-elle dans cette proposition en tant qu'universel ou en tant qu'instance, c'est-à-dire en tant que particulière, propre aux termes qu'elle relie et ne pouvant en aucune façon relier deux autres termes ? Russell pose ainsi le problème :

On pourrait se demander si le concept général de différence figure d'une façon quelconque dans la proposition « A diffère de B », ou si ce ne sont pas plutôt une différence spécifique entre A et B, et une autre différence spécifique entre C et D qui sont respectivement affirmées dans « A diffère de B » et « C diffère de D ». De la sorte, la différence devient un concept de classe dont il y a autant d'exemples qu'il y a de paires de termes différents ; et les exemples peuvent être considérés, en termes platoniciens, comme participant de la nature de la différence.³⁹⁹

a. L'inscription du questionnement sur l'instanciation⁴⁰⁰ des relations dans la logique du chapitre IV des Principes

Le traitement de la question de l'instanciation des relations au paragraphe 55 des *Principles* ne doit pas être conduit abstraitement, indépendamment du reste du chapitre IV, pour y voir une réflexion sur le statut des relations en tant qu'universaux et donc une réflexion sur la question métaphysique fondamentale de la justification de la distinction universaux-particuliers. Il ne faut pas se tromper de cadre interprétatif. « On the Relations of Universals and Particulars » (1911) est un texte de métaphysique qui a proprement pour objet la question classique de la distinction universaux-particuliers. Ce n'est pas le cas du paragraphe 55 des *Principles*. Ce qui meut ici Russell n'est pas la problématique qui oppose nominalisme et

³⁹⁹ *Ibid.*, § 55, p. 50, trad. fr., p. 82.

⁴⁰⁰ Pour un historique de l'évolution de la position de Russell concernant l'instanciation des relations, cf. Thomas Foster, « Russell on Particularized Relations », in *Russell: The Journal of the Bertrand Russell Archives*, New series, Volume 3, n° 2, hiver 1983-1984, pp. 129-143.

réalisme⁴⁰¹, mais celle qui oppose idéalisme et réalisme.⁴⁰² Russell utilise ici la question des universaux et des particuliers⁴⁰³ comme un moyen de répondre au problème de l'unité de la proposition. Il cherche à montrer que l'unité de la proposition peut être assurée par un constituant même de cette proposition et non pas par l'esprit humain, et que donc le caractère relationnel des complexes relationnels ne relève pas de l'apparence, qu'il est fondé dans la proposition même. Les relations possèdent effectivement une réalité propre, en tant que relations.

Le problème de l'unité de la proposition peut, en guise de liminaires, être défini ainsi : comment peut-on à la fois attribuer un caractère substantiel à chacun des constituants d'une proposition, ou en termes contemporains, d'un état de choses ou de fait, et parvenir à expliquer qu'un de ses constituants, la relation, par lui-même parvient à surmonter l'indépendance de chacun des constituants pour les unifier en une unité complexe - proposition ou état de choses ou fait? Ce problème surgit dans les *Principles* alors que Russell cherche à caractériser les relations, les termes qui sont indiqués par les verbes, et à les distinguer à la fois des choses indiquées par les noms et des entités indiquées par les adjectifs. Rappelons succinctement l'enchaînement du raisonnement de Russell à propos des prédicats et des relations dans le chapitre IV des *Principles*. Au paragraphe 48 Russell distingue clairement les choses des prédicats. « Socrate est une chose, parce que Socrate ne peut jamais figurer dans une proposition autrement que comme terme : Socrate n'est pas capable de ce curieux double emploi que supposent *humain* et *humanité*. »⁴⁰⁴ Alors que les choses ne peuvent être que sujets logiques (termes, en son sens restreint), les prédicats peuvent être sujets logiques ou assertions. Russell consacre ensuite les paragraphes 49 à 51 à prouver que ce double usage du prédicat n'implique pas un changement de nature du prédicat lorsqu'il change de fonction : il est le même en tant que sujet logique et en tant qu'assertion. Il n'est simplement pas dans les mêmes relations, externes, aux autres termes de la proposition. La spécificité du prédicat n'est donc pas de nature ontologique mais fonctionnelle. « Les termes qui sont des concepts différent de ceux qui n'en sont pas, non pas en vertu de leur

⁴⁰¹ Comme le croit par exemple William J. Winslade, « Russell's Theory of Relations », in E. D. Klemke, *Essays on Bertrand Russell*, Urbana, Chicago et Londres, University of Illinois Press, 1970, p. 100.

⁴⁰² Russell n'établit pas clairement la connexion entre les problématiques de l'idéalisme/réalisme, et du nominalisme/réalisme. Une telle connexion est par contre au cœur du travail de D. W. Mertz.

⁴⁰³ Notons que Russell ne fait pas usage au sein du paragraphe 55 de cette distinction métaphysique, elle n'est utilisée qu'en note. *The Principles of Mathematics*, § 55, note *, p. 51, trad. fr., note (a), p. 84.

⁴⁰⁴ *The Principles of Mathematics*, § 48, p. 45, trad. fr., p. 76.

autosubsistance, mais en vertu du fait que, dans certaines propositions vraies ou fausses, ils figurent d'une manière qui est différente de celle dont ils figurent dans les propositions où ils sont soit sujets, soit termes de relations, sans que cette différence soit définissable. »⁴⁰⁵ Les adjectifs indiquent toujours une entité au statut substantiel, un terme, en son sens large⁴⁰⁶. Il n'y a pas d'asymétrie du sujet et du prédicat au sens aristotélicien. Russell le prouve au moyen de deux arguments. Premièrement les phrases qui affirment que les entités indiquées par des adjectifs ne peuvent être sujets logiques sont auto-contradictaires. Affirmer quelque chose à propos des prédicats est *ipso facto* faire d'eux des sujets et donc montrer leur nature substantielle. Deuxièmement, comme les autres concepts, les prédicats possèdent l'identité qui caractérise les entités, les termes, mais il s'agit dans leur cas d'une identité spécifique qui est à la fois conceptuelle et numérique.⁴⁰⁷

Dans les paragraphes 52 à 55, Russell s'applique à « examiner le verbe et à trouver ses marques distinctives par rapport à l'adjectif. »⁴⁰⁸ Il commence par expliquer que tout comme les prédicats les relations ont deux usages : elles peuvent être sujets logiques ou relations reliant c'est-à-dire relations accomplissant *effectivement* leur fonction de relier. Si nous résumons les paragraphes 52 à 55 : au paragraphe 52 Russell utilise le même argument à propos des relations que celui qu'il a déjà employé à propos des prédicats, un argument qui permet de montrer que toutes les entités sont également termes, même celles qui ne sont pas des « choses ». Les phrases qui affirment que les relations ne peuvent être sujets sont auto-contradictaires. Lorsque la relation est sujet logique, la proposition tout entière est transformée en sujet logique. Et ce changement soulève un problème : la capacité de la relation à unifier les termes de la proposition en proposition est perdue. < César est mort > (*died*) est une proposition. Dans cette proposition la relation < est mort > (<*died*>) s'applique authentiquement à César et ainsi la proposition est assertée ; il y a bien un état de chose < César est mort >. Par contre dans < La mort de César >, la relation < est mort > n'est qu'abstraite, elle est maintenant en position de sujet logique, et avec elle tout ce qui était la proposition, et n'accomplit plus sa fonction de relier. Nous n'avons donc plus une proposition.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, § 49, p. 46, trad. fr., p. 78.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, § 47, p. 43, trad. fr. p., 74 : « Tout ce qui peut être un objet de pensée ou peut figurer dans n'importe quelle proposition vraie ou fausse, ou peut être considéré comme un, je l'appelle *terme*. » Par la suite Russell utilise la notion de « terme » en un sens restreint pour désigner les termes au sens large lorsqu'ils sont sujets logiques de la proposition.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, § 50, pp. 46-47, trad. fr., p.78.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, § 52, p. 47, trad. fr., p. 79.

En devenant sujet logique il semble que la proposition change de nature. La proposition est-elle encore un *terme* complexe si « la contradiction à éviter d'une entité qui ne peut devenir un sujet logique semble ici inévitable »⁴⁰⁹? Le paragraphe 53 quant à lui traite de la relation de prédication et tente d'apporter une réponse à la question suivante : le verbe « être » exprime-t-il une relation ? Peut-il faire exception au principe qui avait été préalablement posé, savoir que tout verbe exprime une relation ? Au paragraphe 54 Russell caractérise la double fonction de la relation : la relation en tant que relation abstraite et la relation en tant qu'effectivement reliante. Et finalement, au paragraphe 55 il montre que les relations ne peuvent pas être instanciées.

Ces quelques jalons étant posés nous pouvons maintenant rendre compte de l'enchaînement des paragraphes 52 à 55. Pourquoi dans ce qui semble n'être qu'une simple parenthèse, alors qu'il traite du difficile statut de la relation et de la proposition, Russell analyse-t-il au paragraphe 53 la proposition sujet-prédicat? S'agit-il simplement d'une digression sur un type de proposition particulier ? Et le paragraphe 55 qui clôt le chapitre, et que Russell consacre à la démonstration que les relations sont non instanciées, n'est-il que la description de la nature des relations, un simple approfondissement du statut de ces entités, ou joue-t-il un rôle bien plus important dans l'économie du chapitre IV, est-il bien plus intégré à la réflexion sur le problème de l'unité de la proposition qu'il n'y paraît ? Rappelons que ces questions et ce qui va suivre ne relèvent pas simplement de l'exercice pointilleux de l'explication de texte, de la simple exégèse du texte russellien. Nous cherchons à comprendre en quoi l'instanciation des relations peut être conçue comme une réponse à la régression bradleyenne.

Russell introduit au début du paragraphe 55 le thème des instances de relation. A travers cette problématique il poursuit deux buts, l'un évident, l'autre moins. Tout d'abord il veut soutenir que les relations ne peuvent pas être réduites aux prédicats. Il insiste sur le fait que les relations doivent être distinguées des prédicats. Il commence ainsi sa réflexion sur les relations : « Il reste à examiner le verbe et à trouver ses marques distinctives par rapport à l'adjectif. »⁴¹⁰ Et il la conclut de la même manière : « Les verbes n'ont pas, comme les adjectifs, d'exemples, mais sont identiques dans toutes leurs occurrences. »⁴¹¹ L'instanciation

⁴⁰⁹ *Ibid.*, § 52 p. 48, trad. fr., p. 80.

⁴¹⁰ *Ibid.*, § 52, p. 47, trad. fr., p. 79.

⁴¹¹ *Ibid.*, § 55, p. 52, trad. fr., p. 85.

constitue le critère qui doit permettre de distinguer les relations des prédicats.⁴¹² Contrairement aux prédicats les relations ne sont pas particularisées. On peut donc voir dans ces considérations sur le caractère non instancié des relations une manière pour Russell de signifier que les relations ne peuvent être réduites aux prédicats. Les relations en tant que constituants des propositions restent des universaux, alors que les prédicats au sein des propositions sont des particuliers. C'est la réduction de la lecture du paragraphe 55 à cette interprétation qui a conduit à interpréter la défense de la non-instanciation des relations comme un argument supplémentaire en faveur de la conception des relations externes.

Mais il ne s'agit pas du but ultime du paragraphe 55. Il faut faire montre d'un peu plus d'audace dans l'interprétation. Si on lit le paragraphe 55 avec en tête le manuscrit préparatoire, « Do Differences Differ? », alors ce paragraphe s'éclaire de manière différente. Avant toute autre visée alors qu'il écrit ce texte, Russell pense qu'instancier les relations *pourrait* être une manière de résoudre le problème de l'unité de la proposition et cela parce qu'il s'est essayé à une telle thèse dans « Do Differences Differ ? ». Ce point, à mon sens, crucial n'a pas été suffisamment mis en évidence mais ne peut être aujourd'hui ignoré du fait de la publication de « Do Differences Differ » dans les *Collected Papers*. En suivant cette interprétation on comprend mieux l'enchaînement des derniers paragraphes du chapitre IV des *Principles*. En effet au paragraphe 54 Russell soulève un problème en montrant que l'analyse ruine l'unité propositionnelle et au paragraphe 55 il cherche une solution à cette difficulté. Les instances de relations constitueraient cette solution. Reste à montrer pourquoi Russell est amené à penser que les instances de relation pourraient préserver l'unité de la proposition et pourquoi finalement Russell rejette cette solution qu'il avait d'abord défendue dans « Do Differences Differ? ».

⁴¹² Nous nous opposons sur ce point à William J. Winslade qui s'appuie sur « Replies to Criticisms » pour rejeter cette interprétation (*op.cit.* p. 96): « On pourrait être tenté d'interpréter les remarques de Russell d'une manière qui fournirait un appui à la thèse que les relations ne peuvent pas être réduites aux propriétés ; c'est-à-dire, on pourrait être tenté d'inférer que le fait que les relations sont non particularisées et que les propriétés sont particularisées, fournit un critère pour distinguer en principe entre relations et propriétés. [...] Cette interprétation pourrait être plausible si Russell avait maintenu la croyance que les relations ne sont pas particularisées et les propriétés sont particularisées. Mais bien que plus tard il réitéra sa croyance que les relations ne sont pas particularisées, il en vint à nier qu'il y ait une différence sous cet aspect entre les relations et les qualités » [*Logical Atomism*, p. 335] ». L'argument est fallacieux : ce n'est pas parce que Russell a par la suite soutenu que propriétés et relations sont non instanciées, non particularisées, qu'il ne peut pas avoir voulu utiliser ce qu'il pensait être une différence dans les *Principles* entre relations et propriétés pour argumenter l'irréductibilité des premières aux secondes.

Russell soutient que particulariser les relations est en faire des concepts de classe, c'est-à-dire des prédicats. Il définit la classe d'une manière extensionnelle. Le concept de classe est un point de vue intensionnel sur la classe. Il dénote la classe. « Une classe est une certaine combinaison de termes, un concept de classe est étroitement apparenté⁴¹³ à un prédicat, et les termes dont la combinaison forme la classe sont déterminés par le concept de classe. »⁴¹⁴ Mais en quoi le fait de faire des relations des concepts de classe permet-il de résoudre le problème de l'unité de la proposition? Le problème n'est-il pas ainsi résolu qu'à condition que le concept de classe ou le prédicat, ne soit pas indépendant et doive être nécessairement relié au sujet? Cette solution n'implique-t-elle donc pas une ontologie que Russell refuse, une ontologie qui ne soit pas une ontologie de « termes », d'entités au statut ontologique égal? Pourtant il consacre un long paragraphe à cette solution (§ 55). Pourquoi ne refuse-t-il pas immédiatement sans plus d'examen cette solution qui repose sur une ontologie qu'il ne peut admettre? Comment doit-on interpréter cette attention portée à cette solution, qu'il finit certes par rejeter? Comme le signe que Russell reste pris d'une certaine manière dans cette ontologie qui reconnaît seulement les propositions sujet-prédicat et dénie au prédicat toute indépendance? Ou bien est-ce le signe d'une difficulté intrinsèque à l'idée de complexe relationnel?

L'ambiguïté du statut de la proposition sujet-prédicat dans le chapitre IV plaide en faveur de cette interprétation. Russell consacre un paragraphe entier à l'analyse de la proposition sujet-prédicat avant de chercher à résoudre le problème de l'unité propositionnelle. « On pourrait se demander si tout ce qui, au sens logique du terme qui nous intéresse ici, est un verbe, exprime une relation ou non. »⁴¹⁵ Au paragraphe 48 il soutient que les verbes intransitifs indiquent symboliquement une relation, « une relation déterminée avec un relatum indéterminé »⁴¹⁶, alors que grammaticalement il ne semble pas indiquer une relation. Déterminer ce qu'est « être », qui est utilisé comme copule par la tradition de la

⁴¹³ Russell ne distingue pas clairement concept de classe et prédicat : « Le concept de classe diffère peu, si tant est qu'il en diffère, du prédicat » (*ibid.*, § 57, p. 54, trad. fr., p. 88). L'extension de la notion de « concept de classe » est plus large que celle de la notion de prédicat, au sens où le « concept de classe » désigne à la fois prédicats et relations : « Les prédicats représentent en un certain sens le type le plus simple de concept, puisqu'ils figurent dans le type le plus simple de proposition. » (*ibid.*, §57, p. 54, trad. fr., p. 88).

⁴¹⁴ *Op. cit.*, § 5, p. 55, trad. fr., p. 88.

⁴¹⁵ *Ibid.*, § 53, p. 49, trad. fr., p. 81.

⁴¹⁶ *Ibid.*, § 48, p. 44, trad. fr., p. 75.

proposition sujet-prédicat est plus délicat.⁴¹⁷ Au paragraphe 48 Russell écrit que les concepts qu'indiquent les verbes « sont toujours ou presque toujours des relations. »⁴¹⁸ Quels sont les verbes qui pourraient ne pas indiquer des relations? Les verbes transitifs expriment clairement des relations, et en dépit de leur forme grammaticale les verbes intransitifs expriment eux aussi des relations. Reste la copule. Dans le même paragraphe Russell souligne que la copule est bien un verbe. « Aussi disons-nous que « Socrate est humain » est une proposition qui n'a qu'un seul terme; quant aux autres composants de la proposition, l'un est un verbe, l'autre un *prédicat*. »⁴¹⁹ Le paragraphe 53 porte donc bien sur la copule.

Mais les remarques de Russell à propos de la copule sont assez confuses. Nous citons l'intégralité du paragraphe 53 qui est particulièrement symptomatique de cette confusion.

On pourrait se demander si tout ce qui, au sens logique du terme qui nous intéresse ici, est un verbe, exprime une relation ou non. Il semble évident que si nous avons raison de soutenir que “Socrate est humain” est une proposition n'ayant qu'un seul terme, le *est* dans cette proposition ne peut exprimer une relation au sens ordinaire du terme. En fait les propositions sujet-prédicat se distinguent précisément par ce caractère non-relationnel. Cependant une relation entre Socrate et l'humanité se trouve certainement *impliquée*, et il est très difficile de concevoir que cette proposition n'exprime aucune relation. Peut-être pourrions-nous dire que c'est une relation, quoiqu'elle soit distincte des autres relations en ce qu'elle ne se laisse pas considérer comme une assertion portant sur le référent. On peut faire une remarque similaire à propos de la proposition “A est”, qui vaut pour tous les termes sans exception. Le *est* est ici tout à fait différent du *est* de “Socrate est humain”; on peut le considérer comme complexe, et comme prédisquant réellement l'être de A. De la sorte, le véritable verbe logique d'une proposition peut toujours être considéré comme affirmant une relation. Mais il est si difficile de savoir avec exactitude ce que l'on veut dire par relation que la question tout entière risque de devenir purement verbale.⁴²⁰

⁴¹⁷ Peter Hylton remarque en passant : « Russell parfois suggère qu'il y a un troisième élément dans une proposition de cette forme, correspondent à la copule “est”, mais il semble que sa position sur cette question reste vague ou agnostique. », « The Nature of the Proposition and the Revolt Against Idealism », in Richard Rorty, J. B. Schneewind and Quentin Skinner (ed.), *Philosophy in History*, Cambridge University Press, 1984, p. 376.

⁴¹⁸ *Op. cit.*, § 48, p. 44, trad. fr., p. 75.

⁴¹⁹ *Ibid.*, § 48, p. 45, trad. fr., p. 76.

⁴²⁰ *Ibid.*, § 53, p. 49, trad. fr., p. 81.

Qu'est-ce qu'une relation au sens ordinaire? « Une relation entre deux termes est un concept qui figure dans une proposition où figurent également deux termes, mais non pas en tant que concepts, et dans laquelle l'inversion de ces deux termes donne une proposition différente. »⁴²¹ Les relations relient un terme dont elles procèdent, le référent, au terme vers lequel elles procèdent, le relatum. Les propositions sujet-prédicat ne comportent pas de relatum, pas même un relatum indéterminé comme dans le cas des verbes intransitifs. C'est pourquoi la proposition sujet-prédicat contient une « pseudo-relation de sujet à prédicat »⁴²². Mais maintenir qu'elle exprime une pseudo-relation est finalement admettre qu'elle est une proposition malgré tout relationnelle.

Au paragraphe 53 Russell soutient deux affirmations contradictoires : la proposition sujet-prédicat n'exprime pas une relation et pourtant elle doit exprimer une telle relation : « il est très difficile de concevoir que cette proposition n'exprime aucune relation. » Pourquoi est-ce si difficile? Tout d'abord du fait de l'importance accordée par Russell dans les *Principles* au principe du parallélisme logico-grammatical : « il faut [...] admettre que chacun des mots figurant dans une phrase doit avoir *un* sens. »⁴²³. Ensuite parce que le prédicat et son sujet sont tous deux des entités, des « termes » et sont ainsi par définition ontologiquement distincts. Une relation doit donc les relier pour qu'ils puissent constituer une authentique proposition. Les propositions sont des unités complexes, c'est-à-dire des entités composées de plusieurs termes distincts. S'il n'y a pas de relation entre le sujet et le prédicat, soit la proposition sujet-prédicat est seulement un agrégat sans unité et ne peut donc pas être une authentique proposition, soit le prédicat est dans le sujet, et là encore la proposition sujet-prédicat n'est pas une proposition entendue au sens de Russell, puisque le sujet et le prédicat doivent être distincts pour former une proposition.

C'est pourquoi dans la proposition “Socrate est humain” « une relation entre Socrate et l'humanité se trouve certainement *impliquée* », c'est-à-dire qu'une autre proposition, qui contient une relation parmi ses constituants, procède de cette proposition “Socrate a l'humanité”. Mais Russell s'enlise lorsqu'il écrit : « La relation qui figure dans le second type (Socrate a l'humanité) est complètement caractérisée par le fait qu'elle implique en même temps qu'elle se trouve impliquée par elle, une proposition à un seul terme, dans laquelle

⁴²¹ *Ibid.*, § 94, p. 95, trad. fr., p.140.

⁴²² *Ibid.*, § 94, note †, p. 95, trad. fr., p. 140.

⁴²³ *Ibid.*, § 46, p. 42, trad. fr., p. 72.

l'autre terme de la relation est devenu un prédicat. »⁴²⁴ En quoi dire cela explique-t-il la proposition sujet-prédicat? Ce raisonnement conduit à une circularité stérile. On doit expliquer la proposition sujet-prédicat par une autre proposition. Mais la seconde doit être expliquée à partir de la première! Et Russell de souligner que « ces deux propositions peuvent être clairement distinguées, et il est important que pour la théorie des classes que cela soit fait ». ⁴²⁵

Pourquoi Russell préserve-t-il ici la proposition sujet-prédicat dont la nature est inintelligible? Pourquoi n'accepte-t-il pas qu'il n'y ait pas de proposition sujet-prédicat et que la forme grammaticale prédicative n'indique qu'une proposition relationnelle ainsi qu'il l'a soutenu en 1899⁴²⁶ et qu'il le soutiendra par la suite. En 1903 au contraire il persiste dans cette position : « Logiquement la relation fondamentale est celle du sujet et du prédicat, celle qu'exprime « Socrate est humain », - une relation qui [...] présente ceci de particulier que le relatum ne peut être considéré comme un terme dans la proposition. »⁴²⁷ En écrivant que « le relatum ne peut être considéré comme un terme dans la proposition », Russell ne reconnaît-il pas pourtant que la proposition sujet-prédicat contient un relatum? Mais quel est alors ce terme?

Russell pourrait résoudre le problème de la proposition sujet-prédicat au moyen de sa théorie de la dénotation. Le relatum n'est pas contenu dans la proposition sujet-prédicat, mais ce que la proposition contient est le concept qu'indique le terme. « Mais le fait que la description soit possible – que nous soyons capables, au moyen de concepts, de désigner une chose qui n'est pas un concept – est dû à une relation logique entre certains concepts et certains termes, en vertu de laquelle ces concepts *dénotent* intrinsèquement et logiquement ces termes. C'est de ce sens de la dénotation qu'il est ici question. Cette notion est au fondement

⁴²⁴ *Ibid.*, § 57, p. 55, trad. fr., p. 88.

⁴²⁵ *Ibid.*, § 57, p. 54, trad. fr., p. 88.

⁴²⁶ « On peut douter qu'il y ait fondamentalement des propositions sujet-prédicat. Lorsque le sujet n'est pas une *chose*, comme dans "rouge est une couleur", le jugement est essentiellement celui d'inclusion dans une classe, et savoir si la classe doit être constituée par des prédicats communs est une question difficile. Lorsque le sujet est une *chose*, comme dans "La chaise est rouge", ou mieux, "c'est rouge", il semble que la proposition est généralement réductible à l'existence de l'une ou de plusieurs qualités dans un endroit spatial ou spatio-temporel. Puisque l'occupation d'un lieu est formellement une relation à un côté, comme la relation sujet-prédicat, il n'y a aucun obstacle *prima facie* à réduire l'une à l'autre. En tout cas il y a deux relations à-un-côté, i. e. l'occupation d'une portion du temps et l'occupation d'une portion d'espace », in « The Classification of Relations » in *C. P.* 2, pp. 145-146.

⁴²⁷ *Op. cit.*, § 76, p. 77, trad. fr., p. 118.

(selon moi) de toutes les théories de la substance, de la logique du sujet et du prédicat, et de l'opposition entre les choses et les idées, la pensée discursive et la perception immédiate.»⁴²⁸ La proposition “Socrate est un homme” déploierait ainsi entièrement la proposition sujet-prédicat “Socrate est humain”.

Comme « Le sens de « A est un-homme [...] ressemble beaucoup à l'identité »⁴²⁹, ne pourrait-on pas dire que le sens de la proposition sujet-prédicat est presque le même que le sens de la proposition d'identité? La proposition sujet-prédicat serait l'équivalent de la proposition d'identité. En effet elles partagent la caractéristique de ne pas être relationnelle : « Aussi l'identité doit-elle être admise, et la difficulté concernant la dualité des termes de la relation doit-elle être écartée en niant purement et simplement qu'il soit nécessaire d'avoir deux termes différents. Il doit toujours y avoir un référent et un *relatum*, mais ils n'ont pas besoin d'être distincts; et quand on affirme une identité, ils ne le sont pas. »⁴³⁰ Dans la proposition sujet-prédicat la relation relierait le sujet à lui-même et c'est pourquoi la relation n'apparaîtrait pas dans la proposition. On pourrait donc conclure que d'une certaine manière Russell maintient la copule “est” qui pourrait être réduite au “est” d'identité.

Le raisonnement de Russell à propos de la proposition sujet-prédicat n'est pas une digression que l'on pourrait tenir pour négligeable dans le chapitre IV. Et il est vrai que si l'on compare ce paragraphe 53 aux textes des *Principles* habituellement cités par l'orthodoxie exégétique pour souligner combien Russell critique les ontologies fondées sur les propositions sujet-prédicat, ce paragraphe et l'interprétation que nous en proposons peuvent paraître bien singuliers. Si Russell nous parle de la proposition sujet-prédicat à ce moment là du chapitre et d'une manière qui tranche avec l'habituelle vigoureuse critique qu'il en propose, c'est parce que la proposition sujet-prédicat doit nous aider à comprendre l'unité de la proposition. Russell fait de la proposition sujet-prédicat la proposition fondamentale parce qu'elle est la plus simple. « Les plus simples des propositions sont celles où figure un prédicat autrement que comme terme et où il n'y a qu'un seul terme dont ce prédicat soit affirmé. De telles propositions peuvent être appelées propositions sujet-prédicat. »⁴³¹ Cette affirmation est surprenante. Comment la proposition sujet-prédicat pourrait-elle être la plus simple, alors

⁴²⁸ *Ibid.*, § 56, p. 53, trad. fr., p. 87.

⁴²⁹ *Ibid.*, note † p. 64.

⁴³⁰ *Ibid.*, § 64, p. 64, trad. fr., p. 101.

⁴³¹ *Ibid.*, § 57, p. 54, trad. fr., p. 87.

qu'elle exprime une relation sans contenir de relatum? Comment doit-on entendre cette simplicité? La proposition sujet-prédicat serait la plus simple parce qu'elle ne contient qu'un terme. En ce sens son unité ne serait pas problématique.

L'article « Meinong's Theory of Complexes and Assumptions » (1904) montre clairement que la proposition sujet-prédicat à cette époque n'est pas problématique pour Russell. Russell en vient alors même à expulser la relation de la proposition. Il s'accorde avec Meinong pour dire que « on ne peut soutenir universellement la concomitance des complexes et des relations, puisque l'on peut penser un complexe sans qu'il n'y ait présentation de la relation. »⁴³² Quand Russell approuve cette thèse il comprend toutes les propositions à partir du schéma sujet-prédicat. Meinong explique sa thèse avec l'exemple d'une proposition sujet-prédicat, « la croix est rouge », et Russell en rend compte avec des propositions authentiquement relationnelles. Russell argumente en faveur de cette thèse au moyen du célèbre argument de Bradley : si la relation est en tant que « terme » dans une proposition, elle devra être reliée à ses relata au moyen de relations qui devront elles-mêmes être reliées à leurs relata au moyen de relations qui devront etc. Ce raisonnement conduit à une régression à l'infini.⁴³³ Cet argument montre que la relation ne peut être dans la proposition ni en tant que relation abstraite ni en tant que relation particularisée. Expulser la relation de la proposition permettrait donc de résoudre la difficulté à comprendre l'unité de la proposition. Mais il s'agit d'une solution trompeuse. Russell analyse deux propositions <A est le père de B> et <La paternité se tient entre A et B>. Contrairement à la seconde la première ne serait pas à propos de la paternité. La relation de paternité ne serait pas un constituant de la première proposition. Mais n'a-t-on pas là à affaire à un tour de passe-passe grammatical qui masque la relation, parce que la copule ne compterait finalement pour rien? Dans la seconde proposition il y a trois termes *stricto sensu* : <la paternité>, <A> et . Et il y a une nouvelle relation <se tenir entre>. Cette relation est réellement dans la proposition, c'est la relation reliante de la proposition et la paternité y est en tant que sujet. En quel sens cette relation est-elle reliante? Russell semble généraliser une conclusion qu'il a tirée de son examen des propositions sujet-prédicat, à toutes les propositions. « En un sens qu'il serait vraiment souhaitable de définir, une proposition relationnelle semble être à *propos de* ses termes, d'une manière qu'elle n'est pas à *propos de* la relation. »⁴³⁴ En utilisant la proposition sujet-prédicat pour penser toute

⁴³² « Meinong's Theory of Complexes and Assumptions », in *C. P. 4*, p. 456.

⁴³³ *Ibid.*, p. 456.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 456.

proposition Russell sort de l'ontologie la relation dont le rôle dans l'unification de la proposition demeure mystérieux.

Le sens de ce qui est plus qu'une simple digression sur la proposition sujet-prédicat au chapitre IV *des Principes* est donc maintenant clair. Russell affirme que les prédicats sont particularisés, instanciés. Si les relations pouvaient être particularisées, elles seraient comme des prédicats. Et si elles pouvaient être comme des prédicats alors toute proposition serait assimilable à la proposition sujet-prédicat. Et comme, ainsi que nous l'avons montré par un rapprochement avec le texte qu'il consacre à Meinong, Russell conçoit confusément la proposition sujet-prédicat comme le modèle de l'unité propositionnelle, si l'unité de la proposition sujet-prédicat n'est pas problématique, l'unité de la proposition relationnelle ne le serait pas non plus. De plus cette confrontation des *Principes* et de « Meinong's Theory of Complexes and Assumptions » sur la place de la relation dans la proposition permet de mettre en évidence deux premières options quant aux possibilités de comprendre le rôle de la relation dans la proposition. Première possibilité : c'est la relation en tant que constituant de la proposition qui assure l'unité du complexe relationnel; c'est la thèse qui est défendue dans « Do Differences Differ? » et dans les *Principes* sous deux formes différentes, l'une affirmant le caractère instancié de la relation, l'autre son caractère non instancié. Seconde possibilité : la relation n'est plus conçue comme un constituant de la proposition. C'est la thèse ébauchée dans la recension que Russell consacre à Meinong ; mais alors se pose la question ; si ce n'est pas la relation qui unifie le complexe, qu'est-ce qui en assure l'unité ?

b. Comparaison de « Do Differences Differ ? » et de Principes IV § 55

Dans le paragraphe 55 des *Principes* Russell entend montrer que les relations ne sont pas instanciées : « Les verbes n'ont pas, comme les adjectifs, d'exemples, mais sont identiques dans toutes leurs occurrences. »⁴³⁵ Dans un des manuscrits préparatoires des *Principes*, « Do Differences Differ ? » (1900)⁴³⁶, Russell était parvenu à une conclusion tout opposée. Le caractère contradictoire des conclusions est d'autant plus frappant que Russell

⁴³⁵ *Ibid*, § 55, p. 52, trad. fr., p. 85.

⁴³⁶ « Do Differences Differ ? », in *C. P.* 3, pp. 555-557. Ce manuscrit est un brouillon du paragraphe 55 des *Principes* qui approfondit le brouillon datant des années 1899-1900 des *Principes* (« *The Principles of Mathematics*, draft of 1899-1900 », *ibid.*, pp. 9-451).

reprend dans le paragraphe 55 les mêmes arguments que ceux développés dans « Do Differences Differ? »

La différence dans l'abstrait ne relie rien, mais est reliée aux différences comme le *Point* aux points. La relation d'une différence spécifique à ses termes n'est pas une partie de la signification de « *A* et *B* diffèrent », bien qu'elle soit logiquement impliquée par cette proposition.

La doctrine en question peut être étendue à toutes les relations. Une relation qui relie actuellement deux termes doit être incapable d'en relier d'autres ; donc il n'y a qu'une seule proposition dans laquelle une relation spécifiée relie, bien qu'il y en ait bien sûr d'autres dans lesquelles elle est reliée. Entre deux relations de la même classe il y a une diversité numérique, comme entre deux points ou deux couleurs ; donc chacune a à une seule paire de termes (et pas à d'autres) la relation de les relier, qui doit encore être unique dans chaque cas.⁴³⁷

Comment Russell parvient-il à cette conclusion ? Dans ce texte la question initiale est celle du statut des relations dans les complexes particuliers : « La différence entre le rouge et le bleu diffère-t-elle de la différence entre l'identité et la différence ? »⁴³⁸ La question de l'intelligibilité de l'unité de la proposition et de son analyse constitue un moyen pour déterminer ce statut, savoir ici si la différence est numériquement la même dans tous les complexes où elle relie des termes qui diffèrent, si l'on a affaire à un universel, non instancié présent dans tous ces complexes, ou bien s'il s'agit de différences particulières propres à leurs complexes. En 1903 l'ordre de l'argumentation est renversé : la question de l'instanciation des relations devient le moyen de résoudre la question de l'unité de la proposition.

Dans « Do Differences Differ ? » le raisonnement est le suivant : si la relation au sein du complexe est une relation abstraite, la différence en tant que telle, l'universel < différence >, alors nous ne pouvons comprendre l'unité de la proposition < *A* diffère de *B* >. En effet, une telle proposition est analysée en < *A* >, < la différence >, < *B* >, et nous ne pouvons tenter d'en restituer l'unité qu'au prix d'une régression bradleyenne. Nous relierons par une nouvelle relation *R* la différence à *A* et à *B*. Mais parce que *R* est également une relation abstraite elle n'a pas plus que la différence la capacité de relier. Face à cet échec nous sommes conduits à introduire une nouvelle relation *R'*, toujours afin de rendre compte de la manière dont *A*, la différence, *B* peuvent constituer une unité, une proposition. Cette nouvelle relation *R'* présente le même défaut que les précédentes. Nous introduirons de nouvelles relations *ad*

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 557.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 555.

infinitum sans jamais parvenir à restaurer l'unité perdue par l'analyse. « Nous sommes donc conduits à une régression à l'infini de complexités de plus en plus grandes au sein de la *signification* de notre proposition originale. Et ce genre de régression est certainement inadmissible. »⁴³⁹

Pour que l'analyse puisse rendre compte de la proposition, continue Russell, il faut analyser « *A* diffère de *B* » en « « Il y a une différence spécifique qui relie *A* et *B* » ; en d'autres termes, « il y a un concept *la différence de A et B* ». Nous devons admettre que cette différence spécifique est reliée à *A* et à *B*, mais la relation n'a pas besoin de former une partie de la *signification* de la proposition « *A* et *B* diffèrent », si bien que la régression qui en résulte est d'une variété inoffensive ».⁴⁴⁰ On trouve ainsi dans la proposition même analysée la signification de la relation en tant qu'efficace, en tant que reliant effectivement *A* et *B*. Il n'est donc plus besoin pour rendre compte de cette relation qui constitue la proposition en unité, de relier par une nouvelle relation la relation à ses termes. C'est pourquoi la régression engendrée par le fait de relier la relation de différence à *A* et à *B* est du type inoffensif. En effet, si relier *A* et *B* constitue la nature de la différence de *A* et de *B*, si les relier la constitue en propre, dans son essence, affirmer que cette différence est reliée à *A* et à *B* n'est rien d'autre que déployer dans une nouvelle proposition ce qui est impliqué par la nature de cette différence-ci. Cette différence-ci ne pourrait être elle-même si elle ne faisait différer *A* et *B* et pour les faire différer elle doit être reliée à chacun d'eux.

Dans les *Principles*, Russell parvient à une conclusion tout à fait opposée à celle du manuscrit de 1900 : la relation présente dans la proposition est la relation abstraite, l'universel. On a affaire à la même différence dans tous les complexes où les termes diffèrent. Russell soutient sa thèse par deux arguments. Premier argument : « même si la différence entre *A* et *B* est absolument particulière à *A* et à *B*, les trois termes *A*, *B* et la différence de *A* à *B*, ne reconstituent pas plus la proposition « *A* diffère de *B* » que ne le faisaient *A*, *B* et la différence. »⁴⁴¹ La thèse de l'instanciation ne résout pas mieux que la thèse de la non-instanciation le problème de l'unité de la proposition. Donc au nom d'un principe d'économie il ne sert à rien de multiplier les instances de la différence en sus de la reconnaissance de l'universel « la différence ». Un second argument consiste à montrer que, si l'on adhère à la

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 556.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 556.

⁴⁴¹ *The Principles of Mathematics*, § 55, p. 51, trad. fr., p. 84.

thèse de l'instanciation des relations alors nous sommes confrontés à l'impossibilité même de notre thèse. Nous devons reconnaître que la relation d'instanciation fait exception même à cette thèse. Ce que refuse Russell. La différence ne peut être un concept de classe instancié par des différences particulières. En effet, pour appartenir à une même classe, celle de la différence, les différences particulières devraient avoir *une* même relation d'exemplification à cette classe.

Mais la manière la plus générale dont deux termes peuvent avoir quelque chose en commun est d'avoir tous deux une relation donnée à un terme donné. Aussi si ces deux paires de termes ne peuvent jamais avoir la même relation, il s'ensuit que deux termes ne peuvent rien avoir de commun et, de là, que des différences différentes ne pourront, en aucun sens définissable du terme, être des *exemples* de la différence.⁴⁴²

Une objection évidente à la démonstration de Russell pourrait être qu'il traite uniformément de toutes les relations, sans distinguer les relations formelles des relations ordinaires. On pourrait très bien imaginer que la relation d'instanciation ne soit pas justement instanciable, *self-participative*, qu'elle n'ait pas le même statut que les relations ordinaires⁴⁴³. Cette stratégie que Russell refuse ici est largement employée pour résoudre le problème bradleyen : on doit distinguer les relations ordinaires (par exemple aimer, être à droite de) des relations formelles (instancier, exemplifier, ressembler, etc.) Mais Russell ne peut souscrire à une telle distinction : elle semble ad hoc et ne ferait qu'obscurcir le statut de la relation, alors même qu'il s'agit en partie pour Russell de donner aux relations un statut ontologique indubitable : pourquoi certaines relations ne se comporteraient-elles pas comme les autres relations ? Les relations ordinaires et les relations formelles sont-elles bien toutes des relations ? Pourquoi leurs capacités à relier ne s'expliquent-elles pas de la même manière ? Relation ordinaire, pourtant Russell fait de l'instanciation la relation par excellence : elle est la nature même de toute relation, puisque la relation définit la capacité à relier des relations. Russell refuse d'envisager qu'en tant que relation par excellence, en tant que relation métaphysique, l'instanciation puisse avoir une nature particulière, qu'elle soit une méta-relation dont l'explication de la nature relationnelle ferait exception à l'explication proposée pour les relations « ordinaires ». La capacité à relier de la méta-relation serait réduite à un fait

⁴⁴² *Ibid.*, § 55, p. 51-52, trad. fr., p. 84.

⁴⁴³ C'est l'objection formulée par Thomas R. Foster, *op. cit.*, p. 135.

brut, assez peu satisfaisant pour un esprit qui cherche à fournir une analyse de ce qu'est une relation et qui entend défendre leur statut d'authentiques entités.

2. Atomisme et relation

Il faut maintenant tenter de donner une raison à la volte-face opérée par Russell entre « Do Differences Differ ? » et les *Principles*. Cette élucidation permettra dans le même temps de souligner la difficulté du problème de l'unité de la proposition, voire son insolubilité pour une ontologie analytique. Pourquoi Russell refuse-t-il en 1903 l'instanciation des relations alors même qu'il l'avait adoptée dans un brouillon du même texte en 1900 ? Les instances de relations, dans la perspective du pluralisme ontologique qui est celle de Russell en 1903, sont des entités purement indépendantes. Certes, sans renier apparemment l'atomisme déjà à l'œuvre dans les *Principles*, on pourrait concevoir la différence dans $\langle A \text{ diffère de } B \rangle$ comme une différence particulière, la différence propre à ce complexe particulier. La proposition serait constituée de trois particuliers : A , la relation de différence entretenue par A et B , et B . Mais en quoi cette particularisation réglerait-elle le problème de l'unification de la proposition ? On peut certes concevoir cette particularisation de la relation comme impliquant une certaine intentionnalité, cette différence est différence *de* A et de B , mais en quoi cette intentionnalité ferait de cette relation une relation effectivement reliante ? Pour Russell cette intentionnalité n'est pas incompatible avec l'atomicité. Dans les mêmes termes utilisés par Mertz contre Campbell, on peut dire que les instances « flottent librement » (« free-float ») en n'étant pas attachées à, et en ne dépendant pas quant à leur existence, de *relata*.⁴⁴⁴ On comprend alors que Russell rejette ici l'instanciation des relations en ce sens puisqu'elle conduit à multiplier inutilement les entités, à poser autant de différences particulières qu'il peut y avoir de complexes, sans que cette multiplication n'apporte de solution au problème de l'unité de la proposition. Cette théorie de la non-instanciation conduit à une impasse puisqu'elle enfreint le principe de parcimonie tout en laissant entier le problème de l'unité du complexe.

Maintenant, pourquoi Russell en 1900 a-t-il pu penser que l'instanciation des relations pouvait être la solution au problème de l'unité de la proposition ? Parce qu'elle permettrait de bloquer la régression bradleyenne. L'instanciation de la relation bloque la régression dans la

⁴⁴⁴ D. W. Mertz, *Moderate Realism and its Logic*, p. 26.

mesure où il n'y a de régression que par la répétabilité de la relation reliante. Si ce qui relie n'est pas répétable il n'y a pas régression. La relation ne peut être répétable si elle est spécifique aux termes qu'elle relie, si donc elle est instanciée. De plus la régression de Bradley reposerait sur une confusion : « essentiel à la plausibilité de la régression est le traitement du prédicatif comme non prédicatif », ⁴⁴⁵ c'est-à-dire du reliant comme du non-reliant. Corriger cette confusion consiste en 1900 pour Russell à affirmer que la relation reliante n'est pas tout à fait la même entité que la relation abstraite que l'on obtient à l'analyse en dépeçant le complexe en la classe de ses constituants. La relation qui apparaît dans la série des constituants est la relation en tant que concept de classe, en tant qu'abstraite, alors que la relation reliante est la relation instanciée. Il ne s'agit donc pas de comprendre ainsi qu'en 1903 comment une même relation relie dans le complexe et ne relie pas dans la liste des constituants ⁴⁴⁶. Mais il semblerait alors que l'on ait affaire à une pétition de principe ⁴⁴⁷. On bloque certes la régression mais on ne résout pas le problème de l'unification du complexe. Il ne s'agit plus d'une conception atomiste qui demande comment obtenir une unité à partir de la multiplicité des constituants indépendants de la proposition. On se donne d'emblée l'unité : « Il y a une différence spécifique qui relie *A* et *B* » ⁴⁴⁸. La différence spécifique est déjà un complexe qui redouble le complexe dont on cherche à comprendre l'unification, « *A* diffère de *B* ». Cette différence spécifique contient les relata dont il s'agissait de comprendre la mise en relation en un complexe ⁴⁴⁹. Le problème de l'unification du complexe propositionnel n'est donc absolument pas résolu. Ce qui explique finalement pourquoi Russell rejette en 1903 l'instanciation des relations. Il refuse certes une relation instanciée conçue de manière atomiste qui renvoie seulement de manière intentionnelle à ses relata car elle ne relie pas plus qu'une relation non instanciée. Mais il refuse également au nom d'un certain atomisme et d'une volonté d'analyse une relation instanciée au sens d'un complexe contenant effectivement la relation et ses relata.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 17.

⁴⁴⁶ *The Principles of Mathematics*, § 54, p. 50, trad. fr., p. 82.

⁴⁴⁷ W. F. Vallicella, *op. cit.*, pp. 169 sq.

⁴⁴⁸ « Do Differences Differ ? », p. 556.

⁴⁴⁹ D. W. Mertz, *op. cit.*, p. 76: « par opposition aux substances, les instances doivent toujours exister en tant que prédicats (bien qu'elles puissent aussi être sujets) et ne peuvent exister indépendamment de quelques relata parmi (*among*) lesquels elles relient ». En 1903, Russell n'aurait pu accepter une telle thèse.

De plus les instances de relations, conçues comme des complexes évoquent bien trop le monisme bradleyen. C'est le sens de la claire mise au point concernant la notion d'instanciation des relations qu'effectue Russell dans sa réponse à Morris Weitz⁴⁵⁰ en 1944 :

C'est une erreur de penser que j'ai abandonné cette opinion [que les relations n'ont pas d'instances] dans « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », je l'ai soutenue de manière continue depuis 1902. Il n'y a pas non plus de différence sous cet aspect entre les relations et les qualités. Quand je dis « *A* est humain » et « *B* est humain », il y a une absolue identité en ce qui concerne « humain ». On peut dire que *A* et *B* sont des instances de l'humanité, et, de la même manière, si *A* diffère de *B* et *C* diffère de *D*, on peut dire que les deux paires (*A*, *B*) et (*C*, *D*) sont des instances de différences. Mais il n'y a pas deux humanités ou deux différences. *Cette doctrine représente un désaccord essentiel avec les Hégéliens, et elle est nécessaire à la légitimité de l'analyse.*⁴⁵¹

Accepter l'instanciation des relations c'est renoncer à l'indépendance des relations, c'est expliquer leur pouvoir reliant et donc leur spécificité — que serait une relation qui ne pourrait relier ? —, en posant d'abord l'unité, alors que le pluralisme ontologique de Russell doit élucider la manière dont des entités totalement indépendantes entrent en relation, comment la relation qui par définition relie se met à relier. Les relations instanciées ressemblent beaucoup trop à des relations internes : elles présupposent une unité inanalysable. Les relations

⁴⁵⁰ Morris Weitz, « Analysis and the Unity of Russell's Philosophy », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, (The Library of Living Philosophers, vol. 5), Evanston et Chicago, Northwestern University, 1944, pp. 68-69: « *The Principles of Mathematics*, le premier ouvrage dans lequel les universaux sont discutés, est d'un Platonisme orthodoxe, en dehors d'une très curieuse doctrine, en effet, selon laquelle les *relations* universelles n'ont pas d'instances. Pourtant, dans sa discussion suivante des universaux, dans "Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description" (1910-1911), il rejette cette thèse, parce qu'il est si convaincu que les relations universelles doivent avoir des instances qu'il consacre la plupart de ses arguments à prouver que nous sommes en accointance avec les relations universelles elles-mêmes. » Weitz commet à propos de ce passage de « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description » (in *Mysticism and Logic*, in *C. P.* 6, p. 150) la confusion entre deux sens de l'instanciation des relations contre laquelle nous avons mis en garde. Lorsque Russell écrit : « Un jugement tel que « ceci est avant cela », où ce jugement est dérivé de la conscience d'un complexe, constitue une analyse, et nous ne devrions pas comprendre l'analyse si nous n'étions pas en accointance avec la signification des termes employés. Nous devons donc penser que nous sommes en accointance avec la signification de « avant », et non pas simplement avec ses instances. », il faut entendre les instances de « avant » non pas comme des relations « avant » particularisées, mais comme les complexes dans lesquels « avant », en tant qu'universel, est un constituant.

⁴⁵¹ « Reply to Criticisms », p. 21. Nous soulignons.

instanciées telles qu'elles sont conçues en 1900 sont en quelque sorte la notion converse de la notion de relation interne. Une relation interne est une relation fondée sur la nature de ses termes, les termes entrent en relation parce que cela fait partie de leur nature, de ce qu'ils sont. La relation instanciée relie ses termes parce qu'il fait partie de sa nature de les relier. Les termes ne sont ce qu'ils sont qu'en étant ainsi reliés, la relation n'est ce qu'elle est qu'en reliant ce qu'elle relie. Termes et relations perdent toute indépendance. Et c'est cette absence de substantialité des termes *et* des relations que Bradley a cherché à montrer dans *Appearance and Reality*. Donc en refusant l'instanciation des relations, Russell combat bien le néo-hégélianisme et sa critique de l'analyse comme falsification.

Nous venons d'identifier le ressort du passage concernant l'instanciation ou non des relations dans les *Principles* : la lutte contre l'idéalisme de Bradley. Nous devons maintenant énoncer un clair diagnostic sur cette tentative de résoudre le problème de l'unité de la proposition tout en maintenant la condamnation de la pensée de Bradley. Les solutions de 1900 et de 1903 apportées au problème de l'unité de la proposition par l'instanciation, puis par la non-instanciation des relations, échouent toutes les deux. En effet la thèse de la non-instanciation donne trop peu à la relation pour lui permettre de combler l'intervalle ontologique qui la sépare des termes qu'elle doit relier. L'atomisme des constituants de la proposition est insurmontable. Quant à la thèse de l'instanciation elle donne trop à la relation : ce qui doit unifier est déjà l'unité que l'on cherche à rendre intelligible. Il n'y a plus d'atomisme des constituants de la proposition et donc plus de légitimité de l'analyse.

Russell soutient ce que l'on pourrait appeler un atomisme relationnel. Que ce soit dans « Do Differences Differ ? » ou dans les *Principles*, pour résoudre le problème de l'unité de la proposition, Russell cherche à briser cet intenable oxymore : en accentuant l'aspect relationnel en 1900, en accentuant l'atomisme en 1903. En 1913, dans *Théorie de la connaissance*, Russell explore une nouvelle voie : il maintient l'atomisme des constituants des complexes relationnels ainsi que leur caractère relationnel, mais il tente d'échapper à la contradiction en renonçant à faire porter l'aspect reliant à la relation constituant du complexe.

3. Theory of Knowledge : vers une plus grande abstraction de la relation

a. Le problème de la direction des relations

Théorie de la connaissance est un texte remarquable pour son analyse complexe des unités que sont les faits.

L'analyse peut être définie comme la découverte des constituants et du mode de combinaison d'un complexe donné. Il doit s'agir d'un complexe avec lequel nous avons une accointance; l'analyse est *complète* lorsque nous parvenons à une accointance avec tous les constituants et avec leur mode de combinaison, et que nous savons qu'il n'y a plus de constituants et que c'est là leur mode de combinaison. Nous pouvons distinguer l'analyse *formelle*, comprise comme la découverte du mode combinaison, de l'analyse *matérielle*, comprise comme la découverte des constituants.⁴⁵²

Dans *Théorie de la connaissance* Russell multiplie les « ingrédients » pour rendre compte de l'unité du complexe : forme logique, relation, positions des constituants ; alors que dans les *Principles* il faisait entièrement porter l'unité du complexe sur un des constituants du complexe, la relation. Mais comme nous le montrerons cet effort d'analyse échoue à atteindre l'intelligibilité espérée et nous verrons pourquoi. Nous retrouvons dans ce texte les mêmes problèmes que ceux posés par la théorie de la proposition de 1903. De même qu'en 1903 Russell cherchait à concilier le fait que la proposition est un terme, une entité, avec le fait qu'elle est constituée par des termes indépendants, dix ans plus tard il cherche à concilier notre accointance avec une unité complexe (proposition, fait) et notre accointance avec chacun de ses constituants, qui fonde l'analyse. Or de même que l'analyse de la proposition dans les *Principles* nous la rendait inintelligible en tant qu'unité complexe, de même dans *Théorie de la connaissance* l'accointance avec chacun des constituants et autres ingrédients du complexe nous rend inintelligible l'unité du fait et de la proposition : « nous pouvons avoir une accointance avec un complexe sans avoir d'accointance avec ses constituants »⁴⁵³. Russell doit montrer que l'analyse, l'accointance avec chacun des constituants du complexe remplit bien la seconde partie du programme de l'analyse, savoir l'analyse formelle qui doit permettre

⁴⁵² *Theory of Knowledge*, p. 119, trad. fr., pp. 155-156

⁴⁵³ *Ibid.*, pp. 120-121, trad. fr., p. 157.

de comprendre comment les constituants forment véritablement un complexe. C'est cette seconde partie du programme de l'analyse qui échouait en 1903, et qui ici échoue encore.

La *Théorie de la connaissance* est symptomatique du rejet de la solution au problème de l'unité des complexes par les instances de relations. Nous rencontrons certes dans le texte la notion d'instance de relation : « Nous pouvons avoir la connaissance immédiate d'innombrables exemples [instances] de succession, sans être conscients qu'il s'agit d'exemples de succession, qu'ils aient quoi que ce soit en commun. »⁴⁵⁴ Mais il faut comprendre cette notion d'instance non pas comme la présence de la relation particularisée au sein du complexe, mais comme tel complexe particulier comprenant parmi ses constituants la relation en tant qu'universel. Russell reconnaît à la relation au sein même du complexe la plus grande abstraction : « quand la relation est pure, elle cesse d'exiger des termes pour être intelligible. »⁴⁵⁵ Lorsque nous sommes en accointance avec les relations des complexes nous sommes en accointance avec

soit les relations elles-mêmes [*the bare relations themselves*] soit du moins avec quelque chose d'un degré équivalent d'abstraction; et par "quelque chose d'un degré équivalent d'abstraction", je veux dire quelque chose qui est déterminé quand la relation est donnée, et n'exige pas, comme un complexe, une donnée supplémentaire.⁴⁵⁶

La relation ne fait absolument pas référence aux relata spécifiques au complexe analysé. C'est la thèse qui était déjà défendue dans les *Principles*. Mais dans *Théorie de la connaissance* Russell va plus loin. Comme en 1903 la relation dans le complexe est un universel mais, en outre, elle ne contient pas en elle-même le sens de ses termes. Par exemple il n'y a pas deux relations, la relation « succéder » et la relation « précéder ». « Succéder » et « précéder » ne sont que deux noms pour une même relation que l'on peut appeler « séquence »⁴⁵⁷, à laquelle on a ajouté une indication de sens qu'elle ne contient pas essentiellement. La relation ici est donc beaucoup plus abstraite que la relation telle qu'elle était conçue dans les *Principles* dans lesquels Russell critiquait alors même la thèse ici défendue, au nom du parallélisme logico-grammatical. L'analyse ontologique ne doit pas faire perdre la signification des propositions.

On peut soutenir qu'il y a seulement une relation R , et que toutes les distinctions nécessaires peuvent être obtenues à partir de celle entre aRb et bRa . On

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 82, trad. fr., p. 110.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 88, trad. fr., p. 118.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 84, trad. fr., pp. 113-114.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 88, trad. fr., p. 117.

peut dire que, dû aux exigences de la parole et de l'écriture, nous sommes contraints de mentionner soit *a* ou *b* en premier, et que cela donne une apparente différence entre « *a* est plus grand que *b* » et « *b* est moins grand que *a* » ; mais que, en réalité, ces deux propositions sont identiques. Mais si l'on accepte cette thèse on trouvera difficile d'expliquer la distinction indubitable entre *plus grand* et *moins [grand]*.⁴⁵⁸

Dans *Théorie de la connaissance* Russell refuse l'apparente simplicité grammaticale : « des mots tels que *avant* et *après*, *plus grand* et *moins grand*, etc., ne sont pas des noms de relation : ils englobent toujours, en plus de la relation, une indication de « sens ». »⁴⁵⁹ La grammaire n'indique pas ici quelque chose d'ontologiquement simple. La complexité grammaticale doit être révélée et ne doit pas être confondue avec une complexité ontologique qui définirait la relation. Dans les *Principles* Russell refusait déjà de concevoir la relation comme un complexe, ce qu'elle aurait été si elle avait été une relation instanciée. Ici il va plus loin en réduisant au minimum l'intentionnalité de la relation. Une même relation est exprimée par son expression linguistique et sa converse. C'est ce que montre l'image du crochet d'attelage. Un camion de marchandises possède un crochet à l'avant et un crochet à l'arrière ; ces deux crochets sont différenciés. L'un permet au camion de s'accrocher et l'autre d'être accroché. La relation comme notre camion de marchandises possède bien deux attaches. Mais « [i]l ne faut pas la représenter comme ayant un crochet à l'avant et un œil à l'arrière, mais comme ayant un crochet à chaque bout, et la même aptitude à se déplacer dans l'une ou l'autre direction. »⁴⁶⁰ La relation comprend dans sa nature le fait de pouvoir être liée à autre chose, mais elle ne comprend pas le fait d'avoir tel ou tel sens, de devoir être liée à ses relata dans un sens particulier.

Mais il faut bien distinguer deux choses : le sens de la relation dans l'abstrait et le fait qu'effectivement la relation relie deux relata particuliers de telle ou telle manière. Que Russell dans *Théorie de la connaissance* abstrait un peu plus la relation ne règle pas le problème de l'unité du complexe, ni n'en aggrave la difficulté. Il s'agit simplement pour lui d'accentuer ce qui avait été déjà soutenu dans les *Principles* : la relation n'est pas dépendante de ses termes. Russell persiste et signe : « l'incapacité apparente des relations à subsister sans termes est due en partie au fait que les mots qui les désignent impliquent presque tous un sens déterminé, et que ce sens n'est explicable qu'au moyen de termes. »⁴⁶¹ Que la relation ait intrinsèquement un

⁴⁵⁸ *The Principles of Mathematics*, § 219, pp. 228-229.

⁴⁵⁹ *Theory of Knowledge*, p. 88, trad. fr., p. 118.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 86, trad. fr., p. 115-116.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 88, trad. fr., p. 118.

sens défini ne permettrait pas plus de comprendre comment elle peut relier effectivement. En effet avoir un sens défini, c'est-à-dire procéder, pour une relation dyadique, vers l'une des deux entités plutôt que vers l'autre, ne signifie pas les relier effectivement.

L'abstraction maximale de la relation permet à Russell de montrer qu'une accointance avec les relations est possible : parce qu'elle est bien une entité. La relation peut être saisie comme une partie du complexe auquel elle appartient. Mais cette abstraction au plus haut degré des relations est également un élément dans le dispositif mis en place par Russell dans *Théorie de la connaissance* pour comprendre l'unité du complexe. En effet, alors que dans les *Principles* l'unité du complexe (alors propositionnel), était mystérieusement portée par la relation reliant, dans le manuscrit de 1913 Russell fait un véritable effort d'analyse pour rendre intelligible cette unité. Il dépasse le parallélisme logico-grammatical qui n'indiquait dans la proposition que la présence de la relation et de ses termes, et introduit deux nouveaux éléments pour comprendre l'unité du complexe : la « forme logique » et la « position ».

La forme logique est « la manière dont les constituants sont rassemblés. »⁴⁶² Elle est le schéma qui permet de comprendre comment les constituants de la proposition s'articulent. Et de ce fait elle ne peut être elle-même un constituant du complexe. « Une forme est quelque chose, bien qu'elle ne soit pas un constituant des complexes ayant cette forme. »⁴⁶³ En effet, si elle était elle-même un constituant du complexe, il faudrait faire appel à une autre forme logique pour comprendre comment ce constituant s'articule aux autres constituants. Et il faudrait en faire de même pour cette nouvelle forme et ainsi à l'infini. Nous serions donc conduits à une régression à l'infini du type inadmissible puisque jamais nous ne comprendrions comment les constituants de l'unité complexe sont articulés.⁴⁶⁴ Nous obtenons la forme logique par abstraction.

La façon naturelle de symboliser une forme consiste à prendre une expression dans laquelle des entités effectives sont rassemblées au sein de cette forme, et à remplacer toutes ces entités par des "variables", c'est-à-dire par des lettres dépourvues de sens. Prenez par exemple la proposition "Socrate précède Platon". Cette proposition a la forme d'un complexe dual : il est naturel de la symboliser au

⁴⁶² *Theory of Knowledge*, p. 98, trad. fr., p. 130. Les notes intitulées « What is Logic ? » constituent une première tentative pour penser la forme logique. « What is Logic ? », in *Logical and Philosophical Papers 1909-13*, J. G. Slater et B. Frohmann (éd.), Londres et New York, Routledge, 1992, pp. 55-56.

⁴⁶³ « What is Logic? », p. 56.

⁴⁶⁴ *Theory of Knowledge*, p. 98, trad. fr., p. 130.

moyen de “ xRy ”, où l'on emploie un type de lettre différent pour la relation parce que la différence entre une relation et ses termes est de nature *logique*. Une fois atteinte la forme “ xRy ”, nous avons effectué la généralisation la plus complète possible à partir de “Socrate précède Platon”.⁴⁶⁵

Qu'est exactement la forme logique? Ainsi que l'a montré Nicholas Griffin dans son remarquable article, « Russell's Multiple Relation Theory of Judgment »⁴⁶⁶, Russell soutient dans *Théorie de la connaissance* deux conceptions de la forme logique⁴⁶⁷ contradictoires. Ces contradictions tiendraient à des remaniements du texte auxquels Russell aurait procédé sous le coup des critiques de Wittgenstein⁴⁶⁸. Lorsque Russell pense la forme logique à partir seulement des complexes qui ne comprennent pas une attitude propositionnelle la forme logique apparaît « comme une succession de lacunes de différents types logiques dans lesquels les constituants de différents types logiques pourraient être ajustés. »⁴⁶⁹ Cette conception découle du procédé proposé par Russell pour obtenir l'expression symbolique de la forme logique. Mais lorsqu'il pense la forme logique des croyances et des autres attitudes propositionnelles, Russell ne peut maintenir cette conception de la forme logique. « Selon le nouvel exposé, les lacunes n'existent plus, la forme est un fait logique complet, une entité de plein droit. »⁴⁷⁰ En traitant de la compréhension des propositions Russell refuse que l'on infère du schéma symbolique de la forme propositionnelle un isomorphisme quant à la nature

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 98, trad.fr., p. 131.

⁴⁶⁶ Nicholas Griffin, « Russell's Multiple Relation Theory of Judgment », in *Philosophical Studies*, n° 47, 1985, pp. 213-247.

⁴⁶⁷ Pour un inventaire des difficultés posées par la notion de forme logique, et leur explication, cf. en particulier Nicholas Griffin, « Russell on the Nature of Logic (1903-1913) », in *Synthèse* n° 45, 1980, pp. 150-170.

⁴⁶⁸ Gregory Landini dans son article « A New Interpretation of Russell's Multiple-Relation Theory of Judgment » (*History and Philosophy of Logic* volume 12, n° 1, 1991, pp. 37-69) rejette l'idée soutenue par Griffin selon laquelle Russell défendrait dans les chapitres de *Théorie de la connaissance* consacrés à l'accointance avec les relations et les données logiques, une conception de la forme logique « comme un modèle (*template*) dans lequel les objets doivent être ajustés » (p. 50). Griffin surinterpréterait ce qui n'est en fait que des défauts d'expression, des approximations fautives de la part de Russell (note 7, p. 50). Certes on sait que Russell a rédigé les 350 pages du manuscrit en 31 jours (cf. introduction d'Elizabeth Ramsden Eames, *Theory of Knowledge*, pp. XVI-XVII, trad. fr., pp. XXIX-XXXI), ce qui a pu donner lieu à un certain nombre d'inexactitudes et d'approximations. Mais l'interprétation de Griffin est bien étayée par un travail sur l'histoire du manuscrit et paraît convaincante.

⁴⁶⁹ Nicholas Griffin, « Russell's Multiple Relation Theory of Judgment », p. 224.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 224.

de la forme propositionnelle.⁴⁷¹ La forme logique entre dans la compréhension de la proposition. Aussi elle est un constituant du complexe propositionnel⁴⁷². En ce sens elle doit être une entité, et non pas un simple quelque chose. Elle est « le fait qu'il y a des entités qui constituent des complexes ayant la forme en question. »⁴⁷³ Et ce fait ne peut avoir la même nature logique que les autres faits, les faits dont il est la forme logique. La forme logique est un fait qui ne possède pas de constituants, qui est simple. Il n'a pas de structure, « il *est* une structure »⁴⁷⁴. La forme logique ne peut être complexe. Si elle l'était elle devrait elle-même posséder une forme qui elle-même serait un complexe, et nous serions embarqués dans une régression à l'infini de type vicieux.

La relation contrairement à la théorie de 1903 n'est plus porteuse de la manière d'articuler les constituants. Ce rôle est maintenant dévolu à quelque chose d'extérieur à la proposition, la forme logique. Mais comme l'a bien montré Griffin la forme logique dans sa seconde acception ne peut remplir ce rôle. Nous retrouvons avec cette conception de la forme les difficultés posées par la relation en 1903. La forme est un constituant du complexe propositionnel, au sens plein, elle n'est plus quelque chose d'insaturé dans lequel prendrait place les autres constituants du complexe. Comment pourrait-elle faire plus que la relation telle que conçue dans les *Principles*, comment pourrait-elle effectivement relier les termes du complexe ?

La forme logique dans sa première acception peut-elle fournir une solution au problème de l'unité du complexe, si on l'on fait abstraction de la théorie du jugement alors défendue? Un point en sa faveur est le fait que l'analyse du complexe dans ce cas ne réduit pas le complexe à la série de ses constituants. Pour un complexe dual par exemple, on peut distinguer l'agrégat de ses constituants {a, R, b}, des constituants véritablement unis en un

⁴⁷¹ *Theory of Knowledge*, p. 113, trad. fr., p. 147. « Nous pouvons ainsi indiquer la forme générale du complexe dual au moyen de "xRy", ou de R(x,y); et nous pouvons indiquer la forme générale d'un complexe sujet-prédicat au moyen de $\alpha(x)$, où α est le prédicat et x le sujet, ou au moyen de "xC α ", où "C" sert simplement, comme une parenthèse, à indiquer une position relative. Des symboles tels que xRy et xC α sont parfaits d'un point de vue technique, mais ils ne nous disent pas ce qu'est véritablement la forme, ou si elle n'est rien de plus qu'un symbole. »

⁴⁷² *Ibid.*, p. 129, trad. fr., p.166 : « selon notre théorie de la compréhension des propositions, la forme pure est toujours un constituant du complexe de compréhension, et un des objets dont nous devons avoir une accointance pour comprendre la compréhension. »

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 114, trad. fr., p. 148.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 114, trad. fr., p. 148.

complexe, $F(\{a, R, b\})$. L'agrégat est sans forme au sens le plus strict : la forme ne fait pas partie de ses constituants. Russell prend donc très au sérieux sa distinction entre analyse formelle et analyse matérielle. La forme échappe à l'analyse matérielle. L'analyse formelle n'est pas un pas supplémentaire de l'analyse matérielle, qui mettrait à jour le constituant particulier du complexe qui permet la combinaison de ces constituants en une unité. Il s'agit d'une tout autre forme d'analyse. Russell reconnaît donc que l'analyse matérielle qui était à l'œuvre dans la compréhension de la proposition telle que conçue dans les *Principles*, ne peut pas tout, qu'elle ne peut que laisser échapper l'intelligibilité de l'unité du complexe.

Mais même un complexe atomique n'est pas déterminé quand ses constituants, particuliers et universels, sont donnés. "A précède B" est un complexe différent de "B précède A", quoiqu'il comprenne les mêmes constituants. Un complexe a une propriété que nous pouvons appeler sa "forme", et les constituants doivent avoir ce que nous appelons "une position" dans cette forme. "A précède B" et "B précède A" ont la même forme en même temps que les mêmes constituants; ils ne diffèrent qu'en ce qui concerne la position des constituants.⁴⁷⁵

Mais il faut reconnaître que la forme logique apparaît comme quelque chose d'assez mystérieux. Si elle n'est pas un constituant du complexe, on peut alors penser qu'elle est quelque chose d'extérieur au complexe. Reste alors à déterminer comment elle s'ajuste aux constituants du complexe qu'elle est censée unifier et comment elle peut être dite une « propriété » du complexe.

Mais connaître la forme ne suffit pas pour comprendre comment sont effectivement articulés les constituants d'un complexe.⁴⁷⁶ La forme logique est de nature encore plus abstraite que la relation. Elle ne peut qu'indiquer le type de complexe auquel nous avons affaire : un complexe dual (xRy ou $R(x, y)$), un complexe à la forme sujet-prédicat ($\alpha(x)$), etc. Mais elle ne permet pas par elle-même de savoir quelles places occupent les relata *Pierre*, *Marie* de la relation *aimer* du complexe Pierre-aime-Marie. Elle nous donne seulement la position de la relation dans le complexe : « La position de R, à la différence de celle des

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 81, trad. fr., p. 109.

⁴⁷⁶ Il semble qu'il n'y ait pour Russell de complexes qu'actuels, ainsi que le montre sa définition provisoire du fait : « On peut s'interroger sur la question de savoir si un complexe est ou non la même chose qu'un fait, où un "fait" peut être décrit comme ce qu'il y a quand un jugement est vrai, mais non pas quand il est faux. [...] Quoi qu'il en soit, il y a certainement une correspondance un à un entre les complexes et les faits, et nous supposons pour ce qui nous occupe ici, que les deux choses sont identiques. » *Ibid.*, pp. 79-80, trad. fr., p. 108.

autres constituants, *peut* être assignée relativement à la forme; c'est ce qui nous permet d'en parler comme de la relation reliante. »⁴⁷⁷ Ce privilège de la relation est ce qui permet de la distinguer des autres constituants du complexe.

Dans tout complexe, il y a au moins deux espèces de constituants, à savoir les termes reliés et la relation qui les unit. Ce qui les différencie précisément l'un de l'autre est un problème logique difficile, dont nous n'avons pas besoin de nous occuper ici. La seule chose qui doit nous importer est l'observation que cette différence est incontournable. Dans (par exemple) « *A précède B* », *A* et *B* figurent différemment de la façon dont figure « précède ». D'un autre côté, dans « précéder est la converse de succéder », « précéder » figure en apparence de la même manière dont *A* et *B* figurent dans « *A précède B* ». La différence de type d'occurrence est indiquée par la présence du nom verbal « précéder » au lieu de l'indicatif « précède ». Une entité qui *peut* figurer dans un complexe de la même manière dont « précède » figure dans « *A précède B* » sera appelée une *relation*. Quand elle figure *effectivement* de cette manière-là dans un complexe donné, elle sera appelée une « relation reliante » dans ce complexe.⁴⁷⁸

Malheureusement Russell n'explique pas quelle est la différence fondamentale entre la relation et les autres constituants du complexe. Il se contente de donner une description purement symbolique de cette différence. Et il n'élucide pas plus ce qu'est la relation reliante qu'il ne l'avait fait dans les *Principles*. Pourquoi la relation en tant que relation reliante (et non pas en tant que sujet logique) aurait-elle un statut à part? Pourquoi n'est-elle pas un constituant comme les autres? Il semble qu'il y ait une détermination réciproque de la forme logique et de la relation. Il semble que la forme logique ait en quelque sorte son ancrage dans le complexe au moyen de la relation et qu'en retour la position de la relation au sein du complexe soit ainsi déterminée. Nous n'avons accès à ce qu'est la forme logique que par le procédé épistémologique qui nous met en accointance avec elle, un processus d'abstraction qui part de la relation reliante. On peut donc se demander si par exemple nous savons que nous avons affaire à un complexe dual parce que nous avons connaissance de la forme logique qui est celle d'un complexe dual, ou bien si nous savons que nous avons affaire à un complexe dual parce que la relation reliante est une relation duale et qu'elle implique donc une forme logique de complexe dual. L'absence d'autonomie épistémologique de la forme logique par rapport à la relation reliante du complexe est-elle impliquée par une certaine dépendance ontologique de la forme par rapport à cette relation, ou au moins à certains des traits de cette

⁴⁷⁷ *Ibid.* note 1, p. 146, trad. fr., p. 190.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 80, trad. fr., pp. 108-109.

relation? Forme et relation reliante semblent suffisamment indissociables pour que la relation entretienne une relation privilégiée à la forme. De plus la forme logique pourrait n'apparaître que comme une solution *ad hoc* pour rendre compte de l'unité du complexe, construite à partir de ce que la relation au sein des complexes des *Principles* ne parvient pas à faire. La forme ressemble beaucoup à la relation de 1903 : elle a ses qualités mais non pas ses défauts. Elle doit unifier les constituants du complexe, mais elle ne peut en être un constituant sous peine d'entraîner une régression à l'infini de type inadmissible.

Laissons de côté la relation reliante et venons-en à la place des autres constituants au sein du complexe. Une fois que nous connaissons et la forme logique et la relation reliante nous pouvons déterminer dans certains cas seulement les positions des termes de la relation par rapport à cette même relation. Dans le chapitre consacré à l'analyse et à la synthèse Russell élabore une typologie des complexes. Il existe trois sortes de complexes :

Un complexe peut être dit "symétrique" par rapport à deux de ses constituants s'ils occupent la même position dans le complexe. Ainsi, dans "A et B sont similaires", A et B occupent la même position dans le complexe. Un complexe est "non symétrique" par rapport à ses deux constituants si ces deux constituants occupent des positions différentes dans le complexe. Un complexe non symétrique est dit "homogène" par rapport aux constituants non symétriques si, en les échangeant, il est logiquement possible d'obtenir un complexe; sans quoi il est dit "hétérogène". Ainsi "A est avant B" est non symétrique et homogène par rapport à A et B. Mais "A est un constituant de α " est non symétrique et hétérogène par rapport à A et α . C'est seulement dans les cas d'homogénéité non symétrique qu'un complexe n'est pas déterminé par sa forme et ses constituants.⁴⁷⁹

L'analyse ne traite pas tous les complexes également. Pour les complexes dans lesquels la relation est symétrique le sens de la relation est donné par la forme logique elle-même, *une fois connue la relation reliante*. Dans ce cas le fait que les termes de la relation soit du même type n'offre aucune difficulté quant à leur position dans le complexe puisque alors peu importe pour la nature du complexe que la relation procède dans un sens ou dans l'autre. Par contre les complexes dans lesquels la relation est non symétrique et les relata du même type, nécessitent l'intervention de relations supplémentaires puisque dans ces cas le fait que les relata soient du même type en sus de la non symétrie de la relation ne permet pas de déterminer la position des termes dans le complexe. La forme assigne les types des

⁴⁷⁹ *Ibid.*, pp. 122-123, trad. fr., pp. 159-160.

constituants du complexe et en assignant ces types dans certains cas nécessairement elle assigne la position occupée par le constituant et dans d'autres cas elle ne peut pas l'assigner. Encore une fois, quelque soit la nature du complexe envisagé, on constate que la forme logique seule ne peut nous donner la manière dont les constituants sont combinés en un complexe si la relation reliante n'est pas elle aussi donnée.

Lorsque la forme seule, une fois connue la relation reliante, ne permet pas de déterminer le sens dans lequel procède effectivement la relation, ce rôle est dévolu aux « positions ». Les positions sont des relations bien particulières.

Le sens d'une relation est dérivé des deux relations différentes que les termes d'un complexe dual ont avec ce complexe. Le sens ne réside pas dans la seule relation, ou dans le seul complexe mais dans les relations des constituants avec le complexe qui sont constitutives de "la position" dans ce complexe. Mais ces relations ne positionnent pas de façon essentielle un terme *avant* l'autre, comme si la relation allait *de l'un vers l'autre*; cela ne semble être le cas que par le fait d'une suggestion trompeuse de l'ordre des mots dans la parole ou l'écriture.⁴⁸⁰

Alors que dans les *Principles* « Le sens de la relation est une notion fondamentale qui ne peut être définie »⁴⁸¹, Russell nous livre ici une analyse complexe du sens de la relation. Il ne faut pas penser le sens de la relation à partir d'« une analogie linéaire ou spatiale »⁴⁸². L'ordre des symboles qui expriment le fait n'est lui-même que symbolique. « L'ordre est introduit par les mots ou les symboles utilisés pour nommer le complexe, et n'existe pas dans le complexe lui-même. »⁴⁸³ L'ordre linéaire des symboles n'exprime pas la direction de la relation. De plus le sens ou la direction de la relation reliante n'est pas une propriété de cette relation reliante mais est constitué par deux autres relations. Que sont exactement ces relations? Il s'agit des relations des constituants, autres que la relation, au complexe. Dans le complexe α <A est devant B>, A et B sont reliés au complexe d'une certaine manière, différenciée. Si ces constituants intervertissent leurs relations au complexe, alors nous obtenons un tout autre complexe β <B est devant A>. Mais dans les deux complexes α et β la relation reliante est la même, bien que grammaticalement elle ne soit pas symbolisée par les mêmes mots. « Nous devons par conséquent expliquer le sens d'une relation sans supposer

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 88, trad. fr., p. 118.

⁴⁸¹ *The Principles of Mathematics*, § 94, p. 96, trad. fr., p. 141.

⁴⁸² Gregory Landini, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁸³ *Theory of Knowledge*, p. 87, trad. fr., p. 116.

qu'une relation et sa converse soit des entités différentes. »⁴⁸⁴ En premier lieu soulignons que les relations de direction n'ont rien à voir avec les relations qui sont introduites par la régression bradleyenne, savoir les relations qui relieraient la relation reliante à ses termes, et que Russell refusait dans les *Principles*. Les relations de direction sont des relations qui ne relient pas un constituant du complexe à un autre constituant du complexe, la relation reliante à ses relata, mais les constituants du complexe, et plus précisément les relata de la relation reliante, au complexe tout entier.⁴⁸⁵ Quel est le statut de ces relations de position? Sont-elles des constituants du complexe comme le sont les relations reliantes? Ou sont-elles extérieures au complexe ainsi que l'est la forme logique? Nous avons vu que la forme logique ne nous donne pas ces relations. Elles sont un supplément à la forme logique - supplément nécessaire seulement dans les cas d'homogénéité non symétrique -, qui seule ne peut assigner aux constituants leur position au sein du complexe. La forme logique ne nous indique pas les relations de position comme étant des constituants des complexes relationnels. Par exemple la forme logique d'un complexe dual est symbolisée de cette manière : xRy . On doit donc en conclure que tout comme la forme logique les relations de position sont extérieures au complexe.

La solution de l'unité du complexe par la forme logique conduit donc à multiplier les entités. Alors que dans les *Principles* l'unification du complexe est assumée par la seule relation reliante, dans *Théorie de la connaissance*, elle est assurée dans les cas les plus simples par la forme logique et la relation reliante, et dans les cas les plus complexes par la forme logique, les relations de position et la relation reliante. L'articulation entre ses entités n'est pas expliquée.

Pour comprendre « A et B sont similaires » nous devons avoir une accointance avec A, B, la similarité et la forme générale des complexes symétriques de type dual. [...] Mais ces différentes connaissances directes, même si elles coexistent toutes en une seule expérience momentanée, ne constituent pas la compréhension de la proposition « A et B sont similaires », qui met à l'évidence les trois constituants et la forme en relation les uns avec les autres, de telle manière que tous deviennent des parties d'un seul et même complexe. C'est cette relation globale

⁴⁸⁴*Ibid.*, p. 87, trad. fr., p. 117.

⁴⁸⁵*Ibid.*, p. 111, trad. fr., p. 145: « Il convient d'observer que la « position » est une relation avec un complexe, et non avec la relation reliante; un terme est « plus tôt » dans un complexe de type séquence, mais il peut être « plus tard » dans un autre, de telle sorte que « plus tôt » et « plus tard » sont essentiellement relatifs au complexe particulier concerné. »

qui constitue la chose essentielle de la compréhension d'une proposition. Notre problème est donc de découvrir la nature de cette relation globale.⁴⁸⁶

C'est cette « relation globale » dont Russell ne parvient pas véritablement à rendre compte, qu'elle soit d'un complexe de compréhension d'une proposition comme ici dans cette citation, ou de tout autre complexe relationnel. Le lien entre forme logique et relation reliante serait en quelque sorte naturel. Mais il ne semble naturel que parce que Russell a été amené à forger la notion de forme logique à partir des insuffisances de la relation reliante de 1903. En extériorisant le lien qui unifie les constituants en un complexe Russell pare à l'objection de la régression bradleyenne, mais il ne parvient pas à rendre compte de la manière dont forme logique, relation reliante (et relations de position) concourent à unifier les constituants en un complexe. L'analyse est plus fine que celle proposée dans les *Principles*; mais elle reste une analyse. L'analyse formelle identifie les éléments qui permettent la combinaison des constituants du complexe, mais elle ne donne pas l'explication de cette opération. L'extériorité de la forme logique et des relations de position pourrait n'être que le produit de l'activité analytique.

b. Herbert Hochberg : une réhabilitation de la théorie de la forme logique

Abandonnée par Russell, critiquée par Wittgenstein la solution au problème de l'unité du complexe par la forme logique n'a pas eu de postérité. Si ce n'est dans l'œuvre d'Herbert Hochberg. Hochberg, avec Mertz, est un des seuls métaphysiciens analytiques à reconnaître très explicitement les emprunts de la métaphysiques analytiques aux ontologies russelliennes pour répondre au problème soulevé par la régression bradleyenne. Mais pour établir cette filiation Hochberg force parfois outrageusement les textes. Dans *Introducing Analytic Philosophy*⁴⁸⁷ il fait du texte des *Principles* (§ 99) dans lequel Russell s'essaie à réfuter la thèse bradleyenne qui soutient que la régression soulevée au début de *Appearance and Reality* serait une régression vicieuse, la source de la théorie du lien non relationnel (« non-relational tie »)⁴⁸⁸. Ce texte inaugurerait la thèse selon laquelle la relation qui constitue les complexes en

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 112, trad. fr., p. 146.

⁴⁸⁷ Herbert Hochberg, *Introducing Analytic Philosophy. Its Sense and its Nonsense 1879-2002*, Francfort et Londres, Ontos Verlag, 2003, pp. 69-70.

⁴⁸⁸ P. F. Strawson, *Individuals*, Londres, Methuen and Co LTD, 1959, p. 167: « On peut utiliser un argument analogue à celui de Bradley contre les relations, non pas pour montrer que les relations ne sont pas réelles, mais

unités contrairement aux autres relations, n'aurait pas besoin d'être reliée à ce qu'elle relie. Or comme nous l'avons vu Russell ne défend pas positivement cette thèse dans les *Principles*. Il ne fait absolument pas du caractère relationnel des complexes un fait brut. Il est simplement incapable d'analyser en quoi la relation reliante est reliante. Russell n'entend absolument pas renoncer à l'analyse, même s'il comprend bien que sa manière d'analyser les complexes en 1903 est un échec. Bien que se référant au paragraphe 99 des *Principles* Hochberg s'appuie en fait sur l'argumentation du paragraphe 55 des *Principles* et plus particulièrement sur l'argument concernant l'impossible exemplification des relations. Hochberg interprète ainsi ce passage :

A différents endroits [Russell] reconnaît que le premier pas de la prétendue régression est viable en ce qu'une propriété monadique peut être construite en termes de relation reliante (*connecting*) la liant à un objet. Mais une telle relation ne nécessite pas à son tour une relation supplémentaire pour la relier à ses termes, puisqu'aucune relation ne nécessite une telle relation supplémentaire. [...] La régression s'arrête avec l'introduction de la première relation d'exemplification. Cela signifie que les relations non seulement diffèrent des propriétés monadiques en ce qu'elles nécessitent plus qu'un sujet, mais aussi en ce que les faits relationnels n'impliquent pas une relation d'instanciation – une relation reliante supplémentaire.⁴⁸⁹

On ne reconnaît pas directement ici les textes de Russell auxquels il est fait allusion. Hochberg conclut du fait que Russell a montré que les relations ne pouvaient pas être instanciées (parce que la relation d'exemplification ne peut pas être instanciée), l'idée que Russell soutiendrait la thèse d'une unification des propositions au moyen des relations conçues comme « liens » (« ties »), comme *reliant sui generis*. Ce n'est pas la thèse qui est soutenue dans les *Principles*. Aucune explication du caractère reliant de la relation reliante n'y est positivement affirmée, pas même celle du pouvoir explicatif pauvre d'un « lien ». Il ne peut donc pas être question du « thème fondamental de Russell » qui aurait été repris par Strawson et Bergman.⁴⁹⁰

Pour défendre sa théorie du lien Hochberg s'appuie également sur les analyses par Russell de la forme logique de 1913.

pour montrer que de tels liens (links) assertables entre les termes tels que ceux-là ne sont pas construits comme des relations ordinaires. Parlons d'eux comme de liens non relationnels. » Ou bien encore le maître de Hochberg, Gustav Bergmann et sa théorie du « nexus » (*Realism: A Critique of Brentano and Meinong*, Madison, Milwaukee et Londres, 1967).

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 69.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 69.

Nous pouvons penser que l'enjeu du paradoxe de Bradley est de montrer que les faits ne peuvent être réduits à leurs éléments et, donc, qu'ils ne sont pas analysables. Ils ne sont pas analysables en deux sens. Premièrement, une connexion primitive (par conséquent non analysable) ou lien (tie) est introduite pour lier les autres constituants ; deuxièmement, même avec un tel lien (tie), un fait n'est pas réductible aux constituants incluant le lien, mais doivent être compris comme un *arrangement* de constituants. Toutefois cela n'implique pas un paradoxe ou une régression. Cet argument montre qu'un fait est une entité « irréductible » (quoique complexe) dans une ontologie reconnaissant particuliers, propriétés (ou fonctions), et relations et que sa structure n'est pas une entité.⁴⁹¹

La « structure » du fait serait une forme logique telle que Russell l'introduit dans *Théorie de la connaissance*. Mais encore une fois ce rapprochement avec Russell nous semble forcé. Russell ne défend pas dans *Théorie de la connaissance* une théorie du *nexus*, mais une théorie complexe où ce sont des éléments transcendants le complexe, la forme logique et les relations de position, qui sont censées assurer l'unité du complexe. Hochberg apporte toute une série de gauchissements au texte de Russell pour en faire la source historique de sa thèse du *nexus*. Ainsi dans les quelques pages qu'il consacre à la forme logique et aux relations de position dans « Logical Form, Existence and Relational Predication »,⁴⁹² il affirme que Russell ne reconnaît pas que la forme et les relations de direction puissent être des constituants du fait pour la raison que leur reconnaître ce statut grèverait l'explication de l'unité du fait d'une régression à l'infini.⁴⁹³ Comme nous l'avons précédemment vu c'est bien le cas pour la forme logique. Par contre Russell ne précise pas le statut des relations de direction, savoir si elles sont ou non des constituants du fait. On peut simplement supposer que les relations de direction ne font pas partie du complexe puisqu'il s'agit de relations des relata du complexe au complexe et non pas à la relation reliante. Russell envisage bien un argument reposant sur la notion de régression à l'infini à propos des relations de direction : l'explication du sens de la relation par de telles relations de direction ne peut conduire à une régression à l'infini puisque les relata dans les propositions exprimant ces relations étant de types logiques distincts la forme logique seule de la proposition suffit à expliquer l'unité de la proposition,

⁴⁹¹ Herbert Hochberg, *Thought, Fact and Reference. The Origins and Ontology of Logical Atomism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1978, pp. 339-340.

⁴⁹² Herbert Hochberg, « Logical Form, Existence, and Relational predication », in *Midwest studies in Philosophy VI 1981: The Foundations of Analytic Philosophy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1981, pp. 215-237.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 217.

de nouvelles directions de relation ne sont pas nécessaires.⁴⁹⁴ Autre gauchissement : Hochberg fait des directions non pas des relations entre les relata du complexe relationnel et le complexe lui-même, mais des relations entre les deux relata.⁴⁹⁵

Bien que Hochberg soit un grand connaisseur des textes russelliens, sur la question de la régression à l'infini et de la manière dont la métaphysique contemporaine peut trouver des réponses ou tout du moins une manière de poser le problème de l'analyse du caractère relationnel des complexes, son analyse ne nous semble pas pertinente. Celui, qui à notre sens, a une véritable compréhension de la rémanence des thèses russelliennes dans la métaphysique contemporaine sur cette question, est D. W. Mertz.

II. La réactualisation de la question de l'instanciation des relations par D. W. Mertz (Moderate Realism and its Logic - 1996)

La publication des *Collected Papers* concernant l'élaboration des *Principles*⁴⁹⁶ a permis la redécouverte de la thèse de l'instanciation des relations soutenue par Russell durant les années 1897-1900⁴⁹⁷. D. W. Mertz, dans *Moderate Realism and its Logic*⁴⁹⁸ participe de cette

⁴⁹⁴ *Theory of Knowledge*, pp. 111-112, trad. fr., p.145.

⁴⁹⁵ Par exemple, Herbert Hochberg, *op. cit.*, p. 219 : « les directions (ou paires ordonnées) telles que $a^{\wedge}R^2b$ et $b^{\wedge}Ra$ semblent être des objets complexes, puisque des particuliers sont « impliqués ». »

⁴⁹⁶ *Toward the "Principles of Mathematics" 1900-02*, éd. G. H. Moore, Londres et New York, Routledge, 1993.

⁴⁹⁷ Russell défend l'instanciation des relations dans deux textes : « Do Differences Differ ? » (1900) et « An Analysis of Mathematical Reasoning Being an Inquiry into the Subject-Matter, the Fundamental Conceptions, and the Necessary Postulates of Mathematics » (1898), tous deux non publiés et portés à la connaissance du public par l'édition des *Collected Papers*. Nous avons précédemment analysé longuement le texte « Do Differences Differ? », citons le passage de « An Analysis of Mathematical Reasoning Being » (in *C. P.* 2, pp. 171-172) dans lequel nous trouvons, à notre connaissance, la première occurrence de la notion de relations particularisées :

« A côté de toutes ces classes d'existants, il y a une classe difficile de relations existantes. Les distances entre les points actuels, les aires des triangles actuels, et ainsi de suite, doivent être considérés comme existants : elles diffèrent des classes précédentes en ce qu'elles se rapportent à deux ou plusieurs parties ou points de l'espace ou du temps, mais ceci ne peut détruire leur existence. Les relations géométriques, telles que la Géométrie les traitent, n'existent pas, parce qu'elles se rapportent à *n'importe quel point*, ou à *n'importe quelle* distance, qui n'est pas un particulier actuel dans l'espace ou le temps, mais le contenu « particulier existant d'une certaine sorte », qui lui-même n'est pas un existant. Mais les relations actuelles,

découverte et érige au rang de pages importantes « Do Differences Differ ? » en réactualisant et en développant la solution par l'instanciation des relations au problème bradleyen.

1. Mertz et le projet russellien

Le projet de Mertz est remarquable dans la mesure où, comme Russell, il entend défendre le réalisme dans ses deux acceptions : le réalisme comme opposé à l'idéalisme et le réalisme comme opposé au nominalisme. Mertz veut contrer l'objection de Bradley qui par son moyen entend fonder l'idéalité des unités, mais aussi défendre le réalisme, certes conceptuel des universaux. Comment Mertz associe-t-il le thème de l'idéalisme au thème du nominalisme ?⁴⁹⁹ Au moyen de la thèse de la réduction des relations aux propriétés monadiques. Il soutient ainsi que le tropisme nominaliste de Campbell ne peut répondre efficacement à l'objection de Bradley parce que tout comme lui (selon une lecture russellienne de Bradley) il nie l'irréductibilité des relations. Dans cette perspective il est intéressant de constater que Campbell, cible privilégiée de Mertz, se réclame explicitement de Bradley.⁵⁰⁰

Avant d'analyser la réponse que Mertz produit contre l'objection de Bradley nous pouvons déjà pointer en quoi il est ici russellien et en quoi il s'écarte également grandement

dont les prototypes sont ce dont traite la Géométrie, existent comme existent les relations entre les points actuels du temps.

La question des relations existantes est difficile, et il est dur de trouver un principe qui permette de décider quand les relations existent. Mais il semblerait qu'il y ait un important type de relations, à savoir celles de causation, qui sont des relations existantes entre les choses, ou au moins entre leurs attributs. Quand un particulier temporel ou spatio-temporel en cause un autre, le cas particulier de causation semble-t-il doit exister. Il se peut qu'il y ait d'autres relations, qui comme les qualités, ont une distribution spatiale et temporelle, et dans de tels cas les particuliers, probablement, existent. »

⁴⁹⁸ D. W. Mertz, *Moderate Realism and its Logic*, Yale University Press, 1996.

⁴⁹⁹ Rappelons que pour Bradley il y a bien des universaux et des particuliers. Mais il donne une interprétation idéaliste de cette distinction. Un universel concret est un système d'identité dans la différence. Et le particulier concret est lui un aspect de ce système. Pour une synthèse éclairante sur ce point, cf. Phillip Ferreira, *Bradley and the Structure of Knowledge*, State University of New York Press, 1999, pp. 92-95. Sur la question des universaux et des particuliers, cf. par exemple le commentaire des *Problems of Philosophy* par Bradley, in *Essays on Truth and Reality*, pp. 296-299.

⁵⁰⁰ Keith Campbell, *Abstract Particulars*, p. 130: « La défense de Bradley est la dernière chose à laquelle on aurait pu penser que la philosophie des tropes conduirait. »

de Russell. Mertz est russellien en ce qu'il fait de la réductibilité des relations aux propriétés monadiques la source des maux ontologiques, de notre incapacité à comprendre les unités complexes. Il suit également le Russell de « Do Differences Differ ? » en affirmant l'instanciation des relations. Mais il s'en écarte de manière significative en reniant l'atomisme et en défendant un conceptualisme que Russell aurait reconnu dans sa première philosophie comme un psychologisme et donc comme une porte ouverte à l'idéalisme.⁵⁰¹ Pour Russell l'universel est alors un concept de classe et donc une entité à part entière, indépendante. Comme nous l'avons montré les solutions par l'instanciation ou la non instanciation proposées par Russell dans « Do Differences Differ ? » et dans les *Principles* IV § 5 échouent du fait de ce que nous avons appelé l'atomisme relationnel de Russell. Il s'agit ici de comprendre si la solution proposée par Mertz, son rejet de l'atomisme et sa défense du tout-relationnel est tenable. Mertz réussit-il là où Russell échoue, en réactualisant une thèse que Russell a très rapidement rejetée pour ne plus y revenir ? Une ontologie non atomiste rend-elle compte de la relation de manière plus satisfaisante que ne le fait une théorie atomiste ?

2. La théorie combinatoire de la prédication : une réponse à l'objection bradleyenne ?

a. L'interprétation par Mertz de la régression bradleyenne

[L'] intuition poursuivie par Russell (1900) [...] est justifiée : en effet, il y a une liaison intime entre la régression de Bradley et la nécessité d'instances de relation.⁵⁰²

Mertz est de ceux qui comme l'australien John Passmore ne conçoivent pas la régression bradleyenne comme donnant par elle-même une solution au problème de l'unité du complexe. « Par elle-même la régression n'établit ni la [thèse selon laquelle] la relation originelle R est

⁵⁰¹ Russell en effet dans les *Principles* confond psychologisation et idéalisation. Cf. par exemple ses remarques sur la signification : « Par cette nécessité logique interne, cette doctrine aboutit à la théorie de la logique de Bradley selon laquelle, d'une part tous les mots représentent des idées ayant ce qu'il appelle un sens, et d'autre part il se trouve dans chaque jugement un quelque chose qui est son véritable sujet mais n'est pas une idée et n'a pas de sens. », § 51, p. trad. fr., p. 78.

⁵⁰² *Moderate Realism and its Logic*, p. 184.

la cause de l'unité de son complexe relationnel ni un démenti de cette thèse. La régression concentre — seulement mais crucialement — l'attention sur la nécessité et l'importance de trancher la question ». ⁵⁰³ Mais Mertz ne s'en tient pas à une telle interprétation de la régression bradleyenne, interprétation neutre en ce qu'il prétend que la régression ne pointe pas par elle-même vers sa solution.

Une fois que nous avons vu comment la régression renforce et clarifie notre intuition selon laquelle est intrinsèque à la nature des relations une position reliante, combinatoriale parmi (*among*) ses relata, nous pouvons utiliser ce fait pour fournir un argument en faveur des instances de relation. L'argument ne consiste pas à soutenir que postuler des instances de relation clarifie la régression de Bradley, mais plutôt le contraire médié (*mediated reverse*) : que la nature combinatoriale des relations implique des relations unités, et que, lorsqu'elle est correctement analysée, la régression de Bradley révèle le caractère reliant sui generis des relations. ⁵⁰⁴

Ici Mertz affirme que d'une part la régression de Bradley montre le caractère nécessairement reliant des relations (une relation est faite pour relier) et que d'autre part parce qu'une relation ne peut être reliante que si elle est conçue à la manière de Mertz, alors la régression bradleyenne prouve la valeur de la thèse de Mertz. Si l'on n'a pas compris à quelles conditions une relation peut effectivement relier alors cette régression ne peut que nous entraîner vers de fausses bonnes solutions. Un tel lien, indirectement dévoilé, entre la régression de Bradley et la « véritable » solution au problème de l'unité est censé être la preuve que la solution de Mertz n'est pas *ad hoc*. En effet, on peut inventer différentes solutions, contradictoires, qui donnent sens à la régression de Bradley. Mais il ne s'agit pas pour Mertz de trouver une solution compatible avec la régression de Bradley. Il s'agit d'en révéler la véritable signification : « essentiel à la plausibilité de la régression est le traitement du prédicatif comme non-prédicatif ». ⁵⁰⁵ La régression de Bradley ne peut passer pour un argument efficace contre le fait que la relation puisse effectivement relier que si finalement on se méprend sur la nature de la relation, que si sa nature n'a pas été correctement déterminée, que si l'on conçoit les relations à la manière des substances aristotéliennes.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 188.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 186.

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 17.

b. Seule une instance de relation peut relier ?

Ce que Mertz reproche à ces solutions *ad hoc* (qui conçoivent la relation comme un fait brut) est de ne pas expliquer comment s'effectue la liaison des constituants de l'unité. Comment réussit-il de son côté à fournir une explication ? Pour justifier sa solution il doit expliquer en quoi seule une instance de relation peut effectivement relier. Pourquoi « ce qui est ontiquement prédicatif doit-il être individué »⁵⁰⁶ ? Pourquoi une relation en tant qu'universel ne peut-elle pas relier ? Une première manière de présenter les choses est d'affirmer qu'une instance de relation est en langage russellien une « relation reliante », une relation qui effectivement relie parce qu'elle ne peut être qu'en tant que reliante. Prenons un exemple de possession d'une qualité c'est-à-dire pour Mertz un cas limite de relation : cette balle-ci est rouge. Cette instance de rouge propre à cette balle-ci ne peut exister que si existe effectivement cette balle rouge et donc que si cette instance de rouge existe effectivement dans cette balle rouge. Les instances de relations dépendent pour leur existence de leurs relata : « par opposition aux substances, les instances doivent toujours exister en tant que prédicats (bien qu'elles puissent aussi être sujets) et ne peuvent exister indépendamment de quelques relata qu'elles relient ».⁵⁰⁷ Cette interprétation de la relation reliante russellienne n'est pas russellienne dans la mesure où elle dénie à la relation le caractère de « terme », d'entité auto-subsistante, et soutient que l'existence de la relation est nécessitée par l'existence des autres éléments du complexe.

Mais si l'on compare la théorie combinatoire des relations de Mertz à la théorie à laquelle il s'oppose de la manière la plus virulente, c'est-à-dire l'autre théorie particulariste influente aujourd'hui, la théorie des tropes de Campbell, on se rend compte qu'il ne suffit pas de concevoir les relations comme des instances, comme des particuliers, pour régler le problème de l'unité et l'on est amené à conclure que ce n'est pas par le statut de la relation, la relation comme particulier, qui permet à Mertz de soutenir que seule une relation instanciée peut véritablement relier.

De l'analyse de la théorie particulariste de Campbell nous sommes tentés de soutenir que le problème de l'unification des complexes par les relations n'est pas de ceux que la puissance d'une ontologie des instances peut résoudre. En effet, Campbell conçoit ses atomes ontologiques comme des instances sans pour autant résoudre le problème de l'unité du

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 17.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 76.

complexe. Et cela parce qu'il pense les instances de manière substantielle. Bien entendu on peut objecter ainsi que le fait Mertz que le défaut de la théorie de Campbell est de tout simplement éliminer les relations en tant qu'entités fondamentales⁵⁰⁸ et que de ce fait Campbell est dans l'incapacité d'expliquer le fait relationnel.

Avec ses propriétés-unités non prédicatives, la théorie des tropes évite les fâcheuses conséquences de la thèse de la possession prédicable, mais les mêmes token ne peuvent résoudre le problème de la complexité. Si [...] le [caractère] définissant *reliant* des relations est ignoré, et que l'on affirme seulement le truisme que les relations sont ontiquement dépendantes de quelques relata, alors l'erreur classique de la réduction des relations aux propriétés de chaque relatum devient plausible.⁵⁰⁹

Le fondationnalisme de Campbell en réduisant les relations aux propriétés qui les fondent choisit clairement comme modèle pour les constituants du monde un modèle atomiste : il n'affirme le caractère dépendant des relations à leurs relata que pour les supprimer comme entités authentiques (comme des entités n'étant que survenantes, ne possédant pas une réelle épaisseur ontologique) et pour supprimer le caractère prédicatif de tout constituant du monde. Les propriétés, quant à elles, ne sont pas propriétés au sens aristotélicien, elles ont un véritable statut de substance : « Les propriétés monadiques existent, par elles-mêmes, de manière indépendante. Ce sont des substances à la Hume. »⁵¹⁰

Avancer la théorie de Campbell pour montrer que l'instanciation ne résout pas le problème de la prédicativité serait donc une fausse piste. Mais on répondra que le fait relationnel peut être expliqué par autre chose que les relations (par exemple la forme logique) et que pour Mertz il ne suffit pas qu'une relation soit relation pour effectivement relier. Elle doit être une relation *instanciée*. C'est sa particularité qui lui confère sa capacité à relier. Et c'est d'ailleurs pourquoi Mertz fait des propriétés des cas limite de relations. Tout ce qui est instancié est prédicatif. Or la prédicativité est cette capacité que possède une entité à former une unité relationnelle avec autre chose. Donc par extension toute entité prédicative peut être appelée relation. Pour Mertz l'élément décisif est donc bien le caractère instancié. Il reproche à Campbell de ne pas avoir compris que l'instanciation est nécessairement prédicativité et de maintenir à la fois l'atomisme et l'instanciation des éléments fondamentaux du monde. L'instanciation ne peut s'accommoder de l'atomisme. C'est ce même raisonnement qui sous-tend la réflexion de Russell dans les *Principles* contre l'instanciation des relations, et son

⁵⁰⁸ « La place des relations dans une théorie des tropes », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *op. cit.*, pp. 355-370.

⁵⁰⁹ D. W. Mertz, *ibid.*, p. 127.

⁵¹⁰ Campbell, *op. cit.*, p. 356.

interprétation du fondationnalisme qu'il attribue à la tradition ontologique de la proposition sujet-prédicat. Notons au passage (nous y reviendrons) qu'il est remarquable que Russell et Campbell ait une interprétation contradictoire du fondationnalisme. Pour le premier il signifie l'impossibilité de l'atomisme alors que pour le second au contraire seul le fondationnalisme permet de préserver une conception atomiste des entités fondamentales du monde.

Résumons : Mertz présente comme solution au problème de l'unité du complexe la combinaison de l'instanciation des relations et du combinatorialisme c'est-à-dire le refus de l'atomisme, le second n'étant que la conséquence de la première. Seules des relations particularisées peuvent avoir cette capacité combinatoriale. Pourtant on peut se demander si ce qui importe réellement ce n'est pas tant l'opposition instanciation/ non instanciation des relations que l'opposition combinatorialisme/atomisme. En effet si nous n'adoptons pas la théorie de Mertz, nous ne parvenons pas à rendre compte des unités complexes soit parce que l'atomisme est irréductible (Campbell) soit parce que d'un côté nous avons la relation et de l'autre le complexe, inanalysable (Russell¹⁹⁰³ ou Wolterstorff), sans parvenir à faire jouer à la relation le rôle reliant qu'elle est censée assumer dans le complexe dont elle est un constituant. Cet échec tient-il à l'affirmation de l'atomisme ou bien à l'affirmation de l'atomisme combinée à celle du caractère non instancié des relations?

c. Le fondement occulté de la solution au problème bradleyen par l'instanciation des relations : la négation de l'atomisme

Certes nous avons constaté l'incapacité à relier de la relation en tant qu'universel dans la théorie de Russell des *Principles*. Il peut être éclairant à cet égard de comparer la position de Mertz à celle défendue par Nicholas Wolterstorff⁵¹¹ dans *On Universals. An Essay in Ontology* (1970).⁵¹² Nous pouvons en effet constater cette même inadéquation dans la théorie des « relations prédicatives » de Wolterstorff. Ce dernier défend lui aussi une théorie des instances de relations, ou dans sa terminologie, une ontologie des « relations prédicatives » (*predicative relations*). Mais comme toujours il faut bien s'entendre sur ce que l'on veut dire par instances de relations. Comme le montre la longue citation ci-dessous, Wolterstorff ne

⁵¹¹ La théorie des « cas » de Wolterstorff est un des exemples d'instances de relations (dans sa version réaliste) fournis par Mertz (*Moderate Realism*, p. 7.)

⁵¹² Nicholas Wolterstorff, *On Universals. An Essay in Ontology*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1970.

parle pas d'instances de relations au sens de relations particularisées, mais au sens de complexes relationnels. Les instances de relations sont des complexes relationnels dont les relations sont des constituants en tant qu'universaux⁵¹³.

Ce dont nous avons besoin ce sont des liens (*ties*) qui relient réellement. Il semble être ainsi. Ou peut-être, mieux, tout ce dont nous avons besoin ce sont des choses en relation — des objets s'ajustant les uns aux autres comme les chaînons d'une chaîne.

Il me semble que la clef de la dissolution de cet embarras tient dans la distinction entre une *relation* et un *cas* de cette relation. Nous devons distinguer entre aimer (*loving*) (la relation se tenant entre deux choses simplement dans le cas où l'un aime l'autre), d'une part, et le fait que quelqu'un aime quelqu'un (*the loving of somebody by somebody*), de l'autre. Aimer (*loving*) est une relation. Le fait que quelqu'un aime quelqu'un (*somebody's loving somebody*) — le fait que John aime Marie (*John's loving Mary*) — est un *cas* de cette relation. Nous devons distinguer entre se tenir dans la relation de quelque chose à (c'est-à-dire, la relation tenant parmi trois choses seulement dans le cas où l'une se tient dans la relation d'une autre à la troisième), d'une part, et le fait pour quelque chose de se tenir dans une certaine relation à autre chose (*something's standing in a certain relation to something by something*) de l'autre. La première est une relation ; la seconde — par exemple, le fait que John se tienne dans la relation d'amour à Marie (*John's standing in the relation of loving Mary*) — est un *cas* de la relation.⁵¹⁴

Tout ce dont nous avons besoin ce sont des *cas* de relations. Si nous avons simplement des relations et des choses, nous n'avons pas des choses en relation ; mais nous avons bien des choses en relation si nous avons des *cas* de relations. Si tout ce que nous avons est la relation d'amour, et des personnes, nous n'avons pas des personnes aimant des personnes. Pour cela, nous avons besoin de cas d'amour (*loving*).⁵¹⁵

Les « cas » de relations sont des complexes qui contiennent la relation en tant que telle, en tant qu'universel. Les constituants du cas de la relation « aimer », « John aime Marie » sont deux particuliers, Marie et John, et un universel, « aime ». Une telle théorie laisse insatisfait. En effet plutôt que d'apporter une solution au problème du complexe, elle semble plutôt

⁵¹³ J. P. Moreland interprète le fait que Wolterstorff revendique le caractère de simplicité des cas de relations comme le signe que les cas de relation ne contiennent pas les relations en tant qu'universels (*Universals*, pp. 75-83). Nous n'adhérons pas à cette interprétation. Soutenir la simplicité des cas n'est qu'une manière d'affirmer – mais sans l'argumenter – que les relations dans les cas relient effectivement.

⁵¹⁴ *Ibid.*, pp. 102-103.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 104.

entériner le problème. Nous n'avons pas vraiment fait plus de progrès qu'après la lecture du chapitre IV des *Principles*. Nous avons ici d'un côté la relation, qui est un universel et de l'autre les cas de cette relation c'est-à-dire des complexes relationnels. Wolterstorff ne répond pas à la question : comment passe-t-on de la relation abstraite au complexe relationnel ? Quelle relation entretient la relation qui est un universel et qui est présentée dans cette théorie comme ne pouvant relier, et les cas de cette relation ? Wolterstorff nous présente simplement des cas de relation c'est-à-dire des complexes relationnels, dans lesquels *de fait* la relation relie. Nous avons à faire ici à un défaut d'analyse. Ce défaut ne peut pas être reproché à Mertz. Mertz cherche en effet à réfuter les théories de la relation comme fait brut, même si comme nous le verrons au bout de l'analyse qu'il nous propose demeure la frustration, dans la mesure où ultimement nous nous heurtons à un tel défaut, la « fusion » entre l'aspect prédicable et l'aspect non prédicable des instances de relations demeure en effet inanalysée.⁵¹⁶

Mais il faut aller plus loin que la présentation de théories qui soit ne parviennent pas à faire jouer à la relation abstraite un rôle reliant (les *Principles*), soit assument que la relation abstraite ne peut être reliante et soutiennent que la solution au problème du complexe n'est pas à rechercher dans de telles relations et présentent les complexes relationnels comme de quasi faits bruts (Wolterstorff). Il faut trouver une explication au fait qu'un universel ne puisse pas relier, et s'assurer que cette incapacité ne tiennent pas simplement à l'idiosyncrasie de certaines théories. Il faut rendre raison du « Principe des prédicats instanciés » (*Principle of instance predicates*) de l'ontologie combinatorialiste, selon lequel : « Seules les instances de relation, R^n_i , sont des *prédicats ontiques* — c'est-à-dire, existent en tant que *prédicant* parmi les n -tuples sujets spécifiques ; l'universel R^n n'est pas ontiquement prédicatif. »⁵¹⁷ Est-ce véritablement la particularité qui confère à la relation instanciée sa capacité à relier effectivement ? Est-ce véritablement l'universalité qui empêche la relation universelle de relier effectivement ? Précédemment nous avons émis l'hypothèse que finalement ce n'est pas sur le caractère particulier de la relation que Mertz appuie son analyse du pouvoir reliant des relations. Nous voulons ici étayer davantage cette hypothèse en soulignant également que ce n'est pas le caractère universel de la relation, dans les théories qui refusent de faire des relations des relations particularisées au sein des unités complexes, qui empêche la relation de relier.

⁵¹⁶ Cf. *infra*, i et ii.

⁵¹⁷ *Moderate Realism and its Logic*, p. 26.

i. Mertz : la non répétabilité et prédicabilité des instances

Pour répondre à ces questions revenons à la manière dont Mertz caractérise l'opposition universaux-particuliers. Mertz oppose particuliers et universaux à partir du critère de la répétabilité. Un particulier n'est pas répétable alors qu'un universel l'est. Que signifie exactement cette opposition ? Rappelons que Mertz défend une ontologie à une seule catégorie. Les éléments du monde ne sont constitués que par les particuliers entendus comme des instances de relations (ou propriétés, les propriétés n'étant que des cas limites de relations). Les particuliers entendus comme choses sont constituées par ces instances. Nous avons affaire à une théorie du faisceau et non pas à une théorie du schéma substance-prédicat. Les particuliers ne sont pas répétables, au sens où les instances ne peuvent être présentes dans plusieurs complexes. Cette distinction du répétable et du non-répétable est beaucoup plus stricte que la distinction entre l'unicité de la localisation pour les particuliers et la multiplicité des localisations pour les universaux, un des critères qu'utilise Russell pour distinguer particuliers et universaux : un particulier ne peut être qu'à un seul endroit en même temps alors qu'un même universel peut être à différents endroits en même temps— que l'on adopte une ontologie sujet-prédicat ou une ontologie du faisceau des universaux. Pour Mertz les instances de relations sont non-répétables absolument au sens où dépendantes de leurs relata pour leur existence elles ne peuvent changer de relata. Quant aux universaux ils sont répétables au sens où, en tant qu'intensions des instances de relations, ils sont partagés par les instances d'une même relation.

Peut-on véritablement justifier la distinction prédicables-non prédicables par la distinction non répétables-répétables telle qu'elle est interprétée par Mertz? Pour que la seconde puisse fonder la première il faut que ces deux distinctions soient réellement distinctes. Est-ce bien le cas ? D'emblée le non-répétable est défini par sa détermination par ses relata. Or il semble bien que ce soit cette détermination qui définisse le caractère reliant, prédicable des instances. Il y a ici une pétition de principe. En effet, selon que l'on accorde ou non un statut autonome, substantiel, aux instances, on leur confère ou non un caractère reliant. Si l'on conçoit les instances à la manière de Campbell alors inévitablement elles n'ont pas de caractère reliant. Si on les conçoit à la manière de Mertz elles ont nécessairement un caractère reliant. Mais s'agit-il bien d'une capacité de relier au sens d'avoir la capacité de réunir tout en restant une entité authentique ? N'a-t-on pas affaire à une dépendance de la relation à ses termes qui est une détermination et non pas un lien ? Il n'est pas évident que Mertz ait

véritablement montré que les universaux ne peuvent relier dans la mesure où il n'est pas parvenu à définir la capacité qu'ont les relations à relier, autrement que comme une détermination par les relata de la relation à être. Cette définition ne peut fonctionner que si la répétibilité qui caractérise les universaux les empêche d'être déterminés à être par leurs relata.

Dans son article « Individuation and Instance Ontology » (2001)⁵¹⁸ Mertz ne cesse de qualifier d'« atomiques » les instances de relations. C'est une manière pour lui de répondre à l'objection selon laquelle il ne parvient pas à expliquer le caractère unifiant de la relation puisque son point de départ serait déjà l'unité. Mais cette réponse apparaît comme purement rhétorique. Comme le montre cette citation de *Moderate Realism and its Logic* qui explique en quoi l'instance de relation relie :

Quel est donc l'actuelle relation (*relating*), ou lien (*linking*), de *a* à *b*, par R dans R (*a, b*) ? Cela ne peut être rien d'autre que R en tant qu'il est exemplifié dans : R(*a, b*). Le [caractère] reliant-de-R n'est pas une relation *de* R ou une propriété *de* R ; c'est simplement R dans le complexe dans lequel elle apparaît.⁵¹⁹

Certes Mertz ne se contente pas de faire du caractère relationnel des unités complexes un fait brut, il donne une véritable analyse de ce qu'est la relation dans le complexe, en distinguant ce qui fait qu'elle relie et ce qui fait qu'elle ne peut relier : elle relie en tant que particulière, mais elle ne peut relier en tant que simple intension, en tant que simple universel qui détermine à quelle relation nous avons affaire. Mais comme nous allons le montrer dans la prochaine section cette complexité interne à la relation, elle-même n'est pas articulée de manière convaincante, et ne permet pas d'analyser le fait que la relation instance relie et l'on doit se contenter de la réponse selon laquelle la relation relie parce qu'elle est dans le complexe relationnel dont elle est un constituant. N'est-ce pas là ne pas dire plus que Wolterstorff, à savoir que la relation relie parce qu'elle est un constituant d'une instance de relation au sens d'un complexe relationnel ? N'est-on pas renvoyé à un fait brut malgré les détours d'une analyse de la relation en instance et intension ?

⁵¹⁸ D. W. Mertz, « Individuation and Instance Ontology », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 79, n° 1, pp. 45-61.

⁵¹⁹ *Moderate Realism and its Logic*, p. 190.

ii. Vallicella : possibilité des faits et non prédicabilité des universaux

Dans « Three Conceptions of States of Affairs » et *A Paradigm Theory of Existence*⁵²⁰ William F. Vallicella propose un type d'argumentation similaire, mais bien plus développée, pour montrer l'incapacité à relier des universels. L'examen du problème du complexe par Vallicella est astucieux. Il élabore une typologie des solutions au problème de l'unité du complexe qu'il envisage sous la forme des états de choses tels que les conçoit Armstrong. Il classe les réponses selon que le « connecteur » (*connector*) est

i. Un connecteur interne. Le connecteur est un constituant de l'état de choses. Et l'état de choses est réduit à ses constituants.

ii. L'état de choses lui-même.

iii. Un connecteur externe. Le connecteur n'est pas un constituant de l'état de choses.

Vallicella formule ainsi le problème de l'unité. Il ne s'agit pas de découvrir dans l'abstrait la différence entre un état de choses et la somme de ses constituants que l'on obtient par analyse ; la question est plus précisément : « Qu'est-ce qui prouve qu'un certain nombre de constituants de la bonne espèce – des constituants qui sont suffisamment connectables pour former un fait mais qui n'ont pas besoin d'être connectés pour exister — sont *actuellement* connectés pour former un fait actuel ou existant ? »⁵²¹ Il est évident qu'en formulant ainsi le problème Vallicella ne peut parvenir à la même solution que Mertz puisque pour le second les instances de relations sont des constituants du complexe qui ne peuvent pas exister indépendamment de leurs relata. Mais malgré cette différence fondamentale Vallicella et Mertz partagent l'idée qu'un universel ne peut relier. Mais le fondement de cette affirmation n'est pas directement le même dans les deux doctrines. Alors que nous l'avons vu dans la théorie du réalisme modéré de Mertz il tient dans une conception très restrictive de la non-répétabilité des particuliers, il est constitué dans la théorie de Vallicella par l'association à la notion d'universel de la notion de possible. Pour Vallicella une relation instanciée (il la comprend au sens de Mertz ; Mertz est une de ses cibles privilégiées) implique

⁵²⁰ William F. Vallicella, « Three Conceptions of States of Affairs », in *Noûs*, volume 34, n° 2, pp. 237-259 et *A Paradigm Theory of Existence*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2004.

⁵²¹ « Three Conceptions of States of Affairs », p. 242.

nécessairement l'existence du complexe, alors que la présence d'une relation comme universel permet simplement de poser la possibilité du fait et non pas son actualité.

Armstrong ne partage pas ce point de vue. Dans *Universals. An Opinionated Introduction* il souligne par une comparaison de sa théorie avec la théorie des tropes que le caractère contingent de l'unité de l'état de choses ne tient pas au fait qu'un de ses constituants soit un universel. Que les constituants du complexe soient des universaux ou des particuliers n'apporte pas une solution au problème de l'unité, parce qu'ils en sont des constituants. Parce qu'ils sont des constituants du complexe, le complexe peut être décomposé en leur somme méréologique. Mais comme l'a bien montré Russell dans les *Principles* cette somme ne nous donne que l'énumération des constituants du complexe et ne permet pas de rendre raison de son unité. Le fait que les éléments de la somme soient des universaux ou des particuliers ne changerait rien au pouvoir de l'analyse à rendre compte de l'unité du complexe.

Supposons que a ait R_1 à b , avec R_1 un particulier, mais relation particulière mais non symétrique. Si b a « la même » relation à a , alors selon la philosophie des tropes, nous avons le fait que b a la relation R_2 à a : deux états de choses avec différents (bien que se recouvrant) constituants. Parce que l'amour qui se tient entre a et b est un objet différent de l'amour se tenant entre b et a . Néanmoins le fait que a ait R_1 à b entraîne l'existence des constituants a , R_1 , et b , mais l'existence de ces constituants n'entraîne pas le fait que a ait R_1 à b . Il semble donc que les états de choses soient encore quelque chose de plus que leurs constituants.⁵²²

La lecture de Vallicella doit ici être critiquée. En effet à plusieurs reprises dans sa présentation des états de choses, Vallicella semble affirmer que le caractère contingent de l'unité de l'état de choses s'explique par le fait que ce qui est attribué au particulier est un universel. S'il s'agissait d'un particulier, d'un trope l'unité serait nécessaire.⁵²³ Sur quoi est fondée cette argumentation ? Sur le fait que le même universel est instanciable de multiples fois, qu'il peut être présent dans différents états de choses, alors que le trope est propre à tel ou tel complexe particulier et ne peut se trouver dans aucun autre. Or il n'est pas absolument pas évident que le caractère multiple fois instanciable des universaux fonde le caractère contingent de l'unité des états de choses dont ils sont les constituants. Tout d'abord on peut défendre une conception atomiste des tropes. C'est la position que soutient Keith Campbell. La liaison des tropes en faisceaux n'est alors absolument pas nécessaire. De plus ce n'est pas parce que le trope t ne peut se trouver dans aucun autre complexe, qu'une fois donné t , sa

⁵²² *Op. cit.*, p. 91.

⁵²³ Par exemple, *op. cit.*, p. 204.

liaison à un substrat (C.B. Martin) ou à d'autres tropes (K. Campbell) soit donnée. On sait simplement que t doit être un constituant du complexe, mais cela ne dit rien quant à la manière dont il est relié aux autres constituants du complexe.

Ensuite, si l'on défend un réalisme des universaux tel que le fait Armstrong, le fait que l'universel F puisse être un constituant dans un autre état de choses que $a \text{ est } F$ n'implique pas que F peut ne pas être un constituant de l'état de choses $a \text{ est } F$. Cette conclusion va contre la conception de l'instanciation comme connexion contingente entre un universel et un particulier, développée par Armstrong jusqu'à *Truth and Truthmakers*, mais s'accorde avec celle développée dans *Truth and Truthmakers*, celle de l'instanciation comme connexion nécessaire entre un universel et un particulier. De plus ce n'est pas parce que l'universel U est multiplement instanciable, qu'une fois donné U sa liaison au particulier fin ne soit pas nécessaire. Le caractère contingent de l'unité des états de choses tient simplement à la conception atomiste des constituants, quelle qu'en soit leur nature, universelle ou particulière. Et c'est cette contingence de l'unité des états de choses qui en fait pour Armstrong des états de choses contingents, qui fait que tel particulier ne possède pas de manière nécessaire telle propriété ou qu'il n'entretient pas à tel autre particulier de manière nécessaire telle relation.⁵²⁴ Ce que nous soutenons ici est le fait que en elle-même une relation en tant qu'universelle, abstraite, n'est pas plus dénuée de capacité à relier effectivement ses relata que ne l'est une relation en tant qu'instanciée. Soit l'on affirme qu'une relation doit nécessairement relier, qu'elle relie sui generis, mais alors l'analyse est impossible — on ne comprend pas pourquoi lorsqu'on décompose le complexe relationnel en ses constituants la relation ne relie plus —, soit la relation ne relie pas sui generis et qu'on la conçoive comme un universel ou comme un particulier, la capacité à relier ou non de la relation dépend d'un autre principe de l'ontologie en question, savoir la négation ou la reconnaissance du caractère atomique des constituants des complexes.

Nous pouvons ainsi résumer les différentes combinaisons des principes (catégorie ontologique à laquelle appartient la relation et refus ou non de l'atomisme des constituants) par lesquels ces auteurs entendent expliquer l'unité des complexes, lorsque la tâche d'unifier le complexe est dévolue à la relation, formelle ou ordinaire.

⁵²⁴ Sur l'évolution de Armstrong concernant sa manière de concevoir les états de choses et comment son dernier ouvrage, *Truth and Truthmakers*, est en quelque sorte un retour à l'ouvrage de 1978, *Universals and Scientific Realism*.

		Statut de la relation	Statut des constituants du complexe
RELATION ORDINAIRE	Russell, « Do Differences Differ ? »	Particulier	Atomisme (pluralisme)
	Mertz, <i>Moderate Realism and its Logic</i>	Particulier	Refus de l'atomisme (combinatorialisme)
	Russell, <i>The Principles of Mathematics</i>	Universel	Atomisme (pluralisme)
	Wolterstorff, <i>On Universals</i>	Universel	Refus de l'atomisme
RELATION FORMELLE	Campbell, <i>Abstract Particulars</i>	Ressemblance : ni universel ni particulier Coprésence : statut problématique	Atomisme
	Armstrong, <i>Universals</i>	Universel (instanciation)	Atomisme/refus de l'atomisme
	Armstrong, <i>Truth and Truthmakers</i>	Identité partielle	Refus de l'atomisme

Fig. 4 Unification des complexes : universalité, particularité de la relation et atomisme

Malheureusement, la solution proposée par Mertz semble reconduire les difficultés posées par la solution de Russell dans « Do Differences Differ ? », parce qu'il y a en fait une confusion entre les deux sens de l'instanciation des relations. La relation instanciée est toujours déjà le complexe particulier, dont l'instance de relation assure l'unité. Et il en est de même dans la théorie de Wolterstorff : la relation, qui est un universel, relie effectivement parce que le cas est donné et que l'on refuse de l'analyser. Et nous verrons plus loin dans ce travail que le même problème se pose en ce qui concerne les états de choses d'Armstrong.

d. La relation : articulation du caractère reliant et de l'intension

A la méprise sur le principe fondant l'effectivité du pouvoir relationnel des relations — le combinatorialisme n'est pas fondé sur le caractère instancié des relations, il est premier et explique pourquoi les instances de relations relient effectivement, indépendamment de leur caractère de particulier — s'ajoute le caractère déceptif de l'analyse des instances de relations

donnée par Mertz. Son analyse-même de la relation repose *in fine* sur la reconnaissance d'un fait brut, la fusion entre le caractère reliant de la relation et son intension.

i. Les deux aspects de la relation

Dans notre présentation brossée à grands traits du réalisme modéré de Mertz nous avons entrevu une difficulté à savoir celle de l'articulation du caractère reliant de la relation, son caractère particularisé, non répétable, à l'intension, son caractère universel, répétable. Son caractère reliant en fait effectivement une relation, alors que son intension l'identifie comme telle ou telle relation. Dès *Moderate and its Logic* Mertz perçoit toute l'acuité du problème : « La principale difficulté pour le réaliste des instances est de rendre raison de l'individuation d'une instance et d'expliquer comment son aspect non répétable peut être lié à une intension répétable. »⁵²⁵ Nous venons de le voir Mertz refuse d'attribuer à l'instance de relation un statut atomique. L'instance de relation se confond avec le complexe dont elle est un constituant. Ce qui ne permet pas de comprendre en fait comment la relation relie. Cette difficulté est mise en abyme au sein même de l'instance de relation : Mertz ne parvient pas à articuler les deux dimensions de l'instance de relation : son caractère reliant et son intension.

Les deux « aspects » de la relation ont deux rôles bien distincts et Mertz aimerait montrer que cette hétérogénéité fonctionnelle ne signifie pas une hétérogénéité ontologique.

C'est l'instance R_j qui accomplit la liaison définissante (*defining linking*) des relata sous l'intension R. Analogue à un concept de classe pour les propriétés, l'intension de relation R est un universel, identique à travers toutes les instances de son type. L'intension détermine les propriétés formelles (par exemple, la symétrie et la transitivité) mais est une abstraction et ne doit pas avoir le rôle définissant de relier ses relata ; elle est combinatoirement inerte.⁵²⁶

L'aspect particulier est proprement le caractère relationnel de l'instance de relation. C'est par lui qu'elle est reliante et qu'elle est une entité spécifique, une relation. C'est pourquoi il est proprement la relation alors que l'intension n'est la relation qu'en un sens second et dérivé.⁵²⁷ L'intension n'est que le contenu de la relation, elle est ce qui la définit comme tel ou tel type de relation, la distingue des autres relations. Mais elle ne permet pas de distinguer des

⁵²⁵ *Moderate Realism and its Logic*, p. 28.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 192.

⁵²⁷ « Individuation and Instance Ontology », p. 54.

instances de relation d'un même genre. Au contraire elle est ce qui fait que ces relations particulières ont une identité objective. Puisqu'elle est le fondement de l'identité entre les occurrences d'un même genre de relation, elle ne peut être ce par quoi l'on distingue R_i dans le fait $R_i(a, b)$ de R_j dans le fait $R_j(a, b)$, R n'étant pas symétrique. Ce n'est pas l'intension qui indique la direction, le sens de la relation. « C'est l'actuelle relation reliant sous R qui fournit l'ordre ou la « direction » qui permet de distinguer deux faits possédant les mêmes constituants — : dans $R(a, b)$ nous avons la relation reliant- a -vers- b -sous- R , alors que dans : $R(b, a)$ nous avons la relation reliant- b -vers- a -sous- R . »⁵²⁸ Ceci explique que lorsque nous analysons le fait en ses constituants nous obtenons la classe de ses éléments dans laquelle le sens de la relation est perdu. Et cela parce que ce qui figure parmi ces éléments c'est la relation en tant qu'abstraite, c'est-à-dire la simple intension. Bradley a construit son argument de la régression à l'infini en ne s'intéressant qu'à l'intension de la relation, en faisant de l'intension le tout de la relation. La relation en tant que simple intension ne peut apparaître comme élément de la classe des constituants du complexe relationnel que comme non reliant. Pour Mertz la relation est à la fois particulière et universelle. Et ce n'est que sous son premier aspect qu'elle est véritablement relation, c'est ce premier aspect qui lui confère sa spécificité de relation, son caractère reliant. Mais lorsque Mertz analyse le complexe relationnel $R(a,b)$ en la classe de ses constituants (a, R, b) où R est en tant qu'intension et non en tant que particularisée, il soutient que le caractère particulier, instancié de la relation ne peut pas être considéré comme un élément de la somme méréologique des constituants du complexe. La classe des constituants du complexe ne comprend donc pas tous les aspects de la relation. Encore une fois on ne peut que constater que Mertz échoue à analyser le complexe relationnel. La spécificité de la relation échappe à l'analyse : elle est donnée dans le complexe relationnel mais elle n'est pas donnée à l'analyse en tant que constituant séparé de ses relata.

ii. Une impossible articulation des deux aspects de l'instance de relation?

Dans *Theory of Knowledge*, Russell pousse au plus loin l'analyse de l'unité du complexe dans le sens de la plus grande abstraction. Cette analyse échoue et par la suite il est conduit dans ses conférences sur l'atomisme logique à adopter une thèse de l'insaturation wittgensteino-frégéenne qui fait des relations des universaux prédicatifs par nature. Mertz

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 53.

s'essaie lui aussi à un très sérieux effort analytique mais en prenant pour point de départ la thèse défendue par Russell dans « Do Differences Differ? », savoir la conception d'une relation qui ne peut relier qu'en tant qu'instance, sans pour autant évacuer comme le fait le pur théoricien des tropes, Campbell, l'universalité de la relation. Mertz est partagé entre deux exigences : il ne peut ni totalement séparer les deux aspects de la relation — l'aspect particulier proprement reliant et l'aspect universel, intension de la relation — ni renoncer à leur distinction. S'il les sépare totalement alors il doit les relier au moyen d'une relation, et le problème du complexe ressurgit au niveau de l'instance de relation. S'il renonce à leur distinction, il doit alors se prononcer soit en faveur de l'aspect purement universel et il est alors conduit à trouver des solutions telles que celles élaborées par Russell à partir des *Principles*; soit en faveur de l'aspect purement reliant et nous obtenons alors une théorie du « lien » (« tie ») qu'il rejette.

Cette double exigence se manifeste, plutôt qu'elle n'est clarifiée, par l'établissement d'une connexion métaphorique entre les deux caractères de la relation. Ces traits de la relation sont deux « aspects » de la relation : l'aspect prédicatif et l'aspect intentionnel de la relation. Tout d'abord la notion d'« aspect » indique que nous n'avons affaire qu'à une entité, savoir la relation reliante, et non pas à deux entités de plein droit. Il n'y a pas d'une part une entité intensionnelle et d'autre part une entité combinatoire qui, ensemble, constitueraient une entité complexe, l'instance de relation. Mertz pour articuler ces deux aspects reprend la notion de distinction formelle à Duns Scot. Par là il suit la stratégie déjà utilisée par Armstrong en 1978 pour penser l'articulation de l'universel et du particulier au sein de l'état de choses :

je remarque que cette version du Réalisme Immanent qui distingue la particularité des propriétés d'un particulier, constitue la grande tradition de la pensée Réaliste à propos des universaux. [...] Une figure centrale est Duns Scot, qui n'accepte pas plus qu'une distinction formelle, qui est pourtant, une distinction réelle, entre la ceci-ité (*haeccéité*) d'un particulier et ses « formes ». ⁵²⁹

Evidemment, nous pouvons et nous devons distinguer entre la particularité, d'une part, et ses propriétés (relations), d'autre part. Mais c'est une distinction sans relation. ⁵³⁰

De même Mertz rapproche sa manière de comprendre l'instance de relation comme à la fois particulière et universelle de la manière dont Duns Scot conçoit les particuliers comme à la

⁵²⁹ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 109.

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 111.

fois constitués d'une nature, universelle, commune aux individus de la même espèce et d'un aspect particulier, l'*haecceitas* qui en fait proprement des individus : « entre la nature et l'*haecceitas* il y a seulement une « différence formelle » (*distinctio formalis a parte rei*) ; c'est-à-dire, elles constituent deux réalités qui peuvent être distinguées en pensée mais ne sont pas séparables extra-conceptuellement. Elles sont deux modes ou deux aspects de la même chose. »⁵³¹ Mertz a une interprétation très restrictive de la distinction formelle de Duns Scot. Comme l'indique Armstrong, la distinction formelle est aussi une distinction réelle. Les deux aspects du particulier sont réellement distincts pour Duns Scot, et pas seulement conceptuellement, comme l'affirme Mertz. L'intellect peut former des concepts distincts de ces deux aspects *parce qu'ils* sont réellement distincts.⁵³²

Cette interprétation inexacte de la distinction formelle de Scot est représentative du flottement que Mertz laisse subsister à propos de l'abstraction des deux aspects de la relation instanciée. Il n'est absolument pas clair sur l'abstraction qui permet d'analyser les caractéristiques de l'instance de relation, et par conséquent il n'est pas clair sur l'articulation des deux aspects de l'instance de relation. « Pour le réaliste modéré, l'universel en tant qu'universel existe seulement dans l'intellect, bien qu'il existe « dans » les choses en tant qu'individuel. »⁵³³ En tant que pleinement universel l'universel n'aurait qu'une réalité conceptuelle. Mais son statut dans l'instance de relation n'est pas clair. Mertz lui reconnaît également une réalité dans cette instance. Mais que signifie pour un universel exister dans les choses en tant qu'individuel ? Pour expliquer ce double statut de l'universel, Mertz renvoie aux médiévaux et à leur distinction entre l'universel potentiel et l'universel formel.⁵³⁴ L'intension de la relation, abstrait de l'instance de relation serait tel l'universel logique ou formel des médiévaux, et dans l'instance de relation il serait comparable à l'universel métaphysique ou potentiel. L'universel ne devient-il véritablement universel que par l'acte d'intellection qui l'abstrait de l'instance de relation ? Si c'est le cas il n'y aurait d'universel que potentiel au sein de l'instance de relation ? L'instance de relation n'aurait que des

⁵³¹ *Moderate Realism and its Logic*, p. 127. Ou bien encore p. 75: « la séparation entre l'intension (la *quiddam absoluta* ou *natura*) et l'aspect prédicatif (*haecceitas*) est extérieure à l'instance et ne représente aucune complexité relationnelle réelle en son sein mais est néanmoins objective en ce qu'ils sont tous deux des réalités dans le tout qui correspond à la *distinctio formalis a parte rei* de Scot. »

⁵³² Sur ce point cf. Etienne Gilson, *Jean Duns Scot. Introduction à ses positions fondamentales*, Paris, Vrin, 1952, pp. 244, 498-499.

⁵³³ *Moderate Realism and its Logic*, p. 7.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 12; 75.

caractères particuliers ?⁵³⁵ Il est difficile de se satisfaire de ce rapprochement tant la distinction médiévale est complexe et dépendante d'une conception de l'intellect elle-même complexe, qui distingue entre un intellect agent et un intellect patient. Mertz ne nous livre qu'une analogie, qui certes permet d'inscrire sa théorie de l'instanciation dans une histoire de la pensée, mais dont le pouvoir explicatif est restreint et grevé des mêmes objections que l'on peut opposer aux théories médiévales.

En outre cette présentation s'oppose à une autre présentation des deux aspects de l'instance de relation dans *Moderate Realism and its Logic*, qui elle reconnaît l'hétérogénéité des deux dimensions de l'instance de relation.

Le particulier et l'universel sont deux aspects d'une unique entité et ne sont pas les relata séparés, bien que liés, d'une quelconque relation ontique supplémentaire, subtile. Mais, métaphoriquement, il est nécessaire que s'effondre l'espace ontique entre le répétable (universel) et le non répétable (l'individuel) pour que s'effectue la fusion que j'appelle ici une « instance de relation ».⁵³⁶

et à la présentation qui en est donnée dans l'article « Individuation and Instance Ontology » :

nous sommes contraints de distinguer un caractère unifiant — une *connexion* (*nexus*), un *raccordement* (*linking*), ou un *lien* (*tie*)⁵³⁷ — de l'entité qui est R-en-tant-que-prédicat-ontique parmi ses relata spécifiques. Le lien-sous-R est d'une certaine manière un aspect de chaque fait, distinguable par raison, au moins, de l'intension R, mais comme R, a, et b, une caractéristique réelle des faits. R-en-tant-que-prédicat-ontique n'est pas simplement l'intension R, il est plus ; il est le lien des relata spécifiques sous le contenu concomitant contrôlant de R, le second déterminant la nature, le nombre, et l'ordre de la précédente combinaison. Le contenu R n'est qu'un des deux aspects qui caractérisent une relation reliante.⁵³⁸

Ces deux dernières citations présentent l'universel et le particulier comme deux aspects actuels de l'instance de relation. Il n'y a pas ici l'asymétrie qui caractérise le premier texte de *Moderate Realism and its Logic* entre un aspect particulier présent dans l'instance de relation et un aspect universel présent seulement dans l'intellect. Le fait que l'intension soit abstraite

⁵³⁵ Il est difficile de saisir la transposition de la distinction médiévale entre universel potentiel et universel formel à l'ontologie de Mertz, dans la mesure où cette distinction est dépendante d'une théorie complexe de l'intellect agent et de l'intellect possible. Etienne Gilson, *op. cit.*, pp. 511-523.

⁵³⁶ *Moderate Realism and its Logic*, p. 28.

⁵³⁷ Nous conservons ici l'énumération en anglais. Ces trois termes se traduisent en français par « lien ». Mertz fait ici référence à la théorie de la connexion (« nexus ») d'Armstrong et du lien (« tie ») de Strawson.

⁵³⁸ « Individuation and Instance Ontology », pp. 53-54.

de l'instance de relation, particulière, ne signifie pas qu'elle est un universel du fait d'un acte de l'esprit. Elle est déjà présente en tant qu'universel dans l'instance de relation.

Mais dans les deux manières de présenter les choses, la notion d'abstraction, bien que conçue différemment, remplit le même rôle : elle a pour but d'indiquer que l'aspect particulier et l'aspect universel ne sont pas réellement séparés. Dans la première conception au sein de l'instance de relation il n'y a pas hétérogénéité entre l'intension et le caractère combinatoire de l'instance. L'intension ne devient réellement un universel que par l'acte intellectuel d'abstraction. Et comme il n'y a pas hétérogénéité, ces deux caractères sont l'instance de relation, sans hiatus. En ce qui concerne la seconde conception, la notion d'abstraction fonctionne véritablement de paire avec la notion d'« aspect ». On abstrait les aspects d'une même entité. On décompose une entité par la raison sans que cette décomposition ne présuppose l'existence de constituants au statut d'entités indépendantes. Et pourtant il est nécessaire à Mertz de revendiquer un écart entre les deux aspects : en 1996 il parle d'un « espace ontique » entre les deux aspects de l'instance de la relation, en 2001 il affirme que l'aspect prédicatif est « au moins » distinguable de l'aspect intensionnel. Mertz donne une mesure floue de cet écart entre ces deux aspects, allant jusqu'à les qualifier de « concomitants ». En 2001 Mertz accentue l'écart entre les deux aspects. La citation suivante résume parfaitement les louvoisements de Mertz :

la conclusion [...] selon laquelle la séparation entre l'intension (la *quidditas absoluta* ou *natura*) et l'aspect prédicatif (*haecceitas*) est extérieure à l'instance et ne représente pas une réelle *complexité relationnelle* à l'intérieur de l'instance mais est néanmoins objective en ce que tous les deux sont des réalités dans le tout, correspond à la *distinctio formalis a parte rei* de Scot.⁵³⁹

On comprend clairement à travers cette citation pourquoi les deux aspects ne doivent pas être réellement séparés dans l'instance de relation : l'instance de relation ne doit pas être une entité complexe. Si elle l'est elle reconduit le problème de l'unité du complexe en son sein. Mais en même temps Mertz ne parvient pas à maintenir l'idée selon laquelle l'intension n'aurait de réalité que conceptuelle. Encore une fois, dans cette citation l'intension n'a pas de réalité seulement dans l'intellect, elle est une réalité dans le tout. Pour terminer l'on peut donner une autre citation au contenu tout aussi métaphorique et aussi peu explicatif, extraite de « Individuation and Instance Ontology » :

⁵³⁹ *Moderate Realism and its Logic*, p. 75.

...l'unité atomique ontique de l'instance de relation n'a pas besoin d'avoir une diversité interne pour « support » des aspects non-identiques, mais elle a besoin d'une nature suffisamment riche pour « support » d'une distinction des aspects par abstraction.⁵⁴⁰

Parler de richesse plutôt que de complexité pour nier que le problème bradleyen soit reconduit au sein même de l'instance de relation, ne peut être satisfaisant pour un esprit analytique. Et par contamination c'est toute l'analyse du complexe qui échoue : « le répétable et le non-répétable sont des abstractions d'uniques instances de relations, qui, à leur tour sont des abstractions de complexes consistant dans les instances et les relata qu'elles combinent. »⁵⁴¹ Si l'abstraction doit être entendue dans le même sens à propos de l'instance de relation prise comme un tout par rapport à la totalité du complexe propositionnel, que ne l'est celle qui concerne les deux aspects de l'instance de relation, alors le complexe lui-même n'est pas réellement analysable. Et la relation comme instance se confond finalement avec le complexe relationnel comme instanciant cette relation.

3. La relation : une entité énigmatique

Russell dans les *Principles* affichait clairement sa volonté d'analyser la relation et d'en élucider la spécificité, savoir qu'elle peut relier effectivement, comme une manière de justifier l'existence d'entité spécifique que sont les relations. Mais comme nous l'avons montré dans cette partie il est difficile de produire une analyse convaincante de la relation. Qui veut échapper au truisme : la relation ne se laisse pas analyser, il suffit de constater que « le travail d'une relation est de relier »-, se trouve confronté à d'insolubles difficultés. Qu'on conçoive la relation comme un particulier ou comme universel, ou bien qu'on la dépossède de son caractère reliant pour l'attribuer à une autre entité (forme logique par exemple), l'analyse de l'unification du complexe échoue. Doit-on se résigner à conclure de cet échec de l'analyse que le caractère relationnel de la relation voire des complexes relationnels n'est qu'un fait brut, ou bien doit-on aller plus loin et éliminer les relations de l'alphabet du monde?

⁵⁴⁰ « Individuation and Instance Ontology », p. 59.

⁵⁴¹ *Moderate Realism and its Logic*, p. 76.

TROISIEME ARGUMENT : RELATION INTERNE ET SURVENANCE

Un troisième type d'argumentation mérite notre attention : l'argumentation par la survenance. Le traitement contemporain de la survenance réactualise la question de la réalité des relations. A contre-courant de la condamnation effectuée par Russell la métaphysique analytique réhabilite la notion de relations internes. Il nous faut montrer que cette réhabilitation n'est possible qu'à l'occasion d'une réflexion plus complexe sur la notion de fondement des relations, outrageusement simplifiée par Russell dans sa volonté de combattre le monisme de Bradley. Et nous verrons en quoi la notion de survenance qui envahit le champ d'une certaine philosophie semble apparaître comme la solution providentielle aux difficultés posées par l'analyse des complexes relationnels. La survenance serait cette manière qu'a le relationnel — nous parlons de relationnel au sens large, car relationnel ne signifie pas nécessairement relation — d'être dans le monde et de remplir sa fonction d'articulation des éléments du monde.

I. La discussion entre Bradley et Russell à propos des relations : l'axiome des relations internes

Une troisième réponse à l'objection de Bradley, la plus connue, repose sur la distinction entre relations internes et relations externes. Russell considère que Bradley s'est mépris sur le sens de sa régression parce que Bradley conçoit les relations comme internes. Nous

montrons que Russell n'a pas bien compris Bradley. Bradley ne défend pas une théorie des relations internes à la manière où l'entend Russell.⁵⁴²

1. Définition de la distinction relations internes-relations externes

Pour mettre en évidence l'écart entre l'usage contemporain de la notion de relation interne — les relations internes sont une solution possible à la régression bradleyenne — et son usage russellien — penser en termes de relations internes conduit à interpréter la régression bradleyenne comme une régression vicieuse — commençons tout d'abord à élucider ce qu'entend exactement Russell par la distinction relation interne-relation externe. Il en propose plusieurs formulations :

La doctrine fondamentale dans la position réaliste, telle que je la comprends, est la doctrine selon laquelle les relations sont « externes ». Cette doctrine n'est pas correctement exprimée par le fait de dire que deux termes qui ont une certaine relation peuvent ne pas avoir eu cette relation. Un tel exposé introduit la notion de possibilité et donc soulève des difficultés hors de propos. La doctrine peut être exprimée en disant que (1) la relation (*relatedness*) n'implique aucune complexité correspondante dans les *relata* ; (2) tout entité donnée est un constituant de plusieurs complexes différents.⁵⁴³

« Toute relation est fondée dans la nature de ses termes. » Appelons cette thèse l'*axiome des relations internes*. Si cet axiome est vrai, le fait que deux objets entretiennent une certaine relation implique que chacun d'entre eux renferme une certaine complexité — ou, si l'on préfère, implique qu'il y ait dans la « nature » respective des deux objets quelque chose en vertu de quoi ils entretiennent la relation en question. D'après la conception adverse, qui est celle que je défends pour ma part, il y a des faits qui consistent dans la relation qu'un objet entretient avec un autre, et de tels faits ne peuvent être réduits à la seule conjonction d'un fait relatif au premier objet et d'un fait concernant le second, ni en être inférés : ils n'impliquent pas que ces

⁵⁴² Ce point est maintenant bien connu des chercheurs anglo-saxons : cf. Bradley « Relations », in *Collected Essays*, volume 2, Freeport, New York, Books For Libraries Press, 1968, pp. 628-676; Peter Hylton, *Russell, Idealism and the Emergence of Analytic Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 1990, pp. 54-55; W. J. Mander, *An Introduction to Bradley's Metaphysics*, Oxford Clarendon Press, 1994, pp. 94-106.

⁵⁴³ Bertrand Russell, « The Basis of Realism », in *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, Vol. 8, No. 6, 1911, pp. 158-161.

deux objets renferment la moindre complexité, ni aucune propriété *intrinsèque* qui les distinguerait d'autres objets qui n'entretiennent pas la même relation.⁵⁴⁴

Notons, tout d'abord, que cet axiome peut recevoir deux interprétations différentes, selon que l'on soutient que toute relation est réellement *constituée* par la nature de ses termes ou par celle du tout qu'ils composent, ou simplement que toute relation a son *fondement* dans cette nature.⁵⁴⁵

De ces présentations on peut retenir trois points. La distinction relation interne-relation externe repose sur deux conceptions différentes

- du statut de la relation par rapport à ses relata. Une relation interne est une relation constituée ou fondée — deux statuts qui ne sont pas synonymes — sur la nature de ses relata. Au contraire une relation externe n'est ni constituée par, ni fondée sur la nature de ses relata. Les relations externes possèdent une « validité métaphysique absolue ».⁵⁴⁶
- du statut des termes par rapport à leur relation. Les termes d'une relation interne sont intrinsèquement déterminés à être reliés par une telle relation; ce qui implique que l'on puisse identifier dans leur nature ce qui les nécessite à entrer dans telle ou telle relation. Les termes d'une relation externe ne sont pas déterminés à entrer dans une telle relation.
- du statut des faits relationnels. Alors que dans une théorie des relations externes les constituants du fait sont des atomes, des entités indépendantes dont l'unité est contingente, les constituants des faits dans une théorie des relations internes sont nécessités à constituer tel ou tel complexe du fait de leurs natures.

Alors que dans une phrase de « La théorie moniste de la vérité », cherchant à assigner le statut des relations par rapport à ses relata Russell hésite entre « être constituée par » et « être fondée » sur, la nature de ses termes, il ne fait finalement des relations internes que des relations constituées par la nature de leurs relata. Ces deux statuts doivent être distingués. Le second définit les relations internes comme des relations fondées sur des propriétés non relationnelles de leurs termes. Ce qui signifie que pour que *a* puisse être en relation R avec *b*, *a* et *b* doivent avoir des propriétés qui le permettent. En ce sens la relation R dépend pour être de certaines propriétés de *a* et *b*. Le second statut est réductionniste. Les relations peuvent être réduites aux qualités non relationnelles sur lesquelles elles sont fondées ou bien sur les

⁵⁴⁴ Bertrand Russell, « La théorie moniste de la vérité », in *Essais philosophiques*, trad. François Clementz et Jean-Pierre Cometti, Paris, PUF, 1997, p. 196.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 196.

⁵⁴⁶ *The Principles of Mathematics*, § 212, p. 221.

qualités non relationnelles de la somme de leurs termes. L'énoncé aRb peut être réduit soit à un énoncé portant sur des propriétés non relationnelles de a et de b ou sur des propriétés non relationnelles de la somme $(a+b)$. La métaphysique analytique reconnaît une légitimité aux relations internes et en fait une sorte de panacée au problème de l'unité du complexe, en tant qu'entités simplement fondées. Nous reviendrons sur cette notion. Si pour Russell les relations internes sont constituées par la nature de leur relata alors les relations internes ne peuvent être d'authentiques entités, c'est-à-dire distinctes de ce qu'elles relient. En effet à l'époque où il élabore la distinction relation interne-relation externe, il ne reconnaît qu'un statut authentiquement ontologique, celui de sujet logique. Si les relations n'ont pas d'indépendance substantielle, une nature propre, séparée de la nature de leurs relata, elles n'ont pas de dignité ontologique. Une authentique relation ne peut donc pour Russell qu'être une entité distincte, qui est relation, indépendamment de ce qu'elle relie. Et réciproquement si les relations internes ne sont pas de véritables entités, leurs relata ne peuvent non plus être de véritables entités — toujours au sens du Russell des *Principles*. Ils n'ont pas la simplicité qui caractérise le sujet logique. Les relata des relations internes sont des entités complexes. Ils sont constitués essentiellement par des éléments, des propriétés qui les font nécessairement entrer en relation avec ce avec quoi elles entrent en relation. Et parce que les relations ne sont constituées que par ces propriétés essentielles de leurs relata, on peut dire que les relata ne sont pas des entités qui peuvent ou non entrer en relation par l'intermédiaire d'un tiers qui leur est hétérogène, les relata sont déjà toujours des complexes relationnels. Les faits relationnels ne sont en fait toujours que des parties des entités en relation. Au contraire selon la théorie des relations externes de Russell, les relata et les relations sont des entités séparées, qui ne sont pas nécessaires les unes aux autres pour exister; et les faits sont ces entités complexes créées par l'entrée en relation authentique des termes. Une même relation peut donc entrer dans différents faits; de la même façon un même terme peut entrer dans différentes relations dans différents faits.

2. Une distinction proprement russellienne⁵⁴⁷

Il est bien connu aujourd'hui que Bradley n'a pas soutenu une théorie des relations internes telle que caricaturée par Russell, puis Moore. Récemment, Stewart Candlish, dans *The Russell/Bradley Dispute and its Significance for Twentieth-Century Philosophy* s'est courageusement essayé à expliquer les confusions — et leur source — d'une discussion qui a duré plusieurs décennies, et qui se sont cristallisées dans des présentations universitaires de deux conceptions de relations, les relations internes et les relations externes. La discussion entre Bradley et Russell n'a pas la simplicité que lui attribuent certains exposés. Elle est « certainement une des disputes les plus déconcertantes de l'histoire de la philosophie. »⁵⁴⁸ Russell dans ce qu'il érige en axiome des relations internes confond deux thèses : la non réalité des relations et leur caractère interne. D'après lui Bradley soutiendrait la conjonction de deux thèses : toutes les relations sont internes et toutes les relations n'ont pas de réalité. Or nous montrerons, lorsque nous examinerons la conception des relations internes défendues par la métaphysique analytique, que l'on peut défendre le caractère interne des relations sans pour autant en nier la réalité, et cela en leur attribuant une manière très spécifique d'être, la survenance. De même que l'on peut nier la réalité des relations sans nécessairement défendre une théorie des relations internes conçue à la manière de Russell.

La conjonction des deux thèses : toutes les relations sont internes et toutes les relations n'ont pas de réalité, n'est pas clairement soutenue de manière continue par Bradley.⁵⁴⁹ Mais depuis *The Principles of Logic* Bradley a toujours soutenu l'irréalité des relations.

Si les relations sont des faits qui existent *entre* des faits, alors qu'est-ce qui vient *entre* les relations et les autres faits ? La véritable vérité est que les éléments d'un côté, et de l'autre la relation existant entre eux, ne sont rien de réel. Ils sont des fictions de l'esprit, de simples distinctions à l'intérieur d'une réalité simple, qu'une illusion commune prend de manière erronée pour des faits indépendants.⁵⁵⁰

⁵⁴⁷ Nous ne pouvons que rappeler ici l'essentiel des analyses précises de Stewart Candlish sur le point qui nous intéresse, savoir le thème des relations internes, *The Russell/Bradley Dispute and its Significance for Twentieth-Century Philosophy*, Palgrave MacMillan, 2007. Candlish fait montre ici d'une parfaite connaissance des textes bradleyens et de ses commentateurs, connaissance qu'il met au service de la réhabilitation de son auteur.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 144.

⁵⁴⁹ Sur ce point, cf. plus spécifiquement Stewart Candlish, *op. cit.*, pp. 141-173.

⁵⁵⁰ F.H. Bradley, *The Principles of Logic*, volume 1, Londres, Oxford University Press, 1922, p. 96.

Être réel c'est être substantiel. Or Bradley, comme nous l'avons longuement montré, use de son argument de la régression à l'infini développé dans *Appearance and Reality* pour montrer qu'une relation au statut substantiel n'est pas possible.⁵⁵¹ Une telle thèse implique-t-elle la défense d'une théorie des relations internes? Dans un article de 1924, inachevé, « Relations »⁵⁵², Bradley rejette de manière véhémente l'idée qu'il aurait pu soutenir une telle thèse des relations internes : « [...] l'idée selon laquelle j'ai moi-même admis une telle doctrine telle celle susmentionnée me semble même grotesque. »⁵⁵³ Mais ce rejet date des années 1909-1911, des textes réunis sous le titre *Essays on Truth and Reality*. C'est Russell qui théorise la distinction entre relations internes et relations externes. Ce n'est pas Bradley. Bradley refuse lui-même cette distinction. Il ne peut avoir défendu les relations internes contre les relations externes, puisque relations internes et relations externes sont toutes les deux insatisfaisantes. Il s'agit de deux caractérisations unilatérales : « Toute Relation [...] a une connexion avec ses termes qui n'est pas simplement interne ou externe, mais doit être en principe les deux à la fois. »⁵⁵⁴ C'est Russell qui systématise en un axiome la notion de relation interne. Ce n'est pas Bradley. Pourtant, même si Bradley n'a pas soutenu de manière systématique une théorie des relations internes, dans *Appearance and Reality* on peut trouver l'association voire la confusion des deux thèses : les relations sont internes et les relations n'ont pas de réalité. La lecture enthousiaste qu'a fait Russell de ce texte a pu l'incliner à attribuer une telle théorie à Bradley. Candlish résume ainsi son interprétation:

[...] je soutiendrai que l'engagement de Bradley envers la doctrine [des relations internes] reposait sur l'importante étendue de la confusion avec une autre doctrine à propos des relations qu'il a soutenue depuis 1883, au moins, jusqu'à la fin de sa vie, à savoir la doctrine de la non réalité des relations; que dans *Appearance and Reality* il va alternativement de l'une à l'autre et il ne fut jamais clair qu'il procédait ainsi; que cette confusion est compréhensible à la lumière de l'authentique relation logique qui existe entre les deux doctrines (il n'est pas surprenant que nous trouvions la même confusion chez les commentateurs ultérieurs; et c'est cette hyper-attention à *Appearance and Reality*, qui à partir de Moore et Russell, a donné à Bradley la réputation d'être le théoricien archétypique des relations internes.⁵⁵⁵

⁵⁵¹ Nous ne revenons pas sur ce point. Cf. notre développement, *supra*, pp.

⁵⁵² F. H. Bradley, « Relations », in *Collected Essays*, volume 2, Oxford Clarendon Press, 1935, pp. 629-676.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 642.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 641.

⁵⁵⁵ Stewart Candlish, *op. cit.*, p. 155.

Dans *Appearance and Reality* certains passages critiquent les relations externes et laissent donc penser à une défense des relations internes, sans que Bradley ne précise s'il s'attaque par là à toutes les relations ou seulement aux relations internes. Ainsi du célèbre passage cité par Moore au début de « External and Internal Relations »⁵⁵⁶ :

Mais ce « ceci » est certainement aussi utilisé avec une position négative. Il peut signifier « celui-ci », par distinction de cet autre et de cet autre autre. Et ici il indique clairement un aspect exclusif, et implique une relation externe et une relation négative. Mais de telles relations, nous l'avons reconnu, sont auto-contradictoires (chapitre iii). Parce qu'il existe à l'intérieur, et en vertu d'une unité embrassante, et à part de cette totalité lui et ses termes ne seraient rien. Et la relation doit donc pénétrer l'être intérieur de ses termes.⁵⁵⁷

L'opposition entre relations internes et relations externes n'est pas du tout d'origine bradleyenne. Elle est inventée par Russell lecteur et commentateur de Bradley⁵⁵⁸. Cette distinction ne fait pas partie des entrées de l'index de *Appearance and Reality*. On trouve seulement l'entrée « Les relations sont toutes intrinsèques ». Elle apparaît dans l'index de *The Principles of Logic* mais ne renvoie qu'à une note⁵⁵⁹ de la seconde édition de 1922. De plus il est amusant de constater que Bradley et Russell refusent tous deux la paternité de la distinction telle qu'elle est utilisée par Russell, et attribuent à l'autre cette paternité. Ainsi Russell dans « The Classification of Relations » attribue à Bradley la « phraséologie » des relations externes⁵⁶⁰, alors que dans leur correspondance Bradley et Russell ont plusieurs échanges concernant l'incapacité que Bradley a à comprendre l'usage que Russell fait de l'adjectif « externe » à propos des relations⁵⁶¹.

⁵⁵⁶ G. E. Moore, « External and Internal Relations », in *Proceedings of the Aristotelian Society*, 20 (1919-20), p. 40.

⁵⁵⁷ *Appearance and Reality*, *op. cit.*, p. 201.

⁵⁵⁸ Pour une genèse de l'interprétation très peu favorable de l'argument de Bradley comme une critique des relations externes, cf. le travail pointilleux de Stewart Candlish : « The Wrong Side of History : Relations, the Decline of British Idealism, and the Origins of Analytic Philosophy », in Guy Stock, *Appearance versus Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1998, pp. 111-151 et le livre qui développe cet article, *The Russell/Bradley Dispute and its Significance for Twentieth-Century Philosophy*, Palgrave MacMillan, 2007.

⁵⁵⁹ *The Principles of Logic*, Oxford University Press, 1922, volume I, note 14, p. 127.

⁵⁶⁰ « The Classification of Relations », p. 143.

⁵⁶¹ Lettre de Russell à Bradley du 21 octobre 1907, p. 61 ; lettre de Russell à Bradley du 29 octobre 1907, p. 64 et lettre de Bradley à Russell du 1-11 novembre 1907, p. 66, in *Selected Correspondance. January 1905-June 1924*, *op. cit.*.

Certes dans le second argument de Bradley, concernant la fission à l'infinie des qualités, il est question de « relation interne » : « En bref, nous sommes conduits par un principe de fission qui ne nous mène à aucune fin. Chaque qualité en relation a, par conséquent, une diversité à l'intérieur de sa propre nature, et cette diversité ne peut être immédiatement affirmée de la qualité. Donc la qualité doit échanger son unité pour une relation interne. »⁵⁶² Mais cette notion de relation interne n'est pas utilisée par contraste à son pendant, la notion de relation externe. Il s'agit simplement pour Bradley de souligner que la qualité est désagrégée, que là où l'on croyait avoir affaire à une unité atomique, on est conduit à instaurer une infinité de relations pour pallier à une scission infinie de la qualité. Ce qui semblait monolithique est relationnel. Mais ce caractère relationnel est en même temps intenable du fait de cette fission infinie.

Bien que l'attention portée à certains textes ambigus de *Appearance and Reality* ait conduit Russell à faire de Bradley le représentant de la théorie des relations internes, on peut également défendre l'idée que c'est aussi contre son propre idéalisme de jeunesse que Russell se tourne⁵⁶³. En effet avant le tournant réaliste Russell a défendu un certain idéalisme.⁵⁶⁴ Nicholas Griffin résume ainsi les principales thèses constitutives de l'idéalisme de Russell :

En tant que néo-hégélien, Russell souscrit aux doctrines suivantes, étroitement reliées : (1) chaque science est incomplète par elle-même ; (2) être est avoir des effets ; (3) toutes les relations sont internes ; (4) tous les aspects de la réalité sont inter-reliés ; (5) être pleinement réel c'est être auto-subsistant, c'est-à-dire être capable d'exister indépendamment de quoi que ce soit d'autre.⁵⁶⁵

Contrairement à l'idéalisme moniste de Bradley, l'idéalisme russellien est un pluralisme — en cela Russell s'inscrivait dans la lignée de McTaggart⁵⁶⁶ — mais un pluralisme qui soutient la théorie des relations internes et la réductibilité de ces relations aux propriétés de leurs termes. Tout comme Bradley pour Russell être c'est être auto-subsistant. Lorsque Russell abandonne son pluralisme idéaliste pour un pluralisme réaliste il conserve cette conception de ce qu'est

⁵⁶² F. H. Bradley, *op. cit.*, p. 26.

⁵⁶³ Nicholas Griffin, *Russell's Idealist Apprenticeship*, Oxford, Clarendon Press, 1991 pp. 320-321.

⁵⁶⁴ Pour une analyse minutieuse des débuts idéalistes de Russell, cf. Nicholas Griffin, *Ibid.*

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁵⁶⁶ Sur les hésitations de Russell entre l'idéalisme moniste de Bradley et l'idéalisme pluraliste de McTaggart, *Ibid.*, p. 80.

être authentiquement. Cette simplicité ontologique, simplificatrice, est une des raisons de l'inextricable difficulté que rencontre Russell pour résoudre le problème du complexe.

II. La réponse de la métaphysique analytique aux régressions bradleyennes par les relations internes

Que certains métaphysiciens contemporains cherchent à résoudre le problème de l'unité du complexe par la réactualisation de la notion de relation interne peut sembler surprenant, tant Russell a fait des relations internes le symbole d'une ontologie archaïque qui ne tient pas compte de la spécificité des relations. La métaphysique analytique est-elle un retour à une telle tradition ontologique, pré-russellienne ? L'importance des relations internes dans les textes de métaphysique analytique n'infirmait-elle pas notre hypothèse d'une filiation entre métaphysique russellienne et métaphysique contemporaine ? Or nous l'avons montré la notion de relation interne n'est pas une notion monolithique. Il faudra donc déterminer en quel sens la métaphysique analytique l'utilise. L'axiome des relations internes théorisé par Russell se double de ce que l'on pourrait appeler un axiome des relations externes, qui s'appuie essentiellement sur une simplicité ontologique, sur l'exclusivité de l'indépendance substantielle comme statut ayant une dignité ontologique. Il s'agira ici de voir si en réhabilitant les relations internes la métaphysique analytique s'affranchit du tout-substance ou si au contraire elle pérennise cette importance accordée à la substantialité, héritée par Russell en partie de l'idéalisme bradleyen.

1. la conception contemporaine de la distinction entre relation interne et relation externe : une distinction qui n'est plus russellienne

La notion de relation interne est largement répandue dans les textes de métaphysique analytique, quelque soit l'obédience de leurs auteurs. Elle est utilisée par les défenseurs d'un réalisme immanent :

Deux ou plusieurs particuliers sont reliés *de manière interne* si et seulement s'il existe des propriétés de ces particuliers qui logiquement nécessitent que la relation se tienne entre eux.

Deux ou plusieurs particuliers sont reliés *de manière externe* si et seulement s'il n'y a pas de propriétés de ces particuliers qui logiquement nécessitent que la relation, ou toute relation qui est une partie de la relation, se tienne entre eux.⁵⁶⁷

Une relation est interne, au sens où j'userai de ce terme, quand étant donnés certains termes possédant une certaine nature, la relation doit se tenir entre les termes. Cela vaut « dans tout monde possible » qui contient ces termes et où ces termes possèdent cette nature. Avec une relation externe il n'y a pas une telle nécessité.⁵⁶⁸

Une relation interne est une relation pour laquelle l'existence des termes entraîne l'existence de la relation. Etant donné notre définition de la survenance, il suit que la relation survient sur l'existence des termes. Si l'on utilise l'image du modèle extensionnel fournie par les mondes possibles : dans tous les mondes possibles dans lesquels tous ces termes existent, une telle relation se tient entre eux. Si, comme je le soutiens plus loin, ce qui survient n'est pas ontologiquement quelque chose de plus que ce sur quoi il survient, alors, une fois donnés leurs termes, les relations internes ne sont pas une addition à l'ameublement du monde. Les relations externes sont celles qui ne sont pas internes, et sont par conséquent les relations ontologiques importantes.⁵⁶⁹

J'ai longuement soutenu [...] la thèse selon laquelle les relations internes sont toujours une question *d'identité* (et/ou de *diversité*) se tenant entre les entités qui sont reliées de manière interne (identité de particuliers ou identité d'universaux.)⁵⁷⁰

Il semble donc que l'ontologie à quatre catégories ne puisse se satisfaire de la suggestion que les relations ontologiques formelles, telles que la caractérisation et l'instanciation, soit d'authentiques relations — c'est-à-dire, qu'elles sont des éléments de l'être (des entités) appartenant à la catégorie des universaux.⁵⁷¹

Une stratégie qui est parfois privilégiée en ce qui concerne les relations apparentes comme la caractérisation et l'instanciation, est de les classer comme relations « internes », en entendant une relation interne comme une relation qui survient sur les natures (ou, plus généralement, sur les propriétés intrinsèques) de leurs relata.⁵⁷²

⁵⁶⁷ *Universals and Scientific Realism*, volume 2, p. 85.

⁵⁶⁸ D. M. Armstrong, *Universals. An Opinionated Introduction*, Westview Press, 1989, p. 43.

⁵⁶⁹ *A World of States of Affairs*, p. 87.

⁵⁷⁰ *Truth and Truthmakers*, p. 103.

⁵⁷¹ E. J. Lowe, *The Four-Category Ontology. A Metaphysical Foundation for Natural Science*, Oxford, Clarendon Press, 2006.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 46.

Par exemple, étant donnés deux objets de taille différente, avec *a* plus grand que *b*, alors la relation *plus grand que* se tenant entre *a* et *b* est interne. (Je fais ici la supposition, supposition plausible je pense, que la taille est une propriété non-relationnelle des objets.) Cette relation « plus grand que » semble survenir sur les deux objets ayant la taille qu'ils ont, et je soutiendrais que ontologiquement il n'y a rien ici exceptés les objets avec leurs tailles. Comparez cela avec le fait que ces deux objets sont éloignés d'un mile, sont dans une relation interne. En particulier nous n'avons pas besoin de reconnaître des états de choses en plus des états de choses qui peuvent être impliqués dans les termes. Je pense toutefois que les relations externes, elles, produisent des états de choses.⁵⁷³

Mais aussi par les théoriciens des tropes :

[...] les relations [peuvent] être fondées de deux façons différentes : premièrement, les relations surgissent sur un trait marquant, ou sur des traits essentiels à leurs termes, comme le font les relations parmi les couleurs. Le jaune canari est une couleur plus claire que le bleu outremer : c'est un fait relationnel fondé sur l'essence de ces couleurs. Il y a une nécessité qui tient aussi à nombres d'autres traits différents s'agissant des couleurs — c'est le caractère des rouges, des jaunes, considérés pour ce qu'ils sont, qui garantit que tout orange ressemble, plus étroitement qu'aucun rouge ne le fait, à un jaune quelconque. La garantie est robuste, puisque ces relations de plus ou moins grande ressemblance sont des parts et des parties de ce en quoi consiste être rouge, être orange ou être jaune. De telles couleurs ne *seraient* pas rouge, orange ou jaune, si ces relations de ressemblance n'étaient établies. Ce sont ces relations parmi couleurs qu'on appelle classiquement des *relations internes*.

[...] Les relations internes existent en vertu du caractère des termes entre lesquelles elles apparaissent. La proposition philosophique réductionniste que les relations internes entre des items se résolvent dans des propriétés monadiques est communément acceptée.

Mais les relations surgissent aussi à partir des caractères inessentiels des termes en question. Ainsi, par exemple, *être une chaussure plus brillante que*, qui est fondée sur l'état de propreté des chaussures, advient à partir des caractéristiques contingentes et changeantes de ces dernières. Leur état de propreté peut s'altérer sans aucune implication concernant l'identité des chaussures en question. Ainsi les relations peuvent-elles être fondées, et pourtant contingentes : elles sont en ce sens

⁵⁷³ D. M. Armstrong, « Particulars Have Their Properties of Necessities », p. 244.

des *relations externes* ou *extrinsèques* aux termes. De telles relations peuvent tenir, ou cesser de tenir, pendant que les termes restent les mêmes.⁵⁷⁴

La métaphysique analytique marque le retour de la « philosophie des relations » qui a été délaissée après la virulente critique opérée par Russell des relations dites internes.

Ce siècle a vu de grands progrès sur le thème de la logique des relations. Malheureusement, les progrès en philosophie des relations n'ont pas été comparables. Dans les premières décennies l'importante question des relations internes et externes a attiré beaucoup d'attention. Mais avec le déclin d'influence des Idéalistes Absolus, qui ont soutenu que la conception des relations internes est plus vraie que celle des relations externes, la querelle s'est éteinte.⁵⁷⁵

La critique virulente exercée par Russell contre l'axiome des relations internes aurait tué dans l'œuf une réflexion sur le statut des relations. Avec la mort de Bradley et l'entérinement de l'interprétation de la distinction relation interne-relation externe par Russell, et de la mauvaise réputation qu'il a faite aux relations internes⁵⁷⁶, le débat sur ce que doit être les relations amorcé ainsi à la fin du dix-neuvième siècle n'a pas tenu ses promesses. On a exploité sa portée logique, mais sa dimension ontologique n'a pas bénéficié de toute l'attention qu'elle méritait. La métaphysique analytique serait donc le développement d'une telle philosophie des relations, par la reconnaissance de la valeur des relations internes. Une ontologie des relations ne serait-elle possible que par la reconnaissance des relations internes? Le biais par lequel nous étudions la métaphysique analytique dans notre thèse peut être considéré comme la justification même des propos d'Armstrong. Mais que la métaphysique analytique aille plus loin dans le projet d'une philosophie des relations que ne l'a fait Russell c'est ce qu'il nous reste à déterminer.

Que peut reprocher la métaphysique analytique à Russell? D'avoir été trop radical en comprenant les deux types de relations, internes et externes, comme absolument exclusifs. Il aurait présenté une « philosophie des relations » caricaturale. Le réalisme ne reconnaît que des relations externes alors que pour l'idéalisme tel que conçu par Russell toutes les relations sont internes. Malgré la poursuite d'un projet semblable à la philosophie russellienne, élaborer une authentique philosophie des relations, on peut donc dire que la conception contemporaine est

⁵⁷⁴ Keith Campbell, « La place des relations dans une théorie des tropes », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), pp. 357-358.

⁵⁷⁵ *Universals and Scientific Realism*, volume 2, p. 75.

⁵⁷⁶ Par exemple, Richard Rorty, « Relations, internal and external », in P. Edwards (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, volume 7, New York, Macmillan, 1967, pp. 125-133.

non-russellienne en un premier sens : elle reconnaît à la fois des relations internes et des relations externes. Mais les relations internes et externes qu'elle reconnaît sont-elles entendues au même sens que Russell ? La métaphysique analytique reproche-t-elle à Russell simplement d'avoir totalement rejeté les relations internes pour ne reconnaître que la légitimité des relations externes ?

Ce que refuse fermement la métaphysique analytique est la manière dont Russell comprend ce qu'il appelle l'axiome des relations internes. Elle refuse de comprendre que *toute* relation fondée sur la nature de ses termes soit nécessairement une relation interne au sens d'une relation nécessaire à l'identité de ses termes. L'auteur le plus clair sur cette question est Keith Campbell. Cet auteur nous intéresse particulièrement dans la mesure où il revendique une filiation à Bradley — revendication apparemment d'autant plus paradoxale que Campbell semble assumer un atomisme dont ne peut s'accommoder le monisme bradleyen.⁵⁷⁷ « Parce que le fondationnalisme est un parent du refus des relations externes » Campbell doit être clair sur ce qu'il entend par relations internes et relations externes. Son mérite est de désolidariser le fait d'« être fondé sur » et le fait d'« être nécessaire à » la nature de. La caractéristique d'« être fondé sur » se distribue dans les deux catégories de relations, internes et externes : elle est une caractéristique des relations internes mais est tout aussi bien une caractéristique de certaines relations externes. Cette caractéristique fait des relations des relations internes qu'à la condition que les propriétés fondant ces relations soient essentielles à la nature de leurs termes. On peut donc ainsi résumer la distinction entre relations internes et relations externes⁵⁷⁸ :

⁵⁷⁷ Pour le développement de ce point, cf., *infra*, pp.

⁵⁷⁸ Keith Campbell, *Abstract Particulars*, p. 112.

<i>Relations internes</i>	<i>Relations externes</i>	
<p>Sont des relations fondées sur les propriétés de leurs termes, propriétés qui sont toutes essentielles à la nature de leurs termes.</p> <p>Par exemple : <i>est une couleur plus sombre que</i></p>	<p>Celles qui sont fondées sur les propriétés de leurs termes, propriétés qui ne sont pas essentielles à la nature de leurs termes.</p> <p>Par exemple : <i>est une chaussure plus propre que</i></p>	<p>Celles qui ne sont pas fondées sur les propriétés de leurs termes</p> <p>Par exemple : <i>est à gauche de.</i></p>

*Fig. 5 Relations internes et relations externes ; relations fondées et relations non fondées*⁵⁷⁹

Selon cette définition de la distinction relation interne-relation externe, ce qui compte pour définir l'internalité de la relation ce n'est pas que la relation soit associée à une propriété de ses termes, mais que la propriété qui lui est associée soit essentielle à ses termes. En quoi donc la distinction de Russell se distingue-t-elle de celle de Campbell? Non pas quant au statut des relations internes, mais quant à celui des relations externes. Une relation externe peut être associée à une propriété de ses termes, pourvu que cette propriété ne leur soit pas essentielle. <La chaussure droite est une chaussure plus propre que la chaussure gauche.> La relation dans ce complexe est fondée sur la propriété de chacune des chaussures qui sont comparées. Mais la propriété des chaussures ne leur est pas une propriété essentielle. Qu'une chaussure devienne plus propre ou moins propre ne change rien à sa nature. C'est pourquoi la relation *est une chaussure plus propre que* est une relation externe. Par contre le bleu marine ne peut être une couleur moins sombre que le jaune citron. S'il est moins sombre que le jaune citron alors il n'est plus du bleu marine, ou le jaune citron n'est plus du jaune citron. C'est pourquoi la relation *est une couleur plus sombre que* est une relation interne. Quant aux relations spatiales elles ne sont absolument pas fondées sur les propriétés des termes qu'elles relient, que ces propriétés soient contingentes ou essentielles. Par là Campbell rend compte de nos intuitions sur les relations

⁵⁷⁹ Keith Campbell, « La place des relations dans une théorie des tropes », *op. cit.*, pp. 357-358.

On vient de le voir la métaphysique analytique n'est pas russellienne dans sa définition des relations externes. Par contre elle est proprement russellienne dans sa conception des relations internes, bien que l'extension du concept de relation interne, du fait de l'élargissement de celle de relation, soit restreinte aux relations fondées sur des propriétés essentielles à leurs termes : « La proposition philosophique réductionniste que les relations internes entre des items se résolvent dans des propriétés monadiques est communément acceptée. »⁵⁸⁰ Mais bien que russellienne, en un sens qu'il faudra nuancer lorsque nous en viendrons à interroger ce que la métaphysique analytique entend ici par réduction des relations aux propriétés de leurs termes, en ce qui concerne cette distinction la métaphysique analytique ne fait pas référence à Russell mais bien plutôt à Moore⁵⁸¹, ce que montrent clairement les définitions en termes modaux, en termes de nécessité, qui sont le type même de définition développée par Moore. Et le langage modal utilisé par la métaphysique analytique est celui des mondes possibles, théorie systématisée par David Lewis.

Je veux donc suggérer qu'une chose qui est toujours impliquée par le dogme selon lequel « Toutes les relations sont internes », est que, dans le cas de toute propriété relationnelle, on peut toujours affirmer d'une manière vraie de tout terme x qui a cette propriété, qu'un terme qui ne l'aurait pas eu aurait été nécessairement différent de x .⁵⁸²

Nous pouvons donc exprimer ce que j'appelle le dogme des relations internes ou le dogme selon lequel toutes les propriétés relationnelles sont internes aux termes qui les ont, en disant qu'il affirme la chose suivante : pour toutes les valeurs de ce qui est propriété interne, la proposition

« $(x, y) : . \Phi x :) : \neg \Phi y . \text{ ent } . y \neq x$ » est vraie ou (la forme équivalente) la proposition

« $(x, y) : . \Phi x :) : y = x . \text{ ent } . \Phi y .$ »⁵⁸³

Pour la métaphysique analytique la notion au cœur de la conception des relations internes est celle de nécessité, ce qui n'est pas le cas d'abord pour Russell. Mais l'usage qui en est fait n'est pas univoque. En effet, par exemple, ainsi que l'indique la comparaison de la définition de la notion de relation interne dans *Universals and Scientific Realism* et des définitions données dans les textes postérieurs, Armstrong hésite entre une relation qui surgit

⁵⁸⁰ Keith Campbell, « La place des relations dans une théorie des tropes », *op. cit.*, p. 358.

⁵⁸¹ *Abstract Particulars*, p. 110.

⁵⁸² George E. Moore, « External and Internal Relations », *op. cit.*, p. 55.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 55.

nécessairement sur les propriétés de ses termes (*Universals and Scientific Realism*), sans que ne soit précisé si ces propriétés sont nécessaires ou contingentes, et une relation qui surgit nécessairement sur la nature des termes ou sur leur existence, c'est-à-dire qui surgit sur leurs propriétés nécessaires. Si les secondes définitions semblent plus conformes aux définitions données par Russell des relations internes, la première définition semble plus exacte. En effet, il n'est pas nécessaire que les propriétés sur lesquelles surgissent une relation interne soient nécessaires à l'identité de ses relata. Par exemple, la ressemblance, qui est toujours présentée comme la relation interne par excellence, peut surgir sur des propriétés contingentes de ses relata. Deux balles rouges se ressemblent nécessairement eu égard à la couleur par le simple fait que chacune est rouge. Mais que l'une des deux change de couleur, alors elles ne se ressemblent plus sous l'aspect de la couleur, sans pour autant que leur nature de balle en soit affectée. Armstrong dans ses définitions plus récentes reste pris dans la définition de Russell qui fait des relations internes des relations constitutives de la nature de leurs relata.

La définition par Campbell de la distinction relations internes-relations externes est plus radicale. Campbell défend un fondationnalisme c'est-à-dire une forme de réductionnisme :

[...] l'existence des relations *consiste* en fait dans l'existence des tropes monadiques appropriés [...]

Le fondationnalisme en tant que thèse est spécifique au cas par cas. C'est le plus important. La thèse demande que, *dans chaque cas individuel*, l'existence de la relation se révèle ne consister en rien de plus que l'existence du complexe particulier de tropes monadiques dans les termes de cette relation.⁵⁸⁴

Si l'on comprenait cette formulation du fondationnalisme à partir de la philosophie des relations de Russell on en déduirait que toutes les relations sont pour Campbell des relations internes. Or ce n'est pas le cas. Il reconnaît à la fois des relations internes et des relations externes. Sa définition de la distinction entre relations internes et relations externes retravaille la distinction russellienne entre être-fondé et être-constitué-par. Pour Campbell dire que toutes les relations sont fondées sur les propriétés monadiques de leurs relata signifie que toutes les relations sont constituées par les propriétés de leurs relata sur lesquelles elles sont fondées. Campbell se sépare de Russell en distinguant deux manières d'être fondé ou constitué. Les relations peuvent être fondées ou bien sur des propriétés essentielles à leurs relata ou bien sur des propriétés contingentes à leurs relata. Ici contrairement à ce qu'affirme Russell, premièrement toutes les relations, qu'elles soient internes ou externes, sont fondées sur des

⁵⁸⁴ « La place des relations dans une théorie des tropes », p. 357.

propriétés monadiques, il n’y a pas de relations qui ne soient pas fondées et secondement ce lien de fondation est nécessaire. Mais dire que cette relation de fondation est nécessaire ne signifie pas que les relations soient nécessaires à l’identité de leurs termes, soient constitutives de leurs natures. Pour Campbell seules les relations internes sont constitutives de la nature de leurs termes : ainsi des couleurs, « [d]e telles couleurs ne seraient pas rouge, orange ou jaune, si ces relations de ressemblance n’étaient établies. »⁵⁸⁵ Les relations de ressemblance entre couleurs « sont des parts et des parties » des couleurs ; elles déterminent ce que sont les couleurs.

On peut ainsi résumer les différentes conceptions de la distinction relation internes- relation externes :

	RUSSELL		CAMPBELL		ARMSTRONG (1989-2004)		ARMSTRONG (2006)	
	RELATION INTERNE	RELATION EXTERNE	RELATION INTERNE	RELATION EXTERNE	RELATION INTERNE	RELATION EXTERNE	RELATION INTERNE	RELATION EXTERNE
Réductibles ⁵⁸⁶ aux propriétés monadiques	*		*	*	*		*	*
Fondées sur certaines propriétés	*		*	*	*		*	
Nécessaires à l’identité de leurs termes	*		*		*		*	
Lien entre relations et propriétés qui les fondent.	nécessité	contingence	nécessité	contingence	nécessité	contingence	nécessité	nécessité
Statut ontologique	Pas de réalité. Dans l’apparence	Réalité substantielle, absolue, séparée.	Existence des relations réduite à celle des propriétés monadiques qui les fondent.		Survenante	Ontologique -ment importante	Survenante. Ne donne pas lieu à un état de choses.	Relie ses relata en un état de choses.

Fig. 5 Interprétations de la distinction relations internes/relations externes

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 358.

⁵⁸⁶ Pour la clarification des différentes significations des notions de relation interne et de relation externe, cf. François Clementz, « Réalité des relations et relations causales », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique dans l’école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004, p. 496.

2. Une conception réductionniste des relations internes : des relations internes survenantes

Les théories contemporaines des relations internes sont clairement réductionnistes. Les métaphysiciens analytiques expriment le caractère réductionniste de cette conception des relations internes en utilisant la notion de survenance. Les textes de la métaphysique analytique s'attachent très peu à définir la notion de survenance (si ce n'est le chapitre que lui consacre Armstrong dans *A Combinatorial Theory of Possibility*), considérant cette notion comme bien entendue. Il est donc bon de rappeler ce que recouvre exactement ce concept.⁵⁸⁷ Nous avons vu que les relations internes entendues au sens contemporain sont des relations déterminées à exister par les propriétés de leurs termes et que ce sont des relations nécessaires.

Depuis l'article de Jaegwon Kim, « Concepts of Supervenience » (1984)⁵⁸⁸ on distingue deux types de survenance, la survenance faible :

A survient faiblement sur B si et seulement si nécessairement pour tout x et tout y, si x et y partagent toutes les propriétés dans b alors x et y partagent toutes leurs propriétés dans A — c'est-à-dire, l'indiscernabilité quant à B entraîne l'indiscernabilité quant à A.⁵⁸⁹

Et la survenance forte :

A survient fortement sur B seulement dans le cas où, nécessairement, pour tout x et pour toute propriété dans A, si x a F, alors il y a une propriété G dans B telle que x a G, et nécessairement si tout y a G, il a F.⁵⁹⁰

La « survenance forte » se distingue de la « survenance faible » par sa force modale. Contrairement à la survenance faible la survenance forte assure que la connexion entre les propriétés sous-venantes et les propriétés survenantes soit constante dans tous les mondes possibles. Elle n'est pas constante seulement dans le monde pris en considération ; elle est constante que les propriétés sous-venantes appartiennent ou non au même monde que les propriétés survenantes. La force modale de la survenance forte est donc supérieure à la force

⁵⁸⁷ Nous nous appuyons sur les analyses de Jaegwon Kim, et plus particulièrement sur son recueil *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, Cambridge University Press, 1993.

⁵⁸⁸ Jaegwon Kim, « Concepts of Supervenience », in *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, pp. 53-78.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 58, A et B étant deux familles de propriétés fermées sous les combinaisons booléennes.

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p. 65.

modale de la survenance faible. Kim analyse la survenance telle que l'a introduite Davidson dans « Mental Events »⁵⁹¹ en trois éléments : la covariance, ou selon la terminologie bien meilleure de Brian McLaughlin⁵⁹² la dépendance-variation, des propriétés survenantes par rapport aux propriétés sous-venantes ; la dépendance ou la détermination des propriétés survenantes par rapport aux propriétés sous-venantes ; et la non-réductibilité des propriétés survenantes aux propriétés sous-venantes.

Mais en associant la réduction à la survenance les métaphysiciens qui nous intéressent ne conçoivent pas la réduction des relations comme leur élimination de l'ontologie.⁵⁹³ Comment nos métaphysiciens analytiques tout en prônant un réductionnisme, peuvent-ils assigner une véritable réalité aux relations ou plus largement au fait relationnel?

a. Qu'entendre par réduction?

La notion de réduction est une notion utilisée en esthétique à propos des propriétés esthétiques — les propriétés esthétiques pourraient être réduites à des propriétés physiques de l'œuvre d'art —, ou bien en philosophie morale mais surtout en philosophie de l'esprit, les philosophies de l'esprit contemporaines cherchant à rendre compte de l'esprit en termes physicalistes — les propriétés mentales peuvent être réduites à des propriétés physiques. Mais cette notion est également utilisée en ontologie pour rendre compte du fait relationnel. Qu'est-ce qu'une relation? Une relation réductible à certaines propriétés de ses termes est une relation interne, une relation qui ne leur est pas réductible est une relation externe. Que signifie être réduit? Cela ne signifie pas n'être rien, mais simplement n'être rien de plus que les entités

⁵⁹¹ Donald Davidson, « Mental Events », in *Essays on Actions and Events*, Oxford University Press, 2001, p. 214, trad. fr. Marc Neuberger (éd.), *Théorie de l'action, textes majeurs de la philosophie analytique de l'action*, Liège, Mardaga, 1991, p. 128 : « La position que je viens de décrire nie qu'il y ait des lois psychophysiques, mais est compatible avec la position que les caractéristiques mentales dépendent d'une certaine façon des caractéristiques physiques, ou y surviennent. On peut interpréter cette survenance comme signifiant que deux événements ne peuvent être semblables sous tous leurs aspects physiques et être différents sous un aspect mental, ou encore qu'un seul objet ne peut changer sous un aspect mental sans changer sous un aspect physique. Ce genre de dépendance ou de survenance n'entraîne pas la réductibilité au moyen de lois ou de définitions. »

⁵⁹² Brian McLaughlin, « Varieties of Supervenience », in Jaegwon Kim (éd.), *Supervenience. The International Research Library of Philosophy* 26, Aldershot, Ashgate, 2002, p.147.

⁵⁹³ Keith Campbell, « La place des relations dans une théorie des tropes », *op. cit.*, p. 357.

auxquelles les entités réduites sont réduites.⁵⁹⁴ Ce qui peut avoir deux sens. On peut interpréter cette réduction comme une élimination ou bien comme une conservation. La réduction est éliminatrice si les entités réduites sont éliminées ou remplacées, si donc on ne leur reconnaît aucune existence. Dire que les sorcières n'étaient rien d'autres que des femmes psychotiques c'est dire que les sorcières n'avaient aucune existence, qu'il n'y avait que des femmes psychotiques.⁵⁹⁵ Par contre la réduction peut aussi être conservatrice lorsque l'on ne nie pas l'existence des entités réduites, mais que l'on affirme que les entités réduites ne s'ajoutent pas aux entités auxquelles elles sont réduites. Si l'on suit la manière dont procède Jaegwon Kim pour étudier la réduction, nous pouvons dire qu'ici nous avons une définition de la réduction. Mais il existe des réductionnismes. On peut distinguer des réductionnismes méthodologiques, ontologiques et théoriques. Le réductionnisme méthodologique consiste à affirmer que la meilleure explication scientifique est celle qui recourt au plus petit nombre d'entités. Le réductionnisme théorique affirme quant à lui que les théories scientifiques peuvent être réduites à une théorie plus fondamentale⁵⁹⁶. Quant au réductionnisme ontologique il vise à définir l'alphabet du monde au moyen du plus petit nombre d'entités fondamentales, en montrant que certaines entités peuvent être réduites à d'autres entités. Le réductionnisme qui nous intéresse ici est donc plus particulièrement le réductionnisme à portée proprement ontologique, même si ce réductionnisme ontologique peut être justifié par un réductionnisme de type scientifique.

b. La « réduction faible »

Keith Campbell défend explicitement une conception réductionniste des relations, ce qu'il appelle un fondationnalisme : « les faits relationnels reposent sur (et [...] consistent en) l'existence de propriétés monadiques appropriées — dans notre contexte, en des tropes

⁵⁹⁴ J. C. Smart, « Sensations and Brain Processes », in *Philosophical Review*, 68, 1959, pp. 141-156. Dans cet article Smart défend une conception physicaliste des sensations: « Un homme est un énorme arrangement de particules physiques, mais il n'y a pas, en plus de cela (*over and above this*) des sensations et des états de conscience » (p. 143). « Les sensations ne sont rien de plus que des processus cérébraux ». (p. 145)

⁵⁹⁵ Jaegwon Kim, *Philosophy of Mind*, Westview Press (édition revue et augmentée), trad. fr. D. Michel-Pajus, Mathieu Mulcey et Charles Théret, *Philosophie de l'esprit*, Paris, Les éditions d'Ithaque, 2008, p. 310.

⁵⁹⁶ Cf. par exemple la réduction par lois de correspondance développée par Ernest Nagel, *The Structure of Science*, Londres, Routledge, 1961.

monadiques. »⁵⁹⁷ Ce fondationnalisme est « une forme de réduction faible »⁵⁹⁸. Parmi les entités constituant l'alphabet du monde il n'existe pas de tropes dyadiques c'est-à-dire de relations. Mais les faits relationnels n'en sont pas pour autant éliminés. C'est pourquoi Campbell parle de « réduction faible ». Il s'agit d'une réduction conservatrice et non pas éliminatrice. Campbell entend ainsi ne pas tomber sous le coup de la critique des relations internes de Russell.⁵⁹⁹ Que conserve exactement ce réductionnisme? Que doit-on entendre ici par la conservation des faits relationnels? On peut noter un flottement dans le vocabulaire sur la notion de relations. Campbell donne deux formulations de son fondationnalisme :

- « les relations ne sont que des entités dérivées, ou de second degré », « ou parasites »⁶⁰⁰
- « l'existence de la relation se révèle ne consister en rien de plus que l'existence du complexe particulier de tropes monadiques dans les termes de cette relation. »⁶⁰¹

Il semble que le mot relation recouvre ici plusieurs choses : d'une part l'entité en tant que telle et d'autre part le fait relationnel. Or le caractère relationnel d'un fait n'est pas nécessairement assumé par une entité qui soit une relation. Existe-t-il pour Campbell des relations? Dans la théorie des tropes qu'il défend il n'y a pas de relations en tant qu'entités, mais par contre il existe bien des faits relationnels. Les propositions exprimant des faits relationnels n'ont certes pas pour vérificateurs des relations en tant qu'entités, mais ce qui survient sur les propriétés fondatrices, les faits relationnels, rend vraies ces propositions. Pourtant Campbell ne peut s'empêcher de maintenir le vocabulaire des relations : « Le fondationnalisme au sujet des relations ne nie pas l'existence des relations, mais celle des propriétés dyadiques. »⁶⁰².

Pour garder l'économie ontologique qui découle de la volonté de se dispenser de la notion de substance, il pourrait être plus profitable de persister dans l'idée que les relations sont, de façon inhérente, des entités dépendantes, qui veulent des termes pour être ce qu'elles sont, et soutenir que ces mêmes termes sont toujours des tropes monadiques. Mais ce serait une dépendance sans réduction : les relations ne se dissoudraient pas dans les caractéristiques intrinsèques de leurs termes, de sorte

⁵⁹⁷ Keith Campbell, « La places des relations dans une théorie des tropes », p. 357.

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 357.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, pp. 359-360.

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 355.

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 357.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 357.

que la catégorie des tropes resterait finalement duale, comprenant à la fois des membres monadiques et des membres dyadiques dépendants.⁶⁰³

Dans cette citation Campbell exprime clairement son projet. Il s'agit bien pour lui de proposer une ontologie à une catégorie. L'alphabet du monde n'est constitué que par des tropes monadiques, c'est-à-dire des propriétés au sens strict. Et ces tropes monadiques sont caractérisés par un mode d'être unique, la substantialité. Les tropes monadiques sont le tout des éléments du monde et non pas simplement les éléments premiers d'une hiérarchie dans laquelle les tropes dyadiques seraient des entités caractérisées par une autre manière d'être, savoir la dépendance aux tropes monadiques. *Il n'y a pas de relations en tant qu'entités.* Mais si ce passage est parfaitement clair sur le projet de Campbell, néanmoins on peut émettre des réserves quant à sa réalisation. En effet même si Campbell refuse aux relations une authenticité ontologique et désolidarise le caractère relationnel des états de choses de la constitution de ces états de choses au moyen d'entités relations, il ne parvient pas à complètement éliminer de sa description du monde les « relations ». Ce qu'il justifie par un autre sens de la faiblesse de la réduction. Le réductionnisme est faible en ce sens aussi que la réduction n'est pas logique ou linguistique.⁶⁰⁴ Il ne s'agit pas de réduire les énoncés portant sur les relations à des énoncés ne portant que sur des propriétés monadiques. Campbell s'oppose au réductionnisme que Russell associe à l'axiome des relations internes. En effet, pour Russell les défenseurs des relations internes soutiennent la réduction des énoncés portant sur des relations à des conjonctions d'énoncés portant sur des propriétés monadiques. Campbell affirme que le réductionnisme linguistique et le réductionnisme ontologique sont indépendants. En ce sens il ne souscrit pas au parallélisme logico-grammatical. Pour Campbell l'élimination des relations en tant qu'entités n'a pas pour conséquence leur élimination des énoncés. Mais le fait que le réductionnisme de Campbell ne soit pas aussi un réductionnisme linguistique et que lui-même le qualifie de « faible » ne doit pas nous faire oublier qu'il soutient bel et bien la dissolution des relations dans les propriétés intrinsèques de leurs relata.⁶⁰⁵ D'ailleurs cette qualification de « faible » nous semble assez peu appropriée pour distinguer le réductionnisme linguistique du réductionnisme ontologique. Elle n'a de sens que pour distinguer réduction éliminatrice et réduction conservatrice. Ce besoin qu'a Campbell de minimiser la portée de son réductionnisme tend à insister sur le fait qu'il n'a pas

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 368.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 357.

⁶⁰⁵ *Op. cit.*, p. 368.

éliminé la relation au sens large du relationnel, du monde. Pourtant finalement nous verrons qu'une des raisons des réticences de Campbell à assumer pleinement la portée réductionniste de son fondationnalisme peut s'expliquer par le fait que son fondationnalisme en fait ne parvient pas à rendre compte de manière satisfaisante du caractère relationnel des états de choses en des termes qui n'implique pas la présence en tant que constituants de ces états de choses d'entités relations. La théorie des tropes de Campbell est fondamentalement un atomisme et elle ne parvient à rendre compte du relationnel par un biais réaliste. Campbell pour résoudre la contradiction entre son atomisme et la nécessité qu'il y ait du relationnel qui échappe au fondationnalisme, va jusqu'à se réclamer de l'idéalisme de Bradley.

c. La doctrine du repas à l'œil

Nous avons vu ce qu'il en était de la réduction du côté du tropisme. Qu'en est-il du côté du réalisme? Armstrong énonce ainsi ce qu'il appelle le « Principe Réductif pour les relations internes » :

Si deux ou plusieurs particuliers sont reliés de manière interne, alors la relation n'est rien de plus que la possession par les particuliers des propriétés qui nécessitent la relation.⁶⁰⁶

Armstrong soutient cette conception réductionniste des relations internes au moyen de deux arguments. Un argument épistémologique : il suffit de connaître les propriétés des entités en relation pour découvrir leur relation. Et un argument ontologique : une relation interne n'a pas de pouvoir causal propre. Or seules les entités capables d'une efficacité causale sont de véritables entités.⁶⁰⁷

Il y a relation interne là où l'existence des termes entraîne l'existence de la relation. Etant donné notre définition de la survenance, il suit que la relation survient sur l'existence des termes. [...] Si, comme de plus je le soutiens, ce qui survient n'est pas quelque chose de plus ontologiquement que ce sur quoi il survient, alors, une fois donnés leurs termes, les relations internes ne sont pas une addition à l'ameublement du monde. Les relations externes sont celles qui ne sont pas internes, et qui sont par conséquent les relations ontologiquement importantes.⁶⁰⁸

⁶⁰⁶ *Universals and Scientific Realism*, volume 2, p. 86.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 86.

⁶⁰⁸ *A World of States of Affairs*, p. 87.

Armstrong ne s'empare pas vraiment du label « réductionnisme » et lui préfère une appellation plus métaphorique. Tout comme Campbell il n'accorde pas aux relations internes, et plus largement à tout ce qui survient, le statut d'entité. Les relations internes ainsi redéfinies relèvent de « la doctrine du repas à l'œil » (*ontological free lunch*)⁶⁰⁹ : « Comme tous les autres repas à l'œil, celui-ci donne et soustrait en même temps. Vous obtenez le survenant pour rien, mais vous n'obtenez pas vraiment une entité supplémentaire. »⁶¹⁰ La relation interne n'est pas ontologiquement importante au sens où elle ne gonfle pas l'ontologie.

La liaison (*tie*) n'est pas quelque chose de supplémentaire. Mais si ce n'est pas quelque chose de supplémentaire, nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir si ces liaisons sont des universaux ou simplement des particuliers qui se ressemblent les uns les autres.⁶¹¹

Cette liaison, ici celle de la ressemblance dans le nominalisme de la ressemblance tel que Armstrong le reconstitue, n'est pas « à prendre métaphysiquement trop au sérieux »⁶¹² parce que cette relation n'est pas plus ontologiquement que ses relata sur lesquels elle survient.⁶¹³ La relation interne ainsi redéfinie n'est plus une relation au sens d'une entité qui dans son indépendance se tient « entre ». Mais elle n'est pas pour autant comme la relation interne définie à la manière de Russell réduite à l'apparence : « dire que les relations internes ne constituent pas un accroissement d'être ne veut pas dire qu'elles n'existent pas. »⁶¹⁴ Certes les relations internes existent (puisqu'elles surviennent). Mais n'est-il pas gênant d'affirmer d'elles (de la ressemblance dans notre citation) qu'il est peu important de se demander si elles sont des universaux ou des particuliers, alors même que dans l'ontologie d'Armstrong tout est défini à partir de cette distinction, les états de choses étant déterminés comme particuliers ? Il semble que nous ayons ici affaire à un entre-deux ontologique : ni particulier, ni universel ; ni entité ni néant. Cet entre-deux n'est pas ontologiquement important. Il n'est pas digne que le discours ontologique s'attarde sur lui. Ainsi s'il n'a aucune importance pour l'ontologie, il ne peut être la cible d'une réfutation.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 13.

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 13.

⁶¹¹ *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 56. Cf. également E. J. Lowe, *The Four-Category Ontology. A Metaphysical Foundation of Natural Science*, pp. 44-47.

⁶¹² D. M. Armstrong, *ibid.*, p. 56.

⁶¹³ D. M. Armstrong, *A World of States of Affairs*, p. 13.

⁶¹⁴ D. M. Armstrong, « Théorie combinatoire revue et corrigée », in Jean-Maurice Monnoyer, *op. cit.*, pp. 190.

3. La survenance contre la régression bradleyenne

Une fois que l'on a dit que les relations internes survenaient sur leurs termes, ou les propriétés de leurs termes, il semble que l'on ait épuisé ce que l'on pouvait en dire. Cela parce qu'elles n'ont rien en propre sinon cette manière d'être qu'est la survenance. Pourtant au survenant, à cet insignifiant ontologique, au sens où il n'a pas l'épaisseur d'une entité, on fait jouer le rôle fondamental de structurer la réalité. Il n'est pas un « contenu » ontologique mais est simplement une « forme » qui organise les entités⁶¹⁵.

Les étants, ou les entités, pouvons-nous dire, fournissent le contenu ontologique. Mais tous les étants ont aussi une forme ontologique. La forme d'une entité est fournie par sa place dans le système des catégories, parce que c'est en vertu d'une catégorie d'étant qu'il est fait ou non pour se combiner de différentes manières avec d'autres étants de la même ou de différentes catégories. [...] Quand des étants se combinent selon les manières pour lesquelles ils sont faits du fait de leurs formes ontologiques, ces « manières de se combiner » sont les différentes relations ontologiques formelles » — instanciation, caractérisation et les autres. De tels « combinants » ne sont « aucune addition à l'étant ».⁶¹⁶

La notion de relation interne est utilisée en particulier par la métaphysique analytique pour penser les relations dites « formelles », par opposition aux relations « ordinaires »⁶¹⁷. Les relations formelles sont les relations de connexion, qui lient les différents éléments du monde : par exemple, pour le tropisme la coprésence, le nominalisme de la ressemblance, la ressemblance, pour une théorie des états de choses, l'instanciation, etc. Il s'agit des relations qui sont porteuses de la structure du monde. Et ce sont ces relations de connexion pour lesquelles Armstrong a montré qu'elles conduisent à des régressions à l'infini de type bradleyen. Elles ne permettent pas de comprendre la possession par tel particulier de telle propriété. En faire des relations internes permettrait d'échapper à la régression bradleyenne. Faire de l'unificateur du complexe une relation interne en ce sens serait une réponse

⁶¹⁵ E. J. Lowe, *op. cit.*, p. 48.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 48.

⁶¹⁷ Herbert Hochberg, « A Refutation of Moderate Nominalism », in *Russell, Moore and Wittgenstein. The Revival of Realism*, New York, Hansel-Hohenhausen, 2001, p. 175. Ou bien encore E. J. Lowe, *op. cit.*, p. 48.

astucieuse à l'objection bradleyenne, dans la mesure où l'on a la liaison sans l'entité qui unit.⁶¹⁸

Sans [lui] il n'y aurait rien dans le monde. [II] est trop fondamental, en effet, pour être quelque chose *dans* le monde – un élément de l'étant – parce que c'est ce sans quoi il ne pourrait y avoir ni étants et par conséquent ni monde.⁶¹⁹

C'est le statut d'entité du connecteur qui est au cœur de la régression bradleyenne : pour rendre compte de l'unité des complexes propositionnels au moyen d'un connecteur pensé comme une relation ordinaire il faut rendre compte également des autres connecteurs engendrés par cette analyse. Le supprimer comme entité supprimerait donc le problème posé par Bradley. Nous ne pouvons plus avoir de multiplication d'entités puisqu'il n'y a plus d'entité à multiplier. Mais se donner cette liaison à peu de frais ontologiques est-ce vraiment la rendre intelligible ? Faire sortir cette liaison du domaine des étants n'est-ce pas aussi la faire sortir du domaine de l'analyse ? Pour répondre à ces questions et évaluer ce type de réponse à l'argument bradleyen, examinons comment nos auteurs usent de la notion de relation interne et de la notion qui lui est associée, celle de survenance.

a. D. M. Armstrong : vers une théorisation de l'instanciation comme relation interne

La solution par la relation de connexion comme survenante est devenue pour la métaphysique analytique la solution par excellence à la régression bradleyenne. Elle est véritablement théorisée pour la première fois par D. M. Armstrong dans *Universals. An Opinionated Introduction*.

Je suggérais que ce qui sauve la théorie de la Ressemblance était que la Ressemblance est une relation interne, dictée par la nature de ses termes, les choses ressemblantes. Il est plausible de soutenir que les relations internes ne sont rien de plus que leurs termes. La même chose tient pour les ressemblances entre des

⁶¹⁸ E. J. Lowe, *ibid.*, p. 30 : « C'est pourquoi, plus haut, j'ai qualifié la caractérisation, avec ses relations apparentées, l'instanciation et l'exemplification, de « liens » (« relationships »), plutôt que de « relations » – nous sommes occupés ici de certaines espèces de dépendance métaphysique, non pas d'*universaux relationnels* au sens où ils seraient les membres d'une de nos quatre catégories ontologiques fondamentales *d'être* ou *d'entité*. »

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 49.

situations ressemblantes, etc. Mais s'il en est ainsi, ai-je soutenu, la régression est aussi inoffensive que la régression de vérités.

La même chose tient pour la relation être membre d'une classe. Soit a et $\{a, \dots\}$ la relation être membre de la classe survient. Il semble donc que l'on n'ait pas à craindre la régression. Aucune régression ontologique, aucun besoin de postuler une infinité d'entités supplémentaires (chacune d'elle introduisant le même vieux problème).⁶²⁰

Universals marque une rupture par rapport à *Universals and Scientific Realism*. En effet alors que dans le texte de 1978 l'argument de la régression à l'infini était utilisé systématiquement pour réfuter toute position métaphysique hormis le réalisme des états de choses, en 1989 Armstrong montre qu'une régression de relations peut aussi être formulée contre le réalisme des états de choses.

Le problème est plutôt la régression qui semble être impliquée. Le particulier a instancie la propriété F . De prime abord, pourtant, l'instanciation est un universel, que l'on trouve partout où il y a des choses ayant des propriétés. Ainsi l'état de choses, l'instanciation par a de la propriété F , est un token du type *instanciation* (mais d'une instanciation dyadique maintenant). L'état de choses instancie l'instanciation. Mais ici nous avons un autre token de l'instanciation. Ainsi l'état de choses (l'état de choses instancie l'instanciation) instancie donc l'instanciation. Et ainsi ad infinitum. La régression qui en résulte est soit vicieuse soit au moins manque d'économie.⁶²¹

Comment Armstrong affronte-t-il cette régression ? Désamorce-t-il la régression en soutenant que l'instanciation est une relation interne ? Non. En 1989 sa réponse repose sur un autre argument, un argument utilisant la notion de vérifacteur⁶²². Il consiste à montrer que la régression n'est que de l'ordre du langage, les étapes supplémentaires de la régression ne correspondent à aucune entité supplémentaire qui rendrait vraies les étapes suivant l'étape originaire de la régression. C'est un même état de choses, l'instanciation par a de la propriété F , qui rend vraies les étapes suivantes de la régression (a , F et l'instanciation instancie l'instanciation).⁶²³ Mais Armstrong « ne se sen[t] pas totalement sûr de cette réponse »⁶²⁴. C'est pourquoi en dernière instance il exhibe le caractère particulier de l'instanciation.

⁶²⁰ *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 109.

⁶²¹ *Universals*, p. 108.

⁶²² Pour le rôle joué par les vérifacteurs dans la résolution du problème bradleyen, cf. *infra*, pp.

⁶²³ *Ibid.*, p. 109-110.

⁶²⁴ *Universals*, p. 110.

Armstrong au cours de sa carrière philosophique a soutenu trois types de position sur la notion d'instanciation. On peut les résumer par le tableau suivant :

	Statut de la relation d'instanciation	Statut des états de choses
<i>Universals and Scientific Realism</i>	Pas de relation d'instanciation	Méréologique
<i>Universals. An Opinionated Introduction</i>	Mi interne, mi externe	non méréologique
<i>A World of States of Affairs</i>	Mi interne, mi externe	non méréologique
<i>Truth and Truthmakers.</i>	Pas de relation d'instanciation	Non méréologique
« Particulars Have Their Properties of Necessity »	Identité partielle	Non méréologique/ Méréologique

Fig. 6 Conceptions armstrongiennes de la relation d'instanciation/état de choses

On verra un peu plus tard dans quelle mesure sa dernière position, celle de l'unification des états de choses par une relation d'identité partielle est un retour à la thèse méréologique défendue dans *Universals and Scientific Realism*.

Pour comprendre l'évolution d'Armstrong sur cette question prenons pour point de départ *Universals*. En 1989 parce que Armstrong ne peut alors concevoir l'instanciation comme une relation interne, sa théorie du réalisme des états de choses, comparée à la théorie du nominalisme de la ressemblance lui semble en difficulté. En effet, comme la théorie des états de choses le nominalisme de la ressemblance (ainsi que l'interprète Armstrong, ce n'est pas le nominalisme de la ressemblance défendu par Rodriguez-Pereyra) fonde sa solution au problème des universaux au moyen d'une relation fondamentale : alors que le réalisme des états de choses défendu par Armstrong dans *Universals* use de l'instanciation, le nominalisme de la ressemblance use de la ressemblance. Mais contrairement à l'instanciation, la ressemblance est une relation interne. Ce qui donne au nominalisme de la ressemblance un

énorme avantage sur la théorie des états de choses.⁶²⁵ En effet parce que la relation de ressemblance est interne elle ne peut donner lieu à une régression à l'infini. N'étant pas par elle-même importante ontologiquement, n'étant pas véritablement une entité elle ne peut donner lieu à une multiplication d'entités.

Dans *Universals* et *A World of States of Affairs*, la relation d'instanciation qui unit au sein de l'état de choses particulier et universel, est conçue comme un entre-deux : elle n'est ni une relation externe ni une relation interne. Elle possède d'un côté la contingence propre aux relations externes⁶²⁶. Seule, alors, pour Armstrong cette contingence permet de comprendre le changement des particuliers.⁶²⁷ Et la nécessité d'expliquer le changement interdit à Armstrong de comprendre l'instanciation comme une relation interne. Mais dire qu'elle est une authentique entité sise *entre* ses termes nous confronte à la régression bradleyenne⁶²⁸. C'est pourquoi la relation d'instanciation, d'un autre côté, partage un des traits des relations internes, savoir celui de ne pas constituer une véritable entité, une addition ontologique : « il n'y a pas de relation d'instanciation *en sus* des états de choses eux-mêmes. »⁶²⁹ Ni relation interne, ni relation externe, « elle est *très* différente de ce que l'on appelle ordinairement *relation*. »^{630 631}

On peut maintenant voir que lorsque l'on parle d'états de choses et lorsque l'on parle d'instanciation, nous parlons du même phénomène. L'état de choses a est F existe si et seulement si a instancie F parce qu'elles sont deux manières de parler de la même chose. [...] Ceci suggère, en vérité, que parler d'états de choses est une manière plus simple et plus claire que de parler d'instanciation. Le *Lien fondamental*, ou *nexus*, dans une théorie des Universaux n'est rien si ce n'est le fait de produire ensemble particuliers et universaux dans des états de choses.⁶³²

Armstrong confère ici à l'instanciation un statut mixte parce qu'il ne peut renoncer à la contingence des états de choses, à la contingence de l'unification des constituants en états de

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 55 : « L'ironie veut que la théorie des Universaux soit quelque peu plus embarrassée avec la relation d'instanciation que ne l'est la théorie de la Ressemblance avec la relation de ressemblance. »

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 109 et *A World of States of Affairs*, p. 117-118.

⁶²⁷ *A World of States of Affairs*, p. 117.

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 114.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 118.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 118.

⁶³¹ Mais pour ceux qui refuseraient ce statut étrange conféré à l'instanciation, Armstrong a un autre type d'argumentation reposant la notion de vérificateur.

⁶³² *Universals*, p. 110.

choses. Mais ce faisant même si l'instanciation « est *très* différente de ce que l'on appelle *ordinairement* relation » elle est plus substantielle qu'une relation interne qui se dissout totalement dans la nature de ses termes. Et c'est pourquoi la théorie des universaux d'Armstrong est plus vulnérable à la régression de relations que ne l'est le nominalisme de la ressemblance.

Le caractère relationnel des états de choses se traduit par leur caractère non-méréologique. « Les états de choses tiennent ensemble leurs constituants dans une forme de composition non-méréologique, une forme de composition qui autorise même la possibilité d'avoir différents états de choses avec des constituants identiques. »⁶³³

Le fait que a est F implique quelque chose de plus que a et F. Il ne sert à rien d'ajouter la liaison fondamentale ou le nexus d'instanciation à la somme de a et de F. L'existence de a, de l'instanciation, et de F ne revient pas au fait que a est F. Le quelque chose de plus doit être le fait que a est F — et c'est un état de choses.⁶³⁴

Pour affirmer que l'état de choses n'est pas réductible à la somme de ses constituants Armstrong se met à clairement décomposer l'état de choses en ses constituants et à mentionner parmi eux l'instanciation. Ce qui n'était pas le cas dans *Universals and Scientific Realism* où l'état de choses était considéré comme une unité et le particulier et l'universel comme ses parties abstraites ; l'instanciation était conçue comme la présence d'un universel dans le complexe particulier qu'est l'état de choses, mais non pas comme une relation-entité⁶³⁵ et non pas, pour reprendre la terminologie russellienne, en tant qu'abstraite. Armstrong défend dans *Universals* une thèse non-réductionniste des états de choses. Un état de choses ne peut être réduit à ses constituants et par conséquent on ne peut défendre une composition méréologique des états de choses. En effet, à partir de constituants identiques on peut construire plusieurs états de choses.⁶³⁶ Les particuliers Paul et Marie et la relation aimer peuvent constituer deux états de choses différents : Paul aime Marie et Marie aime Paul. Ce qui viole le principe méréologique selon lequel ne correspond à un ensemble de choses qu'une somme possible.

Mais Armstrong n'est pas satisfait par cette présentation des états de choses :

⁶³³ *A World of States of Affairs*, p.118.

⁶³⁴ *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 88.

⁶³⁵ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, pp. 113-116.

⁶³⁶ *Ibid.*, pp. 91-92.

[Cette discussion] nous laisse toutefois avec l'image d'un particulier fin et de ses propriétés comme des nodules métaphysiques distincts qui sont liés ensemble dans des états de choses pour former le particulier épais. Cela fait paraître les Principes d'Instanciation⁶³⁷ et de Rejet des Particuliers Nus⁶³⁸ un peu arbitraires. Pourquoi les nodules doivent-ils se trouver ensemble ? Pourraient-ils ne pas se séparer ?⁶³⁹

Pourquoi se sent-il alors obligé d'opérer une telle décomposition⁶⁴⁰ ? Pour montrer le caractère contingent des états de choses. Et plus précisément Armstrong explique le caractère contingent des états de choses par le caractère contingent de leur unité. Comme l'a bien compris William F. Vallicella :

Puisque les constituants peuvent exister sans que le fait existe, le fait est plus que ces constituants, il est leur *unité*. Cela étant, un fait existe seulement si ses constituants sont unis. Il est donc naturel de dire que l'existence contingente d'un fait est simplement la contingence de l'unité de ses constituants.⁶⁴¹

Pour assurer la contingence de ses états de choses Armstrong dans *Universals. An Opinionated Introduction* est donc forcé de présenter les constituants de ces états de choses d'un point de vue atomiste, puisque comme nous l'avons précédemment montré cette contingence ne tient pas au caractère universel de la relation, mais au statut atomique de chacun des constituants du complexe. Mais il faut bien repérer ce qui fonde cette contingence. Elle ne tient pas à la nature des constituants, qu'ils soient universels ou particuliers, mais à leur atomisme. Et c'est cette contingence de l'unité des états de choses qui en fait pour Armstrong des états de choses contingents, qui fait que tel particulier ne possède pas de manière nécessaire telle propriété ou qu'il n'entretient pas à tel autre particulier de manière nécessaire telle relation.

Mais cette présentation atomiste des états de choses côtoie dans *Universals* une présentation non atomiste : « Il est souvent commode de parler d'instanciation, mais les états

⁶³⁷ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 113. « Pour chaque universel N-adique, U, il existe au moins N particuliers tels qu'ils sont U. »

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 113. « Pour chaque particulier, x, il existe au moins un universel, U, tel que x est U. »

⁶³⁹ *Universals. An Opinionated Introduction*, p. 96.

⁶⁴⁰ E. J. Lowe, op. cit., p. 113, qui s'oppose à une ontologie des états de choses, commente ainsi cette contradiction : « Ceci laisse David Armstrong – le plus grand défenseur d'une ontologie des états des choses et de la distinction des universaux et des particuliers - dans une situation difficile. » Pour Lowe seule une ontologie de la substance peut soutenir la distinction des universaux et des particuliers.

⁶⁴¹ *A Paradigm Theory of Existence*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2004, p. 160.

de choses viennent d'abord. »⁶⁴² S'il y a bien des atomes ce sont les états de choses, et non pas leurs constituants. On a donc un va et vient entre une perspective atomiste sur les constituants de l'état de choses et une perspective où l'état de choses est véritablement premier, entre une perspective où l'instanciation est conçue de manière abstraite (au sens du Russell des *Principles*) et l'instanciation⁶⁴³ conçue comme l'instanciation de tel universel par tel particulier, d'un fait d'instanciation particulier, sans que l'on ne parvienne à comprendre le passage de l'une à l'autre. Se reposent donc les problèmes rencontrés par Russell à propos de l'unité de la proposition dans *The Principles of Mathematics* : comment comprendre l'unité complexe à partir de son analyse en constituants?

Pour réduire la difficulté Armstrong doit trouver une autre manière d'expliquer la contingence des états de choses. Dans *Truth and Truthmakers*, il finit par sauter le pas. La relation entre universel et particulier n'est plus l'instanciation telle qu'il l'a conçue dans *Universals*. Il s'agit d'une relation interne d'identité partielle. Il défend alors une conception méréologique⁶⁴⁴ des états de choses.

[L]a théorie pour laquelle aujourd'hui je penche [est la suivante] : l'étant F de a [est] nécessaire parce que a et l'universel F se croisent (*intersect*), et sont par conséquent partiellement identiques. Etant donnés a et F, en tant qu'opposés aux simples contreparties de ce particulier et de cet universel, alors l'état de choses de l'étant F de a est automatiquement là. Il est incorporé dans les deux constituants de l'état de choses.⁶⁴⁵

Cette théorie de l'unification des complexes par l'identité partielle a été suggérée à Armstrong par la lecture de « Instantiation as Partial Identity »⁶⁴⁶ écrit par Donald Baxter dans le but de rendre compte de manière cohérente de l'idée défendue par Armstrong dans *Universals* et A

⁶⁴² *A World of States of Affairs*, p. 118.

⁶⁴³ Il faut comprendre ici la notion d'instanciation non pas comme la particularisation de telle ou telle relation, mais comme un fait relationnel particulier.

⁶⁴⁴ Dans « Particulars Have Their Properties of Necessity », qui développe les remarques à ce sujet de *Truth and Truthmakers* et de « How Do Particulars Stand to Universals? », Armstrong hésite encore à clairement embrasser une conception méréologique de l'identité partielle. Mais il reconnaît que la théorie ici défendue « peut fonctionner avec une identité partielle méréologique. « Si c'est vrai cela serait une simplification bienvenue. » (note 2, p. 246)

⁶⁴⁵ *Truth and Truthmakers*, p. 49.

⁶⁴⁶ Donald L. M. Baxter, « Instantiation as Partial Identity », *Australasian Journal of Philosophy* 79 (2001), pp. 449-464.

World of States of Affairs, que l'instanciation n'est pas une relation comme les autres. Baxter formule ainsi la résolution du problème bradleyen, en termes d'identité partielle :

Les relata comptés comme plusieurs sont chacun partiellement et transversalement identiques à la relation. La relation, au moins un de ses aspects, est les aspects pertinents des relata comptés comme identiques. La relation est donc au moins partiellement identique avec chaque relatum, avec les relata comptés comme plusieurs, et avec les relata comptés comme un. [...]

L'instanciation d'une relation est donc le fait qu'un particulier et une relation partagent un aspect.⁶⁴⁷

Mais cette nouvelle conception des états de choses n'implique pas pour autant que les états de choses soient des entités nécessaires. Ce n'est pas parce qu'une fois les constituants donnés l'on obtient l'état de choses que l'état de choses est nécessaire. Armstrong change ici de modèle explicatif. La contingence de l'état de choses ne peut plus tenir à la contingence de son unité puisque cette unité est maintenant pensée comme nécessaire. Sa contingence tient à la contingence de l'existence de ses constituants.

a et *F* sont nécessairement connectés mais sont eux-mêmes des étants contingents. Ils pouvaient ne pas avoir existé. S'ils pouvaient ne pas avoir existé alors l'étant *F de a* pouvait ne pas avoir existé, et donc cet état de choses est un étant contingent. Les voies ordinaires empruntées par les philosophes contemporains pour soutenir la contingence échouent, comme je le pense maintenant. Il n'est pas bon du tout de supposer que *a* pourrait avoir existé mais sans être *F*. Au mieux ce qui pourrait avoir existé est une contrepartie de *a*. Mais l'état de choses qui est le vérificateur de $\langle a \text{ est } F \rangle$ demeure un étant contingent.⁶⁴⁸

Armstrong pour présenter sa nouvelle conception de la modalité des états de choses utilise la théorie des contreparties de David Lewis. La contrepartie de *a* est une entité qui ressemble beaucoup à *a*, qui aurait pu exister à la place et dans le même temps que *a* mais qui n'est pas *a*, parce que par exemple cette contrepartie de *a* n'est pas *F*.

Mais dans « Particulars Have Their Necessity » Armstrong va plus loin et assume vraiment le caractère nécessaire des états de choses du fait de la nécessité du lien entre particuliers et universaux. Il qualifie maintenant le raisonnement utilisé dans *Truth and Truthmakers* pour sauver la contingence des états de choses de « simulacre de

⁶⁴⁷ *Ibid.*, pp. 457-458.

⁶⁴⁸ *Truth and Truthmakers*, p. 49.

contingence »⁶⁴⁹. Les états de choses ne sont contingents qu'au sens où leur existence est contingente parce que l'existence des particuliers et des universaux est elle-même contingente. Mais l'ascription de tel universel à tel particulier est nécessaire⁶⁵⁰. Cette thèse conduit à repenser la distinction relations internes-relations externes. « Dans le passé j'aurais dit que les relations internes sont nécessaires et que les relations externes sont contingentes. A présent je dis que les deux sont nécessaires mais que les relations internes n'impliquent pas, et les relations externes impliquent des états de choses. »⁶⁵¹ La différence entre les deux types de relations n'est plus pensée en termes modaux mais en termes de vérification. « Les relations internes n'engendrent pas d'états de choses. Les vérificateurs pour des vérités les concernant ne sont rien que leurs *termes*. »⁶⁵² La relation <donner naissance à>, une relation externe, engendre des états de choses, <l'éléphante donne naissance à l'éléphanteau> est un état de choses engendré par la mise en relation de l'éléphante à l'éléphanteau au moyen de la relation <donner naissance à>. Par contre les relations internes n'engendrent pas d'état de choses. Il n'y a pas d'état de choses tel que <l'éléphanteau ressemble à l'éléphante>, il n'y a que les termes, <l'éléphante> et <l'éléphanteau>. Armstrong a réduit ici son ontologie. Il ne s'agit plus de dire que les états de choses sont survenants sur leurs constituants, qu'ils ne sont pas des entités supplémentaires et que ces états de choses se distinguent en deux catégories, ceux qui ont parmi leurs constituants une relation externe et ceux qui ont une relation interne, la première ayant une véritable dignité ontologique, alors que la seconde n'est que survenante. Maintenant là où il y a relation interne, il n'y a plus que les termes de cette relation. Le caractère relationnel des faits relationnels internes ne prend plus la forme d'un état de choses. $R(a,b)$ où R est interne n'est rien d'autre qu'un agrégat de deux particuliers ayant une propriété, et n'est plus une unité complexe.

La morale que je souhaiterais tirer de tout ceci est que, bien que la véritable prédication des relations internes soit nécessaire, nous n'avons pas besoin de leur prêter beaucoup d'attention. En particulier nous n'avons pas besoin de reconnaître des états de choses en sus des états de choses qui peuvent être impliqués dans les termes. Les relations externes, au contraire, donnent de véritables états de choses.⁶⁵³

⁶⁴⁹ « Particulars Have Their Properties of Necessity », p. 243.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 243.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 244.

⁶⁵² « Théorie combinatoire revue et corrigée », pp. 190-191.

⁶⁵³ « Particulars Have Their Properties of Necessity », p. 245, *Truth and Truthmakers*, p. 52.

Si Armstrong ne veut proposer qu'un seul modèle pour penser le lien entre particuliers et universaux — qu'ils soient monadiques ou polyadiques — alors il doit soutenir qu'il y a également identité partielle entre les particuliers et leurs relations, et pas seulement entre les particuliers et leurs propriétés monadiques. Armstrong explique ce lien à partir d'un type particulier de propriétés monadiques que sont les propriétés structurales. Ces propriétés caractérisent des particuliers du fait qu'ils possèdent des parties reliées entre elles. Ainsi la propriété structurale *ayant une lame et un manche se tenant l'une à l'autre de cette manière* est une propriété du couteau qui n'est que la somme de son manche et de sa lame. Le raisonnement d'Armstrong consiste à penser toutes les propriétés polyadiques à partir de ce modèle. Il suffit de faire des particuliers se tenant en une certaine relation un particulier qui n'est que la somme méréologique de ces particuliers. Ainsi de deux particuliers éloignés de deux miles on peut dire qu'ils forment un autre particulier constitué de leur somme méréologique et qui possède la propriété monadique structurale *étant éloignés de deux miles*. Il suffit alors d'analyser la liaison de ce particulier et de sa propriété structurale sur le même modèle que celui utilisé pour analyser la liaison entre un particulier simple et sa propriété monadique.

Une chose intéressante à propos de cette suggestion est qu'elle réduit *toutes* les instanciations d'universaux par des particuliers au cas *monadique*. Prise ontologiquement, la forme de toutes les instanciations est x est P. Nous avons maintenant l'habitude d'écrire $R(a, b)$. Mais pour le cas des relations externes la véritable forme d'après la nouvelle théorie est x est S, où x est la somme méréologique des termes de la relation $(a + b)$, et s est une propriété structurale de ce particulier. Les relations externes deviennent, pour ainsi dire, les entretoises (cross-bracings) de certains objets non simples. Par contre, la véritable forme ontologique de $R(a, b)$ où R est interne n'est pas plus que $Fa + Gb$, une simple somme méréologique.⁶⁵⁴

Cette nouvelle théorie d'Armstrong contredit deux points essentiels de la philosophie des relations de Russell. Tout d'abord la forme de tous les faits relationnels est réductible à une forme monadique, que l'on ait affaire à une relation interne ou à une relation externe. On ne peut donc dire que seules les relations externes sont d'authentiques relations. Et cette redéfinition des relations en termes monadiques s'accompagne d'une négation du pluralisme. Notons en effet que cette théorie s'accompagne d'un durcissement de la position anti-atomiste. Qu'un état de choses, une intersection entre un universel et un particulier n'existe pas et le reste des états de choses s'en trouve changer. Donc là encore l'association par

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 245.

Russell du pluralisme et des relations externes semble bien fonctionner. Cette solution au problème de l'unification du complexe conduirait-elle à un certain monisme ? On a ici un retour à Bradley, et à sa notion d'identité dans la différence⁶⁵⁵, combattue par Russell.

Dans *Universals and Scientific Realism*, Armstrong avait une conception méréologique des états de choses. En 1978 il affirme que les états de choses ne sont pas autre chose que leurs constituants.

Je ne pense pas que la reconnaissance des états de choses implique l'introduction d'une nouvelle entité. En tout cas, il semble fallacieux d'affirmer qu'il y a des particuliers, des universaux *et* des états de choses. Parce qu'il est de l'essence des particuliers et des universaux d'impliquer, et de se trouver seulement dans, des états de choses.⁶⁵⁶

L'état de choses comme la totalité méréologique n'est rien de plus que ses constituants. Un état de choses est constitué par un particulier (ou des particuliers) et un universel (ou des universaux). En ce sens l'état de choses surviendrait sur cette union du particulier et de l'universel. Et puisque universaux et particuliers ne peuvent être hors d'un état de choses, ils ne peuvent être considérés qu'abstraitement comme des parties indépendantes.⁶⁵⁷ Cette formulation vise évidemment à montrer que même si la théorie des états de choses, en reconnaissant l'existence et des particuliers et des universaux, est certes moins économique que la théorie des tropes qui ne reconnaît que l'existence de particuliers et que la théorie des

⁶⁵⁵ Donald Baxter, *op. cit.*, p. 453: « Pour Bradley l'identité partielle est "identité dans la différence", et il en est de même pour moi. » Baxter répond à une objection de type russellien en soutenant que la relation d'identité partielle est une relation d'identité entre des aspects des particuliers et non pas entre les particuliers eux-mêmes. La connexion nécessaire a lieu entre les aspects des particuliers, et non les particuliers eux-mêmes. Ce qui explique que Héloïse aurait pu exister sans Abélard ou son amour pour Abélard (*Ibid.* p. 460) « L'instanciation des relations est donc, comme pour tous les universaux, une identité partielle et transversale. Cette explication résout le problème bradleyen de l'unité du complexe, rend compte de la direction des relations qui ne sont pas symétriques, et tient compte de la nécessité qu'une relation a d'être instanciée dans tous ses relata sans soutenir une fâcheuse connexion nécessaire entre les particuliers distincts. (p.460). Baxter nous semble plus prudent qu'Armstrong. Cette théorie des aspects explique également pourquoi l'unité des complexes pour Baxter n'est pas méréologique. On retrouve ici la difficulté posée par la définition armstrongienne des relations internes qui fonde les relations internes sur la nature de leurs termes et non sur telles ou telles de leurs propriétés.

⁶⁵⁶ *Universals and Scientific Realism*, volume 1, p. 80.

⁶⁵⁷ *Ibid.*, p. 114: « Dans notre conception des états de choses, donc, nous utilisons une conception d'un particulier en faisant abstraction de ses propriétés. »

faisceaux d'universaux qui ne reconnaît que l'existence d'universaux, elle n'est pas outrageusement dispendieuse en reconnaissant des états de choses.

En 1978 Armstrong ne soutient pas une conception relationnelle des états de choses mais une simple conception méréologique qui s'appuie sur le refus de l'atomisme des particuliers et des universaux. Il entend se positionner ainsi à la fois contre le nominalisme et contre les formes de réalismes transcendants et relationnels. Mais dans *Universals*, parce qu'il cherche à rendre compte plus particulièrement de la contingence des états de choses il est conduit à en proposer une analyse qui présuppose un certain atomisme et donc à surmonter cet atomisme par l'introduction d'une relation, l'instanciation, qui pose le même problème de régression à l'infini que toutes les relations proposées par les conceptions relationnelles de la prédication. Mais à partir de *Truth and Truthmakers*⁶⁵⁸, Armstrong adopte une nouvelle position qui lui permet de réaliser son programme de 1978 : penser l'attribution des propriétés aux particuliers sans que cette attribution ne nécessite de postuler la présence d'une relation, qu'elle soit interne ou externe. Armstrong développe plus précisément cette position dans « How Do Particulars Stand to Universals ? » (2004)⁶⁵⁹

Les particuliers sont des unités traversant plusieurs universaux différents, les universaux sont des unités traversant plusieurs particuliers différents. Un particulier instanciant un universel est une intersection de deux sortes d'unité, un point d'identité partielle.⁶⁶⁰

et dans « Particulars Have Their Properties of Necessity » :

un particulier d'une certaine manière embrasse ses propriétés : ces dernières sont *en un certain sens* des parties du particulier, au moins si nous nous limitons aux propriétés non-relationnelles.⁶⁶¹

Mais l'identité partielle est bien sûr symétrique. Les universaux sont partiellement identiques à leurs particuliers. Et de la même manière les particuliers qu'un universel instancie auront à être partiellement identiques à leur universel.⁶⁶²

Nous n'avons plus que les universaux et les particuliers, tels que *Universals and Scientific Realism* le pensait et nous n'avons plus à nous interroger sur le statut de la relation d'instanciation. Il y a instanciation mais il n'y a plus de relation d'instanciation, même

⁶⁵⁸ *Truth and Truthmakers*, pp. 46-48.

⁶⁵⁹ « How Do Particulars Stand to Universals? », *op. cit.*

⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁶¹ « Particulars Have Their Properties of Necessity », pp. 242-243.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 243.

interne. Armstrong est parvenu à sortir de la théorie du *nexus*. Armstrong, à la suite de Baxter conçoit sa théorie comme une théorie de la participation telle que défendue par le jeune Socrate dans le *Parménide*. « Pour le dire en des termes plus contemporains, la relation est celle d'intersection, intersection comprise comme un cas d'identité partielle. »⁶⁶³ Mais parler de « relation » d'identité partielle n'est qu'une façon commode de parler. L'identité partielle ne peut être une relation interne, puisque selon la nouvelle définition une relation interne ne produit pas d'unités complexes, d'états de choses.

Mais que reste-t-il exactement de la survenance dans cette notion d'identité partielle ? Peut-on encore véritablement dire que les états de choses surviennent sur leurs constituants ? La relation d'identité partielle a remplacé la notion de survenance pour caractériser le statut de l'état de choses par rapport à ses constituants. Armstrong n'utilise plus cette notion à partir de *Truth and Truthmakers* pour parler de la constitution des états de choses.⁶⁶⁴ La notion de survenance peut être éliminée en ce qui concerne l'unification des états de choses. Certes Armstrong soutient toujours l'idée du repas ontologique gratuit, que les états de choses ne sont pas des additions ontologiques à leurs constituants. Mais si l'on peut toujours utiliser la notion de survenance pour rendre compte du statut ontologique des états de choses, cet usage ne peut être qu'une traduction redondante de la relation d'identité partielle.

Armstrong fait jouer à sa notion de survenance un rôle explicatif majeur, celui de dire que l'on n'a pas besoin de considérer certains états comme d'authentiques accroissements ontologiques, si l'on reconnaît déjà un groupe maigre d'entités fondamentales. En y regardant de plus près pourtant, l'idée d'Armstrong ne fournit pas de lumières supplémentaires sur de telles intuitions. Les usages légitimes de la notion pour le but suivant s'avère redondant : les concepts d'*identité* de *identité partielle* peuvent être plutôt utilisés.⁶⁶⁵

Keinanen dans son article montre les contradictions de la notion de survenance – comment peut-on à la fois dire que ce qui survient est quelque chose qui ne peut être réduit, au sens d'éliminé sur ce quoi il survient tout en affirmant que ce quelque chose n'a aucune dignité ontologique ? — et montre que là où elle a un sens, dans la théorie révisée des états de choses — elle n'est rien d'autre qu'une traduction de la notion d'identité. Si finalement Armstrong

⁶⁶³ *Op. cit.*, p. 140 et « Particulars Have Their Properties of Necessity », p. 243.

⁶⁶⁴ *Truth and Truthmakers*, pp. 48-49. La section consacrée aux vérificateurs n'emploie pas la notion de survenance.

⁶⁶⁵ Markku Keinanen, « Armstrong's Conception of Supervenience », in Tim de Mey et Markku Keinanen (éd.), *Problems from Armstrong, Acta Philosophica*, volume 84, Helsinki, 2008, p. 51.

peut se passer de la notion de survenance c'est parce qu'il en revient à une conception méréologique de l'état de choses, et à une conception méréologique qui inclut la nécessité du lien entre universaux et particuliers. Armstrong renonce à l'atomisme des parties, des constituants de l'état de choses. Il renonce à essayer de penser l'unité complexe qu'est l'état de choses à partir des présupposés russelliens de la théorie de la proposition de 1903. Le lien entre un particulier et ses propriétés (monadiques et relationnelles) est nécessaire, le particulier est identique d'une certaine manière à ses universaux, et l'état de choses n'est rien d'autre que cette identité. On peut également se demander si parler de méréologie a là aussi un sens. La notion de méréologie est utilisée à des fins d'exposition, mais cette exposition n'est qu'une abstraction.

b. Ressemblance et relation interne

i. Les nominalismes de la ressemblance

H. H. Price, partisan du nominalisme de la ressemblance, comprend ainsi l'argument développé par Russell dans les *Problèmes de philosophie* contre les théories qui récusent l'existence des universaux au moyen de la ressemblance.

Dans leur tentative de « se débarrasser des universaux », les Philosophes de la Ressemblance semblent concentrer leur attention sur les universaux de *qualité* (par exemple rouge, couleur, forme) et disent peu ou rien des universaux de relation. Ils ont donc manqué de remarquer que la ressemblance elle-même est l'un d'entre eux.⁶⁶⁶

En résumant ainsi la portée de la critique de Russell, qu'il ne nomme pas, Price montre qu'il a parfaitement compris ce qui porte la défense des universaux par Russell, savoir l'irréductibilité des relations aux qualités. Russell ne peut défendre une position nominaliste puisque celle-ci repose sur la négation de l'existence des relations. Pour défendre son nominalisme de la ressemblance Price doit montrer que la ressemblance n'est pas dans sa théorie un universel mal compris. La stratégie de Price consiste à montrer que la ressemblance ne peut être un universel parce qu'elle n'est pas ce que recouvre habituellement le mot

⁶⁶⁶ H. H. Price, « Universals and Resemblances », in Charles Landesman (éd.), *The Problem of Universals*, New York et Londres, Basic Books, Inc., Publishers, 1971, p. 49.

« universel » : elle n'est ni une qualité ni une relation. Pour montrer qu'elle n'est pas une relation Price doit lutter contre l'évidence.

Mais d'après la Philosophie de la Ressemblance, la ressemblance n'est pas seulement une relation parmi d'autres. En effet, d'après cette philosophie, il serait tout à fait fallacieux de l'appeler « relation ». Elle est trop fondamentale pour être appelée ainsi. Car ce que nous appelons *ordinairement* « relations » (aussi bien que ce que nous appelons « qualités ») est lui-même fondé sur ou analysable en ressemblances.⁶⁶⁷

La ressemblance ne peut être une relation parce qu'elle est ce qui permet de définir toute relation et toute qualité. En effet, selon la philosophie de la ressemblance défendue par Price, les relations ordinaires sont définies-par. La ressemblance est une « relation « formelle » ou « métaphysique » »⁶⁶⁸. Price est peu prolix sur cette notion de relation formelle. Il dit qu'elle n'est pas une relation ordinaire pour qu'elle ne soit pas désignée comme universel. Mais il n'affirme pas non plus qu'elle est un particulier puisqu'elle permet de définir tout particulier. Ni universel, ni particulier, quelle réalité peut-on donc lui accorder ? On retrouve ici le problème du non-statut ontologique qui est attribué à la ressemblance entendue comme relation survenante. En ce qui concerne son interprétation du nominalisme de la ressemblance, reposant sur une lecture de Price⁶⁶⁹ Armstrong dans *Universals. An Opinionated Introduction* affirme que la question du statut ontologique de la ressemblance (est-elle un universel ou un particulier ?) ne se pose pas à partir du moment où on la conçoit comme une relation interne et donc survenante.

La liaison n'est pas quelque chose de supplémentaire. Mais si elle n'est pas quelque chose de supplémentaire, nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir si ces liaisons sont des universaux ou simplement des particuliers qui se ressemblent les uns les autres.⁶⁷⁰

Ainsi la régression de ressemblance est court-circuitée. Son efficacité tient au fait qu'elle révèle la ressemblance comme universel. Comme la solution de Price, celle d'Armstrong consiste à neutraliser la ressemblance par rapport à la distinction universel-particulier. La ressemblance ne peut être saisie par cette distinction. Mais contrairement à ce que défend Price la relation de ressemblance ici n'est pas quelque chose de fondamental. Au contraire en

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 51.

⁶⁶⁹ *Universals*, p. 15

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 56.

tant que relation interne elle est réductible aux entités qu'elle relie. Jonathan Lowe nous l'avons vu à propos de l'instanciation et des autres relations formelles ontologiques que sont la caractérisation et l'exemplification réunit ces deux stratégies : il affirme que l'instanciation et les autres relations formelles ontologiques sont si fondamentales qu'elles ne peuvent être des étants ; elles sont survenantes. Ces deux stratégies apparaissent ensemble redondantes : elles poursuivent le même but : montrer que la relation formelle ontologique ne se laisse pas enfermer dans une des catégories ontologiques qui circonscrivent les éléments du monde.

Le nominalisme de la ressemblance le plus contemporain, celui théorisé par Rodriguez-Pereyra est plus radical. Il refuse la stratégie qui consiste à reconnaître la ressemblance comme une entité, même une entité qui échappe à la distinction ontologique universel/particulier. Il n'y a tout simplement pas de relation de ressemblance.

Qu'est-ce qui rend vrai le fait que *a* et *b* se ressemblent ? La réponse du Nominalisme de la Ressemblance est celle-ci : seulement *a* et *b* ensemble. [...] Il n'y a alors pas besoin de postuler des entités supplémentaires pour rendre compte des faits de ressemblance : les entités se ressemblant suffisent à en rendre compte. Et ainsi aucune régression de ressemblances ne surgit, puisqu'il y a seulement des particuliers ressemblants et pas de ressemblances du tout.⁶⁷¹

La question de savoir si la relation de ressemblance est une relation interne ou une relation externe ne se pose donc pas. Les états de choses faisant des propositions énonçant la ressemblance entre des particuliers des propositions vraies sont des états de choses survenants. Cette solution est bien plus économique que celle du nominalisme de la ressemblance conçu par Armstrong. En effet Armstrong concevait la solution au problème bradleyen proposé par le nominalisme de la ressemblance comme une double survenance : la relation de survenance survient sur ses termes et les états de choses surviennent sur leurs constituants (parmi lesquels la relation interne de survenance). Et c'est également sur ce schéma qu'Armstrong concevait sa propre solution par l'instanciation dans *Universals*. Mais dans les derniers textes, dans lesquels il défend l'unification des états de choses par l'identité partielle il en revient à une solution non relationnelle qui suit le même principe que celle de Rodriguez-Pereyra : reconnaître les états de choses comme survenants sans doubler cette survenance de celle d'une relation formelle.

⁶⁷¹ *Resemblance Nominalism*, p. 115.

ii. Ressemblance et théorie des tropes

La théorie des tropes utilise la ressemblance pour rendre compte de la manière dont deux particuliers peuvent être dits posséder la même propriété. Ce que les réalistes comprennent comme une entité, une propriété universelle, n'est en fait qu'une classe de tropes ressemblants. Qu'est-ce que cette ressemblance entre tropes ?

D. C. Williams reconnaît deux relations primitives, celle de localisation et celle de similarité.

Nous détournant maintenant brièvement de l'alphabet de l'être pour jeter un œil à sa syllabation, nous observons deux manières fondamentales pour les tropes d'être liés l'un à l'autre : la manière de la localisation et la manière de la similarité. [...] La localisation est externe au sens où un trope *per se* n'implique, ni ne nécessite, ni enfin ne détermine sa localisation relativement à n'importe quel autre trope, tandis que la similarité est interne au sens où, deux tropes étant donnés, il est impliqué, nécessité ou déterminé s'ils sont similaires et en quoi ils sont similaires.⁶⁷²

Les tropes en relation de coïncidence forment les particuliers concrets alors que les tropes en relations de similarité « peu[vent] être supposé[s] être [des] universel[s] abstrait[s], ou au moins correspondre formellement à [des] universel[s] abstrait[s] ou essence[s] ». ⁶⁷³

Mais ce qui nous intéresse ici est le statut accordé à la relation de ressemblance. Elle est un trope.

La localisation et la similarité (ou quoi que ce soit d'autre) fournissent toutes les relations, comme les tropes fournissent les termes, mais le total des relations n'est pas une chose par-dessus ou par delà la totalité des termes, car une relation R entre les tropes a et b est un trope constitutif du complexe r'(a, b) (i. e. la somme coïncidence de Harlac et Hamif), alors qu'inversement les termes a et b seront composés en général de constituants en relation – bien que peut être pas plus que l'étendue d'une qualité du « lisse », un quale « homéomère », tel qu'une couleur.^{674 675}

⁶⁷² D. C. Williams, *op. cit.*, p. 7, trad. fr., p. 39.

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 9, trad. fr., p. 42

⁶⁷⁴ *Ibid.* p. 8, trad. fr., p. 41.

⁶⁷⁵ Ces quelques extraits suffisent à montrer combien la théorie des tropes de Campbell est éloignée de la théorie de Williams, bien que Campbell revendique la philosophie de Williams comme sa « principale inspiration » (*Abstract Particulars*, p. xi). Williams reconnaît en un sens les universaux, que certains tropes sont composés de tropes en relation et que les relations fondamentales sont elles aussi des tropes.

Comment la ressemblance alors même qu'elle est une relation fondamentale peut-elle être un trope ? Ce ne peut être le cas que si les tropes de relations sont les seuls tropes prédicatifs et n'appartiennent pas à la même catégorie de tropes que les tropes de qualités.

La voie empruntée par Campbell est différente. Il utilise certes la ressemblance pour rendre compte du fait que deux particuliers puissent être dits posséder la même propriété :

Leur mutuelle ressemblance est ce qui fait des tropes des tropes de la même sorte. Leurs natures font de cela la sorte rouge, plutôt que la sorte bleue ou oblongue. C'est en vertu de la ressemblance (*likeness*) des tropes en question qu'il est approprié d'utiliser des *tokens* de mots ressemblants.⁶⁷⁶

Mais il n'y a pas de ressemblance, il n'y a que des faits de ressemblance. Il n'y a donc pas à se poser la question de savoir si la ressemblance est une relation interne ou une relation externe, si elle est ou non un trope. Il n'y a pas de telle relation. La ressemblance n'est pas une entité. La ressemblance n'est rien d'autre que les faits de ressemblance survenant sur leurs relata.

En un sens, la thèse défendue dans ce chapitre accorde à la ressemblance un statut dérivé – les faits ressemblants (*resemblings*) surviennent sur leurs termes. Mais en un autre sens, elle est primitive : il n'y a pas de définition éliminative de la ressemblance.⁶⁷⁷

Moreland affirme que dans « *The Metaphysics of Abstract Particulars* » Campbell défendrait la ressemblance comme une relation externe : « Campbell soutient explicitement que la relation d'exacte similarité est un fait inanalysable, primitif, brut et cela ne peut signifier qu'une chose, que cette relation est une relation externe. » (*op. cit.*, p. 56). Cette interprétation repose sur l'exclusion du caractère fondé et donc dérivé des relations internes et le caractère inanalysable de la relation de ressemblance. Mais ces deux aspects, à notre sens, loin d'être contradictoires, sont au contraire l'expression de l'usage que la métaphysique analytique fait de la notion de survenance : certes elle « analyse » ce qui survient comme étant déterminés par certaines propriétés ou la nature de leurs relata, mais cette analyse lui permet de couper court à l'analyse. Dans le cas présent il n'est pas nécessaire de développer plus avant l'analyse. Des particuliers concrets se ressemblent parce que parmi leurs constituants il y a des tropes similaires. C'est tout. La nature des tropes est un fait fondamental, il n'y a pas à

⁶⁷⁶ *Abstract Particulars*, p. 31.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 38.

chercher plus avant pourquoi tel trope possède telle nature. Il est ce qu'il est. Et du fait de la nature de certains tropes, il y a survenance de ressemblances entre tropes.

c. Coprésence et relation interne

Si la ressemblance ne pose pas de difficulté quant à la cohérence du projet campbellien, la relation de coprésence est une véritable épine dans cette théorie. Campbell est conduit à la fin de *Abstract Particulars* à apporter d'importantes révisions à son atomisme fondationnaliste, qui à notre avis dénaturent la théorie qu'il défend originellement.

[...] de mon point de vue, il y a une connexion entre les deux composants que j'ai choisis — une théorie des faisceaux, et une défense des relations qui ne sont que dérivées : cette connexion est consolidée par des motifs qui me font mettre la philosophie des tropes à la première place. Deux de ces motifs opèrent puissamment sur moi, d'une part, quand une économie ockhamiste me conduit, celle qui consiste à avoir une ontologie qui n'ait qu'une seule catégorie : les tropes monadiques ; et d'autre part, parce que je souhaite éviter les problèmes tortueux qui naissent de la liaison caractéristique, et non-relationnelle, qui est celle de l'inhérence dans la théorie classique chaque fois qu'elle requiert de raccorder les propriétés aux substances.⁶⁷⁸

Comme nous l'avons vu précédemment Campbell réduit les relations aux propriétés qui les fondent. Mais qu'en est-il de la relation de coprésence qui doit permettre de dépasser le caractère atomique des tropes et de les lier en particuliers concrets ? La coprésence a-t-elle un statut à part des autres relations ? Est-elle une relation elle-aussi survenante, fondée sur des propriétés des tropes qu'elle met en relation ? Si Campbell ne parvient pas à montrer que la coprésence est elle aussi une relation survenante c'est alors le programme fondationnaliste qui s'effondre et par là aussi sa réponse à l'objection bradleyenne. En effet si la coprésence est bien une relation survenante, alors elle n'a aucun coût ontologique et par là ne peut impliquer une régression à l'infini. Par contre si elle est une relation externe⁶⁷⁹, de la sorte de celles qui

⁶⁷⁸ Keith Campbell, « La place des relations dans une théorie des tropes », p. 356.

⁶⁷⁹ Pour Russell il est bien entendu hors de question de concevoir la relation de coprésence comme une relation interne. Elle est une relation externe. Mais que cela soit dans *Signification et vérité* ou bien dans *La connaissance humaine* l'objet de Russell n'est pas de s'interroger sur la capacité à relier de la relation de coprésence. Il concentre ses efforts dans la justification de la conception des particuliers comme faisceaux d'universaux. Un universel est une entité répétable qui peut être une qualité de plusieurs particuliers. Comment obtenir des complexes particuliers, non répétables à partir d'entités répétables ?

sont non-fondées sur les propriétés de leurs termes, alors son existence même contrevient aux principes fondamentaux de l'ontologie campbellienne. En effet, Campbell ne peut faire de cette relation de coprésence un universel : il défend une ontologie à une catégorie ; toutes les entités sont des tropes monadiques. Si la coprésence est un trope, alors pour respecter l'ontologie à une catégorie Campbell ne peut la concevoir comme une relation externe ; et de plus si elle est un trope se pose la question de savoir comment elle est reliée aux autres tropes (nous serions conduits à une régression à l'infini de tropes de coprésence).

La coprésence est-elle une relation survenante ? Et de quel type : une relation interne ou une relation externe fondée sur les propriétés de ses termes ?⁶⁸⁰ Elle ne peut être une relation interne. Si elle est une relation interne alors l'atomicité des tropes n'est pas respectée.

Nous cherchons à échapper à cette difficulté en considérant un "complexe" de qualités. Ce que j'entends par là peut être très aisément compris si on l'énonce en des termes psychologiques. Si je vois quelque chose, et qu'au même moment j'entende autre chose, mes expériences visuelles et auditives ont une relation que j'appelle "coprésence". Si, au même moment, je me souviens de quelque chose qui s'est produit hier et que j'anticipe avec terreur mon prochain rendez-vous chez le dentiste, mon souvenir et mes anticipations sont aussi "coprésents" à ma vision et à mon audition. Nous pouvons continuer ainsi jusqu'à former le groupe entier de mes expériences présentes et de tout ce qui est coprésent à toutes. C'est-à-dire, étant donné un groupe quelconque d'expériences qui sont toutes coprésentes, si je trouve quelque chose d'autre qui est coprésent à toutes, je peux l'ajouter au groupe, et continuer ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait rien d'autre qui soit coprésent à tous les membres du groupe et à chacun d'eux. J'obtiens alors un groupe qui a les deux propriétés suivantes : a) tous les membres du groupe sont coprésents, b) rien de ce qui est extérieur au groupe n'est coprésent à un quelconque membre du groupe. J'appelle un tel groupe un "complexe complet de coprésence". (*Human Knowledge*, p. 312, trad. fr., p. 331)

Nous pouvons former des groupes de qualités ayant les deux propriétés suivantes: a) tous les membres du groupe sont coprésents; b) étant donnée quelque chose qui n'est pas membre du groupe, il y a au moins un membre du groupe auquel il n'est pas coprésent. Tout groupe complet de qualités coprésentes de ce type constitue un seul tout complexe, défini quand ses constituants sont donnés, mais qui est lui-même une unité, non une classe. C'est-à-dire qu'il est quelque chose qui existe, non seulement parce que ses constituants existent, mais parce que, en vertu de leur coprésence, ils constituent une structure unique. (*Ibid.*, p. 315, trad. fr., p. 334)

⁶⁸⁰ Anna-Sofia Maurin dans *If Tropes* (Dordrecht, Boston et Londres, Kluwer Academic Publishers, 2002, pp. 129-134) fait particulièrement bien le point sur cette question.

Affirmer que la coprésence est une relation interne impliquerait que les tropes coprésents ne puissent être eux-mêmes et donc tout simplement être (un trope est une entité simple - au sens où il n'a que deux aspects, sa nature et son individualité⁶⁸¹-, qui ne peut changer ; il n'est pas une multiplicité de caractères) qu'en tant que reliés aux tropes auxquels ils sont coprésents. Ils seraient donc déterminés à être eux-mêmes et à être du fait d'appartenir à tel ou tel faisceau de tropes. Les tropes ne seraient plus alors des entités indépendantes. Reste donc à accorder à la coprésence le statut de relation externe fondée sur les propriétés de ses termes, c'est-à-dire ici sur la nature même des tropes qu'elle relie. La coprésence dans ce cas n'est pas essentielle à l'identité de ses termes. Que les tropes coprésents ne soient plus coprésents n'impliquent aucun changement interne, dans la nature de ces tropes. Mais du fait de la simplicité des tropes on ne voit pas ce qui fait par exemple qu'au sein des tropes ce vert-ci et cette rondeur-là, ces tropes sont coprésents en un faisceau pour former le particulier concret qu'est ce petit pois-ci. La localisation des tropes n'est pas un aspect des tropes, la coprésence d'un certain nombre de tropes en un faisceau particulier ne peut donc être fondée dans leurs localisations. Chaque trope est lui-même coprésent à sa position spatio-temporelle (« toute ce qui est spatio-temporel existe dans un lien de coprésence avec son lieu. »⁶⁸²) La coprésence ne peut donc être une relation externe fondée sur la position spatio-temporelle des termes qu'elle relie.

Mais il n'est pas seulement difficile pour Campbell de dépasser le caractère atomique des tropes, de rendre compte de leur connexion en particuliers concrets. Il éprouve à un niveau encore plus fondamental des difficultés à montrer le caractère atomique des tropes. La théorie des tropes affirme que les tropes sont les constituants élémentaires du monde, auxquels se réduisent toutes les entités plus complexes. Pour pouvoir défendre cette thèse elle doit donc être capable de fournir les critères qui nous permettent d'identifier ces constituants comme des unités. Or « le problème est que les tropes dans le royaume manifeste semble engendrer toute une série de problèmes intraitables à propos de l'unité, de l'identité et du dénombrement. »⁶⁸³ Campbell pense les tropes comme des particuliers ayant une extension spatio-temporelle. Se pose donc le problème des limites de cette extension⁶⁸⁴. Il est nécessaire de déterminer quand et où un trope commence et s'arrête. Si l'on s'intéresse au cas les plus

⁶⁸¹ *Abstract Particulars*, p. 68-71.

⁶⁸² *Ibid.*, p. 130.

⁶⁸³ *Ibid.*, pp. 135-136.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 136.

évidents de tropes, les qualités sensibles, telles que les tropes de couleur, de chaleur, de solidité ou de rugosité, le plus souvent nous avons affaire à une surface présentant ces qualités. Cette surface n'est-elle constituée que par un trope de couleur, de chaleur, de solidité ou de rugosité, ou bien de plusieurs tropes ? Si l'on considère qu'il n'y a qu'un trope de vert, par exemple, constituant la couleur d'une surface verte ne devra-t-on pas dire que ce trope de vert a des parties, mais s'il a des parties il n'est plus alors un trope tel que défini auparavant comme une entité ontologiquement fondamentale, dont le reste de la réalité est constitué. Mais si l'on prétend que cette surface est constituée de plusieurs tropes on doit pouvoir dire combien ils sont et comment ils sont structurés. De plus les tropes conçus comme tropes de qualités sensibles présentent un autre problème de délimitation, non plus quantitatif mais qualitatif. Ces qualités sensibles présentent des variations continues. Quand exactement dans le spectre des couleurs passe-t-on de l'indigo au violet, quand le glaçon dans le verre de whisky passe-t-il de l'état solide à l'état liquide ? Encore une fois l'on est face à une alternative, dont les deux membres ne sont pas satisfaisants. Soit l'on affirme que ces variations peuvent être résolues en une infinité d'entités distinctes, mais alors le passage de l'une à l'autre est si ténu qu'il ne semble pas y avoir de ruptures naturelles dont on puisse rendre compte par une conception atomique des tropes. Soit l'on affirme que c'est le trope lui-même qui est soumis à variations, et que ce n'est pas le passage d'un trope à un autre qui constitue la variation, mais alors quel est le fondement objectif de telles variations ? « [S]i les tropes sont réellement fondamentaux, la ligne entre un trope et un autre, même un autre de la même espèce générale, est aussi profonde et aussi naturelle qu'une chose peut l'être. Les éléments de l'être ne doivent pas venir avec des limites indéterminées, qu'elles soient spatiales ou temporelles. »⁶⁸⁵ Le même type de problème se pose quant à la durée des tropes, et au changement. Les tropes possèdent-ils une durée minimale ? Le changement dans les particuliers concrets est dû au remplacement d'un trope par un autre : une pomme qui mûrit est une pomme qui perd le trope couleur verte propre à cette pomme et acquiert le trope couleur rouge propre à cette pomme. Mais « [i]l n'y a aucun mécanisme qui dirige la transition »⁶⁸⁶. Les tropes apparaissent comme des entités très mystérieuses qui ne permettent finalement pas de rendre compte de problèmes ontologiques fondamentaux. C'est toute la théorie des tropes comme ontologie à une catégorie qui perd son sens, comme ontologie entièrement fondée sur une seule sorte d'entités, les tropes :

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 141.

Si les tropes sont fondamentaux, comme la théorie l'exige, on ne peut les faire apparaître ou les anéantir par aucun procédé systématique intelligible. Un tel procédé impliquerait des entités sous-jacentes et transformerait les tropes en habitants ontologiquement dérivés du cosmos.⁶⁸⁷

Campbell pour régler le double problème posé par l'atomisation des tropes envisage un curieux retour au monisme, qui plus est au monisme de Bradley par le biais d'une théorie des champs :

Adopter une telle interprétation du cosmos en termes de champs implique que alors que les objets familiers de l'image manifeste en effet se tiennent en de pures, et non fondées, relations externes de distance et de direction dans l'espace et le temps, leurs remplaçants dans l'image scientifique ne se tiennent pas dans de telles relations. Les relations purement externes appartiennent à l'Apparence seulement, et non pas aussi à la Réalité. La justification de Bradley est la dernière conséquence que l'on aurait pu anticiper pour la philosophie des tropes.⁶⁸⁸

Bien que cette défense d'un retour à un certain Bradley — et on peut se demander en quoi exactement le monisme défendu par Campbell est bradleyen, parler d'apparence et de monisme ne suffit pas pour être bradleyen— semble étonner l'auteur lui-même, il est en quelque sorte la conclusion logique d'une philosophie des tropes qui veut concilier trois exigences difficilement compatibles : 1) défendre l'atomisme des tropes, 2) faire de toutes les relations des relations survenantes, qu'elles soit internes ou externes mais fondées sur les propriétés de leurs termes, et 3) faire des particuliers concrets des faisceaux de tropes. On ne peut maintenir atomisme des tropes et absence de relations externes au sens strict. Campbell d'ailleurs identifie bien le principe de sa théorie qui ne lui permet pas de rendre compte des particuliers concrets à partir d'une coprésence survenante : son atomisme. C'est pourquoi à ce moment du livre Campbell apporte un grand changement à sa théorie. Il traduit sa théorie des tropes en une théorie des champs. Les tropes auxquels Campbell a consacré l'essentiel de son livre, par exemple le vert de ce pois-ci, sa rondeur particulière, ne sont plus que des « quasi-tropes », des tropes phénoménaux, de « pseudo-partie[s] » de champs, des « sous-section[s] spatialement limitée[s] d'un champ ».⁶⁸⁹ Les véritables tropes fondamentaux sont des « champs tridimensionnels, chacun d'entre eux distribue une quantité, dans des intensités

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 142.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 130.

⁶⁸⁹ *Ibid.*, p. 152.

variant peut-être, à travers tout l'espace-temps »⁶⁹⁰, champs de force gravitationnelle, électromagnétique, faible et forte.⁶⁹¹ A la différence des quasi-tropes ils partagent certains traits des entités atomiques : ils ne sont pas soumis au changement, ils sont sans partie, mais contrairement aux atomes ils ne présentent pas de problèmes de limites.⁶⁹² Ce que Campbell dans ses premières définitions⁶⁹³ avait défini comme les entités fondamentales n'est plus qu'apparence dont on rend compte par la fluctuation des champs.

Le monde des champs détrône de tels tropes, bien sûr. Mais il ne peut simplement les congédier. On doit leur donner leur dû ; ils ne sont pas des illusions, et ils ne sont pas des inventions ; ils sont des *apparences bien-fondées* (au moins), et doivent être traités comme tels.⁶⁹⁴

Le monde phénoménal est constitué par des choses, sur le modèle de la substance, alors que la réalité est constituée par des champs qui ne présentent pas la séparation entre les quasi-tropes que l'on ne parvient pas à dépasser dans le monde phénoménal. L'apparence de la substantialité des choses est créée par la variation nette de la densité masse/énergie sur de très courtes distances. Ces variations soudaines conduisent l'esprit humain à morceler les champs en entités atomisées. « Ce que la conception des champs soutient est la complétude : elle répudie l'indépendance auto-subsistante. »⁶⁹⁵ Campbell nous donne alors une nouvelle définition des particuliers concrets :

Un quasi-trope est un morceau de trope-champs, traité comme s'il était un item distinct et indépendant. Bien que nous puissions concevoir de tels morceaux comme jouissant d'une existence indépendante, ce qui est concevable dépasse ce qui est possible à cet endroit. Notre monde familier d'objets, d'acacias et de gommes, de tables et de chaises, de montagnes et de lacs, consiste en des morceaux colocalisés de cette sorte sélectionnés d'une manière non frivole.

La colocalisation des propriétés d'un objet concret complexe est un fait survenant. Il surgit à partir de la localisation, c'est-à-dire de la coïncidence spécifique avec une région de l'espace-temps, d'une région d'une relativement haute valeur de quantités de différents champs.⁶⁹⁶

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 146.

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 146.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 145.

⁶⁹³ *Ibid.*, pp. 2-4.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 152.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 154.

⁶⁹⁶ *Ibid.*, p. 153.

La théorie des tropes comme champs permet de se débarrasser des problèmes douloureux posés par la relation de coprésence. Cette relation appartient elle-même au champ phénoménal. Elle est elle-même une relation fondée sur les variations des champs/du champ sur le(s)quel(s) elle survient. Il n'y a pas de relation fondamentale entre les tropes fondamentaux que sont les tropes entendus comme champs.

La solution de Campbell et sa profonde volte-face constituée par le passage du langage de l'ontologie au langage de la physique ne semble pas réellement convaincante, et malgré une apparente complexité scientifique, apparaît comme aussi *ad hoc* que les autres solutions au problème bradleyen que nous avons rencontrées. Le frégéen Bob Hale est particulièrement sévère dans sa recension de *Abstract Particulars* mais sa critique sonne juste : « c'est pour moi une réelle question [...] que de savoir si le changement proposé est plus qu'une pièce d'une physique de comptoir opportuniste, avec un otage substantiel des fortunes de la théorie physique actuelle. »⁶⁹⁷ Campbell nous semble opportuniste en un second sens, philosophique, lorsqu'il convoque la figure de Bradley pour s'étonner que sa théorie des tropes conduise à défendre l'affirmation de Bradley selon lequel toutes les relations externes appartiennent à l'apparence. Bien que nous ne partagions pas l'intuition idéaliste de Bradley, nous pouvons dire qu'une telle remarque de Campbell ne rend pas réellement hommage à cet auteur. En effet Bradley a le mérite de montrer la difficulté à rendre compte du caractère reliant des relations et de construire une véritable philosophie pour tenter d'en venir à bout. Le texte de Campbell ne nous semble pas animé d'un même sérieux ontologique.

4. La survenance contre l'analyse

L'usage de la notion de survenance à des fins explicatives en théorie de l'esprit a été lourdement critiqué par Kim qui l'a proprement théorisée :

Mais la survenance elle-même n'est pas une relation explicative. Ce n'est pas une relation métaphysique « profonde » ; mais plutôt une relation de surface qui rend compte d'un mode de covariation de propriétés, suggérant la présence d'une dépendance intéressante qui pourrait l'expliquer.⁶⁹⁸

⁶⁹⁷ Bob Hale, « Review Keith Campbell, *Abstract Particulars* », in *Mind*, n° 397, janvier 1991, p. 145.

⁶⁹⁸ « Postscripts on Supervenience », in *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, Cambridge University Press, 1993, p. 167.

et d'autres :

Invoquer une relation métaphysique primitive et spéciale de survenance pour expliquer comment les propriétés non-naturelles sont reliées aux propriétés physiques c'est simplement ajouter du mystère au mystère, recouvrir une démarche obscurantiste par une autre.⁶⁹⁹

Nos précédentes analyses tendent à tirer une conclusion du même ordre quant à l'application de la notion de survenance à l'ontologie pour rendre compte de la manière dont les éléments du monde sont structurés. Armstrong dans *A Combinatorial Theory of Possibility*, ouvrage qui consacre un chapitre entier à la notion de survenance, s'était montré prudent : « On doit bien entendu remarquer que les thèses de la survenance sont simplement des *thèses*. Certaines de ces thèses sont très controversées et servent plus à attirer l'attention sur une question qu'à y répondre. »⁷⁰⁰ Mais comme nous l'avons montré Armstrong ne s'est pas montré aussi circonspect par ailleurs, et il a utilisé la survenance bien plus comme une solution au problème de l'unification des états de choses que comme emphase. Et là encore il semble que l'on en demande trop au « sauveur de la philosophie du 20^{ème} siècle »⁷⁰¹. Alors que ces philosophes tentent de résoudre le problème posé par l'analyse ils fournissent une solution anti-analytique. Alors que les relations formelles supportent toute une construction métaphysique l'on doit se contenter d'une analyse de ces relations et de leur rôle qui semble un peu courte : ces relations surviennent, elles n'ont pas de poids ontologique. Et que cela soit dans la dernière théorie des états de choses d'Armstrong, le nominalisme de la ressemblance de Rodriguez-Pereyra ou bien encore la théorie des tropes de Campbell, l'on en vient à des théories qui suppriment les relations fondamentales. Il n'y a plus de relation d'instanciation dans la théorie de Armstrong, il n'y a plus de relation de coprésence dans la théorie de Campbell et plus de relation de ressemblance dans la théorie de Rodriguez-Pereyra, alors même que la métaphysique analytique se voulait le renouveau d'une philosophie des relations. Ces métaphysiciens dans le développement de leurs dernières philosophies se sont considérablement éloignés du projet russellien, sans apporter de solutions satisfaisantes au problème de la régression bradleyenne et sans renouveler la philosophie des relations.

⁶⁹⁹ Stephen Schiffer, *Remnants of Meaning*, Cambridge, MIT Press, 1987, pp. 153-154, cité par Robert Stalnaker, « Varieties of Supervenience », p. 203.

⁷⁰⁰ *A Combinatorial Theory of Possibility*, p. 104.

⁷⁰¹ Thomas R. Grimes, « The Myth of Supervenience », in Jaegwon Kim (éd.), *Supervenience*, p. 299.

QUATRIEME ARGUMENT : LE PRINCIPE DES VERIFACTEURS

Les textes les plus récents de la métaphysique analytique font grand usage de la notion de vérifacteur (*truthmaker*). Il n'est pas de notre propos ici de statuer sur la valeur d'une telle théorie de la vérité comparée aux autres options épistémologiques possibles, théorie cohérentistes, théories pragmatistes, théories vérificationnistes, théories identité. Nous voulons présenter la théorie des vérifacteurs, et montrer en quoi elle est une sorte de réhabilitation métaphysique de la notion de vérité. Il s'agit de déterminer exactement à quoi une telle réhabilitation peut prétendre. De la même manière dans les parties précédentes nous n'avons pas cherché à défendre telle ou telle option ontologique. Ce qui nous importe est simplement de montrer comment certains russellianismes sont utilisés pour défendre avec plus ou moins de bonheur une position nominaliste, tropiste ou réaliste. Ici nous cherchons à montrer comment la théorie des vérifacteurs est utilisée à des fins ontologiques, comment des arguments qui ont pour but de défendre le nominalisme, le réalisme ou une théorie des tropes s'appuient sur la notion de vérifacteur, et si le choix d'une telle théorie de la vérité implique une conception de la réalité particulière.

La méthodologie de cette partie diffère de celle mise en œuvre dans les parties précédentes. On ne peut pas dire que le principe des vérifacteurs soit un russellianisme dans le même sens que peuvent l'être les arguments fondés sur la régression à l'infini, l'instanciation des relations ou la distinction relation interne-relation externe. Russell est certes pour les auteurs de la métaphysique analytique une référence quant à la notion de vérifacteurs. Ils débattent clairement des thèses qu'il a pu soutenir par exemple sur les faits généraux ou les faits négatifs⁷⁰², sur la nature des faits qui peuplent le « zoo »⁷⁰³ ontologique. Nous ne nous

⁷⁰² Par exemple *Truth and Truthmakers*, pp. 53-82,

⁷⁰³ *The Philosophy of Logical Atomism*, p. 191, trad. fr., p. 375.

intéresserons pas ici à ces questions, questions en aval de celle qui retient notre attention ici. Dans cette partie nous voulons moins souligner comment un argument plus ou moins élaboré dans les textes de Russell s'est cristallisé en un argument systématique dans la métaphysique analytique — que ses auteurs reconnaissent ou non son importance dans la philosophie de Russell —, que montrer comment, plus généralement, un même esprit — est à l'œuvre dans les textes de Russell et de la métaphysique analytique. Le rapprochement des métaphysiciens analytiques de Russell n'est pas pour autant arbitraire ou artificiel ici sur ce point. C'est sur la question de la vérité que les références explicites à Russell dans les textes de la métaphysique analytique sont les plus nombreuses. Mais ce qui nous intéresse ici n'est pas d'établir une filiation entre Russell et certains des métaphysiciens contemporains simplement en exhibant et énumérant les références à la philosophie russellienne. Nous voulons montrer comment Russell et certains métaphysiciens de la métaphysique analytique articulent une théorie des vérifacteurs à leur réflexion sur le réalisme (réalisme versus nominalisme, réalisme versus idéalisme). Après les *Principles*, du fait de l'écueil présenté par la notion de proposition et le caractère indéfinissable de la vérité qui lui est lié, Russell tout en cherchant une solution au problème de l'unité des entités complexes a développé plusieurs théories de la vérité correspondance pour finalement défendre une théorie des vérifacteurs, dont les auteurs de la métaphysique analytique se revendiquent.

I. Théories de la vérité et théorie des vérifacteurs

1. Le « sérieux » du vérificationnisme : Une réponse aux théories déflationnistes

La notion de vérificateur (*truthmaker*) est théorisée dans les années 1980 par Kevin Mulligan, Peter Simons et Barry Smith dans leur article désormais classique, « Truth-Makers »⁷⁰⁴, et John Foster dans « Truthmaker »⁷⁰⁵. Mais cette notion est présente dès les conférences sur la philosophie de l'atomisme logique de Russell.

⁷⁰⁴ Kevin Mulligan, Peter Simons et Barry Smith, « Truth-Makers », in *Philosophy and Phenomenological Research*, 44, 1984, pp. 287-321.

⁷⁰⁵ John Fox, « Truthmaker », in *Australasian Journal of Philosophy*, n 65, 1987, pp. 188-232.

[Un fait] est cette espèce de chose qui rend une proposition vraie ou fausse [*makes a proposition true or false*], cette espèce de chose qui est le cas quand l'énoncé est vrai et n'est pas le cas quand il est faux.⁷⁰⁶

Il lui donne le nom de « vérifieur » dans *Signification et vérité*.

Néanmoins, si « il y a un x tel que fx » est vrai, c'est vrai à cause d'une certaine occurrence, encore que, dans le cas supposé, nous n'ayons pas d'expérience de cette occurrence. Cette dernière peut encore s'appeler le « vérifieur ».⁷⁰⁷

Mais de manière plus contemporaine c'est à C. B. Martin⁷⁰⁸ que les métaphysiciens contemporains empruntent la notion de vérifacteur. Martin utilise en effet un argument fondé sur la notion de vérifacteur pour rejeter le phénoménalisme en montrant qu'il échoue à rendre compte de la vérité des énoncés contrefactuels : puisque le phénoménalisme par définition ne peut avoir de vérifacteurs pour les énoncés à propos de choses non observées, il ne peut donc avoir de vérifacteurs pour les énoncés contrefactuels.

Les vérifacteurs doivent être distingués des véripporteurs (*truthbearers*). Les véripporteurs sont les entités qui peuvent être qualifiées de vraies ou de fausses, alors que les vérifacteurs sont les entités qui rendent vrais ou faux les véripporteurs. Les vérifacteurs en eux-mêmes ne sont ni vrais ni faux.⁷⁰⁹ Les véripporteurs sont vrais ou faux en vertu des vérifacteurs. Vérifacteurs et véripporteurs sont les deux pôles d'une relation de correspondance. Les vérifacteurs peuvent être des faits ou des états de choses (Armstrong), des particuliers (Rodriguez-Pereyra), des tropes, des moments (Mulligan) ; les véripporteurs, des phrases, des propositions.⁷¹⁰ Certains, comme Armstrong, soutiennent une version maximaliste de la

⁷⁰⁶ *The Philosophy of Logical Atomism*, p. 171, trad. fr., p. 351.

⁷⁰⁷ *An Inquiry into Meaning and Truth*, Londres, Routledge, 1992, p. 238, trad. fr. Philippe Devaux, *Signification et vérité*, Paris, Flammarion, 1969, p. 260 (traduction modifiée).

⁷⁰⁸ C. B. Martin a peu publié. Mais on peut se reporter à C. B. Martin, *The Mind in Nature*, Oxford, Clarendon Press, 2008, pour une vue d'ensemble de sa philosophie et de son enseignement. Sur la notion de vérifacteur, cf. plus particulièrement, *ibid.*, pp. 24-34.

⁷⁰⁹ *The Philosophy of Logical Atomism*, p. 165, trad. fr., p. 343: « Il est évident qu'il n'y a pas de dualisme des faits vrais et des faits faux; il y a seulement des faits. »

⁷¹⁰ Kevin Mulligan, Peter Simons et Barry Smith, *op. cit.*, p. 287. *The Philosophy of Logical Atomism*, p. 165, trad. fr., p. 344.

théorie des vérificateurs, savoir que pour toute proposition vraie il y a un vérificateur⁷¹¹, la plus forte opposition réaliste à la théorie déflationniste.

Un des mérites de la théorie de la vérité fondée sur les vérificateurs serait qu'elle rendrait compte véritablement de la manière dont une phrase ou une proposition est vraie. Puisqu'en effet une phrase ou une proposition peut être soit vraie soit fausse, comment le devient-elle ? Mulligan, Simons et Smith posent ainsi leur thèse :

Notre suggestion ici — une suggestion qui est formulée dans un esprit réaliste — est qu'une telle théorie repose sur l'examen direct du lien entre les véripporteurs, le matériau de la logique, et les vérificateurs, qui dans le monde sont ce en vertu de quoi les phrases ou propositions sont vraies.⁷¹²

Les théories vérificationnistes de la vérité s'opposent donc plus particulièrement aux théories déflationnistes⁷¹³, celles qui affirment qu'il ne sert à rien de rechercher la nature de la vérité, puisque la vérité ne possède pas une telle nature. Pour les théories déflationnistes une proposition vraie n'est pas une proposition qui correspondrait à un fait (théories correspondantistes), ou bien qui serait cohérente avec un ensemble de croyances ou avec un ensemble de propositions (théories cohérentistes) ou bien encore qui serait utile (théories pragmatistes). La vérité de la proposition <p> n'est rien d'autre que l'affirmation de sa vérité, <p est vraie.> La vérité n'est pas une authentique propriété. Une telle conception de la vérité participe de l'idée héritée du tournant linguistique que certains problèmes philosophiques ne sont que linguistiques. Pour les déflationnistes il en est ainsi d'une recherche de la nature de la vérité. Comme nous l'avons déjà souligné la métaphysique analytique se caractérise par son refus du linguisticisme. Elle soutient donc que la détermination de la nature de la vérité est un véritable problème philosophique et ne peut pas être réduite à une simple illusion linguistique ou « embrouille linguistique »⁷¹⁴.

⁷¹¹ *Truth and Truthmakers*, p. 7: « Je ne peux fournir aucun argument direct [en faveur du maximalisme]. J'ai l'espoir que les philosophes inclinant au réalisme seront immédiatement attirés par l'idée que la vérité d'une vérité, de toute vérité, dépend de quelque chose qui lui est « extérieur », en vertu de laquelle elle est vraie. [...] J'espère montrer d'une manière suffisamment convaincante qu'il y a de réels candidats pour fournir des vérificateurs dans chacun des cas, et que les réalistes seront ainsi encouragés à adopter une attitude favorable au Maximalisme».

⁷¹² Kevin Mulligan, Peter Simons et Barry Smith, *op. cit.*, p. 287.

⁷¹³ Un de ses plus éminents représentants contemporains est Paul Horwich. Cf. par exemple ses essais réunis dans Paul Horwich, *From a Deflationist Point of View*, Oxford, Clarendon Press, 2004.

⁷¹⁴ Frank Ramsey, « Facts and Propositions », in *Philosophical Papers*, Cambridge University Press, 1990, p. 38.

2. La relation de vérification, une relation mystérieuse

Mais l'une des difficultés majeures de cette théorie de la vérité la frappe en son cœur même : la définition de la relation de vérification (*truthmaking*). Sur la justification de cette relation repose la force des théories vérificationnistes et leur réfutation des théories déflationnistes ; puisque c'est cette relation qui fait sortir la vérité de la sphère purement linguistique, en rattachant les propositions vraies au monde. C'est cette relation qui donne à la notion de vérité sa profondeur. Il ne s'agit pas simplement de dire qu'un vérificateur est associé à un véripporteur par une relation de correspondance. « L'essence d'une proposition consiste à pouvoir correspondre de deux manières à un fait. L'une que l'on peut appeler vraie, l'autre que l'on peut appeler fausse. »⁷¹⁵

Le vérificateur *fait* que le véripporteur est vrai. La relation de vérification est en effet une relation « trans-catégorielle »⁷¹⁶ : les propositions vraies sont vraies en vertu de cette relation qui les relie nécessairement à des faits du monde, autres que linguistiques⁷¹⁷. Comment comprendre la relation qui unit le véripporteur et le vérificateur qui le rend vrai ? Une première manière serait de dire que la relation de vérification est une relation d'implication, au sens logique du terme. C'est la thèse défendue par John Bigelow dans *The Reality of Numbers* :

Chaque fois que quelque chose est vrai, il doit y avoir quelque chose dont l'existence implique (*entails*) que cela est vrai. Le « rendant » dans « rendant vrai » est une implication (*entailment*) essentiellement logique.⁷¹⁸

Mais cette conception de la vérification est difficilement défendable. Sa réfutation repose sur l'idée qu'il ne peut y avoir de relation d'implication qu'entre deux représentations ou propositions. Selon la théorie de la vérification la proposition « la Lune est approximativement sphérique » est rendue vraie par le fait que la Lune est approximativement sphérique. Mais on ne comprend pas très bien comment le simple fait que la Lune soit approximativement

⁷¹⁵ *The Philosophy of Logical Atomism*, p. 185, trad. fr., p. 367-368.

⁷¹⁶ *Truth and Truthmakers*, p. 5.

⁷¹⁷ Même si bien entendu les propositions sont elles aussi des faits du monde. Et certaines d'entre elles ne sont vérifiées que par des propositions. Mais Armstrong en opposant ainsi les propositions aux faits entend simplement accentuer l'idée que la vérité n'est pas une notion linguistique, qu'elle a bien avoir avec le monde et qu'elle doit donc être prise au sérieux.

⁷¹⁸ John Bigelow, *The Reality of Numbers : A Physicalist Philosophy of Mathematics*, Oxford, Clarendon Press, 1988, p. 125.

sphérique puisse nécessiter une proposition à être vraie.⁷¹⁹ La relation de vérification est une « [relation] trans-catégorielle, un terme étant une entité ou des entités dans le monde, l'autre étant une vérité »⁷²⁰, c'est-à-dire une proposition vraie. La relation de vérification n'est ni de l'ordre du purement linguistique, ni de l'ordre du purement symbolique. John Bigelow, conscient de la difficulté, la contourne en affirmant que la relation de vérification est une relation qui se produit entre deux propositions, savoir entre le véripporteur <p> et le vérificateur <T existe>. La proposition p <La Lune est approximativement sphérique> serait vérifiée par la proposition <Le fait T, que la Lune est approximativement sphérique, existe>. Mais cette stratégie n'est pas convaincante. En effet elle consiste à isoler la relation de vérification du monde non linguistique. Nous ne sortons pas de la sphère du langage et la proposition <T existe> doit à son tour être vérifiée. Si elle l'est par une autre proposition, alors l'explication du rendre vrai est conduite à une régression de type inadmissible.⁷²¹

Mais quelle est alors cette relation de rendre vrai ? Il est difficile à ses défenseurs de fournir une caractérisation véritablement positive de cette relation. Ainsi John Heil de reconnaître : « Je n'ai aucune explication positive de la vérification à offrir. Je doute qu'il soit possible d'expliquer la vérification d'une manière éclairante — c'est-à-dire d'une manière qui recourt à des concepts plus simples et plus clairs. »⁷²² Ses défenseurs savent énoncer ce qu'elle n'est pas, mais ne peuvent que métaphoriquement dire ce qu'elle est.

La vérité est une relation entre deux choses – une représentation (le véripporteur) et le monde ou une de ses parties (le véri-facteur). Le Principe des Vérificateurs doit capturer ce fait. Cela ne signifie pas que les choses dans le monde font vraiment les vérités comme le feu fait la chaleur ; ce n'est pas le « faire » de cette sorte qui par et en lui-même cause les choses appelées vérités à venir à l'existence.⁷²³

Le « rendant » n'est pas bien sûr ici le sens causal de « rendant ». La meilleure formulation de ce qu'est ce rendant est semble-t-il donnée par l'expression « en vertu de ». C'est en vertu de cette réalité indépendante que la proposition est vraie. Ce qui rend une proposition vraie est la manière dont elle se tient par rapport à cette réalité.⁷²⁴

⁷¹⁹ John Heil, *op. cit.*, p. 55.

⁷²⁰ *Truth and Truthmakers*, p. 5.

⁷²¹ John Heil, *op. cit.*, p.p. 64-65.

⁷²² *Ibid.*, p. 67.

⁷²³ C. B. Martin, *op. cit.*, pp. 24-25.

⁷²⁴ D. M. Armstrong, *op. cit.*, p. 5.

La relation de vérification n'est pas une relation d'implication au sens logique du terme, mais elle est néanmoins une relation de nécessité. Si elle n'était pas de nécessité, cela signifierait que le vérificateur T pourrait exister sans rendre vraie la proposition <p>. Mais alors que pourrait-il la rendre vraie ? Rien. En effet, on pourrait adjoindre à T un autre vérificateur U. Mais ce nouveau vérificateur, constitué par la somme méréologique T + U ne pourrait pas plus rendre vrai <p> que ne le pouvait T. En effet, on ne voit pas pourquoi U pourrait nécessiter <p> alors que T ne le peut. Et si l'on associe à T non pas une entité non propositionnelle telle que U, mais une autre proposition vraie <q>, alors le problème se pose dans les mêmes termes à propos de <q> qu'à propos de <p>. <q> pour être vraie doit aussi être vérifiée (comment ?), si elle ne l'est pas, alors cela signifie que des propositions peuvent être vraie et dérogée au principe des vérificateurs. C'est donc la théorie de la vérité comme théorie des vérificateurs qui doit être rejetée. A quoi bon en effet une telle théorie puisqu'elle serait fondée sur un autre type de théorie de la vérité ; nous aurions là une théorie de la vérité peu économique. Donc si l'on admet la théorie des vérificateurs on doit admettre que la relation de vérification est nécessaire, sinon l'idée même qu'une proposition puisse être vérifiée par quelque chose qui lui est extérieure perd son sens. C'est l'argument d'Armstrong pour soutenir l'idée que la vérification est une relation nécessaire.⁷²⁵ Mais une telle démonstration par réduction ne nous apporte aucune lumière sur ce qu'est la relation de vérification. La vérification est définie par la nécessité mais on ne peut rendre compte véritablement de cette nécessité. Il ne s'agit ni d'une nécessité d'ordre causal ni d'une nécessité d'ordre logique. Et lorsque Armstrong entend justifier ce caractère nécessaire de la vérification, quoique indéterminé, il n'y parvient qu'en établissant finalement un lien purement analytique et de fait entre théorie des vérificateurs et nécessité. On doit admettre que la vérification est une relation nécessaire sinon l'on est contraint à abandonner la théorie même de la vérité comme théorie des vérificateurs. Bref la relation de vérification reste très indéterminée, et elle ne semble pas être plus qu'un truisme. Ce qui est dommageable pour une théorie qui entend véritablement dire ce qu'est la vérité.

Pour les tenants de la vérification la notion de vérité n'est pas quelque chose de superficiel, elle doit être considérée avec « sérieux » philosophique.⁷²⁶ Mais cette démarche

⁷²⁵ *Ibid.*, pp. 6-7.

⁷²⁶ John Heil, « On Being Ontologically Serious », in Michael Esfeld (éd.), *John Heil. Symposium on his Ontological Point of View*, pp. 15-27.

est grevée du mystère qui entoure la notion de vérification. D'autre part les tenants de cette théorie de la vérité correspondance prétendent lui faire jouer un rôle décisif dans le domaine proprement ontologique : le principe des vérificateurs serait un critère de décision ontologique. Il permettrait de trancher entre une ontologie nominaliste et une ontologie réaliste, entre une ontologie réaliste et une ontologie idéaliste. Le « sérieux » avec lequel certains métaphysiciens analytiques traitent de la notion de vérité les autorise-t-il à étendre la portée de cette notion à la question fondamentale de l'ontologie de la détermination des éléments du monde ?

II. Le principe des vérificateurs peut-il servir de critère de décision ontologique ? (I) Vérificateurs, réalisme et nominalisme

1. Principe des vérificateurs et engagement ontologique

Armstrong fait de l'argument du principe des vérificateurs le concurrent direct de l'engagement ontologique conçu par Quine pour décider d'une ontologie. Pour décider de l'engagement ontologique Quine utilise le critère selon lequel être c'est être la valeur d'une variable liée. Et on ne peut admettre d'entité sans pouvoir être capable de donner un critère d'identité. La méthode de décision quinéenne serait d'après Armstrong idiosyncrasiquement une méthode nominaliste alors que sa propre méthode serait idiosyncrasiquement réaliste. A plusieurs reprises en effet Armstrong restreint la portée décisive de l'argument des vérificateurs.

Je pense que procéder en recherchant les vérificateurs est une discipline utile et éclairante de l'entreprise métaphysique, ou au moins de l'entreprise d'une métaphysique réaliste. Mais ce n'est pas une route facile et automatique pour atteindre la vérité dans de telles matières.⁷²⁷

Mais Armstrong ne s'en tient pas à cette restriction initiale. Par ailleurs Armstrong se veut plus ambitieux : cette nouvelle méthode permettrait, contrairement à celle de la quantification de Quine de tenir compte des prédicats et de ne pas immédiatement obérer de leur statut ontologique : « quand nous nous tournons vers les vérificateurs des vérités, sujet et prédicat

⁷²⁷ *Truth and Truthmakers*, p. 23.

partent sur un pied d'égalité, et nous pouvons en considérer les implications ontologiques d'une manière non biaisée. »⁷²⁸ Armstrong qualifie la théorie de Quine de « nominalisme de l'autruche ou de cape-et-d'épée »⁷²⁹.

Je pense à ces philosophes qui refusent de reconnaître les universaux mais qui en même temps n'éprouvent pas le besoin d'une analyse réductive des [énoncés exprimant la possession de propriétés]. Il n'y a pas d'universaux, mais la proposition selon laquelle a est F est parfaitement correcte telle qu'elle est. Le refus par Quine de traiter les prédicats avec sérieux ontologique semble faire de lui un nominaliste de cette sorte.⁷³⁰

L'argument des vérificateurs aurait donc une portée ontologique générale et non pas restreinte à une ontologie réaliste. Il ne serait pas simplement le critère de décision ontologique qui s'impose à une théorie réaliste des universaux. Il serait ce qui conduit à embrasser une théorie réaliste, non pas simplement parce qu'il est lui-même défini dans un cadre réaliste a priori mais parce que l'ontologie réaliste serait objectivement la seule valide. Par là-même il constituerait le moyen de réfuter le nominalisme.

Armstrong élabore ce critère en un « argument des vérificateurs en faveur des états de choses » et l'utilise contre le nominalisme dans *A Combinatorial Theory of Possibility*⁷³¹, *Universals*⁷³², *The World of States of Affairs* et dans *Truth and Truthmakers*⁷³³ et plus particulièrement contre le « nominalisme de l'autruche » dont la théorie quinéenne serait l'archétype.

Accepter le principe du vérificateur conduira à rejeter la thèse de Quine que les *prédicats* n'ont pas été pris au sérieux en étudiant les implications ontologiques des énoncés que l'on tient pour vrais. Considérez la différence entre l'assertion qu'une certaine surface est rouge et l'assertion qu'elle est verte. Un partisan du principe du vérificateur pensera qu'il doit y avoir un fondement ontologique, une différence dans le monde, pour rendre compte de la différence entre le prédicat

⁷²⁸ *Ibid.*, pp. 23-24.

⁷²⁹ *Universals and Scientific Realism*, volume 2, p. 16.

⁷³⁰ *Ibid.*, p. 16. Cf. également David Armstrong, « Against Ostrich Nominalism: A Reply to Michael Devitt », in *Pacific Philosophical Quarterly*, 61, 1980, p. 441.

⁷³¹ *A Combinatorial Theory of Possibility*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 41.

⁷³² *Universals*, p. 89.

⁷³³ *Truth and Truthmakers*, pp. 23-24. L'argument n'est ici qu'à peine évoqué.

« rouge » s'appliquant à la surface et le prédicat « vert » s'appliquant de cette façon.⁷³⁴

Affirmer « la surface est rouge » n'implique pas pour Quine autre chose que la reconnaissance de l'existence de la surface ; il n'y a pas à reconnaître l'existence de la rougeur. Le prédicat dans une proposition prédicative vraie n'impliquerait aucun engagement ontologique. La première réaction de Armstrong contre cette théorie quinéenne relève plus d'une intuition réaliste que d'une véritable argumentation, dans la mesure où il conçoit ce principe comme « une doctrine profondément sceptique et anti-Réaliste »⁷³⁵. Son intuition est la suivante : quelque chose dans le monde doit fournir un « fondement ontologique »⁷³⁶ à la vérité « La surface est rouge », si non comment peut-on affirmer que c'est bien cette proposition qui est vraie et non pas la proposition « cette surface est verte » ? « A la différence dans le prédicat doit certainement correspondre une différence dans le monde, et ceci est vrai qu'il y ait ou non une chose appelée le rouge (redness) ou une chose appelée le vert (greenness) auxquels on puisse faire référence. »⁷³⁷

Armstrong lie la reconnaissance des états de choses comme vérificateurs à la reconnaissance des propriétés. Pour réfuter le nominalisme il doit montrer que les vérificateurs que doit utiliser Quine pour vérifier les propositions prédicatives (par exemple « la surface est rouge »), échouent à remplir leur rôle. Si Quine ne reconnaît pas l'être aux propriétés, c'est le particulier en tant que tel qui doit être le vérificateur des propositions prédicatives.⁷³⁸ Or pour Armstrong le particulier ne peut être le vérificateur que de la proposition qui affirme son existence⁷³⁹.

⁷³⁴ *Universals*, p. 89. Armstrong fait ici référence au critère de l'engagement ontologique tel que Quine l'énonce dans « On What there is », in *From a Logical Point of View*, New York, Harper Torchbooks, 1963, p. 10.

⁷³⁵ « Classes are States of Affairs », in *Mind*, volume 100, n° 398, avril 1991, pp. 191.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 190.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 191.

⁷³⁸ *The World of States of Affairs*, p. 125-126.

⁷³⁹ *Truth and Truthmakers*, p. 6. « La plus simple de toutes les relations de vérification est celle qui réside entre un vérificateur, T, qui est quelque chose dans le monde, et la proposition <T existe >.»

2. Vérificateurs : épistémologie et ontologie

Avec l'utilisation ontologique des vérificateurs on passe de la question : comment rend-on compte de la prédication, du fait que le particulier *a* a la propriété F ? qui est une question ontologique, à la question épistémologique : comment rend-on compte de la vérité de la proposition « *a* a la propriété F » ?, la réponse à la seconde question devant être un argument en faveur d'une réponse à la première en termes de vérificateurs. Ce passage, bien qu'induit par le discours ontologique qui doit produire des vérités ontologiques, est-il justifié ? Par exemple les réponses données à ces deux questions dans les termes du réalisme des états de choses en termes d'états de choses d'Armstrong sont :

- le fait de prédication, que le particulier *a* est F signifie qu'il y a un état de choses <l'étant *a* de F> dans lequel F est un universel et *a* un particulier, mais qui ne sont séparables que par abstraction.
- La proposition « *a* est F » est vraie parce qu'elle est vérifiée par l'état de choses <l'étant *a* de F>. Elle ne peut être vérifiée que par un état de choses car elle ne peut pas l'être par le seul particulier *a* ni par le seul universel F, ni par leur somme méréologique.

La méthode utilisée pour défendre les états de choses semble fallacieuse. En effet la seconde question, épistémologique, et sa réponse peuvent-elles constituer une argumentation en faveur de la première question, ontologique, et de sa réponse ? N'y a-t-il pas une pétition de principe ? Armstrong ne répond-il pas à la question épistémologique au moyen des états de choses comme vérificateurs parce qu'il est déjà enclin à défendre une ontologie des états de choses ? N'est-ce pas parce qu'Armstrong reconnaît les états de choses qu'il est conduit à élaborer une théorie de la vérité correspondance ? Si les vérificateurs sont, selon la terminologie de Gustav Bergmann qu'Armstrong adopte, les « fondements ontologiques »⁷⁴⁰ (« ontological grounds ») des vérités, la recherche ontologique doit précéder la recherche épistémologique, et on ne peut utiliser l'épistémologie pour déterminer une ontologie.

La question de la validité de la justification de l'existence des états de choses au moyen du principe des états de choses, est posée par le simple examen de l'argument tel qu'il est présenté dans le texte précité de *Universals*. Alors qu'Armstrong affirme que l'argumentation en faveur des états de choses repose sur le principe des vérificateurs, à aucun moment dans cette section il n'établit clairement le lien entre l'existence des états de choses et le principe

⁷⁴⁰ *Universals*, p. 88-89 ; *A World of States of Affairs*, p. 115.

des vérificateurs. Il affirme d'ailleurs qu'«il n'y a pas de voie royale [qui mène] du principe aux universaux et états de choses. »⁷⁴¹

De plus s'agit-il véritablement d'une manière non biaisée d'enquêter sur les implications ontologiques des sujets et des prédicats ? Armstrong ne vient-il pas précédemment d'affirmer que nous avons affaire à une méthode utile et éclairante pour une métaphysique réaliste ? *A contrario* la méthode par la quantification de Quine ne serait-elle pas une méthode utile et éclairante pour une métaphysique nominaliste ? En effet, la méthode d'investigation ontologique par les vérificateurs serait une méthode d'investigation non biaisée si effectivement elle ne présupposait pas d'emblée que les vérificateurs ne peuvent être que des états de choses armstrongiens. Nous retrouvons le même mouvement que celui précédemment mis en évidence. Pour déterminer son ontologie, Armstrong utilise une théorie particulière de la vérité, une théorie de la vérité correspondance reposant sur l'argument des vérificateurs, qu'il présente comme absolument évidente. Un premier problème apparaît : à supposer que déterminer une ontologie à partir d'une théorie de la vérité soit légitime, il faut d'abord s'assurer que cette théorie de la vérité ne fait pas question. Or à aucun moment Armstrong ne présente une justification convaincante de son adhésion à cette théorie : « Le principe des véri-facteurs me semble assez évident une fois que l'on a attiré l'attention sur lui, mais je ne sais pas comment argumenter en sa faveur. »⁷⁴² Et dans *Truth and Truthmakers*, l'ouvrage majeur et ultime d'Armstrong consacré aux vérificateurs, là où l'on serait en droit d'attendre la justification de son choix, cette justification n'est pas apportée. Le principe des vérificateurs et la théorie de la vérité correspondance qui lui est associée ne sont à aucun moment justifiés ; la préoccupation d'Armstrong consiste simplement à déterminer quels types de vérificateurs doivent être admis. Armstrong introduit ainsi sa « théorie générale de la vérification » : « Nous avons déjà remarqué que simplement accepter l'idée que les vérités ont des vérificateurs en aucun cas n'impose précisément ce que les vérificateurs sont. La question : de quels vérificateurs a-t-on besoin pour les vérités particulières ? [...] peut être, et régulièrement est, aussi difficile que la question de la métaphysique, la question de l'ontologie. »⁷⁴³ Pourtant Armstrong ne se contente que d'un historique de la notion de vérificateur : elle est une notion vénérable, on peut en trouver trace jusque dans la philosophie

⁷⁴¹ *Universals*, p. 89.

⁷⁴² *Universals*, p. 89.

⁷⁴³ *Truth and Truthmakers*, p. 4.

d'Aristote (*Catégories*, 14b, 14-22)⁷⁴⁴. Mais un tel historique n'est pas suffisant pour justifier cette théorie de la vérité. Nous l'avons vu, la raison évidente de ce manque de justification est une pétition de principe : Armstrong fait des états de choses les constituants ultimes de son ontologie (et le statut de ces états de choses est loin d'être clair) puis utilise le principe des vérifacteurs, après l'échec de l'argumentation par la régression à l'infini, et celui de l'argumentation par la survenance tout aussi peu éclairante, comme fondement de son ontologie. Mais ce principe présuppose déjà l'ontologie qu'Armstrong cherche à défendre par son moyen.

Si ne peuvent être vérifacteurs que les états de choses on ne voit pas comment une telle théorie de la vérité pourrait fournir une méthode d'investigation impartiale quant aux constituants ultimes du monde. A la rigueur, permettrait-elle peut-être de déterminer quels types d'états de choses peuvent être admis, d'emblée elle affirmerait que les constituants ultimes du monde sont les états de choses. Il est très gênant de constater que d'un côté Armstrong affirme que le principe des vérifacteurs appartient à une métaphysique réaliste et que de l'autre il affirme que « [l']adversaire des propriétés et des relations *in re* aura à fournir des vérifacteurs qui n'inclut pas ces entités. »⁷⁴⁵ On retrouve ici le flottement sur la portée accordée par Armstrong à la théorie des vérifacteurs. Est-elle la seule théorie épistémologique qui puisse soutenir une ontologie réaliste des propriétés — et on ne peut alors demander au nominalisme de défendre sa propre théorie ontologique en termes de vérifacteurs —, ou bien est-elle une théorie de la vérité qui peut argumenter tout aussi bien en faveur d'une ontologie nominaliste que d'une ontologie réaliste et cela avec plus ou moins de succès ?

3. David Armstrong : un argument des vérifacteurs existe-t-il en faveur des états de choses ?

Laissons de côté ces objections à la méthode d'Armstrong et concentrons-nous maintenant sur ce qu'il appelle l'argument des vérifacteurs en faveur des états de choses. Après avoir interrogé la pertinence méthodologique de l'utilisation d'une théorie des vérifacteurs pour décider d'une ontologie, faisons un pas de plus : existe-il véritablement « un argument des vérifacteurs » tel qu'Armstrong prétend l'élaborer ? Bien que ce soit dans son

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁷⁴⁵ *Truth and Truthmakers*, p. 37.

dernier livre qu'Armstrong reconnaisse aux vérificateurs un rôle décisif, son intérêt pour ce sujet n'est pas nouveau. On trouve par exemple dès *Universals and Scientific Realism* la notion de vérificateur utilisée à propos de la causalité : le fondement ontologique des lois de la nature, les vérificateurs de ces lois sont-ils constitués par des relations de second ordre entre universaux ?⁷⁴⁶ Ou bien encore dans *Universals*, Armstrong utilise le principe des vérificateurs pour montrer la nécessité de reconnaître les états de choses :

Pourquoi avons-nous besoin de reconnaître des états de choses ? Pourquoi ne pas simplement reconnaître des particuliers, des universaux (divisés en propriétés et relations), et, peut-être l'instanciation ? La réponse apparaît si l'on examine le point suivant. Si *a* est F, alors cela implique que *a* existe et que l'universel F existe. Pourtant *a* pourrait exister, et F pourrait exister sans qu'il soit le cas que *a* est F (F est instancié, mais est instancié ailleurs). Le fait que *a* est F implique quelque chose de plus que *a* et F. Ce n'est pas bon de simplement ajouter le lien ou la relation (*nexus*) fondamentale d'instanciation à la somme de *a* et F. L'existence de *a*, de l'instanciation, et de F ne revient pas à l'étant *a* de F. Le quelque chose de plus doit être le fait que *a* est F – et c'est un état de choses.

Cet argument repose sur un principe général, que j'appellerais, suivant C. B. Martin, le principe des vérificateurs. D'après ce principe, pour toute vérité contingente au moins (et peut-être pour toutes les vérités contingentes ou nécessaires) il doit y avoir quelque chose dans le monde qui la rend vraie.⁷⁴⁷

C'est sur ce dernier usage de la notion de vérificateur que repose la systématisation de l'usage armstrongien des vérificateurs à partir de *A World of States of Affairs*, puis dans *Truth and Truthmakers*, en un véritable argument des vérificateurs en faveur des états de choses. Le principe des vérificateurs apparaît comme essentiel à la justification du réalisme immanent des états de choses dès les premières pages de *A World of States of Affairs*⁷⁴⁸. Il est dit être « la prémisse essentielle dans l'argumentation en faveur des états de choses »,⁷⁴⁹ « l'argument fondamental de ce livre »⁷⁵⁰. Le fondement ontologique de la vérité « *a* instancie l'universel

⁷⁴⁶ *Universals and Scientific Realism*, volume 2, pp. 148-157. Ou bien encore *What is a Law of Nature?*, p. 77: « Nous disons maintenant que pour qu'il y ait une loi que F est un G, il doit être nécessaire que F est un G, en quelque sens de « nécessaire ». Mais quel est le fondement dans la réalité, le vérificateur, le fondement ontologique d'une telle nécessité ? Je suggère que l'on peut seulement le trouver dans *ce qu'est être un F* ou *ce qu'est être un G*. »

⁷⁴⁷ *Universals*, p. 88.

⁷⁴⁸ *A World of States of Affairs*, p. 2.

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 115.

F » ne peut être que l'état de choses <l'étant F de *a*>. Et dans cette section Armstrong explique ce que l'on doit entendre par le principe des vérificateurs, que le principe des vérificateurs constituerait un argument contre le nominalisme quinéen, que l'on peut défendre l'existence des états de choses en s'appuyant sur autre chose que le principe des vérificateurs, tel par exemple qu'une théorie de la causalité, ou bien un argument reposant sur la localisation multiple des universaux. Suit le court examen de deux formes de nominalisme, le nominalisme de classe et le nominalisme de la ressemblance qui semblent tous deux pouvoir se passer des états de choses. Et la section se termine par une série de remarques sur la propriété fondamentale des états de choses : un état de choses n'étant pas la simple somme méréologique de ses constituants, les mêmes constituants peuvent donner lieu à différents états de choses. Mais rien dans cette section ne soutient l'idée que le principe des vérificateurs est une partie de l'argument en faveur de l'existence des états de choses. Armstrong ne déploie que l'argument déjà bien connu depuis son utilisation par Russell dans les *Principles* pour soutenir l'existence des propositions, qui consiste à montrer que l'on ne peut se contenter des éléments du monde pour rendre compte de leurs unités complexes, que leur somme méréologique est insuffisante.

Les argumentations présentées dans *A World of States of Affairs* et *Truth and Truthmakers* sont-elles plus convaincantes ? *Universals* pourrait n'être qu'une étape où Armstrong commencerait à entrevoir le lien nécessaire entre l'existence des états de choses et le principe des vérificateurs, qui permettrait effectivement de faire du principe des vérificateurs la justification des états de choses, mais sans qu'il ne parvienne encore à parfaitement construire cet argument. Dans *A World of States of Affairs* Armstrong parle là aussi de « l'argument des vérificateurs en faveur des états de choses »⁷⁵¹. Armstrong s'attarde longuement dans la section qui est censée soutenir un argument des vérificateurs en faveur de l'existence des états de choses à montrer que l'état de choses survient sur ses constituants comme repas ontologique gratuit et qu'il n'y a donc pas à rejeter sa théorie du réalisme immanent au motif qu'elle souffrirait d'inflation ontologique. Mais quel est exactement cet argument des vérificateurs ? On le trouve ainsi formulé :

Nous demandons qu'est-ce qui dans le monde garantit, rend vrai, sous-tend, sert de fondement ontologique à la vérité que *a* est F. Le candidat évident semble être

⁷⁵¹ *A World of States of Affairs*, p. 119.

l'état de choses *l'étant F de a*. Dans cet état de choses (fait, circonstance) *a* et *F* sont rapprochés.⁷⁵²

Cette formulation n'est pas claire. Mais l'on peut ainsi analyser l'argument. Ses prémisses sont

(1) Toute vérité a un fondement ontologique, un vérifacteur.

(2) Les vérifacteurs sont évidemment les états de choses

et sa conclusion

(3) Les états de choses existent.

L'argument ne peut être valide que si la théorie de la vérité comme théorie des vérifacteurs est argumentée solidement. Or nous avons montré que le statut de ce qui est au cœur de cette théorie, la relation de vérification est mystérieux. La première prémisse est donc douteuse. Quant à la seconde elle est argumentée à partir de l'idée que le particulier et sa propriété ne peuvent fournir à eux seuls le vérifacteur à la proposition prédisquant la propriété au particulier. Armstrong la soutient en montrant que la théorie des tropes, qui ne reconnaît pas d'états de choses, ne peut lui fournir une alternative ou tout du moins n'a rien de plus satisfaisant à proposer. Là encore l'argument consiste à dire que parce que nous défendons une théorie de la vérité comme théorie des vérifacteurs, on doit reconnaître les états de choses, parce qu'ils sont les plus à même de remplir ce rôle. Pourquoi doit-on reconnaître l'état de choses *<l'étant F de a>* comme le vérifacteur de la proposition « *a est F* » ? Parce que ni *a* ni *F* à eux seuls, ni leur somme méréologique ne permettent de vérifier la proposition « *a est F* » et cela parce que le lien entre *a* et *F* est une relation de type externe, non nécessaire. Et seul l'état de choses exprime l'instanciation. Mais l'argument par les vérifacteurs est superfétatoire. En effet il n'est qu'une reformulation en termes de vérifacteurs de l'argument déjà énoncé dans *Universals*. Il n'est pas nécessaire d'ajouter la première prémisse épistémologique pour montrer que les états de choses existent. On peut s'en tenir au simple niveau ontologique. Que les états de choses remplissent un rôle épistémologique ne rend pas plus convaincant l'argument reposant sur les insuffisances de la somme méréologique. Au contraire le manque de clarification de la notion de vérification ne peut que fragiliser l'argument ontologique.

Mais il semble qu'Armstrong ait finalement conscience que son argument en faveur des états de choses a assez peu à voir avec les vérifacteurs lorsqu'il clôt ainsi cette section :

⁷⁵² *Ibid.*, p. 116.

Reconnaître la nécessité des vérificateurs ne signifie pas bien sûr s'engager envers les états de choses. On s'engage officiellement à rien de plus qu'à découvrir *quelque chose* qui rendra une vérité vraie. Mais il semble qu'il n'y ait pas d'autre candidat acceptable pour être le vérificateur des jugements, qui lie de manière contingente les particuliers aux universaux, que les états de choses.⁷⁵³

L'argument des vérificateurs ne peut être un argument en faveur de l'existence des états de choses. A la rigueur il est un argument qui permet de déterminer dans le cadre d'une théorie de la vérité comme théorie des vérificateurs quelles entités peuvent être des vérificateurs. Mais il ne peut permettre de s'engager ontologiquement en faveur de l'existence des états de choses. Il ne peut pas être un argument en faveur de l'existence des états de choses mais seulement un argument en faveur des vérificateurs conçus comme états de choses. Ou bien alors Armstrong doit considérablement restreindre ses ambitions et se contenter de montrer que l'ontologie qui ne peut être qu'associée à une théorie de la vérité comme théorie des vérificateurs est nécessairement une théorie des vérificateurs. Or nous montrerons que même si Armstrong n'entendait prouver que cela, il échoue. Il ne fait que superposer deux types de réalisme, un réalisme ontologique des états de choses et un réalisme de la vérité.

Autre exemple de l'usage d'un prétendu argument des vérificateurs : dans *Truth and Truthmakers* Armstrong réaffirme l'idée que la théorie des vérificateurs conduit nécessairement à une certaine ontologie réaliste :

C'est ma conviction que si l'on suit les implications d'une approche par les vérificateurs telle qu'elle est présentée dans les chapitres précédents on est conduit assez naturellement (surtout si l'on penche pour l'empirisme et le naturalisme) à une série de solutions particulières à la question de savoir quels vérificateurs on doit admettre (et en particulier quels vérificateurs minimaux) tout en parvenant à une ontologie.⁷⁵⁴

Le chapitre proprement ontologique « Properties, relations, states of affairs » du dernier ouvrage de Armstrong tente de déterminer les constituants du monde en suivant pour fil directeur le principe des vérificateurs. Armstrong détermine quels sont les constituants du monde en recherchant les vérificateurs des propositions qui attribuent des propriétés aux choses ou font état de relations. Par cette méthode il détermine que l'on ne peut soutenir une position nominaliste, qui refuse l'existence des propriétés. La proposition <a pèse 4

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 119.

⁷⁵⁴ *Truth and Truthmakers*, p. 39.

kilogrammes> ne peut être vérifiée par le particulier *a*. Or toutes les positions strictement nominalistes font finalement des particuliers les vérificateurs de ce type de propositions.⁷⁵⁵ On ne peut en effet savoir ce qui dans le particulier vérifie telle ou telle proposition. Et il semble improbable que l'on doive faire appel à chaque fois au particulier tout entier pour vérifier toutes les propositions énoncées à son sujet. Là encore Armstrong en appelle à un principe d'économie. Cette économie n'est pas ontologique puisque l'on doit multiplier les entités en reconnaissant chacune des propriétés du particulier, mais cette économie est explicative. Les nominalistes, dans le cadre d'une théorie de la vérité correspondance aurait à assumer une asymétrie entre la proposition et l'entité à laquelle on doit faire appel pour la vérifier puisqu'il revient au particulier tout entier de vérifier une proposition qui ne porte que sur une partie de ce particulier.

Mais cette méthode d'investigation ontologique a ses limites :

J'ai soutenu que penser en termes de vérificateurs privilégie (sans clairement les nécessiter) certaines théories réalistes des propriétés. Mais lorsque nous en venons à la structure fine de l'ontologie des propriétés [...] alors la théorie de la vérification ne semble pas être d'une aide précieuse pour trancher entre des théories concurrentes. Soulever continuellement la question des vérificateurs assure une honnêteté ontologique. J'ai simplement défendu l'idée que les théories réalistes des propriétés semblent requises pour une bonne réponse. Mais argumenter en faveur d'une position particulière à l'intérieur de l'« espace » des différentes théories réalistes des propriétés nécessite une argumentation plus minutieuse.⁷⁵⁶

La théorie des tropes aussi bien que la théorie du réalisme immanent d'Armstrong est capable de fournir des vérificateurs satisfaisants (des vérificateurs minimaux⁷⁵⁷) aux propositions attribuant des propriétés aux particuliers.⁷⁵⁸ La différence est que les entités fournies ne sont pas les mêmes : des tropes dans le cas de la théorie des tropes et des universaux dans le cas du

⁷⁵⁵ *Ibid.*, pp. 39-42.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁷⁵⁷ Armstrong définit ainsi le vérificateur minimal : « Si T est un vérificateur minimal pour *p*, alors on ne peut rien soustraire de T et que ce qui reste soit encore un vérificateur pour *p*. Faisons des suppositions tout à fait sujettes à controverse pour les besoins de l'exemple, supposons que les vérificateurs comprennent les propriétés, que ces propriétés sont des universaux, que les universaux sont des existences contingentes, et que posséder une masse au repos d'un kilo est une propriété de cette sorte. Il est clair que cette propriété est un vérificateur pour la vérité que cette propriété existe. Et plus encore, il est certainement un vérificateur minimal. » (*Truth and Truthmakers*, pp. 19-20).

⁷⁵⁸ *Ibid.*, pp. 42-43.

réalisme immanent. On doit combiner d'autres arguments à l'argument fondé sur le principe des vérificateurs pour pouvoir trancher entre théorie des tropes et réalisme immanent. De même le principe des vérificateurs ne nous permet pas de trancher entre une théorie de l'instanciation ou une théorie du faisceau.⁷⁵⁹ Le principe des vérificateurs peut-il nous permettre de déterminer s'il y a ou non des états de choses ? C'est ce qu'entend montrer l'avant-dernière section de ce chapitre : qu'importe que nous considérons le lien entre les particuliers et les propriétés comme contingent, que l'on est affaire à une théorie des tropes ou à la théorie du réalisme immanent, qu'il s'agisse d'une théorie de l'instanciation ou une théorie du faisceau, « [l]e même argument puissant des vérificateurs en faveur des états de choses ou faits (métaphysiques) peut être soutenu. »⁷⁶⁰ Nous nous permettons ici de citer longuement l'argumentation par laquelle Armstrong entend soutenir que les états de choses sont nécessaires aussi bien à une ontologie du réalisme immanent qu'à une ontologie des tropes, que le lien entre particuliers et universaux, ou entre tropes, soit contingent ou nécessaire.

Nous devons d'une manière ou d'une autre tenir les particuliers et leurs propriétés ensemble, ou sinon d'une manière ou d'une autre obtenir que les faisceaux soient attachés. Puisque les liens nécessaires sont contingents (pour l'instant je le suppose), les entités qui doivent être liées ne peuvent faire le travail par elles-mêmes. Les vérificateurs doivent nécessiter, et les simples entités ou leurs simples sommes méréologiques par hypothèse ne peuvent nécessiter les liens requis. Il doit donc exister des états de choses pour être les vérificateurs, pour nous porter au-delà des entités « séparées et détachée ». Il se peut que les états de choses soit des paquets (*bundlings*) de tropes, ou des liaisons (*attachments*) d'universaux (« coprésence »), ou des instanciations d'universaux. Les états de choses doivent être présentés *comme des additions à l'ontologie*.

La situation est différente là où l'on conçoit la possession de propriétés par des particuliers comme nécessaire. Considérons d'abord la position Martin-Heil selon laquelle les tropes-propriétés sont non transmissibles, même en tant que simple possibilité, à partir des particuliers qu'ils qualifient. Il n'y a pas besoin d'états de choses *en tant que suppléments ontologiques*. Cela ne doit pas, je pense, conduire à nier qu'il y a des états de choses. Après tout, ils sont nécessaires pour remplir le rôle des vérificateurs des vérités prédicatives. Si l'on peut dire que $a + \text{trope } F$ est le vérificateur de a est F , c'est seulement parce que F est non-transmissiblement lié à a . Si l'on admet que a n'est pas G , mais que les tropes du type G doivent être quelque

⁷⁵⁹ *Ibid.*, pp. 44-45.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 48.

part, alors la somme méréologique $a + G$ existe, mais cela ne fournit pas un état de choses impliquant a car un lien entre a et G manque.

La situation est la même si nous nous tournons vers la théorie pour laquelle je penche : l'étant F de a est nécessaire car a et l'universel F se croisent (*intersect*), et sont donc partiellement identiques. Étant donné a et F , comme opposés aux contreparties de ce particulier et de cet universel, alors l'état de choses l'étant F de a est automatiquement là. Il est construit des deux constituants de l'état de choses.⁷⁶¹

La question que l'on peut opposer à cette argumentation est : où est le « puissant argument des vérificateurs en faveur des états de choses » ? En quoi Armstrong bâtit-il son argumentation sur le principe des vérificateurs ? Armstrong présente trois arguments pour défendre les états de choses : le premier dans le cadre du réalisme des états de choses tel qu'il l'a défendu dans *Universals and World of States of Affairs*, le second dans le cadre d'une théorie des tropes soutenant la non-transmissibilité des tropes et le troisième dans le cadre de son réalisme immanent révisé. Essayons d'y découvrir comment Armstrong justifie l'existence des états de choses à partir du principe des vérificateurs.

Théorie du réalisme immanent-version Universals et A World of States of Affairs — Le nœud de l'argument est le même que celui que nous avons mis en évidence dans notre étude des textes de *Universals* et de *A World of States of Affairs*. Les particuliers et les propriétés ne peuvent à eux-seuls, par leur simple somme méréologique rendre compte des unités complexes et de leur différence, tels que <Pierre aime Marie> et <Marie aime Pierre>. L'originalité de leur unité, ce qui fait que des complexes constitués des mêmes constituants diffèrent, tient à quelque chose d'ontologiquement supplémentaire, à savoir leur unité en tant qu'état de choses. On peut tenir cette argumentation sans faire appel à la notion épistémologique de vérificateur. Mais cette argumentation est mêlée à un second argument qui utilise le principe des vérificateurs. La première qualité des vérificateurs est qu'ils « doivent nécessiter ». Armstrong fait ici un usage non transitif du verbe « nécessiter ». Armstrong a défini les vérificateurs comme rendant nécessairement vrais les véripporteurs qu'ils vérifient. C'est par cette notion de nécessité qu'il introduit la notion de vérificateur dans son argument distinguant somme méréologique et véritable unité. Les vérificateurs sont définis par la notion de nécessité et les états de choses en survenant sur leurs constituants que sont les particuliers et les propriétés fournissent le lien nécessaire à ses constituants pour distinguer cette unité-ci de toute autre unité constituée des mêmes éléments. Or comment la notion de nécessité qui

⁷⁶¹ *Ibid.*, pp. 48-49.

caractérise le vérificateur et celle qui caractérise l'état de choses se combinent-elles ici pour justifier l'existence des états de choses ? L'argument d'Armstrong semble être ici le suivant : les vérificateurs doivent nécessiter leurs vérités. Or les particuliers et les propriétés par eux-mêmes ne suffisent pas à faire que par leur simple somme méréologique ils constituent tel complexe et non pas tel autre complexe, distinct mais composé des mêmes constituants, il n'y a pas de lien nécessaire et suffisant entre les constituants et le mode de leur composition. On doit donc reconnaître l'existence des états de choses. Or si l'on peut admettre là un lien logique entre les deux dernières étapes de l'argumentation, on ne peut en admettre un entre la première et la seconde prémisse. Armstrong opère tout simplement ici un glissement du vérificateur à l'état de choses à la faveur de la notion de nécessité qui leur est commune. La notion de vérificateur est inutile pour l'argument.

Théorie des tropes refusant la transmissibilité des tropes — Armstrong soutient que l'on doit ici reconnaître des états de choses comme simplement survenant sur leurs constituants. Reste à comprendre comment Armstrong premièrement parvient à cette conclusion et secondement en quoi la notion de vérificateur joue un rôle dans cette argumentation. Que l'état de choses < l'étant F de a > survienne sur la somme méréologique de a + le trope F permet de distinguer cette véritable unité ontologique de l'agrégat méréologique constitué par la somme a + le trope G. Que l'état de choses survienne signifie que le trope est nécessairement attaché à a. S'il ne survient pas c'est que l'addition du trope au particulier n'est que contingente, c'est-à-dire, selon cette théorie des tropes, non fondée ontologiquement. Donc l'état de choses n'est effectivement rien de plus que ses constituants, au sens où il n'est que l'expression du lien nécessaire entre le particulier et ses tropes. Il n'est pas une entité supplémentaire. Dans cette argumentation point de trace de la notion de vérificateur. Armstrong n'introduit la notion de vérificateur que dans une phrase en incise : « Après tout, [les états de choses] sont nécessaires pour remplir le rôle des vérificateurs des vérités prédicatives. » Il s'agit ici d'un second argument en faveur de la reconnaissance des états de choses par cette théorie des tropes. Mais il n'est pas développé. Ce n'est pas cet argument qu'Armstrong utilise au premier chef pour soutenir l'existence des états de choses.

Théorie du réalisme immanent révisé — Dans ce paragraphe la notion de vérificateur n'est absolument pas utilisée. Armstrong soutient simplement la notion d'état de choses à partir de la nécessité qu'implique l'identité partielle entre le particulier et l'universel. L'état de choses, en tant que survenant sur le particulier et l'universel n'est que l'expression de cette identité partielle.

Cette lecture de la section qu'Armstrong consacre proprement aux états de choses dans *Truth and Truthmakers* n'a eu que pour seul but de montrer qu'Armstrong n'a pas quoiqu'il en dise de véritable argument fondé sur le principe des vérificateurs qui justifierait l'existence des états de choses. La théorie ontologique des vérificateurs et la théorie épistémologique des vérificateurs sont deux choses bien distinctes, que Armstrong croise, voire confond aisément puisqu'il soutient que la plupart des vérificateurs sont des états de choses⁷⁶². Mais en aucun cas la théorie de la vérité comme théorie des vérificateurs ne peut justifier l'adhésion à l'ontologie des états de choses. Armstrong est doublement réaliste, il soutient un réalisme des propriétés et un réalisme de la vérité. L'idée que le principe des vérificateur est « la prémisse essentielle dans l'argumentation en faveur des états de choses »⁷⁶³ repose sur le glissement d'un réalisme à l'autre. Ce sont ces glissements, auquel s'ajoute le glissement opéré entre ces deux réalismes et le réalisme entendu dans son opposition à l'idéalisme, que nous allons maintenant approfondir.

Nous avons montré qu'il n'y a pas, malgré ce que prétend Armstrong, d'argument des vérificateurs en faveur des états de choses. Le principe des vérificateurs ne nous permet pas de comprendre comment les états de choses sont unifiés. Ce n'est en vérité pas sur un tel argument qu'Armstrong s'appuie pour montrer l'existence des états de choses. Cela ajouté au fait que l'unité des états de choses n'est pas véritablement explicitée — ainsi que nous nous sommes efforcés de le montrer dans les parties précédentes — et que la relation de vérification est mystérieuse, on ne voit pas très bien ce qui dans le cadre de la philosophie de Armstrong permet encore de défendre une théorie de la vérité comme correspondance⁷⁶⁴ : que sont les vérificateurs ? qu'est la relation de vérification ? Les réponses insatisfaisantes données par Armstrong ne peuvent que nous laisser dubitatif quant à son projet ontologique et épistémologique.

Que cela soit pour Russell ou pour Armstrong le réalisme de la vérité et la théorie des vérificateurs sont indissociablement liés à une conception réaliste de l'ontologie. Or nous avons précédemment montré à travers l'examen des textes d'Armstrong prétendant utiliser un

⁷⁶² *A World of States of Affairs*, pp. 2, 117, 119.

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁶⁴ Pour une autre argumentation contre la théorie de la vérité correspondance fondée sur l'incapacité à rendre compte de l'unité des états de choses, cf. Julian Dodd, *An Identity Theory of Truth*, pp. 1-18.

argument des vérificateurs pour soutenir l'existence des états de choses que ce n'est pas parce qu'une théorie de la vérité conçue comme une théorie des vérificateurs repose sur la « demande d'une explication ontologique, c'est-à-dire des postulats ontologiques qui serviraient à expliquer [...] les propositions de types donnés »⁷⁶⁵, qu'elle permet de déterminer une ontologie. La question épistémologique du fondement ontologique de la vérité des propositions ne peut se poser qu'après la détermination de cette ontologie. Mais nous avons suggéré que la démarche d'Armstrong pouvait peut-être être valide s'il y avait effectivement une implication mutuelle nécessaire des différentes formes de réalisme. Ici nous examinons le lien entre réalisme de la vérité et réalisme des universaux, le réalisme dans son opposition au nominalisme.

4. Le nominalisme de la ressemblance : aussi une systématisation de la théorie des vérificateurs

Jusqu'à présent nous avons examiné de manière négative la prétention qu'Armstrong a à soutenir la nécessité du lien entre réalisme des états de choses et théorie des vérificateurs, réalisme ontologique et réalisme épistémologique. Nous voulons maintenant montrer de manière plus positive que ce lien n'est pas analytique, en montrant comment le nominalisme de la ressemblance dans sa forme la plus contemporaine, et jugée digne d'intérêt par Armstrong lui-même — le nominalisme de la ressemblance de Rodriguez-Pereyra — lui aussi utilise le principe des vérificateurs comme le critère de décision ontologique, mais pour établir une ontologie nominaliste. Il soutient que le problème des universaux ne peut être formulé *et* résolu qu'en termes de vérificateurs, et que cette résolution est nécessairement nominaliste.

L'usage des vérificateurs n'est pas l'apanage d'une métaphysique réaliste. En effet, Gonzalo Rodriguez-Pereyra défend une ontologie nominaliste dans *Resemblance Nominalism. A Solution to the Problem of Universals*, lui aussi par le biais du thème des vérificateurs. Rodriguez-Pereyra défend une certaine forme du principe du vérificateur « L'entité E est un vérificateur de « S » si et seulement si E est une entité *en vertu de* laquelle « S » est vraie. »⁷⁶⁶,

⁷⁶⁵ Barry Smith et Jonathan Simon, « Truthmaker Explanations », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *Metaphysics and Truthmakers*, Francfort, Ontos Verlag, 2007, p. 88.

⁷⁶⁶ *Resemblance Nominalism*, p. 34.

qui reconnaît comme véripoteurs les phrases (sentences) et comme vérifacteurs les faits. Si Armstrong utilise le principe des vérifacteurs comme mode de décision ontologique, Rodriguez-Pereyra théorise véritablement ce procédé comme le seul moyen propre à résoudre le problème des universaux. La réponse au problème des universaux doit être donnée en termes de vérifacteurs :

le Nominalisme de la Ressemblance répond au Problème des Universaux en affirmant en gros que le vérifacteur de (5) [*a* est **F**] et de (6) [*a* a la propriété **F**] est que *a* ressemble aux **F**-particuliers, ce qui est aussi un vérifacteur de (4) [*a* a une propriété] ; et que *a* ressemble aux **F**-particuliers et *b* ressemble aux **F**-particuliers sont les vérifacteurs communs des phrases (2) [*a* et *b* sont tous les deux **F**] et (3) [*a* et *b* ont une propriété en commun, **F**] et par conséquent de (1) [*a* et *b* sont du même type/ont une propriété commune] aussi.⁷⁶⁷

Mais si Rodriguez-Pereyra peut formuler une telle réponse au problème des universaux c'est parce que dès l'introduction de son ouvrage il donne une formulation du problème en termes épistémologiques : le problème des universaux est le problème de « rendre compte de ce qui rend vraies certaines attributions de propriétés aux particuliers »⁷⁶⁸. Mais il ne s'en tient pourtant pas tout au long de son ouvrage à une telle formulation ; il utilise aussi bien une formulation purement ontologique, par exemple lorsqu'il explique que « [l]e Nominalisme de la Ressemblance dit que ce qui fait un particulier écarlate est le fait qu'il ressemble à tous les particuliers écarlates ».⁷⁶⁹

Chez Armstrong bien que l'on trouve des affirmations très fortes telles que le principe des vérifacteurs est « l'argument fondamental » de *A World Of States of Affairs*⁷⁷⁰⁷⁷¹ une théorisation du procédé manque, et l'on a plutôt affaire à une intuition et donc à toutes les imprécisions argumentatives que cela peut comporter. Rodriguez-Pereyra consacre le premier chapitre de son livre à clarifier le problème dit des universaux et à montrer que ce problème pour être résolu doit être pensé à partir de la notion de vérifacteurs. Nous avons indiqué que Rodriguez-Pereyra utilise une formulation épistémologique et une formulation ontologique de la solution au problème des universaux. Mais selon la méthode revendiquée par Rodriguez-

⁷⁶⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 1.

⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 4.

⁷⁷⁰ *A World of States of Affairs*, p. 115.

⁷⁷¹ Gonzalo Rodriguez-Pereyra, « What is the Problem about Universals ? », in *Mind*, volume 109, n 434, avril 2000, pp. 255-273.

Pereyra seule la première découle d'un processus explicatif. On doit donc poser la question suivante : en quoi l'explication par les vérificateurs peut-elle véritablement décider d'une ontologie ?

Rodriguez-Pereyra consacre le premier chapitre de *Resemblance Nominalism* à répondre à cette question. Formuler et résoudre le problème des universaux en termes des vérificateurs serait la meilleure manière de tenir compte de la portée ontologique du problème : le problème des universaux est « un problème *ontologique*, un problème à propos de quelles sortes d'entités existent, non pas à propos de la manière dont nous connaissons, pensons ou parlons à propos de telles entités. »⁷⁷²

Je soutiens qu'une solution au problème des Universaux explique les faits à propos sur lesquels porte le Problème des Universaux en donnant les vérificateurs des phrases exprimant ces faits (en tant qu'opposés au contenu conceptuel ou à l'engagement ontologique).⁷⁷³

Reprenant les termes en lesquels Alex Oliver analyse la théorie des universaux d'Armstrong, dans son article fondamental et synthétique « The Metaphysics of Properties »⁷⁷⁴, Rodriguez-Pereyra tente de montrer que l'analyse en termes conceptuels et le critère de l'engagement ontologique ne permettent pas de résoudre le problème des universaux en termes ontologiques. L'analyse conceptuelle ne dit rien à propos des entités qui constituent la réalité mais ne parle que des mots utilisés pour parler de cette réalité.⁷⁷⁵ Le critère de l'engagement ontologique lui n'expliquerait pas en quoi les faits que l'on cherche à expliquer, tels que *a* a la propriété F, sont possibles.⁷⁷⁶ Une telle explication ne serait donnée que par les vérificateurs :

une manière d'expliquer comment un fait S est possible consiste à invoquer l'existence de quelque chose qui l'implique. Parce que si « E existe » implique l'existence de 'S' alors l'existence de E *nécessite* le fait que S, ce qui signifie que *étant donné E*, le fait que S ne peut manquer d'être obtenu, non pas qu'il soit obtenu ou existe nécessairement. Parce qu'alors l'existence de E exclut ainsi les exclueurs réels du fait que S est possible : ce qui nécessite le fait que S « impossibilise » ses

⁷⁷² *Resemblance Nominalism.*, p. 18

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 255.

⁷⁷⁴ Alex Oliver, « The Metaphysics of Properties », in *Mind New Series*, Vol. 105, No. 417, 1996, pp. 49 sq.

⁷⁷⁵ *Op. cit.*, p. 28-29.

⁷⁷⁶ *Ibid.*, pp. 29-30.

exclueurs réels et ainsi explique comment S est possible, Mais si E est un vérificateur de 'S' alors 'E existe' implique 'S'.⁷⁷⁷

Pourtant l'explication par les vérificateurs ne nous fait pas sortir de la sphère linguistique comme le montre l'usage des guillemets. Soit S la phrase « le ballon est rouge », le vérificateur de S est le fait que le ballon est rouge. La phrase « il existe le fait que le ballon est rouge » implique la phrase « le ballon est rouge ». On ne voit donc pas en quoi cette explication par les vérificateurs serait plus ontologique que toute autre explication.

Mais si Rodriguez-Pereyra échoue à justifier la solution par les vérificateurs en montrant qu'elle est la seule propre à résoudre le problème des vérificateurs, peut-être malgré tout fait-il de cette solution un véritable argument en faveur de son nominalisme de la ressemblance. Les solutions au Problème des universaux, énoncées en termes d'engagement ontologique doivent être clairement distinguées de celles énoncées en termes de vérificateurs. « Les engagements ontologiques d'une phrase sont les entités qui doivent exister pour qu'une phrase soit vraie [...] Le vérificateur d'une phrase, d'un autre côté, est ce en vertu de quoi elle est vraie, ou ce qui la rend vraie. »⁷⁷⁸ Ces deux dernières manières de raisonner, toutes deux ontologiques, et non pas linguistiques procèdent dans des directions inverses. Celle qui repose sur l'engagement ontologique ne nécessite pas les entités, contrairement aux solutions par les vérificateurs.⁷⁷⁹ L'entité E est un vérificateur de la proposition <p> que si et seulement si <E existe> implique <p> ; alors que la proposition <p> engage ontologiquement E que si elle implique la proposition q < E existe>, mais <E existe> n'implique pas <p>.

Comment une théorie nominaliste peut-elle soutenir une théorie de la vérité comme correspondance ? L'idée qu'une théorie de la vérité correspondance ne peut être défendue dans le cadre d'une ontologie nominaliste repose sur l'idée suivante : parce que le nominalisme ne reconnaît que les particuliers et refuse la réalité aux propriétés, rien ne peut être le fait ou l'état de choses qui puisse vérifier la proposition ou phrase. Ainsi Armstrong montre que les seuls vérificateurs possibles pour le nominalisme sont les particuliers. Or convoquer le particulier en son intégralité pour vérifier une proposition portant sur une seule caractérisation du particulier est dispendieux et peu convaincant. Mais Rodriguez-

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 260.

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 261.

Pereyra échappe à cette critique en faisant des ressemblances entre particuliers, et non pas les particuliers eux seuls, les vérificateurs des phrases énonçant les propriétés des particuliers.

III. *Le principe des vérificateurs peut-il servir de critère de décision ontologique ?*
(2) *Vérificateurs, réalisme et idéalisme*

Nous avons montré que la connexion entre la théorie des vérificateurs et le réalisme entendu comme opposé à l'idéalisme n'est pas une connexion nécessaire. Nominalistes et réalistes utilisent les principes des vérificateurs pour tenter de justifier leur ontologie. Mais ni les uns ni les autres, tout du moins sous la forme utilisée par Armstrong et Rodriguez-Pereyra, ne parviennent à faire du principe des vérificateurs la solution au problème des universaux. Qu'en est-il de l'autre usage ontologique du principe des vérificateurs ? Les défenseurs de ce principe l'utilisent comme un pourfendeur de l'idéalisme. Il permettrait donc d'asseoir le réalisme en un autre sens : les entités sont indépendantes dans leur existence et nature du fait d'être ou non pensées par l'esprit humain. Mais encore une fois, comme dans le cas de l'opposition réalisme versus idéalisme, l'association de la théorie de la vérité comme théorie correspondance au réalisme (versus idéalisme) n'est pas nécessaire. On peut tout aussi bien associer à la théorie de la vérité correspondance un idéalisme qu'un réalisme.

A partir de l'exemple du réalisme immanent d'Armstrong et celui du nominalisme de Rodriguez-Pereyra nous avons montré que le principe des vérificateurs ne peut être utilisé comme un argument convaincant pour décider d'une ontologie réaliste ou d'une ontologie nominaliste. Le principe des vérificateurs est un principe épistémologique qui ne peut décider d'une ontologie. Il n'y a pas de lien nécessaire entre réalisme ou nominalisme et théorie de la vérité correspondance. Mais certains voient également une nécessité à embrasser le principe des vérificateurs pour échapper à l'idéalisme :

J'ai parfois essayé de ne pas croire en l'axiome des Vérificateurs. Mais je n'y suis jamais réellement parvenu. Sans un tel axiome, je pense que je n'ai pas d'ancrage suffisant pour me retenir de dériver dans les bas-fonds d'une sorte de pragmatisme ou

d'idéalisme. Et cela ne m'est complètement non sympathique ; je suis congénitalement un réaliste presque en toute chose.⁷⁸⁰

la conclusion qu'il n'y a vraiment pas de relation de vérité qui se tienne entre la proposition vraie et le monde [...] récuse l'idée réaliste qu'il y a un monde qui existe indépendamment de nos pensées et de nos jugements, rendant les seconds vrais ou faux. On est ramené à la théorie de la Correspondance [...] qui nous dit que, puisque les vérités nécessitent un vérificateur, il y a quelque chose dans le monde qui correspond à une proposition vraie. La chose correspondante et le vérificateur sont la même chose.⁷⁸¹

Or on ne voit pas très bien en quoi une théorie de la vérité comme théorie des vérificateurs serait essentiellement une théorie réaliste de la vérité. La théorie des vérificateurs signifie simplement qu'il y a une relation de correspondance entre un vérificateur et un véripporteur. Mais l'idée de vérification ne dit rien de la nature du vérificateur, et de son indépendance ou non par rapport à l'esprit humain. Certes il y a quelque chose qui dans le monde correspond à une proposition ou un énoncé vrais. Mais ce quelque chose peut très bien être une représentation mentale. Chris Daly⁷⁸² a bien montré que ni le réalisme au sens ontologique n'implique nécessairement le réalisme au sens épistémologique, ni le réalisme au sens épistémologique le réalisme au sens ontologique. Soutenir que la réalité est indépendante des jugements que l'on peut émettre sur elle est tout à fait compatible avec une conception de la vérité qui ne soit pas une théorie de la correspondance. La théorie de la vérité identité (*Principles*) est une théorie épistémologique réaliste forte. De même un déflationniste peut très bien soutenir qu'il n'y a pas une telle relation de vérité entre la réalité et nos propositions la concernant, sans pour autant sombrer dans l'idéalisme. De même que l'on peut être idéaliste sans pour autant rejeter une théorie des vérificateurs, et toute théorie de la vérité correspondance en général. L'ironie est que Bradley a soutenu une théorie de la vérité-identité⁷⁸³, mais Russell et Moore, dans leur rejet de jeunesse de son idéalisme, lui associaient une théorie de la vérité correspondance.

⁷⁸⁰ John Bigelow, *The Reality of Numbers: A Physicalist's Philosophy of Mathematics*, Cambridge University Press, 1988, p. 123.

⁷⁸¹ *A World of States of Affairs*, p. 128.

⁷⁸² Chris Daly, « So Where's the Explanation? », in Helen Beebe et Julian Dodd (éd.), *Truthmakers. The Contemporary Debate*, Oxford, Clarendon Press, 2005, pp. 85-103.

⁷⁸³ Thomas Baldwin, « The Identity Theory of Truth », in *Mind*, janvier, n° 397, 1991, pp. 35-52 et Stewart Candlish, « The Truth about F. H. Bradley », in *Mind*, volume 98, n° 391, juillet 1989, pp. 331-348.

IV. Une seconde génération de métaphysiciens analytiques : un retour explicite aux thèses de Russell

Si l'usage fait des références russelliennes par Armstrong, Campbell ou Rodriguez-Pereyra est souvent superficiel, malgré la présence dans leur philosophie de véritables russellianismes, nous pouvons constater depuis les années 2000 qu'une seconde génération de métaphysiciens analytiques réfléchit sur la métaphysique analytique de première génération à partir d'une réelle connaissance des thèses russelliennes, afin d'élaborer leurs propres théories. Ce mouvement est particulièrement actif dans le champ des théories de la vérité. Nous nous attarderons ici sur deux exemples : la théorie de la vérité identité de Julian Dodd⁷⁸⁴ et la théorie de la vérité correspondance défendue par Andrew Newman⁷⁸⁵. Ces deux théories sont intéressantes dans la mesure où ce n'est pas la théorie correspondance de la philosophie de l'atomisme logique qui intéresse ces philosophes, comme elle avait intéressé la première génération de la métaphysique analytique, mais la théorie de la vérité identité défendue dans les *Principles* et la théorie du jugement comme relation multiple, deux théories qui ont été rejetées dans les catacombes philosophiques par l'autocritique même que Russell en a faite. Que ces philosophes ne s'intéressent pas au modèle de la théorie de la vérité proposée par la philosophie de l'atomisme logique s'explique aisément : ils refusent la notion même de fait entendu comme état de choses, comme entité complexe composée d'entités mondaines. C'est la notion de proposition russellienne qui est retravaillée, et encore une fois le problème de son unité qui est posé.

1. Julian Dodd : une théorie modeste de la vérité identité

Julian Dodd critique l'idée même d'une théorie de la vérité correspondance pour défendre une théorie de la vérité identité. Le principe de sa théorie de la vérité-identité est le suivant : il n'y a pas correspondance entre propositions, phrases et faits, mais identité. Les faits sont des propositions vraies.

⁷⁸⁴ Julian Dodd, *An Identity Theory of Truth*, Londres, Macmillan Press, 2000.

⁷⁸⁵ Andrew Newman, *The Correspondance Theory of Truth: An Essay of the Metaphysics of Predication*, Cambridge University Press, 2002.

A proprement parler, une pensée vraie ne correspond pas à un fait ; la où la théorie correspondance recherche une correspondance il ne peut y avoir qu'*identité*. Le supposé *vérifacteur* n'est rien d'autre que le *véripporteur*.⁷⁸⁶

Les faits ne sont rien de plus que les vérités : des objets (*items*) intensionnels abstraits qui sont vrais. En d'autres mots, les faits sont des pensées vraies.⁷⁸⁷

Les faits sont des *pensées vraies* ; ici l'on entend une pensée comme une proposition comprise en termes (grossièrement) frégréens: quelque chose avec des sens, en tant qu'opposés aux entités du royaume de la référence, comme constituants.⁷⁸⁸

Qu'entend Dodd par proposition ? « Selon cette description alternative, la proposition exprimée par une phrase est un complexe de sens de l'expression composante de la phrase. »⁷⁸⁹ Dans cette théorie de la vérité identité les vérifacteurs sont les propositions elles-mêmes, non pas des propositions au sens russellien (1903), constituées par des entités du monde, mais des propositions au sens frégréen comme constituées d'entités relevant du domaine du sens.⁷⁹⁰ Mais Dodd, contrairement à Frege, soutient une conception immanente du sens, qu'il emprunte à Michael Dummet.⁷⁹¹ Le sens n'est pas dans un troisième royaume : « les pensées ne sont pas des objets auto-subsistants, mais sont des *types-énoncés*. »⁷⁹² Tout comme les mouvements des pièces d'un jeu d'échecs existent avant même que les pièces n'aient été créées, les pensées existent avant qu'elles n'aient été pensées. La dépendance entre les pensées et les énoncés qui les pensent n'est que conceptuelle et non pas existentielle. Les pensées sont « intrinsèquement *d'énoncés*. »⁷⁹³ Elles ne sont pas autosubsistantes, une pensée est faite de mots. Avec une telle conception néo-frégréenne des pensées ne se pose plus la question de l'hétérogénéité entre le royaume du sens et le royaume des mots. La pensée est un trait (*feature*) de l'énoncé et non pas un quelque chose qui correspond à cet énoncé. Et toute pensée qui n'a pas encore été énoncée n'est qu'un trait possible d'énoncé.⁷⁹⁴

⁷⁸⁶ *Ibid*, p. 1.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 86.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 50.

⁷⁹⁰ *Ibid.*, pp. 49-50.

⁷⁹¹ Michael Dummet, « Frege's Myth of the Third Realm », in *Frege and other Philosophers*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

⁷⁹² *Op. cit.*, p. 73.

⁷⁹³ *Ibid.*, p. 73.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, pp. 71-74.

Dodd soutient cette position en montrant pourquoi l'on doit admettre des propositions, pourquoi elles doivent être de type frégeén et en quoi elles sont les meilleurs candidats au statut de faits. On doit admettre les propositions, c'est-à-dire réifier la signification en des entités complexes abstraites indépendantes du langage et indépendantes de l'esprit⁷⁹⁵, parce que les propositions permettent le mieux de rendre compte de la forme logique des attitudes propositionnelles, dont elles sont les objets.⁷⁹⁶ De plus les propositions sont les meilleurs véripoteurs. Puisque la vérité est une propriété — sans une telle propriété le langage ne pourrait parler des attitudes propositionnelles indirectes⁷⁹⁷ — alors les propositions en sont les porteurs.⁷⁹⁸ Mais pourquoi admettre des propositions de type frégeén plutôt que du type de celles pensées par Russell dans les *Principles* ? Pour deux raisons : la première, parce que « Concevoir les propositions comme des pensées permet mieux à nos ascriptions d'attitudes de comprendre les personnes à qui ces attitudes sont attribuées. »⁷⁹⁹ La seconde concerne les propositions fausses. Dans les *Principles*, Russell est incapable de rendre compte des propositions fausses, toute proposition est nécessairement vraie. Au contraire une théorie qui reconnaît les propositions comme des pensées peut reconnaître à la fois des propositions vraies et des propositions fausses. Seules les propositions vraies sont des faits. Et si Dodd reconnaît qu'il n'a pas plus la solution au problème de l'unité des propositions comme pensées que Russell ne l'avait pour les propositions entendues comme faits, au moins le problème de l'unité de la proposition peut être traité indépendamment de celui de sa vérité.⁸⁰⁰

Quels sont les traits russelliens de la théorie de Dodd ? Bien que Dodd rejette la théorie de la vérité telle que présentée dans les *Principles*, l'arrière plan russellien de son ouvrage est en partie constitué par les *Principles*. C'est tout d'abord en effet par une argumentation s'appuyant sur la distinction unité-agrégat élaborée par Russell en 1903 qu'il essaie de montrer que la théorie de la vérité correspondance défendue par Armstrong, la vérification des propositions par les états de choses, est un leurre. Comme le remarque justement Dodd, Armstrong est plus intéressé par les utilisations possibles du principe des vérifacteurs que par

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, pp. 20-

⁷⁹⁷ *Ibid.*, pp. 35-36.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 35-45.

⁷⁹⁹ *Ibid.*, p. 66.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 69-70.

ses justifications.⁸⁰¹ Armstrong reconnaît l'existence des états de choses, et de cette existence tout naturellement — du fait d'une collusion des différents sens de la notion de réalisme — il en vient à soutenir une théorie de la vérité correspondance. La stratégie de Dodd consiste à montrer que la reconnaissance des états de choses est problématique et que de ce fait l'on n'a pas à soutenir un principe des vérificateurs, puisque nous n'avons plus de vérificateurs. Dodd montre que Armstrong fait appel à la notion d'état de choses pour expliquer comment un particulier instancie une propriété, mais que cette notion d'état de choses est superfétatoire et inutile.

Je ne dis pas simplement que la manière dont les faits du théoricien correspondantiste peuvent être unifiés, est mystérieuse. Parce que ce n'est pas simplement un problème pour le théoricien de la correspondance. Le vieux problème de l'unité des faits affecte toute explication des faits, même les faits frégéen. (...) Ce que je veux plutôt montrer c'est que le problème de la manière dont les états de choses peuvent être unifiés est de la *même sorte* que le problème de l'instanciation, et que donc Armstrong et Fine ne peuvent résoudre le problème de l'instanciation en faisant appel à des états de choses unifiés.⁸⁰²

L'argumentation de Dodd pour se débarrasser du principe des vérificateurs est astucieuse. Mais à notre sens cette critique de la théorie de la vérité correspondance, qui a de hautes prétentions — Dodd entend ni plus ni moins montrer que « Le problème pour la théorie de la correspondance est que le rôle vérifiant qu'elle entend jouer est seulement un morceau mythé de dogme philosophique⁸⁰³ »⁸⁰⁴ - est peu efficace dans la mesure où elle prend pour position paradigmatique de la théorie de la vérité correspondance, la théorie d'Armstrong, une position qui est mal argumentée. Dodd aurait à montrer que toutes les théories de la vérité correspondance reconnaissent des états de choses et en font la résolution du problème de l'instanciation. Or une théorie de la vérité correspondance n'est pas nécessairement une théorie des états de choses.⁸⁰⁵

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁰² *Ibid.*, p. 12.

⁸⁰³ Ici un jeu de mots : mité (moth-eaten)/mythé (myth-eaten) inventé par J.L. Austin dans « Unfair to Facts », in *Philosophical Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1961, p.102.

⁸⁰⁴ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁰⁵ Cf. Andrew Newman, *infra*.

Dodd doit défendre sa théorie de la vérité identité contre les objections qui ont été formulées contre la théorie des *Principles*. Dodd pense sa théorie de la vérité identité en contre-point à celle de Russell ; sa théorie est « modeste » alors qu'il qualifie celle de Russell de « robuste ».

Un théoricien de l'identité modeste conçoit les faits comme des pensées vraies : des occupants du royaume du sens. Le théoricien de l'identité robuste, par contre, conçoit les faits, et les propositions vraies auxquelles elles sont identiques, comme des états de choses : des choses du royaume de la référence dont les constituants comptent objets et propriétés mondains.⁸⁰⁶

La théorie de la vérité des *Principles* est une théorie de la vérité-identité⁸⁰⁷ dans la mesure où il n'y a pas des propositions, qui auraient pour qualité d'être vraies, *correspondant* à des faits qui les rendraient vraies. Il n'y a pas une dichotomie propositions/faits (ou états de choses) : les propositions *sont* les faits. Et il s'agit d'une théorie robuste au sens où les propositions font partie du royaume de la référence, sont constituées par les éléments du monde, et non pas du royaume du sens.⁸⁰⁸ Cette conception de la vérité est motivée par le rejet de l'idéalisme bradleyen que Russell, à la suite de Moore⁸⁰⁹, associe à une théorie de la vérité correspondance⁸¹⁰ : « Ce que je souhaite vraiment soutenir est que nous devons partir d'un

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 159.

⁸⁰⁷ On doit cette appellation à Stewart Candlish à propos de la théorie de la vérité défendue par Bradley à partir de *Appearance and Reality* : « La dernière théorie de la vérité de Bradley [...] est que la vérité est identique à la réalité. [...] Nous pouvons l'appeler la théorie de la vérité-identité [*the identity theory of truth*] », « The Truth about F. H. Bradley », in *Mind*, n° 391, juillet 1989, p. 338.

⁸⁰⁸ Julian Dodd lui défend une théorie de la vérité-identité modeste : les faits sont des pensées vraies qui font partie du royaume du sens et non pas du royaume de la référence.

⁸⁰⁹ Moore réfute l'idée d'une théorie de la vérité correspondance au moyen d'un argument fondé sur la régression à l'infini :

De la même façon il est impossible que la vérité doive dépendre d'une relation à des existants ou à un existant, puisque la proposition par laquelle elle est ainsi définie doit elle-même être vraie, et cette vérité ne peut certainement pas être établie, sans cercle vicieux, en exhibant sa dépendance à un existant. Il semblerait que la vérité, toutefois, implique au moins deux termes, et une relation entre eux; la fausseté implique la même chose; et donc il semblerait qu'il reste, que l'on regarde la vérité et la fausseté comme les propriétés de certains concepts, ensemble avec leurs relations, un tout auquel on donne le nom de proposition. » (*op. cit.* p. 181)

⁸¹⁰ Aujourd'hui Bradley fait clairement l'objet d'une campagne de réhabilitation dont le principe consiste à montrer que sa philosophie a été mal interprétée par les élèves parricides, Moore et Russell. Et un des moyens de cette réhabilitation est de montrer que Bradley n'a pas soutenu un certain nombre de thèses que lui ont attribuées Moore et Russell et qui ont par la suite constitué la doxa concernant la philosophie de Bradley, mais au contraire a soutenu des thèses du même type que celles de Moore et Bradley. Il existe un tel débat à propos de la théorie de la vérité soutenue par Bradley. Bradley n'est pas seulement présent dans la métaphysique contemporaine comme l'auteur de l'argument sceptique de la régression à l'infini, mais aussi comme le défenseur d'une théorie de la vérité identité en tant que théorie alternative au modèle de la vérité correspondance (Julian Dodd *op. cit.*, qui emprunte le concept de théorie de la vérité identité à Stewart Candlish, défendant Bradley (« The Truth about F. H. Bradley », in *Mind*, volume 98, n° 391, juillet 1989, pp. 331-348) et à Thomas Baldwin, « The Identity Theory of Truth », in *Mind*, janvier, n° 397, 1991, pp. 35-52).)

Moore et Russell ont attribué à Bradley une théorie de la vérité correspondance alors que Bradley aurait défendu une théorie de la vérité identité. Le passage cité par Candlish et Baldwin⁸¹⁰ pour soutenir cette interprétation est extrait de « On Truth and Copying » (in *Essay on Truth and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1944, p. 112-113)

La division de la réalité à partir de la connaissance et de la connaissance à partir de la vérité doit être sous toutes ses formes abandonnée. Et la seule manière de sortir de ce labyrinthe est d'accepter la possibilité restante. Notre seul espoir est d'avoir le courage d'embrasser la conséquence que la réalité n'est pas extérieure à la vérité. L'identité de la vérité, de la connaissance et de la réalité, quelque soit la difficulté que cela puisse poser, doit être considérée comme nécessaire et fondamentale. (« On Truth and Copying » in *Essay on Truth and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1944, p. 112-113)

Que Bradley ait soutenu une théorie de la vérité correspondance est une interprétation établie par Moore dans « The Nature of Judgment » (*Mind*, 8, 1899, pp. 176-193) :

Par sa théorie du concept il entend montrer contre Bradley tel qu'il l'interprète, que :

l'«idée utilisée dans le jugement» n'est pas une partie du contenu de nos idées, ni produite par une action de nos esprits, et que donc la vérité et la fausseté ne dépende pas de la relation de nos idées à la réalité. (p. 177)

Et Russell de suivre Moore dans son interprétation : « L'idée que la vérité a à voir avec les jugements dérive de l'idée que la vérité consiste en la correspondance de nos idées aux faits. Cette conception de la vérité comme correspondance, bien que nominalement abandonnée par les idéalistes, sous-tend encore, je pense, leurs croyances d'une manière beaucoup plus importante qu'ils ne le pensent[...] » («The Nature of Truth », in *C.P.* 4, p. 492. « The Nature of Truth » dont il s'agit ici est une communication donnée semble-t-il à la Jowett Society, à Oxford. Il ne doit pas être confondu avec l'article « On the Nature of Truth » paru dans *Proceedings of The Aristotelian Society* [7, 1906-1907, pp. 28-49].)

point tout à fait différent : la vérité ne réside pas dans la correspondance de nos idées aux faits, mais dans le fait lui-même.»⁸¹¹

Les propositions ne sont pas des entités linguistiques signifiantes séparées des faits auxquels elles renvoient. Elles sont les faits eux-mêmes, elles sont constituées des choses elles-mêmes et de leurs relations et qualités. « Un fait ne peut *être* rien sinon une proposition qui est vraie. »⁸¹² L'esprit n'a pas à établir une relation entre des entités de nature mentale et des entités factuelles. Pour Dodd c'est la notion même de fait entendu comme unité complexe formée d'éléments du monde qui pose problème, qu'elle soit reconnue par une théorie de la vérité correspondance ou une théorie de la vérité identité. La version de la théorie identité proposée par Russell ne peut donc le satisfaire.

2. Andrew Newman : Une théorie de la vérité correspondance sans faits

Andrew Newman, quant à lui, défend une théorie de la vérité correspondance. Mais il entend montrer comment les phrases (*sentences*) et les propositions (*propositions*) prédicatives correspondent au monde, sans qu'il soit besoin de faire appel à la notion de fait pour rendre compte de cette correspondance. Newman est réaliste aux deux sens du terme : il reconnaît les universaux (il défend un réalisme immanent) et l'indépendance de la réalité par rapport à l'esprit humain. Et il est de ceux qui croient le lien entre réalisme et théorie de la vérité correspondance « évident ».⁸¹³ Un des nombreux points intéressants de *The Correspondance Theory of Truth* est la manière dont il réactualise la théorie de la vérité du *Tractatus* et celle défendue par Russell sous le nom de théorie du jugement à la lumière des débats les plus contemporains. Il reconnaît deux types de véripporteurs : les phrases et les propositions. Newman renvoie à la théorie du *Tractatus* pour expliquer la vérité des phrases vraies, et retravaille longuement la théorie du jugement de Russell pour rendre compte des propositions vraies. Newman défend donc une double théorie de la correspondance, qui nous permet de comprendre ce qui rend vraie une phrase mais aussi ce qui rend vraie une proposition et cela sans faire appel aux faits.

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 492.

⁸¹² *Ibid.*, p. 161.

⁸¹³ Andrew Newman, *ibid.*, p. 2. « Il y a une connexion évidente entre réalisme des universaux et théorie de la vérité correspondance, puisque le réalisme des universaux implique qu'il y a quelque chose d'autre dans le monde que les particuliers en vertu duquel les phrases et propositions sont vraies. »

Bien que Newman reconnaisse que les faits seraient très utiles, il entend montrer que malheureusement ils ne peuvent être des « unités réelles ». ⁸¹⁴ Pour le montrer il s'appuie sur les difficultés que présentent les explications concernant la structure des faits. Comme nous l'avons déjà montré, expliquer comment les faits font unité est décisif pour légitimer la reconnaissance de leur réalité. Newman rejette à la fois les théories qui réifient la structure des faits et celles qui entendent éviter cette réification en faisant de cette structure une simple *manière* (*way*) pour les constituants d'être assemblés ensemble. Les premières se heurtent à une régression de type bradleyen. La structure du fait, qui permet aux constituants du complexe de tenir ensemble et de faire complexe, si elle est un quelque chose est un universel. Elle est un universel puisqu'elle est partagée par plusieurs faits. Mais alors comment relier cette structure aux constituants qu'elle met en forme ? Par une autre structure ⁸¹⁵ dont il faudra aussi rendre compte ? Quant aux théories qui refusent de réifier la structure des faits en soutenant que si les constituants des faits sont bien des choses réelles leurs structures sont d'un tout ordre, elles ne sont pas des constituants des faits et n'ont pas de réalité, ⁸¹⁶ Newman leur oppose les différentes objections que nous avons longuement développées dans les chapitres précédents de notre thèse. Reste à comprendre comment en rejetant les faits il peut encore soutenir une théorie de la vérité correspondance.

Rapidement présentons la théorie de la vérité correspondance défendue par Newman à propos des phrases :

Une phrase predicative ayant un sens est vraie si et seulement si (1) les particuliers auxquels réfèrent les noms propres dans la phrase instancient l'universel auquel réfère le prédicat dans la phrase; (2) l'ordre des noms propres reflète l'ordre des particuliers sous l'universel. Une phrase n'est pas vraie (c'est-à-dire est fausse) par défaut si l'une de ces conditions n'est pas remplie. ⁸¹⁷

Cette théorie consiste à reprendre la théorie des phrases élémentaires défendue par Wittgenstein dans le *Tractatus*. Mais la théorie de Newmann diffère de celle de Wittgenstein sur un point majeur : en effet, « elle n'implique pas un isomorphisme ou une congruence entre une phrase et quelque chose dans le monde, mais postule plutôt un type de corrélation entre

⁸¹⁴ Andrew Newman, *op. cit.*, p. 141.

⁸¹⁵ *Ibid.*, pp. 144-145.

⁸¹⁶ *Ibid.*, pp. 145-

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 76.

une phrase et le monde. »⁸¹⁸ Newman réfute⁸¹⁹ l'isomorphisme des phrases et des états de choses à partir d'un argument élaboré par Russell en 1919⁸²⁰, trois ans avant la publication en anglais du *Tractatus*. Soit le fait atomique aRb , et la phrase qui le décrit « *Rab* ». aRb est un fait composé de trois constituants : les deux particuliers a et b , et la relation R . Considérons maintenant « *Rab* » qui décrit aRb comme un fait. Quels en sont les constituants ? Elle est composée de trois particuliers, les symboles « a », « b » et « R » et de la relation L qui les relie en une séquence linéaire. Il n'y a donc pas isomorphisme entre aRb et « *Rab* ».

Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement ici est la manière dont Newman revient à la théorie du jugement de Russell, théorie qui très rapidement a été considérée comme fallacieuse. Newman réactualise cette forme de la théorie de la vérité correspondance pour montrer comment les propositions vraies correspondent au monde. Mais cette réactualisation procède à de profondes modifications de la théorie russellienne. Newman conserve le principe de la théorie du jugement comme relation multiple élaborée par Russell à partir de « On Denoting ». En réformant l'ontologie des *Principles* Russell a à défendre une théorie de la croyance. Dans les *Principles* il n'y a pas à proprement parler de théorie de la vérité. Et surtout pas de théorie de la croyance. L'esprit est éliminé, les propositions sont vraies indépendamment de tout sujet connaissant. La problématique de la vérité n'est pas alors une problématique épistémologique. A partir de « On Denoting » Russell défend une théorie de la vérité correspondance. Ce qui implique à la fois une théorisation de la croyance ou du jugement, et l'apparition d'une nouvelle entité, le fait. L'esprit est en relation avec chacune des parties de l'objet du jugement, qui n'est pas une proposition, et qui ne possède pas d'unité en lui-même. La proposition n'est pas l'objectif au sens meinongien du jugement. Le jugement ainsi unifié par l'esprit est le véripporteur. Mais il n'y a plus, comme dans la théorie de la vérité identité des *Principles* assimilation du véripporteur et du vérifacteur. Le jugement

⁸¹⁸ *Ibid.*, p. 7.

⁸¹⁹ *Ibid.*, pp. 70-71.

⁸²⁰ « On Propositions », in *Logic and Knowledge*, p.316: « Dans l'expression "est à la gauche de B", même si nous considérons "est-à-la-gauche-de" comme un seul mot, nous avons un fait consistant en *trois* termes avec une relation *triadique*, et non pas en deux termes avec une relation *dyadique*. Le symbole linguistique pour la relation n'est pas lui-même une relation, mais un terme aussi solide que les autres mots de la phrase. [...] L'énoncé linguistique d'un fait est plus complexe que ce qu'il affirme, et la correspondance d'une proposition-mot avec son objectif n'est jamais aussi simple que la plus simple correspondance dans le cas des propositions-images. »

est vérifié par une entité qui n'est pas lui, par un fait. Et pour que la chose jugée soit vraie il faut qu'elle corresponde à un fait. Seule l'existence de ce fait fonde la vérité de ce qui est jugé. Mais les constituants du jugement n'ont pas une nature idéale ou psychologique. Ils sont les mêmes que ceux qui constituent le fait qui vérifie le jugement si ce jugement est vrai.

Dans les *Problèmes de philosophie* Russell énonce ainsi les trois caractéristiques de sa nouvelle théorie de la vérité :

la théorie de la vérité que nous cherchons doit : (1) faire sa place à la possibilité du faux en tant qu'opposé du vrai ; (2) faire de la vérité une propriété de la croyance, mais : (3) une propriété qui dépende entièrement des relations entre la croyance et quelque chose d'extérieur.⁸²¹

La relation de la croyance ou du jugement à son objet ne peut être une simple relation dyadique entre le sujet jugeant et la proposition sur laquelle porte le jugement. En effet concevoir le jugement comme une telle relation implique la nécessité d'un objet. Or faire des propositions des objets implique de reconnaître l'existence de propositions fausses, lorsque le sujet qui croit est dans l'erreur. Or l'existence de propositions fausses semble improbable. Lorsqu'Othello croit que Desdémone aime Cassio,

La relation appelée "croire" unit en une totalité complexe (knitting) les quatre termes, Othello, Desdémone, le fait d'aimer et Cassio. Ce qu'on appelle une croyance ou un jugement n'est rien d'autre que cette relation de croire ou de juger , qui relie l'esprit à plusieurs choses différentes de lui-même.⁸²²

Le jugement ou la croyance peuvent donc être formalisés ainsi : $J (S, x_1, x_2, \dots, x_n, r)$, où J est la relation de jugement et les x et r les objets du jugement, r étant un objet spécifique, la relation que le jugement affirme comme étant entretenue par les autres objets x. Les x et r sont les relata de la relation de croyance ou de jugement J, mais les x sont aussi les relata de r. r était la relation reliaute des *Principles*. Or désormais elle ne peut pas être par elle-même une relation reliaute dans le jugement, et cela afin d'éviter les objectifs faux.

L'un des objets, nous l'avons vu dans « Othello croit que Desdémone aime Cassio », est nécessairement une relation – dans cet exemple, la relation « aimer ». Mais, telle qu'elle figure dans l'acte de la croyance, ce n'est pas cette relation qui crée l'unité de la totalité complexe du sujet et des objets. Dans l'acte de la croyance, la relation

⁸²¹ *The Problems of Philosophy*, p. 100, trad. fr., p. 147.

⁸²² *Ibid.*, p. 104, trad. fr., p. 149.

« aimer » est au nombre des objets – c’est une des briques de la construction, ce n’en est pas le ciment.⁸²³

Mais si Newman reconnaît que la théorie du jugement comme relation multiple est une théorie de la vérité correspondance et qu’une croyance, ou jugement, est vraie lorsque ses objets sont effectivement reliés tels qu’ils le sont dans la croyance, cette théorie s’articule pour Newman autour de la notion de proposition, alors même que Russell à ce moment-là de son parcours, du fait des difficultés posées par les propositions des *Principles*, a renoncé aux propositions pour ne reconnaître que des faits. Qu’est-ce qu’une proposition ? Newman défend les propositions « russelliennes », c’est-à-dire la conception des propositions défendues par Russell à partir de sa philosophie de l’atomisme logique. Les propositions sont « le contenu de ce qui est cru, ou le contenu de ce qui est déclaré et [...] ce qui est exprimé par une phrase à l’indicatif. »⁸²⁴ Elles peuvent être le contenu intentionnel de plusieurs croyances, jugements en même temps ou à différents moments. Elles sont russelliennes en ce que « les propositions russelliennes impliquent (*involve*) les choses à propos desquelles elles sont et [qu’elles] sont seulement instanciées quand elles sont pensées par quelqu’un. »⁸²⁵

Pourquoi Newman défend-il la théorie du jugement comme relation multiple ? Pour son économie : elle requiert peu d’entités, seulement des personnes, des relations et des particuliers, sans qu’il soit nécessaire de faire appel à des processus neuronaux ou mentaux, ou des entités platoniciennes. « Pour ces seules raisons, la théorie de Russell vaut d’être prise au sérieux. »⁸²⁶ Bien que dans la théorie de Russell certains constituants des propositions soient des universaux, de type platonicien, il n’y a pas de propositions de type platonicien dans cette théorie. Nous l’avons vu par cette théorie de la vérité Russell entendait éviter la reconnaissance de propositions fausses. Les propositions ne sont pas les objets vrais ou faux de l’esprit. L’esprit est en relation avec des éléments du monde qui peuvent être les constituants de faits. La plus importante réforme apportée à cette théorie du jugement par Newman est celle qui consiste à soutenir qu’il n’y a pas de faits mais des propositions au statut immanent, alors que Russell ne reconnaissait dans sa théorie du jugement comme relation multiple que des faits et non plus des propositions. On voit bien comment Newman, tout comme Dodd, travaille dans une direction inverse de Russell. Ce qui importait à Russell

⁸²³ *Ibid.*, p. 106, trad. fr., p. 151.

⁸²⁴ Andrew Newman, *op. cit.*, p. 9.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 89.

en 1903 était que les propositions soient des faits, et non pas que les faits soient des propositions ; ainsi il pensait défendre une conception réaliste des propositions, échappant au psychologisme qu'il attribuait au néo-hégélianisme. Pour Dodd et Newman c'est la notion de proposition qui importe, elle doit permettre de faire l'économie des faits. Newman conçoit les propositions comme immanentes. Elles sont des unités réelles (contrairement au fait) et possèdent le même statut que les universaux. Elles peuvent être pensées par plusieurs individus et/ou dans différents contextes. Et elles sont immanentes parce qu'elles ne peuvent exister hors de la croyance, elles ne peuvent être unifiées que dans la croyance :

La traditionnelle proposition platonicienne était considérée, sans que plus de détails ne soient donnés, comme une unité réelle, avec ses composants reliés ensemble de manière réelle et éternelle. Mais la thèse avancée ici soutient que les composants d'une proposition ne sont pas unifiés de la manière selon laquelle les composants d'un tout ou d'un fait sont supposés être unis ; ils sont pensés comme unis, et étant pensés comme unis ils ne peuvent prendre place que dans un contexte tel que le contexte de la croyance.⁸²⁷

Bien qu'elle renonce aux faits pour ne reconnaître que des propositions au statut immanent cette théorie du jugement amendée doit faire face aux mêmes objections posées à la théorie du jugement de Russell, et plus particulièrement celles concernant l'unité du jugement. En effet cette théorie ne permet pas de résoudre le problème de l'unité des entités complexes tel qu'il a été posé dans les *Principles*. Certes Russell a éliminé de son ontologie les propositions comme entités. Mais il doit rendre compte de l'unité de deux nouvelles entités, savoir le jugement et le fait. Comme « la vérité consiste dans une certaine forme de correspondance entre la croyance et le fait »⁸²⁸, nous avons maintenant deux entités, le jugement et le fait, là où dans la théorie des *Principles*, il n'y en avait qu'une, la proposition. Nous avons précédemment soulevé et examiné les problèmes posés par ces complexes dans notre passage consacré à *Théorie de la connaissance*⁸²⁹. La proposition n'est plus une entité. Il ne reste de la proposition des *Principles* que ses constituants. Les constituants du jugement sont les constituants de l'ancienne proposition, mais dans le jugement ces constituants ne sont unis que par la relation de jugement. Mais le jugement n'est vrai que si l'esprit qui juge unit les constituants du jugement tels qu'ils sont effectivement reliés en dehors du jugement.

⁸²⁷ *Ibid.*, p. 120.

⁸²⁸ *The Problems of Philosophy*, p. 101, trad. fr., p. 145.

⁸²⁹ Cf. *supra*, pp.

Russell a bien désolidarisé le véripporteur du vérifacteur, la signification du fait. En ce sens tout ce qui a une signification n'est pas un fait, et il n'est donc pas nécessaire de reconnaître l'existence d'entités fausses. De cette manière Russell désolidarise le problème de l'unité du problème de la vérité. Il a rendu intelligible la distinction vrai-faux, qui ne l'était pas dans les *Principles*. En effet dans les *Principles* la vérité de la proposition s'explique par son unité, le statut ontologique de la proposition et son statut épistémologique. Mais cette imbrication des deux statuts obère soit la notion de vérité soit celle de proposition. Puisque la proposition est véripporteur et vérifacteur, si l'on reconnaît l'existence des propositions fausses, alors on est obligé d'admettre que les propositions fausses sont des entités, et le critère de l'unité de la proposition, critère ontologique qui doit permettre de faire le départ entre propositions vraies et propositions fausses échoue. Et si l'on maintient le critère ontologique on doit alors dire que les propositions fausses ne sont rien puisque leurs constituants ne sont pas unifiés, et on ne peut dire le faux. Ou bien l'on doit simplement renoncer à analyser la vérité⁸³⁰, la vérité étant simplement la propriété propre à certaines propositions.

On peut dire - et c'est, je crois, la vision correcte des choses - qu'il n'y a pas du tout de problèmes de la vérité et de la fausseté ; que certaines propositions sont vraies et certaines fausses, simplement comme certaines roses sont rouges, et d'autres sont blanches.⁸³¹

Mais le problème de l'unité du fait et celui de l'unité du jugement ne sont pas résolus. Dans le jugement Othello croit que Desdémone aime Cassio, nous l'avons vu la relation <aimer> n'est pas reliante, la seule relation reliante est la relation de jugement. Si elle était reliante alors le jugement aurait pour objet une proposition. Mais dans le cas de croyances vraies, reste à expliquer pourquoi la relation qui en tant que objet du jugement n'est pas reliante, est reliante dans le fait qui vérifie le jugement. Newman a à faire face à la même difficulté avec sa théorie des propositions immanentes.

Une partie de la réponse de Newman consiste à dire que cette distinction entre relation reliante et relation abstraite est héritée de l'assomption des *Principles* que la grammaire doit être notre guide pour la détermination de l'ontologie. « Derrière la question ontologique de savoir si en réalité il y a deux sortes de relation se trouve la question de la relation que la

⁸³⁰ Philippe de Rouilhan, *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996, pp. 39-43.

⁸³¹ « Meinong 's Theory of Complexes and Assumptions », in Douglas Lackey (éd.); *Essays in Analysis*, George Allen & Unwin, p. 75 et *C.P 4.*, p. 473.

grammaire entretient avec l'ontologie.»⁸³² Newman soutient que la différence entre relation reliante et relation abstraite n'est que fonctionnelle. Il s'agit bien de la même entité. Or ici Newman nous semble passer à côté de la question fondamentale, qui est celle de la question de comment une relation en vient à relier. La distinction relation reliante – relation abstraite n'est pas simplement une réponse à la question symbolique de la différence entre « amour » et « aimer ». Il s'agit de déterminer ce qui fait que la relation ne relie pas quand elle est l'élément d'une série, tout en étant bien une relation, et ce qui fait qu'elle relie effectivement lorsqu'elle est le constituant reliant d'une unité complexe.

Pour rendre compte de la spécificité de la relation dans le jugement, Newman propose une formalisation du jugement différente de celle présentée par Russell. Lorsque Russell formalise le jugement comme $J(S, x_1, x_2, \dots, x_n, r)$, la relation r apparaît sur le même plan que ses termes. Newman choisit de formaliser le jugement « Croit (S, a, b, R) » en « (S)CroitR (a, b) » où l'universel R s'attache d'abord avec l'attitude propositionnelle « Croit » pour donner une relation à trois places, à savoir $() \text{CroitR}()$, qui est ensuite capable de s'attacher avec trois particuliers, dont l'un est le sujet. »⁸³³ La relation est en quelque sorte assimilée par la relation de croyance ou de jugement, en étant considérée comme l'un de ses modes : cette relation est « la manière dont la personne pense aux particuliers »⁸³⁴. « La manière dont nous pensons et parlons indique que la relation elle-même doit jouer le rôle d'être pensée à propos des particuliers, plutôt que celui du mode de combinaison pensé à propos des particuliers et de la relation. »⁸³⁵ La relation disparaît comme entité. Il n'y a plus la relation de jugement et la relation comme un des objets du jugement. Il n'y a qu'une relation celle de jugement sous tel ou tel mode. Ainsi le pouvoir reliant de la relation n'est plus mystérieux, ce pouvoir n'est qu'intention ou « attention »⁸³⁶ d'un esprit jugeant.

⁸³² *The Correspondance Theory of Truth*, p. 98.

⁸³³ *Ibid.*, p. 112.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 116.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 117.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 116.

CONCLUSION

A notre première lecture de *Universals and Scientific Realism* nous avons été frappée par l'usage que fait Armstrong dans cet ouvrage de la distinction entre une régression à l'infini vicieuse et une régression à l'infini inoffensive. Il use de cet argument comme d'un crible qui doit permettre de faire le tri entre les positions métaphysiques valides concernant la nature des universaux et des particuliers et celles qui ne le sont pas. Seul le réalisme immanent des universaux serait exempt d'une telle régression. Il serait donc la seule position soutenable. Intriguée par cette réminiscence russellienne – Armstrong étend à toutes les options ontologiques un argument forgé par Russell dans les *Problèmes de philosophie* contre le nominalisme –, et par l'apparition de plusieurs autres thèmes fondamentalement russelliens dans le reste de l'œuvre d'Armstrong (la thématique des relations internes et des relations externes, la problématique de l'instanciation des relations, la notion de vérifacteur), et leur reprise dans le dialogue constant qu'Armstrong entretient avec ses collègues métaphysiciens, nous avons voulu découvrir si finalement Russell ne se cachait pas dans les détails de la métaphysique analytique contemporaine alors même que son ontologie n'est plus guère mise sur le devant de la scène. Notre thèse est l'histoire de cette enquête, mais il s'agit également de l'exploration de la manière dont la philosophie analytique aborde les problématiques fondamentales de l'ontologie.

Puisque notre intention n'était pas d'écrire une monographie des différentes thèses qui sont soutenues sur la nature de l'alphabet du monde et de la manière dont ses constituants font monde, mais de comprendre comment certains métaphysiciens contemporains les défendent au moyen de ce que nous avons qualifié de russellianismes, de réminiscences d'arguments originellement utilisés par Russell, nous avons commencé par présenter les différents courants de la métaphysique analytique en précisant comment ils s'inscrivent tous dans la lignée de voies précédemment explorées par Russell. La théorie des tropes de Keith Campbell emprunte

la notion de coprésence au Russell de *Signification et vérité* et des *Limites de la connaissance humaine*, bien que Campbell soutienne contre Russell que les relations sont elles aussi des particuliers. David Mertz explore lui aussi la voie des tropes, mais dans une perspective qui ne reconnaît que les relations et qui admet un certain réalisme des universaux (toute relation instanciée a une intension universelle), cherchant par là à développer les intuitions de « Do Differences Differ ? » où Russell maintenait un double aspect des relations : elles sont particulières en tant que reliant et universelles en tant que concepts. Le nominalisme de la ressemblance tel que le développe Gonzalo Rodriguez-Pereyra est lui une réponse directe à l'argument dévastateur de la régression de ressemblance opposé au nominalisme par Russell dans *Problèmes de philosophie*. On peut concevoir un nominalisme de la ressemblance à condition de renoncer à la ressemblance en tant que relation fondamentale et de penser le monde comme constitué seulement de faits ressemblants. Quant à Armstrong dont la publication de *Universals and Scientific Realism* a redonné vigueur au débat classique sur la nature des propriétés, bien que défendant un réalisme des universaux, il s'oppose tout à fait à un platonisme à la Russell : les universaux sont immanents au monde et aux complexes qui lesinstancient. Il défend sa thèse à l'aide d'un argument purement russellien : la régression de ressemblance, l'appliquant au platonisme russellien lui-même.

Alors que par versatilité Russell aurait sauté d'une position à l'autre du spectre ontologique, nos métaphysiciens analytiques auraient chacun consacré patiemment leur œuvre à fonder l'une de ces différentes options. C'est donc avec espoir que nous nous sommes plongée dans la lecture de ces métaphysiciens qui semblaient nous promettre une philosophie à l'esprit russellien mais avec une patience dont Russell n'aurait pas fait preuve dans les questions ontologiques : nous allions grâce aux métaphysiciens analytiques en savoir plus sur la manière de fonder de telles positions ontologiques de manière russellienne.

Armstrong déplore dans *Universals and Scientific Realism* que Russell soit parvenu à établir une logique des relations mais qu'en s'acharnant contre les relations internes de Bradley il ait été incapable de développer une véritable philosophie des relations. Ce jugement provocateur – Russell a consacré une grande partie de sa vie philosophique à fonder les relations d'un point de vue ontologique, et pas seulement logique – nous a montré la voie à suivre pour explorer les connexions entre la métaphysique russellienne et la métaphysique analytique contemporaine.

L'argument de la distinction entre une régression de relations qui serait inoffensive et une régression de relations qui serait au contraire vicieuse qu'Armstrong emprunte à Russell

fleurit dans toute la métaphysique analytique contemporaine. *Universals and Scientific Realism* défait au moyen de cet argument toutes les options ontologiques concurrentes du réalisme immanent des universaux d'Armstrong et force donc les auteurs y répondant à utiliser le même argument et à montrer que là où Armstrong interprète la régression de relations comme une régression vicieuse, ou bien il n'y a pas de régression du tout, ou bien cette régression est tout à fait inoffensive. Mais cet argument de la régression à l'infini a ses limites. Il est en effet très difficile de le fonder objectivement, il est sujet à de multiples interprétations. L'usage qu'en fait Russell lui-même est peu satisfaisant. Il serait intéressant de faire une psychanalyse de l'argument de la régression à l'infini : bien que cet argument exhibe la notion mathématique par excellence, l'infini, ce n'est pas la mathématique qui prévaut ici mais bien plutôt l'attrait psychologique exercé par la notion d'infini.

Au cœur de cet argument, on trouve la question du statut des relations. Dans les *Principles of Mathematics* l'argument de la distinction entre une régression de relations inoffensive et une régression de relations vicieuse repose sur la volonté de Russell d'asseoir la relation comme une entité possédant une véritable dignité ontologique. La question à laquelle doit répondre une philosophie des relations est « qu'est-ce qu'une relation ? », « qu'est-ce qui distingue la relation de tout autre type d'entité ? ». Le réalisme de Russell consiste à soutenir que pour qu'il y ait des faits relationnels il doit y avoir des relations, des relations comme authentiques entités. C'est ce que refuse Bradley. On peut expliquer le relationnel dans le monde sans faire appel à des relations ayant un statut substantiel. Russell associe l'idéalisme au refus des relations comme véritables entités, et le réalisme à la reconnaissance de l'indépendance des relations par rapport aux autres entités et par rapport à l'esprit humain. Mais une fois que l'on reconnaît aux relations le statut d'entité se pose la question de savoir de quel type d'entité il s'agit. Si l'on raisonne à partir de la dichotomie classique qui classe les entités en deux catégories, les universaux et les particuliers, alors la relation est soit un particulier, soit un universel. Comment décider du statut de la relation ? L'argument tout aussi bien des thèses qui défendent la particularité des relations que celles qui en défendent l'universalité consiste à s'appuyer sur le caractère relationnel des relations. Une relation, si elle est une entité indépendante doit avoir une caractéristique qui la distingue des autres entités (dans les termes des *Principles*, des choses et des prédicats). Selon les thèses, c'est en la particularité ou bien en l'universalité que résiderait cette capacité de la relation à relier. La première thèse est défendue par la théorie des tropes, et a été défendue très brièvement par Russell dans un manuscrit préparatoire aux *Principles*, « Do Differences Differ ? ». Concevoir les relations comme des particuliers permettrait de surmonter la difficulté de déterminer

comment une relation entre en relation avec ce qu'elle relie puisque la relation instanciée serait en quelque sorte déjà reliée aux termes qu'elles relient, elle comprendrait dans son identité ces termes mêmes. Les opposants à cette thèse – principalement Russell, si l'on exclut « Do Differences Differ ? » -, soutiennent que la relation pour être une authentique relation ne peut être une instance, un particulier, puisqu'elle perdrait par là son statut même d'entité. Cette seconde thèse pour expliquer comment la relation relie réduit son argumentation à la défense de la condition nécessaire pour la relation de relier : être une entité indépendante. Ce que nous avons montré dans cette partie de notre thèse est que chercher à établir l'identité de la relation en tant qu'entité et entité reliante à partir de son statut d'universel ou de son statut de particulier est une tentative stérile et prédéterminée par un engagement fondamental envers l'atomisme ou au contraire le refus de l'atomisme. Nous avons montré que les auteurs qui usent de cette stratégie en soutenant que les relations sont des universaux ne font que reformuler un engagement envers l'atomisme (Russell), ou bien en soutenant que les relations sont des instances ne font que redire leur opposition à l'atomisme (Mertz, Wolterstorff).

Une autre exploration de la nature des relations consiste à renoncer à reconnaître aux relations le statut d'entité et ainsi à éliminer la question de savoir si ces relations sont des particuliers ou des universaux. La mode est aux relations internes, aux relations survenantes. Les relations internes n'ont pas de véritable statut ontologique, elles ne coûtent ontologiquement rien. On s'assure ainsi l'existence des complexes relationnels sans investir une *entité* de la capacité à relier. Mais encore une fois la relation ou le relationnel, peu importe, n'est pas expliqué. Les explications tournent court à partir du moment où l'on affirme que le relationnel survient.

La philosophie des relations contemporaine n'apporte pas plus d'explications convaincantes à ce qu'est relier que n'en apportait la philosophie de Russell. C'est pourquoi Armstrong dans *A World of States of Affairs* introduit un nouvel outil russellien pour fonder son réalisme immanent. Il abandonne la voie de la fondation d'une philosophie des relations comme moyen de justifier le réalisme des universaux et de rejeter le nominalisme et les philosophies des tropes, pour emprunter une voie épistémologique, celle du thème de la vérification des états de choses. Mais nous montrons que bien qu'Armstrong et Rodriguez-Pereyra font du principe des vérifacteurs le moyen pour soutenir le réalisme des universaux ou le nominalisme de la ressemblance, ce chemin aussi est une voie-sans-issue. Encore une fois l'argument utilisé n'est qu'une tentative a posteriori de justifier un engagement ontologique fondamental envers le réalisme des universaux ou envers le nominalisme de la ressemblance. Ce qui est présenté comme un argument des vérifacteurs n'est pas décisif sur le

plan ontologique ; il n'est qu'un vernis épistémologique appliqué à une décision, voire au mieux une argumentation, ontologique.

A quels résultats sommes-nous parvenus alors que dans nous avons ponctué le rappel de chacune des étapes de nos tribulations russello-analytico-métaphysiques par l'expression de notre déception quant aux arguments présentés ? D'un point de vue de pur historien de la philosophie et d'amoureux de Russell, nous pouvons afficher une certaine satisfaction : notre intuition que l'on rencontre Russell à chaque détour de la métaphysique analytique est fondée. Et l'exploration de cette première intuition nous a en quelque sorte permis de déplier un certain nombre d'arguments russelliens et de comprendre les raisons de leur abandon par Russell. L'argument de l'instanciation des relations est à cet égard paradigmatique. Il est le seul argument véritablement déployé comme russellien et appliqué en toute conscience par un des auteurs étudiés ici, Mertz. Dans cet argument Mertz cerne bien ce qui est en jeu dans le manuscrit de « Do Differences Differ ? » constitué en tout et pour tout de trois pages : l'instanciation des relations permettrait de rendre compte de l'unité des complexes. Ainsi on comprend les raisons pour lesquelles Russell envisage dans ce manuscrit préparatoire aux *Principles* où il défend la thèse diamétralement opposée, l'instanciation des relations, et pourquoi il la rejette : cette thèse permettrait de rendre compte du caractère reliant des relations, mais elle contredit le pluralisme ; elle n'est donc pas acceptable.

Une lecture russellienne de la métaphysique analytique est donc parfaitement cohérente. La métaphysique analytique sur les questions d'ontologie fondamentale hérite de Russell de son obsession par la relation et des outils qu'il a forgés pour en comprendre la nature reliante. Cette lecture permet donc de mettre en lumière l'ontologie russellienne qui bien que connue est assez peu explorée. Mais en contrepartie la métaphysique analytique perd de sa séduction. Il n'y a pas eu de tournant ontologique, tournant ontologique que la métaphysique d'Armstrong et de ses compagnons de discussion est censée représenter, qui ferait suite à un tournant linguistique et qui rétablirait la métaphysique dans sa dignité du fait de son sérieux philosophique. Il n'y a de tournant ontologique que d'une manière superficielle, que pour ceux qui lisent l'histoire de la philosophie de manière linéaire et qui aime à y voir du drame et de grandes ruptures. La relation entre Russell et Wittgenstein est en un sens dramatique, mais cela ne signifie pas que l'histoire de la philosophie suit une telle dramatisation. Pour les amoureux de Russell, la métaphysique analytique est donc en un sens une bonne nouvelle. Le sérieux philosophique n'a jamais déserté la scène philosophique et l'œuvre de Russell en est la claire manifestation.

Les philosophies des auteurs que nous avons étudiés ici font en quelque sorte école dans la mesure où leur dialogue est très structuré, autour de la notion de relation, de survenance et de vérificateur. Le dialogue donne consistance aux russellianismes en tant qu'outils de résolution des problématiques ontologiques fondamentales, et par conséquent aux philosophies qui les utilisent. Ces philosophies apparaissent très sérieusement argumentées. Mais en réalité à l'issue de nos tribulations ontologiques nous sommes déçus. Ces philosophies, sur le plan des questions ontologiques fondamentales, nous semblent surévaluées. Là où le cheminement de Russell est passion pour la vérité et sincère autocritique, malgré l'aporie, les métaphysiciens analytiques semblent énoncer leurs thèses usant souvent d'arguments rhétoriques et fallacieux. Nous sommes transportée par l'insatisfaction de Russell et sa sincérité à essayer d'autres voies. Nous nous ennuyons à la découverte que la systématisation de ses arguments dans la métaphysique analytique sert à développer des philosophies qui n'apportent pas de réponses vraiment nouvelles aux questions d'ontologie fondamentale et que ces arguments ne les justifient pas de manière très convaincante malgré le nombre important de pages qui leur est consacré.

Notre intention n'est pas de dédaigner la métaphysique analytique contemporaine. Nous ne prétendons ici que souligner le manque de lucidité des auteurs que nous avons étudiés sur la faiblesse de ce qui constitue la colonne vertébrale de leurs traités de métaphysique, à savoir leur philosophie des relations. Dans une perspective toujours comparatiste entre la philosophie de Russell et la philosophie contemporaine, il serait intéressant d'explorer plus avant la voie épistémologique. Nous avons succinctement cité les travaux de Dodd et de Newman qui explorent des théories de la vérité héritées de Russell, théorie de la vérité identité et théorie de la vérité comme relation multiple, à titre de curiosités philosophiques, pour montrer que Russell n'inspire pas seulement l'épistémologie contemporaine par sa théorie de la vérité correspondance dont à raison Quine pensait qu'elle nécessitait clarification⁸³⁷, mais de même que les différentes étapes de son questionnement ontologique ont encore une résonance aujourd'hui dans la réflexion contemporaine, de même ses premières théories de la vérité inspirent encore les philosophes analytiques, alors même qu'elles ont été fortement critiquées par Russell lui-même et ses contemporains.

⁸³⁷ W. V. Quine, Review : Bertrand Russell, *An Inquiry into Meaning and Truth*, in *The Journal of Symbolic Logic*, volume 6, n° 1, 1941, p. 29 : « La relation de correspondance demeure, en dépit d'une certaine élaboration, vraiment un mystère. »

Ces travaux méritent une lecture approfondie dans la mesure où ils s'inscrivent dans le débat contemporain qui oppose les déflationnismes et les théories de la vérité comme correspondance. Peut-on avec des théories de la vérité héritées de Russell et a priori archaïques, résoudre les difficultés auxquelles sont confrontés les déflationnismes de et inspirés par Horwich et les théories de la correspondance telles que celle défendue par Armstrong ?⁸³⁸

⁸³⁸ Herbert Hochberg produit une critique virulente contre la tentative effectuée par Newman : « Review of Andrew Newman, *The Correspondance Theory of Truth : An Essay on the Metaphysics of Predication* », in *Notre Dame Philosophical Reviews*, décembre 2003, URL <http://ndpr.nd.edu/review.cfm?id=1171>.

BIBLIOGRAPHIE

I. Bertrand Russell

Les volumes des *Collected Papers of Bertrand Russell* que nous citons :

- *Philosophical Papers 1896-99*, éd. N. Griffin et A. C. Lewis, Londres, Unwin Hyman, 1990. [C. P. 2]
- *Foundations of Logic 1903-05*, éd. A. Urquhart et A. C. Lewis, Londres et New York, Routledge, 1994 [C. P. 4].
- *Toward the "Principles of Mathematics" 1900-02*, éd. G. H. Moore, Londres et New York, Routledge, 1993 [C. P. 5].
- *Logical and Philosophical Papers 1909-13*, J. G. Slater et B. Frohmann, Londres et New York, Routledge, 1992 [C. P. 6].
- *Theory of Knowledge. The 1913 Manuscript*, éd. E. Ramsden Eames et K. Blackwell, Londres, George Allen et Unwin, 1984 [C. P. 7].
- *The Philosophy of Logical Atomism and Other Essays 1914-19*, éd. J. G. Slater, Londres, George Allen and Unwin, 1986 [C. P. 8].
- *A Fresh Look at Empiricism 1927-42*, éd. J. G. Slater et P. Köllner, Londres et New York, Routledge, 1996 [C. P. 10].
- *Last Philosophical Testament : 1943-1968*, éd. J. G. Slater et Peter Köllner, Londres et New York, Routledge, 1997 [C. P. 11].

- [1898] « An Analysis of Mathematical Reasoning Being an Inquiry into the Subject-Matter, the Fundamental Conceptions, and the Necessary Postulates of Mathematics », in *C. P. 2*, pp. 162-242.
- [1899] « The Classification of Relations », in *C. P. 2*, pp. 138-146.

- [1900] « Do Differences Differ ? », in *C. P.* 3, pp. 555-557.
- [1903] *The Principles of Mathematics*, New York et Londres, W. V. Norton & Company, 1996.
- [1904] Lettre de Russell à P. Ellis, 30 juillet 1904, Russell Archives, McMaster University, Hamilton, cité partiellement dans Francisco A. Rodriguez-Consuegra, « Russell on Judgment, Truth and Denoting: 1900-1910 », in Bernard Linsky et Guido Imaguire (éd.), *On Denoting: 1905-2005*, Munich, Philosophia Verlag GmbH, 2005, p. 252.
- [1904] « Meinong 's Theory of Complexes and Assumptions », in Douglas Lackey (éd.), *Essays in Analysis*, George Allen & Unwin, pp. 21-76 et *C.P.4*, pp. 432-474.
- [1905] « The Nature of Truth », in *C. P.* 4, pp. 492-506.
- [1906] « Logic in which Propositions are Not Entities », manuscrit conservé aux Archives Russell, McMaster University, Hamilton, Ontario, Canada.
- [1906-1907] « On the Nature of Truth », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 7, 1906-1907, pp. 28-49, et repris partiellement dans *Philosophical Essays*, George Allen and Unwin, Ltd, 1966, pp. 131-146, trad. fr. François Clementz et Jean-Pierre Cometti, *Essais philosophiques*, Paris, PUF, 1997, pp. 185-203.
- [1910] « Some explanations in Reply to Mr. Bradley », in *Mind*, 19, juillet 1910, pp. 373-378 et *C. P.* 6, pp. 354-358.
- [1910] Alfred North Whitehead et Bertrand Russell, *Principia Mathematica* to *56, Cambridge, Cambridge University Press, 1962.
- [1911] « The Basis of Realism », in *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, Vol. 8, No. 6, 1911, pp. 158-161 et *C. P.* 6, pp. 128-131.
- [1911] « Le réalisme analytique », in *C. P.* 6, pp. 410-432.
- [1911] « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », in *Mysticism and Logic*, Londres, Longmans, Green, pp. 197-218 et in *C. P.* 6, pp. 148-182.
- [1911-1912] « On the Relations of Universals and Particulars », in *C. P.* 6, pp. 167-182.
- [1912] « What is Logic ? », in *C. P.* , pp. 55-56.
- [1912] *The Problems of Philosophy*, Book Jungle, 2009, trad. fr. François Rivenc, *Problèmes de Philosophie*, Paris, Payot, 1989.
- [1913] *Theory of Knowledge : 1913 manuscript*, Elizabeth Ramsden Eames, Kenneth Blackwell, Londres, George Allen & Unwin, 1984, trad. fr. Jean-Michel Roy *Théorie de la connaissance. Le manuscrit de 1913* , Paris, Vrin 2002.
- [1915] « The Ultimate Constituents of Matter », in *C. P.* 8, pp.75-86.
- [1918] *Mysticism and Logic*, Londres, Longmans, Green, 1918.

- [1918] *The Philosophy of Logical Atomism*, in *Logic and Knowledge*, Londres et New York, 2001, pp. 177-281.
- [1918] *The Philosophy of Logical Atomism*, in *C. P.* 8 pp. 160-244, trad. fr. Jean-Michel Roy, *La philosophie de l'atomisme logique*, in *Ecrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 2002.
- [1919] « On Propositions : What They are and How They Mean », in *C. P.* 8, pp. 278-306.
- [1924] « Logical Atomism », in *Logic and Knowledge*, éd. par Charles Marsh, Londres et New York, 2001, pp. 323-343.
- [1936] « The Limits of Empiricism », in *C. P.* 10, pp. 314-328.
- [1940] *An Inquiry into Meaning and Truth*, Londres, Routledge, 1992, trad. fr. Philippe Devaux, *Signification et vérité*, Paris, Flammarion, 1969.
- [1944] « Reply to Criticisms », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, (The Library of Living Philosophers, vol. 5), Evanston et Chicago, Northwestern University, 1944 et *C. P.* 11, pp. 18-64.
- [1946] *History of Western Philosophy*, Londres et New York, Routledge, 2009.
- [1946] « The Problem of Universals », in *Polemic*, no 2, janvier 1946, pp. 21-35, *C. P.* 11, pp. 258-273.
- [1953] « The Cult of “Common Usage “», in *The British Journal for Philosophy of Science* 3, février 1953, pp. 303-307 et in *C. P.* 11, pp. 610-614.
- [1956] *Logic and Knowledge*, Routledge, Londres et New York, 1988.
- [1956] « Philosophical Analysis », in *The Hibbert Journal*, 54, juillet 1956, pp. 320-329 et *C. P.* 11, pp. 614- 625.
- [1957] « Logic and Ontology », in *The Journal of Philosophy*, 54, avril 1957, pp. 225-230 et *C. P.* 11, pp. 625-630.
- [1957] « Mr Strawson on Referring », in *Mind*, 66, juillet 1957 et *C. P.* 11, pp. 630-635.
- [1958] « What is Mind? », in *The Journal of Philosophy*, 55, janvier 1958 et *C. P.* 11, pp. 635-642.
- [1959] *My Philosophical Development*, Londres, George Allen and Unwin, 1975, trad. fr. George Auclair, *Histoire de mes idées philosophiques*, Gallimard, 1961.
- [1959] Préface à Ernest Gellner, *Words and Things*, Londres, Victor Gollancz et Boston : Beacon Press, 1959, pp.13-15 et *C. P.* 11, pp. 642-644.
- [1966] *Philosophical Essays*, Londres, George Allen & Unwin, Ltd, 1966, trad. fr. *Essais philosophiques*, François Clementz et Jean-Pierre Cometti, Paris, PUF, 1997.
- [1967] *The Autobiography of Bertrand Russell, 1872-1914*, Boston, Little, Brown, 1967.

- [1992] Nicholas Griffin (éd.), *The Selected Letters of Bertrand Russell. Volume 1 The Private Years, 1884-1914*, Allen Lane The Penguin Press, Londres, 1992.

Ses commentateurs

- [1998] Ali Benmakhlouf, *Bertrand Russell, l'atomisme logique*, Paris, PUF, 1998.
- [1924] C. D. Broad, « Critical and Speculative Philosophy », in J. H. Muirhead (éd.), *Contemporary British Philosophy*, 2^{ndes} séries, New York, Macmillan, 1924, pp. 75-100.
- [1970] Rupert Crawshay-Williams, *Russell Remembered*, Londres, Oxford University Press, 1970.
- [1996] Philippe de Rouilhan, *Russell et le cercle des paradoxes*, Paris, PUF, 1996.
- [1983-1984] Thomas Foster, « Russell on Particularized Relations », in *Russell: The Journal of the Bertrand Russell Archives*, New series, Volume 3, n° 2, hiver 1983-1984, pp. 129-143.
- [2002] Sébastien Gandon, *Logique et langage. Etudes sur le premier Wittgenstein*, Paris, Vrin, 2002.
- [1974] Nicholas Griffin, « Russell in Australia », in *Russell: the Journal of Bertrand Russell Studies*, volume 94, n° 4, 1974, pp. 3-12.
- [1980] Nicholas Griffin, « Russell on the Nature of Logic (1903-1913) », in *Synthese*, n° 45, 1980, pp. 117-188.
- [1985] Nicholas Griffin, « Russell's Multiple Relation Theory of Judgment », in *Philosophical Studies*, n° 47, 1985, pp. 213-247.
- [1991] Nicholas Griffin, *Russell's Idealist Apprenticeship*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- [1994] Paul J. Hager, *Continuity and Change in the development of Russell's Philosophy*, Dordrecht, Boston, Londres, Kluwer Academic Publishers, 1994.
- [2006] Bob Hale, « Universals and Particulars: Ramsey's Scepticism », in P. F. Strawson et Arindam Chakrabarti (éd.), *Universals, Concepts and Qualities. New Essays on the Meaning of Predicates*, Ashgate, pp. 177-203.
- [1978] Herbert Hochberg, *Thought, Fact and Reference. The Origins and Ontology of Logical Atomism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1978.
- [1981] Herbert Hochberg, « Logical Form, Existence, and Relational predication », in *Midwest Studies in Philosophy VI 1981: The Foundations of Analytic Philosophy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1981, pp. 215-237.
- [2003] Herbert Hochberg, *Introducing Analytic Philosophy. Its Sense and its Nonsense 1879-2002*, Frankfurt et Londres, Ontos Verlag, 2003.

- [1984] Peter Hylton, « The Nature of the Proposition and the Revolt Against Idealism », in Richard Rorty, J. B. Schneewind and Quentin Skinner (ed.), *Philosophy in History*, Cambridge University Press, 1984, pp. 375-397.
- [1970] E. D. Klemke (éd.), *Essays on Bertrand Russell*, Urbana, Chicago et Londres, University of Illinois Press, 1971.
- [1991] Gregory Landini, « A New Interpretation of Russell's Multiple-Relation Theory of Judgment », in *History and Philosophy of Logic*, volume 12, n° 1, 1991, pp. 37-69.
- [2007] Gregory Landini, *Wittgenstein's Apprenticeship with Russell*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- [2005] Fraser MacBride, « The Particular-Universal Distinction: A Dogma of Metaphysics? », in *Mind*, volume 114, n° 455, juillet 2005, pp. 565-614.
- [1963] Ved Mehta, *Fly and fly-Bottle*, Londres, Weinfeld and Nicolson ; Boston and Toronto, Little, Brown, 1963.
- [1998] Ray Monk et Anthony Palmer, *Bertrand Russell and the Origins of Analytical Philosophy*, Bristol, Thoemmes Press, 1998.
- [2000] Ray Monk, *Bertrand Russell 1921-70. The Ghost of Madness*, Londres, Jonathan Cape, 2000.
- [2003] Stephen Mumford, *Russell on Metaphysics*, Londres, Routledge, 2003.
- [1941] W. V. Quine, Review : Bertrand Russell, *An Inquiry into Meaning and Truth*, in *The Journal of Symbolic Logic*, volume 6, n° 1, 1941, pp. 29- 30.
- [1967] W. V. Quine, « Russell's Ontological Development », in Ralph Schoenman (éd.), *Bertrand Russell: Philosopher of the Century*, George Allen and Unwin Ltd., 1967, pp. 304-314.
- [1967] W. V. Quine, introduction à « Mathematical logic as based on the theory of types » in Jean van Heijenoert, *From Frege to Gödel — A Source Book in Mathematical Logic, 1879-1931*, Cambridge, Harvard University Press, 1967, pp. 150-152.
- [2010] Redcanoe Productions, *The Three Passions of Bertrand Russell*, 2010 (film documentaire).
- [1991] Francisco A. Rodriguez-Consuegra, *The Mathematical Philosophy of Bertrand Russell: Origins and Development*, Basel, Boston et Berlin, Birkhäuser Verlag, 1991.
- [2005] Francisco A. Rodriguez-Consuegra, « Russell on judgment, truth and denoting: 1900-1910 », in Bernard Linsky et Guido Imaguire (éd.), *On Denoting: 1905-2005*, Munich, Philosophia Verlag GmbH, 2005, pp. 251-284.

- [2005] Francisco Rodriguez-Consuegra, « Ontology From Language? Ramsey on Universals », in Maria J. Frapolli, *F. P. Ramsey. Critical Reassessments*, New York et Londres, Continuum, 2005, pp. 220-236.
- [1970] Gilbert Ryle, « Bertrand Russell 1872-1870 », in *Proceedings of the Aristotelian Society 1970-1971*, 1971, pp. 77-84.
- [2005] Jérôme Sackur, *Formes et faits. Analyse et théorie de la connaissance dans l'atomisme logique*, Paris, Vrin, 2005.
- [1979] Mark Sainsbury, *Russell*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1979.
- [2005] Graham Stevens, *The Russellian Origins of Analytical Philosophy: Bertrand Russell and the Unity of the Proposition*, Londres et New York, Routledge, 2005.
- [1993] Denis Vernant, *La philosophie mathématique de Russell*, Paris, Vrin, 1993.
- [1967] Jules Vuillemin, *De la logique à la théologie. Cinq études sur Aristote*, Paris, Flammarion, 1967.
- [1968] Jules Vuillemin, *Leçons sur la première philosophie de Russell*, Paris, Armand Colin, 1968.
- [1944] Morris Weitz, « Analysis and the Unity of Russell's Philosophy », in Paul Arthur Schlipp (éd.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, (The library of Living Philosophers, vol. 5), Evanston et Chicago, Northwestern University, 1944, pp. 57-121.
- [1970] William J. Winslade, « Russell's Theory of Relations », in E. D. Klemke, *Essays on Bertrand Russell*, Urbana, Chicago et Londres, University of Illinois Press, 1970, pp. 81-101.

II. F. H. Bradley

- [1883-1922] *The Principles of Logic*, volume I et volume II, Londres, Oxford University Press, 1922.
- [1897] *Appearance and Reality*, Oxford University Press (première édition 1893; seconde édition avec appendice 1897, rééditée en 1969).
- [1910] « On Appearance, Error and Contradiction », in *Mind*, 24, pp. 153-185.
- [1911] « Reply to Mr. Russell's Explanations », in *Mind*, 20, pp. 74-76.
- [1914] *Essays on Truth and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1944.
- [1924] « Relations », in *Collected Essays*, volume 2, Oxford Clarendon Press, 1935, pp. 629-676.
- [1935] *Collected Essays*, 2 volumes, Oxford, Clarendon Press, 1935.

- [1999] *Selected Correspondance. June 1872-December 1904*, éd. Carol A. Keene, Bristol, Thoemmes Press, 1999.
- [1999] *Selected Correspondance. January 1905-June 1924*, éd. Carol A. Keene, Bristol, Thoemmes Press, 1999.

Ses commentateurs

- [1996] James Bradley (éd.), *Philosophy after F. H. Bradley*, Bristol, Thoemmes Press, 1996.
- [1998] Stewart Candlish, « The Wrong Side of History: Relations, the Decline of British Idealism, and the Origins of Analytic Philosophy », in Guy Stock, *Appearance versus Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1998, pp. 111-151.
- [2007] Stewart Candlish, *The Russell/Bradley Dispute and its Significance for Twentieth-Century Philosophy*, Palgrave MacMillan, 2007.
- [1996] Philip Dwyer, « Bradley, Russell, and Analysis », in James Bradley (éd.), *Philosophy after F. H. Bradley*, Bristol, Thoemmes Press, 1996, pp. 331-347.
- [1999] Phillip Ferreira, *Bradley and the Structure of Knowledge*, State University of New York Press, 1999.
- [1974] Reinhardt Grossmann, *Meinong*, Londres et Boston, Routledge & Kegan Paul, 1974.
- [1994] W. J. Mander, *An Introduction to Bradley's Metaphysics*, Oxford, Clarendon Press, 1994.
- [1998] Guy Stock, *Appearance versus Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1998.
- [2002] William F. Vallicella, « Relations, Monism, and the Vindication of Bradley's Regress », in *Dialectica*, vol. 56, no. 1, 2002, pp. 3-35.
- [2004] William F. Vallicella, « Bradley's Regress and Relation-Instances », in *The Modern Schoolman*, LXXXI, Mars 2004, pp. 159-183.

III. La métaphysique analytique

1. Ouvrages de présentation et recueils d'articles

- [1971] Charles Landesman (éd.), *The Problem of Universals*, New York et Londres, Basic Books, Inc., Publishers, 1971.
- [1998] Stephen Laurence et Cynthia Macdonald (éd.), *Contemporary Readings in the Foundations of Metaphysics*, Oxford, Blackwell Publishers, 1998.

- [1997] D. H. Mellor et Alex Oliver, *Properties*, Oxford University Press, 1997.
- [2004] Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique analytique dans l'école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004.
- [2001] James Porter Moreland, *Universals*, Montreal, Londres et Ithaca, McGill-Queen's University Press et Acumen Publishing, 2001.
- [2004] Frédéric Nef, *Qu'est-ce que la métaphysique?*, Paris, Gallimard, coll. Folio/ Essais, 2004.
- [2007] Frédéric Nef et Emmanuelle Garcia (éd.), *Textes clés de métaphysique contemporaine*, Paris, Vrin, 2007.
- Peter F. Strawson and Arindam Chakkrabarti, *Universals, Concepts and Qualities*, Ashgate, 2006.
- [2004] Dean W. Zimmerman, *Oxford Studies in Metaphysics*, volume I, Oxford, Clarendon Press, 2004.

2. Le réalisme scientifique de D. M. Armstrong

- [1961] *Perception and the Physical World*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1961.
- [1968] *A Material Theory of the Mind*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1968.
- [1973] *Belief, Truth and Knowledge*, Cambridge University Press, 1973.
- [1974] « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 52, n° 3, décembre 1974, pp. 191-201.
- [1978a] *Nominalism and Realism. Universals and Scientific Realism. Volume 1*, Cambridge University Press, 1978.
- [1978b] *A Theory of Universals. Universals and Scientific realism. Volume 2*, Cambridge University press, 1978.
- [1980] « Against Ostrich Nominalism: A Reply to Michael Devitt », in *Pacific Philosophical Quarterly*, 61, 1980, pp. 440-449.
- [1983] *What is a Law of Nature ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- [1984] « Self-Profile » et « Replies », in Radu J. Bogdan (éd.), *D. M. Armstrong*, Dordrecht, Boston et Lancaster, D. Reidel Publishing Company, 1984, pp. 3-51, et pp. 225- 269
- [1989] *Universals. An Opinionated Introduction*, Westview Press, 1989.
- [1989] *A Combinatorial Theory of Possibility*, Cambridge University Press, 1989.

- [1991] « Classes are States of Affairs », in *Mind*, volume 100, n° 398, avril 1991, pp. 189-200.
- [1997] *A World of State of Affairs*, Cambridge University Press, 1997.
- [2004] « Théorie combinatoire revue et corrigée », trad. Jean-Maurice Monnoyer in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique analytique dans l'école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004, pp. 185-198.
- [2004] *Truth and Truthmakers*, Cambridge University Press, 2004.
- [2004] « How Do Particulars Stand to Universals? », in Dean W. Zimmerman, *Oxford Studies in Metaphysics*, volume I, Oxford, Clarendon Press, 2004, pp. 139-154.
- [2006] « Particulars Have Their Properties of Necessity », in Peter F. Strawson and Arindam Chakkrabarti, *Universals, Concepts and Qualities*, Ashgate, 2006.

Ses commentateurs

- [2001] Donald L. M. Baxter, « Instanciation and Partial Identity », in *Australasian Journal of Philosophy*, n° 79, pp. 449-464.
- [1984] Radu J. Bogdan, *D. M. Armstrong*, Dordrecht, Boston et Lancaster, D. Reidel Publishing Company, 1984.
- [2008] Tim de May et Markku Keinänen, *Problems from Armstrong*, *Acta Philosophica*, volume 84, Helsinki, 2008.
- [2003] James Franklin, *Corrupting the Youth, A History of Philosophy in Australia*, Sydney, Macleay Press, 2003.
- [1999] Herbert Hochberg, review of *A World of States of Affairs*, in *Noûs*, volume 33, n° 3, 1999, pp. 473-495.
- [2008] Markku Keinänen, « Conceptions of Supervenience », in Tim de May et Markku Keinänen (éd.), *Problems from Armstrong*, *Acta Philosophica*, volume 84, Helsinki, 2008, pp. 51-61.
- [2006] E. J. Lowe, *The Four-Category Ontology. A Metaphysical Foundation of Natural Science*, Oxford University Press, 2006.
- [1996] Alex Oliver, « The Metaphysics of Properties », in *Mind*, volume 105, n° 417, janvier 1996, pp. 1-80.

3. Les théories des tropes

- [1981] Keith Campbell, « The Metaphysic of Abstract Particulars », in Stephen Laurence et Cynthia Macdonald Stephen Laurence et Cynthia Macdonald (éd.), *Contemporary Readings in the Foundations of Metaphysics*, Oxford, Blackwell Publishers, 1998, pp. 351-352.
- [1990] Keith Campbell, *Abstract Particulars*, Oxford, Basil Blackwell, 1990.
- [2004] Keith Campbell, « La place des relations dans une théorie des tropes », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique analytique dans l'école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004, pp. 355-369.
- [1997] Chris Daly, « Tropes », in D. H. Mellor et Alex Oliver, *Properties*, Oxford University Press, 1997, pp. 148-153.
- [1952] Etienne Gilson, *Jean Duns Scot. Introduction à ses positions fondamentales*, Paris, Vrin, 1952.
- [1991] Bob Hale, « Review Keith Campbell, *Abstract Particulars* », in *Mind*, n° 397, janvier 1991, pp. 142-146.
- [1988] Herbert Hochberg, « A Refutation of Moderate Nominalism », in *Australasian Journal of Philosophy*, 66, 1988, pp. 188-207.
- [1980] C. B. Martin, « Substance Substantiated », in *The Australasian Journal of Philosophy*, n° 58, 1980, pp. 3-10.
- [1999] C. B. Martin et John Heil, « The Ontological Turn », in *Midwest Studies of Philosophy*, volume 23, n° 1, 1999. pp. 34-60.
- [2002] Anna-Sofia Maurin, *If Tropes*, Dordrecht, Boston et Londres, Kluwer Academic Publishers, 2002.
- [1996] Donald W. Mertz, *Moderate Realism and Its Logic*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1996.
- [2001] Donald W. Mertz, « Individuation and Instance Ontology », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 79, n° 1, pp. 45-61.
- [2003] Donald W. Mertz, « Against Bare Particulars. A Response to Moreland and Pickavance », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 81, n° 1, pp. 14-20.
- [2003] J.-P. Moreland et Timothy Pickavance, « Bare Particulars and individuation. Reply to Mertz », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 81, n° 1, pp. 1-13.

- [2004] Donald W. Mertz, Review of Herbert Hochberg, *Introducing Analytic Philosophy. Its Sense and its Nonsense 1879-2002*, in *The Modern Schoolman*, LXXXI, mars 2004, pp. 313-315.
- [1994] Peter Simons, « Particulars in Particular *Clothing*: Three *Trope* Theories of Substance », in *Philosophy and Phenomenological Research*, 54, 3, 1994, pp. 553-575, trad. fr., in Nef et Emmanuelle Garcia (éd.), *Textes clés de métaphysique contemporaine*, Paris, Vrin, 2007, pp. 55-84.
- [1914] George F. Stout, « Mr Russell's Theory of Judgment », in *The Proceedings of the Aristotelian Society*, n° 15, 1914-1915, pp. 332-352.
- [1920] George F. Stout, « Mr Bradley's Theory of Judgment », in *The Proceedings of the Aristotelian Society*, volume 3, 1902-1903, pp. 1-28.
- [1921] George F. Stout, « The Nature of Universals and Propositions », in Charles Landesman (éd.), *The Problem of Universals*, New York et Londres, Basic Books, Inc., Publishers, 1971, pp. 153-166.
- [1923] George F. Stout et George E. Moore, « Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular? », Charles Landesman (éd.), *The Problem of Universals*, New York et Londres, Basic Books, Inc., Publishers, 1971, pp. 167-183.
- [1940] George F. Stout, « Things, Predicates and Relations », in *Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, 18m 1940, pp. 117-130.
- [1947] George F. Stout, « Distributive Unity as "Category" and the Kantian Doctrine of Categories », in *Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, 25, 1947, pp. 1-33.
- [2008] Christer Svennerlind, *Moderate Nominalism and Moderate Realism*, University of Gothenburg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008.
- [2004] William F. Vallicella, « Bradley's Regress and Relation-Instances », in *The Modern Schoolman*, LXXXI, Mars 2004, pp. 159-183.
- [1953] Donald C. Williams, « On the Element of Being: I », in *The Review of Metaphysics*, 7, 1953, pp. 3-18, « Des éléments de l'être », trad. fr. Frédéric Pascal, in Emmanuelle Garcia et Frédéric Nef, *Textes clés de métaphysique contemporaine*, Paris, Vrin, 2007, pp. 33-53.
- [circa 1959] Donald C. Williams, « Universals and Existents », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 64, n° 1, mars 1986, pp. 1-14.

4. Les nominalismes de la ressemblance

- [2003] David M. Armstrong, « Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals* », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 81, n° 2, juin 2003, pp. 285-286.
- [2004] Fraser MacBride, review of *Resemblance of Nominalism : A Solution to the Problem of Universals*, in *Notre Dame Philosophical Review*, 2004, <http://ndpr.nd.edu/review.cfm?id=1385>.
- [1953] H. H. Price, « Universals and Ressemblances », in Charles Landesman (éd.), *The Problem of Universals*, New York et Londres, Basic Books, Inc., Publishers, 1971, pp. 36-55. Premier chapitre de *Thinking and Experience*, Londres, Hutchinson University Library, 1953.
- [2002] Gonzalo Rodriguez-Pereyra, *Resemblance Nominalism : A Solution to the Problem of Universals*, Oxford Clarendon Press, 2002.
- [1970] Nicholas Wolterstorff, *On Universals. An Essay in Ontology*, Chicago et Londres The University of Chicago Press, 1970.
- [1967] Gustav Bergmann, *Realism. A Critique of Brentano and Meinong*, Madison, Milwaukee et Londres, The University of Wisconsin Press, 1967.

IV. La parcimonie

- [2004] Alan Baker, « Simplicity », in Edward Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition octobre 2004), <http://plato.stanford.edu/entries/simplicity/>.
- [2000] E. C. Barnes, « Ockham's Razor and the Anti-superfluity Principle », in *Erkenntnis*, 53, 2000, pp. 353-374.
- [1973] David Lewis, *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 2006.
- [1997] Daniel Nolan, « Quantitative Parsimony », in *The British Journal for the Philosophy of Science*, 48, 1997, pp. 329-343.

V. L'argument de la régression à l'infini

- [1974] David M. Armstrong, « Infinite Regress Arguments and the Problem of Universals », in *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 52, n° 3, décembre 1974, pp. 191-201.
- [1996] Oliver Black, « Infinite Regress Arguments and Infinite Regresses », in *Acta Analytica*, 16/17, 1996, pp. 95-124.

- [1985] Jacques Brunschwig, « Le problème de la “self-participation” chez Platon », in Annie Cazenave et Jean-François Lyotard, *L'art des confins. Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*, Paris, PUF, pp. 121-135.
- [1954] P. T. Geach, « The Third Man Argument in the *Parmenides* », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, pp. 231-263.
- [1956] P. T. Geach, «The Third Man Again », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, pp. 265-277.
- [1994] Claude Gratton, « Circular Definitions, Circular Explanations, and Infinite Regresses », in *Argumentation*, n° 8, 1994, pp. 295-308.
- [1974] Reinhardt Grossmann, *Meinong*, Londres et Boston, Routledge et Kegan Paul, 1974.
- [2003] Peter Klein, « When Infinite Regress Are Not Vicious », in *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 46, n° 3, pp. 718-729.
- [2001] Daniel Nolan, « What's Wrong with Infinite Regresses? », in *Metaphilosophy*, vol. 32, n° 5, octobre 2001, pp. 523-538.
- [1961] John Passmore, *Philosophical Reasoning*, Gerlad Duckworth & Co. LTD, 1970.
- [1939] Gilbert Ryle, « Plato's *Parmenides* », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, pp. 97-147.
- [2004] Benjamin Schnieder, « Once More: Bradleyan Regresses », in Herbert Hochberg et Kevin Mulligan (éd.), *Relations and Predicates*, Frankfort et Lancaster, Ontos Verlag, 2004, pp. 219-256.
- [2000] William F. Vallicella, « Three Conceptions of States of Affairs », in *Noûs*, volume 34, n° 2, pp. 237-259.
- [2002] William F. Vallicella, « Relations, Monism, and the Vindication of Bradley's Regress », in *Dialectica*, vol. 56, no. 1, 2002, pp. 3-35.
- [2004] William F. Vallicella, « Bradley's Regress and Relation-Instances », in *The Modern Schoolman*, LXXXI, Mars 2004, pp. 159-183.
- [2004] William F. Vallicella, *A Paradigm Theory of Existence*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2004.
- [1954] Gregory Vlastos, « The third Man Argument in the *Parmenides* », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, pp. 231-263.
- [1956] Gregory Vlastos, « Postscript to the Third Man: A Reply to Mr. Geach », in R. E. Allen (éd.), *Studies in Plato's Metaphysics*, Londres, Routledge and Paul, 1968, pp. 279-291.
- [1967] Jules Vuillemin, *De la logique à la théologie. Cinq études sur Aristote*, Paris, Flammarion, 1967.

VI. Relations internes et survenance

- [2001] Donald L. M. Baxter, « Instantiation as Partial Identity », in *Australasian Journal of Philosophy* 79 (2001), pp. 449-464.
- [2004] François Clementz, « Réalité des relations et relations causales », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *La structure du monde. Objets, propriétés, états de choses. Renouveau de la métaphysique dans l'école australienne de philosophie*, Paris, Vrin, 2004, pp. 495-521.
- [1968-1969] Donald Davidson, « Mental Events », in *Essays on Actions and Events*, Oxford University Press, 2001, pp. 207-224, trad. fr. Marc Neuberger (éd.), *Théorie de l'action, textes majeurs de la philosophie analytique de l'action*, Liège, Mardaga, 1991, pp. 121-140.
- [1988] Thomas R. Grimes, « The Myth of Supervenience », in Jaegwon Kim (éd.), *Supervenience. The International Research Library of Philosophy* 26, Ashgate, 2002, pp. 299-307.
- [1989] Mark G. Henninger, *Relations. Medieval Theories 1250-1325*, Oxford, Clarendon Press, 1989.
- [1998] John Heil, « Supervenience Deconstructed », in *European Journal of Philosophy*, volume 6, n° 2, 1998, pp. 146-155.
- [1984] Jaegwon Kim, « Concepts of Supervenience », in *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, Cambridge University Press, 1993, pp. 53-78.
- [1990] Jaegwon Kim, « Supervenience as a Philosophical Concept », in *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, Cambridge University Press, 1993, pp. 131-160.
- [1993] Jaegwon Kim, *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, Cambridge University Press, 1993.
- [1993] Jaegwon Kim, « Postscripts on Supervenience », in *Supervenience and Mind. Selected Philosophical Essays*, Cambridge University Press, 1993, pp. 161-171.
- [2002] Jaegwon Kim (éd.), *Supervenience. The International Research Library of Philosophy* 26, Aldershot, Ashgate, 2002.
- [2005] Jaegwon Kim, *Philosophy of Mind*, Westview Press (édition revue et augmentée), trad. fr. D. Michel-Pajus, Mathieu Mulcey et Charles Théret, *Philosophie de l'esprit*, Paris, Les Éditions d'Ithaque, 2008.
- [1995] Brian McLaughlin, « Varieties of Supervenience », in Jaegwon Kim (éd.), *Supervenience. The International Research Library of Philosophy* 26, Aldershot, Ashgate, 2002, pp. 145-187.

- [1919] George E. Moore, « External and Internal Relations », in *Proceedings of the Aristotelian Society*, n° 20, 1919-1920, pp. 40-62.
- [1961] Ernest Nagel, *The Structure of Science*, Londres, Routledge, 1961.
- [1967] Richard Rorty, « Relations, internal and external », in P. Edwards (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, volume 7, New York, Macmillan, 1967, pp. 125-133.
- [1987] Stephen Schiffer, *Remnants of Meaning*, Cambridge, MIT Press, 1987.
- [1959] J. C. Smart, « Sensations and Brain Processes », in *Philosophical Review*, 68, 1959, pp. 141-156.
- [1996] Robert Stalnaker, « Varieties of Supervenience », in Jaegwon Kim (éd.), *Supervenience. The International Research Library of Philosophy 26*, Aldershot, Ashgate, 2002, pp. 189-209.
- [1965] Julius Weinberg, *Abstraction, Relation and Induction. Three Essays in the History of Thought*, Madison et Milwaukee, University of Wisconsin Press, 1965.

VII. Faits et vérificateurs

- [1990] Thomas Baldwin, *G. E. Moore*, Routledge, 1992.
- [1991] Thomas Baldwin, « The Identity Theory of Truth », in *Mind*, janvier, n° 397, 1991, pp. 35-52.
- [2005] Helen Beebe et Julian Dodd (éd.), *Truthmakers. The Contemporary Debate*, Oxford, Clarendon Press, 2005.
- [1988] John Bigelow, *The Reality of Numbers: A Physicalist's Philosophy of Mathematics*, Cambridge University Press, 1988.
- [1907] F. H. Bradley, « On Truth and Copying », in *Essays on Truth and Reality*, Oxford, Oxford University Press, 1914.
- [1989] Stewart Candlish, « The Truth about F. H. Bradley », in *Mind*, volume 98, n° 391, juillet 1989, pp. 331-348.
- [2005] Chris Daly, « So Where's the Explanation? », in Helen Beebe et Julian Dodd (éd.), *Truthmakers. The Contemporary Debate*, Oxford, Clarendon Press, 2005, pp. 85-103.
- [2005] Marian David, « Armstrong on Truthmaking », in Helen Beebe et Julian Dodd (éd.), *Truthmakers. The Contemporary Debate*, Oxford, Clarendon Press, 2005, pp. 141-159.
- [2000] Julian Dodd, *An Identity Theory of Truth*, Londres, Macmillan Press, 2000.

- [1986] Michael Dummett, « Frege's Myth of the Third Realm », in *Frege and other Philosophers*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- [1999] John Heil et C. B. Martin, « The Ontological Turn », in *Midwest Studies in Philosophy*, volume XXIII, 1999, pp. 34-60.
- [2003] John Heil, *From and Ontological Point of View*, Oxford, Clarendon Press, 2003.
- [2003] Herbert Hochberg, « Review of Andrew Newman, *The Correspondance Theory of Truth : An Essay on the Metaphysics of Predication* », in *Notre Dame Philosophical Reviews*, décembre 2003, URL= <http://ndpr.nd.edu/review.cfm?id=1171>.
- [2007] Jean-Maurice Monnoyer, *Metaphysics and Truthmakers*, Frankfurt, Ontos Verlag, 2007.
- [1899] George E. Moore, « The Nature of Judgement », in *Mind*, 8, 1899, pp. 176-193.
- [1984] Kevin Mulligan, Peter Simons et Barry Smith, « Truth-Makers », in *Philosophy and Phenomenological Research*, 44, 1984, pp. 287-321.
- [2007] Kevin Mulligan et Fabrice Correia, « On the History of Philosophies of Facts », in Edward Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition 2007), URL= <http://plato.stanford.edu/entries/facts/history-facts.html>.
- [2007] Kevin Mulligan et Fabrice Correia, « Facts », in Edward Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition 2007), URL= <http://plato.stanford.edu/entries/facts/>
- [2002] Andrew Newman, *The Correspondance Theory of Truth: An Essay of the Metaphysics of Predication*, Cambridge University Press, 2002.
- [1969] W. V. Quine, « Existence and Quantification », in *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia University Press, 1969, pp. 91-113.
- [1990] Frank Ramsey, « Facts and Propositions », in *Philosophical Papers*, New York, Cambridge University Press, 1990, pp. 34-51.
- [2000] Gonzalo Rodriguez-Pereyra, « What is the Problem about Universals ? », in *Mind*, volume 109, n 434, avril 2000, pp. 255-273.
- [2007] Barry Smith et Jonathan Simon, « Truthmaker Explanations », in Jean-Maurice Monnoyer (éd.), *Metaphysics and Truthmakers*, Ontos Verlag, Frankfurt, 2007, pp. 79 sq.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
L'ALPHABET DU MONDE.....	19
<i>I. Le problème des propriétés : une requalification du problème des universaux.....</i>	<i>20</i>
<i>II. Les ontologies à deux catégories.....</i>	<i>23</i>
1. Les ontologies russelliennes 1903-1918	24
a. Les problèmes de philosophie (1912).....	25
b. Les Principes de la mathématique (1903)	26
c. Principia Mathematica (1910).....	28
d. Le manuscrit de 1913, Théorie de la connaissance	32
e. <i>L'atomisme logique (1918-1919).....</i>	<i>33</i>
2. Le réalisme immanent des états de choses de D. M. Armstrong	36
a. Réalisme scientifique et réalisme a posteriori.....	36
b. Un réalisme immanent des états de choses	39
c. La structure des états de choses	41
<i>III. Les ontologies à une catégorie.....</i>	<i>42</i>
1. Les particuliers comme faisceaux de propriétés	42
a. La théorie des particuliers comme faisceaux d'universaux : Signification et vérité (1940) et La connaissance humaine (1948).....	42
b. Les particuliers comme faisceaux de propriétés particularisées	46
i. George Edward Stout.....	46
ii. D. C. Campbell, « On the Elements of Being »	49
iii. Keith Campbell, Abstract Particulars	51
c. Le réalisme modéré de D. M. Mertz (Moderate Realism and its Logic).....	56
2. Le nominalisme de la ressemblance.....	59
REGRESSIONS DE BRADLEY ET REGRESSIONS BRADLEYENNES	65

I.	<i>Les régressions de relations de Bradley</i>	67
1.	L'argumentation de Bradley contre la réalité des relations dans <i>Appearance and Reality</i>	67
a.	Premier argument contre la pleine réalité des relations.....	70
b.	Second argument contre la pleine réalité des relations.....	73
2.	La différence des deux arguments reposant sur une régression à l'infini aux chapitres II et III de <i>Appearance and Reality</i>	76
3.	La valeur de la régression de Bradley : en quoi cette régression peut-elle intéresser la métaphysique contemporaine ?	78
a.	Un argument déprécié	78
b.	Une redécouverte	79
II.	<i>Les objections dites bradleyennes</i>	81
1.	Armstrong : trois régressions à l'infini	81
a.	Fig. 2 : Tableau récapitulatif de la réfutation de ses adversaires par Armstrong au moyen de l'argument de la régression à l'infini.....	83
b.	Régression d'objets, régression de relations et argument du Troisième Homme	90
i.	Le rejet par Armstrong de l'argument du Troisième Homme	90
ii.	Argument du Troisième Homme et régressions armstrongiennes	94
α)	Argument du Troisième Homme et régression de relations.....	94
β)	Argument du Troisième Homme et régression d'objets	95
c.	Les régressions armstrongiennes sont-elles des régressions bradleyennes ?.....	97
III.	<i>Les différents types de solutions au problème de la régression bradleyenne</i>	98
1.	L'unification se fait au sein du complexe relationnel	98
a.	Si c'est la relation qui unifie,	98
i.	on peut refuser d'analyser son pouvoir reliant : la relation unifie sui generis.....	98
ii.	on peut chercher à analyser ce pouvoir reliant.....	99
b.	Si ce n'est pas la relation qui unifie	99
2.	L'unification se fait de l'extérieur du complexe relationnel	99
	PREMIER ARGUMENT : LA DISTINCTION ENTRE UNE REGRESSION VICIEUSE ET UNE REGRESSION INOFFENSIVE	100
I.	<i>L'invention de cette distinction par Russell</i>	100
1.	Définition de la régression vicieuse et de la régression inoffensive	100
2.	Pour Russell la régression bradleyenne n'est pas une régression de type vicieux.....	103
3.	Russell fait un usage peu rigoureux de cette distinction	105
II.	<i>Son usage dans la métaphysique analytique</i>	107
1.	Des interprétations contradictoires.....	107

a.	Il y a régression à l'infini et cette régression est vicieuse	108
b.	Il y a régression à l'infini mais cette régression n'est pas vicieuse	109
i.	La stratégie rhétorique	109
ii.	Régression et négligeabilité ontologique.....	111
iii.	Régression et épuisement ontologique	112
iv.	Répétition du même : régression de vérités et régression de relations	113
c.	Il n'y a pas de régression à l'infini	114
2.	Un argument difficile à évaluer.....	115
3.	De la régression à l'infini à l'exigence de parcimonie.....	119

SECOND ARGUMENT : L'INSTANCIATION DES RELATIONS..... 121

I.	<i>Bertrand Russell : la défense d'un atomisme relationnel</i>	<i>124</i>
1.	Russell interprète contradictoire de « l'instanciation des relations » : une comparaison de « Do Differences Differ ? » (1900) et de <i>The Principles of Mathematics</i> – chapitre IV, § 55 (1903)	124
a.	L'inscription du questionnement sur l'instanciation des relations dans la logique du chapitre IV des Principes	125
b.	Comparaison de « Do Differences Differ ? » et de Principes IV § 55	136
2.	Atomisme et relation	140
3.	<i>Theory of Knowledge</i> : vers une plus grande abstraction de la relation.....	144
a.	Le problème de la direction des relations.....	144
b.	Herbert Hochberg : une réhabilitation de la théorie de la forme logique	155
II.	<i>La réactualisation de la question de l'instanciation des relations par D. W. Mertz (Moderate Realism and its Logic - 1996)</i>	<i>158</i>
1.	Mertz et le projet russellien	159
2.	La théorie combinatoriale de la prédication : une réponse à l'objection bradleyenne ?	160
a.	L'interprétation par Mertz de la régression bradleyenne	160
b.	Seule une instance de relation peut relier ?.....	162
c.	Le fondement occulté de la solution au problème bradleyen par l'instanciation des relations : la négation de l'atomisme	164
i.	Mertz : la non répétabilité et prédicabilité des instances.....	167
ii.	Vallicella : possibilité des faits et non prédicabilité des universaux	169
d.	La relation : articulation du caractère reliant et de l'intension.....	172
i.	Les deux aspects de la relation	173
ii.	Une impossible articulation des deux aspects de l'instance de relation?.....	174
3.	La relation : une entité énigmatique	179

TROISIEME ARGUMENT : RELATION INTERNE ET SURVENANCE.....	180
<i>I. La discussion entre Bradley et Russell à propos des relations : l'axiome des relations internes.....</i>	<i>180</i>
1. Définition de la distinction relations internes-relations externes	181
2. Une distinction proprement russellienne	184
<i>II. La réponse de la métaphysique analytique aux régressions bradleyennes par les relations internes..</i>	<i>188</i>
1. la conception contemporaine de la distinction entre relation interne et relation externe : une distinction qui n'est plus russellienne.....	188
2. Une conception réductionniste des relations internes : des relations internes survenantes	197
a. Qu'entendre par réduction?	198
b. La « réduction faible »	199
c. La doctrine du repas à l'œil.....	202
3. La survenance contre la régression bradleyenne.....	204
a. D. M. Armstrong : vers une théorisation de l'instanciation comme relation interne	205
b. Ressemblance et relation interne	218
i. Les nominalismes de la ressemblance.....	218
ii. Ressemblance et théorie des tropes.....	221
c. Coprésence et relation interne.....	223
4. La survenance contre l'analyse	229
QUATRIEME ARGUMENT : LE PRINCIPE DES VERIFACTEURS	231
<i>I. Théories de la vérité et théorie des vérificateurs</i>	<i>232</i>
1. Le « sérieux » du vérificationnisme : Une réponse aux théories déflationnistes	232
2. La relation de vérification, une relation mystérieuse	235
<i>II. Le principe des vérificateurs peut-il servir de critère de décision ontologique ? (1) Vérificateurs, réalisme et nominalisme</i>	<i>238</i>
1. Principe des vérificateurs et engagement ontologique	238
2. Vérificateurs : épistémologie et ontologie.....	241
3. David Armstrong : un argument des vérificateurs existe-t- il en faveur des états de choses ?	243
4. Le nominalisme de la ressemblance : aussi une systématisation de la théorie des vérificateurs	253
<i>III. Le principe des vérificateurs peut-il servir de critère de décision ontologique ? (2) Vérificateurs, réalisme et idéalisme</i>	<i>257</i>
<i>IV. Une seconde génération de métaphysiciens analytiques : un retour explicite aux thèses de Russell.....</i>	<i>259</i>

1. Julian Dodd : une théorie modeste de la vérité identité	259
2. Andrew Newman : Une théorie de la vérité correspondance sans faits	265
CONCLUSION.....	273
BIBLIOGRAPHIE.....	280
<i>I. Bertrand Russell</i>	<i>280</i>
Ses commentateurs	283
<i>II. F. H. Bradley</i>	<i>285</i>
Ses commentateurs.....	286
<i>III. La métaphysique analytique.....</i>	<i>286</i>
1. Ouvrages de présentation et recueils d'articles	286
2. Le réalisme scientifique de D. M. Armstrong.....	287
Ses commentateurs	288
3. Les théories des tropes	289
4. Les nominalismes de la ressemblance.....	291
<i>IV. La parcimonie.....</i>	<i>291</i>
<i>V. L'argument de la régression à l'infini</i>	<i>291</i>
<i>VI. Relations internes et survenance</i>	<i>293</i>
<i>VII. Faits et vérifacteurs.....</i>	<i>294</i>
TABLE DES MATIERES	296